54646/3
Vol. 3

DOCTRINE MÉDICALE

SIMPLIFIÉE,

OU

ÉCLAIRCISSEMENT ET CONFIRMATION

DU

NOUVEAU SYSTÊME DE MÉDECINE

DE BROWN;

Par le Docteur WEIKARD, *Conseiller de Sa Majesté l'Impératrice de Russie, etc.*

Avec les Notes de JOSEPH FRANK, *premier Médecin de l'Hôpital civil de Vienne, etc.*

Ouvrage traduit de l'italien par RENÉ-JOSEPH BERTIN, Docteur en Médecine de la ci-devant Faculté de Montpellier, ancien Médecin de l'Hôpital militaire de Morlaix, Médecin à l'armée d'Italie, et Membre de la Société de Médecine de Paris.

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez THÉOPHILE BARROIS, Libraire, rue Hautefeuille, n°. 22.

AN VI. — 1798.

AU

CITOYEN LE BRETON,

MEMBRE DU CONSEIL DES ANCIENS.

JE vous dédie, mon cher ami, la Traduction que je présente au Public sur un nouveau Systême en Médecine; je desire qu'elle puisse piquer votre curiosité et vous délasser de vos travaux législatifs.

BERTIN.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE

DU TRADUCTEUR.

Meliora in usum traho ; furfures, nec tamen ingratus, hominis bene meriti in faciem rejicio.
(P. J. Frank.)

J'ai divisé ce discours en trois sections.

La première sera purement biographique.

La deuxième présentera une exposition rapide et succincte de quelques-uns des principes fondamentaux de la doctrine de Brown, d'après l'ouvrage original, dont je ferai des citations fréquentes. Je m'attacherai sur-tout à rappeler les principes que j'ai crus nécessaires pour faire mieux comprendre ce que dit Brown du sommeil et de la veille, soit dans l'état de santé, soit dans l'état de maladie.

J'exposerai dans la troisième partie quelques doutes dont je réserve la solution à un autre temps. J'aurais pu en proposer une infinité d'autres, mais les bornes que je dois me prescrire ne me le permettaient pas; d'ailleurs, c'est au public à juger.

PREMIÈRE SECTION.

Vie de Brown.

John Brown naquit en 1735 ou 1736 à Buncle, dans le duché de Berwick, de parens honnêtes, mais pauvres. Il fut, de bonne heure, placé en qualité d'apprenti chez un tisserand ; mais comme il annonçait du génie, et paraissait aimer l'étude, il fut, on ne sait par qui, envoyé à l'école à Duns. Là, sous un habile maître, M. Cruikshank, il étudia avec tant d'ardeur et de succès le grec et le latin, qu'il fut bientôt regardé comme un prodige. On dit qu'au bout de deux ans d'étude il fut en état d'entendre, avec la plus grande facilité, tous les auteurs classiques. Mais pour continuer à étudier, il lui fallait de l'argent, et il n'en avait point. Afin de s'en procurer un peu, il s'engagea comme ouvrier moissonneur. Son maître, l'ayant su, lui donna une place d'assistant dans son école, et il y resta jusqu'à l'âge de vingt ans.

De l'école de Duns, il entra en qualité d'instituteur dans une maison distinguée du voisinage. Il y resta quelque temps, et vint de là à Édimbourg. Il y fit des études régulières de philosophie et de théologie, et il était sur le point de recevoir les ordres ecclésiastiques, lors-

que tout-à-coup il revint à Duns, où il fut employé en qualité de sous-maître, depuis la fin de 1758, jusqu'à la fin de 1759. A cette époque, une place de régent dans la haute école d'Édimbourg étant devenue vacante, il se présenta pour l'obtenir, et il subit, en concurrence avec les autres candidats, les examens prescrits par le concours; mais il échoua. Bientôt après ayant été invité à traduire en latin une dissertation inaugurale de médecine, il s'en acquitta si bien, que cette dissertation attira, par son style, l'attention de l'université. Dès ce moment, John Brown crut avoir découvert ses forces, et il conçut l'espérance de se faire une grande réputation en médecine. Il s'établit tout-à-fait à Édimbourg, donnant des leçons de latin, continuant à traduire les dissertations des étudians qui s'adressaient à lui, et prenant régulièrement les leçons de tous les professeurs de médecine, qui, sur une lettre circulaire qu'il leur écrivit en latin, eurent la générosité de l'y admettre gratuitement. Il fut bientôt en état non-seulement de traduire, mais de composer les dissertations inaugurales qu'on lui demandait.

On comptait sur-tout parmi ses protecteurs le célèbre Cullen, à qui il avait su se rendre extrêmement utile par sa grande connaissance de la langue latine. Aussi ce professeur lui avait-il

donné tous les encouragemens possibles: il l'avait fait recevoir, par la société des antiquaires, en qualité de secrétaire-adjoint; il lui avait confié ses enfans pour leur donner des leçons. Avec un tel protecteur, il n'aurait pas manqué de réussir, si son inconduite et son goût excessif pour le vin n'avaient pas entièrement détaché de lui tous ceux qui prenaient intérêt à son établissement, et ne l'avaient pas graduellement plongé dans l'indigence, au point de languir pendant long-temps dans les prisons pour dettes.

On raconte, à cette occasion, que son emprisonnement n'interrompit point ses leçons, et que ses élèves allaient l'entendre dans sa prison.

Brown n'attribuait ses malheurs qu'à l'envie des professeurs jaloux de ses talens.

Quoiqu'il eût étudié la médecine pendant dix ans à Édimbourg, il alla prendre son grade à l'université de Saint-Andrew's; il s'y fit accompagner par ses élèves, qui le ramenèrent en triomphe. Il se brouilla alors complétement avec le docteur Cullen; il prétendit que c'était à ses intrigues qu'il devait le refus d'une chaire de professeur qu'il avait demandée.

Il s'exhalait en sarcasmes amers contre la doctrine des professeurs d'Édimbourg: on lui reproche même d'avoir essayé sourdement de leur nuire.

Il quitta Édimbourg en 1786, pour se rendre à Londres. Il eut une attaque d'apoplexie le 7 octobre 1788, dont il mourut dans la nuit suivante, après avoir, dit-on, avalé une très-grande dose de laudanum. C'était son remède favori; il le considérait comme un puissant cordial propre à ranimer les forces, à donner de l'agilité, de la gaîté et du courage.

Un de ses élèves a raconté à M. Beddoes que lorsque le docteur Brown se trouvait faible et languissant, il plaçait à ses côtés une bouteille de *whisky* (eau-de-vie de genièvre) d'une part, et une fiole de laudanum de l'autre; qu'avant de commencer sa leçon il prenait quarante à cinquante gouttes de ce remède dans un verre de whisky, et répétait la dose quatre à cinq fois.

J'ai extrait les détails que je viens de rapporter sur la vie de Brown, d'un journal intitulé, *Bibliothèque Britannique*. Le rédacteur les a puisés lui-même dans la préface dont le docteur Beddoes a enrichi la traduction anglaise qu'il vient de donner des *Elémens de Médecine* de Brown.

Un ami de Brown s'est chargé de répondre à Beddoes. Je vais maintenant donner un extrait de cette réponse.

Extrait d'une lettre au rédacteur du Courier de Londres.

Je crois devoir relever quelques erreurs commises par le docteur Beddoes dans la vie qu'il nous a donnée du célèbre Brown. Je suis bien éloigné de supposer quelque mauvaise intention au docteur Beddoes ; mais il ne lui a pas été possible d'avoir tous les renseignemens nécessaires. Il ne trouvera pas mauvais qu'un des intimes amis de ce médecin donne quelques particularités sur sa vie.

On a eu tort de reprocher à Brown de la pédanterie : sa conversation était celle d'un homme qui avait beaucoup d'esprit et de connaissances. Il préférait l'indépendance d'esprit à toute autre chose : on conçoit, d'après cela, pourquoi il a mené une vie si peu aisée.

Je souscris volontiers à ce que dit M. Beddoes de l'excellente mémoire de Brown. Dans le cours de nos fréquentes conversations, j'ai à peine trouvé quelques passages dans les auteurs célèbres, tant anciens que modernes, qu'il ne m'ait répétés mot à mot.

Le docteur Beddoes rapporte que Cullen avait coutume de s'attacher ceux de ses disciples qui promettaient le plus. Cullen n'avait qu'une connaissance fort imparfaite des langues : Brown était, par conséquent, pour lui, une acquisition précieuse.

Brown m'a raconté la cause de la mésintelligence qui a régné entre lui et Cullen. Je ne doute nullement qu'il ne m'ait dit la vérité.

La chaire de médecine théorique ayant été donnée au docteur Gregory, qui alors était absent et livré à d'autres occupations, on songea à trouver quelqu'un qui fût capable de le remplacer. Cullen, qui alors professait la médecine pratique, promit à Brown de lui procurer cette place. Cullen s'était imaginé qu'un secrétaire qu'il avait honoré de sa confiance adopterait sa doctrine dans toute sa latitude; il se trompa. Brown enseigna, avec cette franchise et cette simplicité qui le caractérisaient, la doctrine développée depuis dans ses *Elémens de Médecine*.

Si Cullen était inférieur à son secrétaire en beaucoup de points, il le surpassait de beaucoup en finesse; et l'on sait combien cette qualité est nécessaire à ceux qui veulent s'avancer dans le monde. Il ne donna pas le moindre signe de mécontentement; il promit à Brown de nouveau de lui être utile, et il se moqua de lui lorsqu'il se présenta pour être nommé professeur. Le docteur Duncan fut nommé. Après le retour de Gregory, Duncan persistait encore à lire les cahiers de *l'infaillible* Cullen. Il se permit cependant de faire de légers changemens. Cullen,

pour s'en venger, écrivit contre lui un pamphlet.

Duncan et Monro formèrent une cabale contre Jones et Wainman, élèves de Brown. Wainman ayant demandé la permission d'insérer dans une thèse un passage de Brown, Monro s'y opposa, sous prétexte que ce passage renfermait un jargon inintelligible, qui ne manquerait pas d'être défavorable au candidat, et de déplaire à l'université. Cependant ce passage ne contenait que des observations médicales faites à Édimbourg.

C'est ainsi qu'on prenait toute sorte de moyens pour refuser le titre de médecin à ceux qui adoptaient la nouvelle doctrine. Cependant ce n'est point en proscrivant toute espèce de recherches qu'on favorise les progrès des sciences.

Brown était adoré de ses élèves. Ils trouvèrent le moyen, lorsqu'il fut mis en prison par ses créanciers, de le rendre à sa nombreuse et malheureuse famille, qui était dans la plus affreuse indigence.

Peu de temps après, M. Johnson acheta sa traduction des *Élémens de Médecine*.

Brown se proposait de publier un ouvrage qu'il devait intituler, *Elementa Morum*. Il me communiqua un jour une partie du plan de cet

ouvrage qui sera peut-être publié. Il n'était ni moins simple ni moins philosophique que ses *Élémens de Médecine.*

Ce grand homme, né dans l'obscurité, élevé dans la bigoterie, ne parut dans le monde qu'avec son propre mérite. Il aimait la société des hommes de lettres de son âge. On le trouvait rarement avec les personnes froides, sérieuses et graves; il préférait les jeunes gens et les personnes enjouées qui avaient beaucoup d'esprit, et quelquefois même celles qui se livraient à la bonne chère. Un homme qui à un fonds inépuisable de connaissances, d'esprit et de gaîté, joignait une très-forte constitution, et qui fréquentait de semblables personnes, pouvait, à la vérité, prêcher la tempérance; mais il lui était bien difficile de la pratiquer. On sait que l'on se fait souvent un jeu de faire boire abondamment ceux qui se distinguent par quelque talent extraordinaire. Il n'est donc pas surprenant qu'on cite un grand nombre d'anecdotes ridicules sur les saillies et les folies auxquelles il se livrait à table : quelques-unes peuvent être vraies; mais je puis assurer que, pendant le temps que je l'ai connu, et qu'il m'a honoré de son amitié, je ne me suis jamais apperçu qu'il aimât trop le vin. Il tenait un juste milieu entre la sobriété et l'intempérance, dont il avait prouvé, mieux que personne, les inconvénients.

DEUXIÈME SECTION.

Exposition de quelques-uns des principes fondamentaux du système de Brown.

Les animaux et les végétaux sont doués d'un principe dont la nature est inconnue (1). Ce principe, que Brown appelle excitabilité, distingue les êtres vivans des corps inanimés. Brown regarde cette propriété des corps vivans comme une et indivisible (*una et indivisa pr prietas*).

Brown a évité toute recherche sur la nature de l'excitabilité ; et cependant il suppose qu'elle peut *s'accumuler* ou *diminuer en quantité* (2), devenir *plus ou moins abondante*, et il la considère alors comme une *matière*.

(1) In omnibus vitæ statibus, homo, et reliqui animantes, à mortuis, vel aliâ quâvis inanimi materiâ, hac solâ proprietate différunt, quòd externis rebus, et quibusdam sui propriis actionibus, sic adfici possunt, ut ipsis vivis propriæ suæ actiones efficiantur. Quòd dictum quidquid in rebus vitale est, comprehendit, eoque ad plantas pertinet. (*Elem. Brun. X.*)

(2) Quid sit *incitabilitas*, quoque pacto ab incitantibus potestatibus adficiatur, ignoratur ; sed quidquid est, vel ejus aliquantùm, vel ejus vis aliqua, unicuique vivere incipienti tribuitur. Tributi sive *vis*, sive *copia*, in aliis animantibus, et iisdem aliàs, alia est. Partim ob incertam rei naturam, partim ob sermonis communis egesta-

Il appelle *forces excitantes* (1) les puissances qui entretiennent la vie. Il les distingue en externes et en internes, comme on peut le voir dans l'ouvrage de Weikard. Ces puissances, en agissant sur l'excitabilité, maintiennent donc la vie, ou, pour parler le langage de Brown, produisent *l'excitement* (*incitatio*).

---

tem, item hujus doctrinæ novitatem, *incitabilitas* modò *abundare*, cùm *stimuli* parùm admotum est; modò *deficere*, *exhauriri* aut *consumi*, cùm his vehementiùs incubuit, passim deinceps dicetur. Tam hìc quàm aliàs ubique rebus veris standum; lubrica causarum, utpote ferè incomprehensibilium, quæstio, venenatus ille philosophiæ anguis, cum cura fugienda. Ne quis *igitur*, per modò relata dicta, incitabilitatis naturam respici; aut an *materia sit*, et sic modò *augeatur*, modò *immuniatur*, an *adhaerens materiae facultas*, nunc *vigeat*, nunc *langueat*, definiri; aut ullo modo reconditam quæstionem attingi, quod magno scientiæ malo semper ferè factum interpretetur. (*Elem. Brun. XVIII.*)

(1) Id facientes res externæ ferè omnes sunt, calor, victus, sanguis, hinc segregati humores, et aer; venena et contagiones incertiùs eòdem spectant.——Corporis ipsius actiones idem præstantes, contractio muscularis, sensus, et cerebri in cogitando, et adfectus ciendo vis, sunt.——Proprietas per quam utræque agunt *incitabilitas* dicenda, ipsæ *potestates incitantes* nominandæ. —— Potestatum incitantium in incitabilitatem agentium affectus, *incitatio* nuncupandus. (*Elem. Brun. XI, XII, XIV, XVI.*)

Brown donne aussi le nom de forces stimulantes (*potestates stimulatrices*) à tout ce qui est capable de modifier l'*excitabilité*, et de produire un *excitement* plus ou moins énergique.

Lorsque les puissances excitantes, ou stimulantes, exercent sur l'excitabilité une action modérée, elles *consument* une quantité convenable d'excitabilité, elles produisent le degré d'excitement qui constitue l'état de santé. Ainsi, *action modérée des forces excitantes, excitabilité consumée à un degré convenable*, et *excitement renfermé dans de justes bornes*, sont synonymes.

Mais quand les forces excitantes agissent avec plus d'énergie que ne l'exige l'état de santé, l'excitabilité s'*use* trop promptement, et l'excitement s'accroît : le corps se trouve alors dans l'état que Brown appelle *diathèse sthénique* ; il n'éprouve pas encore une maladie sthénique, mais il y est prédisposé. C'est cet état intermédiaire entre la santé et la maladie, que Brown appelle *prédisposition* (*opportunitas*) (1). Cet état de prédisposition se change plus ou moins promptement en celui de maladie, suivant l'énergie plus ou moins grande des puissances exci-

(1) *Opportunitas* ad morbos est corporis status à secunda valetudine ita recedens, ad adversam ita vicinus, ut illius adhuc quam insidiosè simulat, contineri finibus videatur. (*Elem. Brun. VIII.*)

tantes. Cette diathèse sthénique peut s'élever par degrés, depuis la maladie sthénique la plus légère, comme le catharre sthénique, la petite-vérole, la rougeole benigne, jusqu'à la péripneumonie la plus inflammatoire; l'excitement se trouve alors *élevé* au plus haut degré dont il soit susceptible. Il est impossible qu'il reste long-temps dans cet état; il ne peut plus que s'affaiblir. Le médecin se trouve, dans ce cas, placé entre deux écueils. S'il emploie un traitement trop débilitant, il diminuera trop l'excitement, il fera tomber le malade dans une grande faiblesse; il produira ces maladies qui succèdent aux affections inflammatoires, quand on n'est pas assez réservé dans le traitement antiphlogistique, quand on prescrit trop de saignées, etc. Mais si le médecin est, au contraire, trop réservé dans l'emploi de la méthode débilitante, ou s'il se sert de remèdes fortement stimulans, il survient alors une autre espèce de faiblesse.

Il est très-essentiel, dans la doctrine de Brown, de distinguer ces deux espèces de faiblesse. En effet, quoiqu'elles soient intrinséquement les mêmes, elles exigent un traitement différent (1).

---

(1) Voyez l'ouvrage de Weikard, chapitre *de la faiblesse directe et indirecte.*

Brown appelle *faiblesse directe* (1) celle qui est produite par la méthode trop débilitante, ou en général par le défaut de forces excitantes, ou par l'action trop peu énergique de ces mêmes forces. Il suppose que l'excitabilité s'accumule dans ce cas. Ainsi, *action trop faible des puissances excitantes*, *excitabilité accumulée*, et *excitement affaibli* (directement), sont synonymes.

Il est une autre espèce de faiblesse, qui est produite par l'action trop violente des puissances excitantes ou des stimulus portés au dernier degré d'intensité, ou par l'action trop prolongée de ces mêmes puissances, quand même leur énergie ne serait pas trop considérable. L'*excitabilité* est alors épuisée par l'excès des stimulus ; cette faiblesse est appelée *faiblesse indirecte*, dans la nouvelle doctrine de Brown. Ainsi *action trop prolongée des stimulus*, ou *action excessive de ces mêmes stimulus portés au dernier degré d'intensité*, *excitabilité épuisée*, *et faiblesse indirecte*, sont synonymes (2).

(1) Debilitas *stimuli* defectu nata, *recta* nuncupanda est; propterea quòd nullâ noxâ positâ, sed necessariis vitæ præsidiis negatis, incidit. (*Elem. Brun. XLV.*)

(2) Sic exhausta stimulo incitabilitas debilitas est, hoc *indirecta* dicenda, quòd non deficiente, sed superante stimulo nascitur. (*Elem. Med. XXXV.*)

Brown distingue, avec une grande sagacité, cette faiblesse apparente, qui se manifeste dans les maladies inflammatoires, et qu'il est si important de reconnaître (1). La preuve, dit cet auteur, que cette faiblesse n'est pas réelle, c'est qu'elle cède aux débilitans, tandis que les excitans seraient alors très-funestes (2). Il suppose que la faiblesse directe et la faiblesse indirecte peuvent exister en même temps dans le même sujet; il l'appelle faiblesse mixte (*debilitas mixta*). Elle exige un traitement proportionné à la prédominance de l'une ou de l'autre faiblesse.

Nous venons de considérer ces deux espèces de faiblesse dans l'état de maladie; mais elles se trouvent aussi dans l'état de santé. La faiblesse

---

(1) Voyez la note de Frank sur *la faiblesse directe et indirecte*, page 254 de ce volume.

(2) Si in peripneumonia, synocha, phreneticâ et rheumatismo violento, voluntarii motus minuuntur eousque ut neque pedibus quis neque manibus, paralytico magis, uti possit, id non ex debilitate, id est, ex immunita incitatione incidere, duplice hoc indicio manifestum est; quòd si debilitas vera esset, opifera *stimulantia*, *debilitantia* veneno forent: quod prorsus contrà est; nam eadem debilitantia, quæ reliqua manifesta nimiæ incitationis symptomata, hanc quoque motu impotentiam solvunt. (*Elem. Brun. CCXXVII.*)

directe est le partage de l'enfance (1), et la faiblesse indirecte est celui de la vieillesse.

Le sommeil, dans l'état de santé, n'est autre chose, selon Brown, que le résultat de la faiblesse indirecte ou de la faiblesse directe, et quelquefois de l'une et de l'autre réunies, mais à un degré modéré ; car si elles sont trop considérables (2), elles produiront le sommeil mor-

(1) Quod cùm ita sit, suus cuique ætati, suus cuique habitui, si incitatio rectè regatur, vigor est. Pueritia, et ea quam incitabilitatis copia facit imbecillitas, exiguum stimulum recipit, minore languet, majore fatigatur; senectus, et ea quam *incitabilitatis defectus* creat infirmitas, largum stimulum postulat, parciore dejicitur, obruitur largiore. (*Elem. Brun. XXVI.*)

(2) Il faut bien distinguer cette insomnie causée par la faiblesse, de celle qui est produite par un état d'énergie trop considérable dans tout le système. En effet, la première exige des stimulans proportionnés à l'état de faiblesse ; et la seconde demande un traitement débilitant. Brown ne parle point de ces affections comateuses qui dépendent d'un état pléthorique du cerveau. Cependant cette considération est bien importante. Je citerai, à la page suivante, quelques idées du célèbre Barthez, relatives au sommeil et à la veille morbifiques. Ces idées ont quelque analogie avec celles de Brown; mais elles ne sont relatives qu'à certains cas particuliers. Brown était sans doute un homme de génie; mais il paraît qu'il n'avait point assez observé les maladies, et que par-tout il a trop généralisé ses idées.

bifique

bifique ou l'insomnie, qui a lieu dans les maladies asthéniques. (1)

Tout ce qui, dans l'état de santé, ne consume pas assez l'excitabilité ; tout ce qui ne fait pas assez incliner vers la faiblesse indirecte, comme le froid, une diète trop sévère, la suspension des travaux de l'esprit et du corps auxquels on a coutume de se livrer, la crainte, le chagrin, etc., sera capable d'écarter le sommeil.

Le même effet pourra être aussi produit par tout ce qui peut causer une faiblesse indirecte excessive, comme l'ivresse, la chaleur excessive, les passions de l'ame trop violentes, etc. (2)

---

(1) Ut debilitas igitur, sive recta, sive indirecta, sive partim *mixta*, *justi somni* causa est, ita *nimia* hæc æquè ac incitatio vegeta somno inimica est. Solitâ exercitatione diurnâ lassus ilicet in somnum componitur, qui quiete *non excitatum*, aut labore defatigatum ex æquo refugit.—Vigiliam *sanam* parit ea potestatum incitantium vis, quæ, utrique media extremo, neque nimis ad indirectam neque ad rectam nimis debilitatem inclinat. (*Elem. Brun. CCXL, CCXLI.*)

(2) Contra, intra eosdem secundæ valetudinis limites, rigus non somnum illud quod mortem mox præcedit, nedia, vel parùm alens, parùm indirecto stimulo distendens nateria, soliti laboris aut exercitationis, sive corporis, sive nentis, intermissio, metus, animi dolor, etc., vigiliam mnia non satis versùs *indirectam debilitatem appropinquando* creant. Sed et omnia quæ aliter somnum pariunt,

« Les causes du sommeil, dit Barthez, peuvent » se réduire à un affaiblissement direct et sou- » dain des *forces sensitives* de tout le corps ».

» La maladie à laquelle on a donné le nom de » *comavigil*, et dans laquelle il y a impuissance » de veiller et de dormir, cède quelquefois aux » narcotiques, suivant les observations de *Rivière* » et de *Pujati* ».

» On a vu souvent, dans le déclin et dans la » convalescence des maladies aiguës, (1) que la

---

ad indirectam debilitatem nimio ad extremum opere provecta, idem etiam efficiunt. Sic crapula, sic ebrietas exquisita, labor aut mentis aut corporis, ingens adfectuum vis, æstus omnia relaxans, somnum pellere nota sunt. (*Elem. Brun. CCXXXIX.*)

(1) In asthenicis morbis vigilia rectam plerumque debiliatem sequitur; quod ideo fit, quia plus eo, quod somnum facit, debilitatis morbos causa continet. Quo fit ut quidquid *stimulat*, quidquid incitationem ad illud quasi punctum quod artus in somnum componit, auget, id *stimulatrice* non *sedatrice* virtute consopiat In exigua debili ate, ubi paululùm tantùm infra somni punctum incitatio decidit, perexiguus stimulus, qualis cibi è carnea materia parati nonnihil, quale vinum, aut quævis aquæ potentiæ potio, qualis in mœstitia consolatiò, in frigore calor, in quiete sive corporis, sive mentis, exercitatio lenis aut gestatio, vel jucundus cogitanti tenor, sufficit. In majore debilitate, (nam causæ modo curationis vis aptanda semper est), aut

» faculté du sommeil était rendue aux malades » dès qu'on avait augmenté leurs forces par » une nourriture plus abondante.

» De même que le régime fortifiant et les » analeptiques (tels que l'ambre, la confection » alkermès etc.) sont indiqués dans ce cas, » ils le sont aussi dans l'état léthargique de » certains malades convalescens de fièvres » aiguës.

» Ainsi Rivinus rapporte qu'un jeune homme » sortant d'une fièvre pétéchiale tomba dans un » sommeil profond, qui continua quelques jours » et quelques nuits de suite, avec de courts in- » tervalles, dans lesquels le jeune homme se » plaignait d'une grande faiblesse. Rivinus lui » donna un remède composé d'analeptiques, et » il vit avec surprise qu'au bout d'une demi- » heure cet état fut entièrement dissipé. »

J'ai cru devoir insister sur l'application que fait Brown de la faiblesse directe et indirecte aux différens périodes de la vie humaine, soit dans l'état de santé, soit dans celui de maladie, dans le sommeil naturel et dans le sommeil morbifique, dans la veille naturelle et dans la veille morbifique.

---

relatorum stimulorum pro ratione plus, aut potentior aliquis, quales ii sunt qui *diffusibiles* appellantur, adhibendus. (*Elem. Brun. CCXLIII.*)

C'est en remédiant à cette faiblesse, soit directe, soit indirecte, que l'opium donné à des doses proportionnées à ces différens états, procure, le sommeil; mais il produit cet effet, selon Brown, non comme sédatif, mais comme stimulant. C'est pour cette raison qu'il est nuisible dans les maladies inflammatoires. (Voyez le second volume de Weikard, article *opium*.)

On trouve, dans l'ouvrage de Rasori, deux échelles dont se servait Brown pour expliquer son systême.

Excitabilité.

80	60	40	20	0

Excitement.

0	20	40	20	0

La première échelle, divisée en 80 degrés, indique la quantité d'excitabilité donnée à l'être qui commence à jouir de la vie. *Esprime la quantita di excitabilita posseduta da un dato systema allora quando egli e per incomenciare a vivere.* (Rasori, note, p. 45.)

La seconde échelle indique la progression ascendante et descendante, que suivent les forces excitantes en agissant sur l'excitabilité.

L'excitement restera à 0, et l'excitabilité conservera la quantité marquée par 80, jusqu'au moment où les forces excitantes commenceront

à agir. La vie, ou l'excitement, n'aura lieu qu'au moment où les forces excitantes commenceront à agir sur l'excitabilité. Les forces excitantes, en consumant l'excitabilité depuis 80 jusqu'à 40, augmenteront l'excitement ou la vie depuis o jusqu'au degré 40, qui correspond au quarantième degré de l'excitabilité. L'excitabilité consumée jusqu'au degré 40, et l'excitement accru jusqu'à ce degré, constituent le degré de la vie le plus énergique, compatible avec l'état de santé. C'est ce qui explique le paragraphe 25 des *Élemens de Médecine*. (*Medius stimulus mediam quoque seu semiconsumptam incitabilitatem adficiens, summam parit incitationem.*) Mais l'excitement porté au-delà de ce degré ne tend plus qu'à s'affaiblir, et décroît avec l'excitabilité, depuis 40 jusqu'à o, qui indique le terme de la vie.

Cette échelle peut donner une idée assez juste de la marche de l'excitabilité et de l'excitement chez une personne qui mène un genre de vie modéré, et sur laquelle les puissances excitantes exercent constamment un degré d'action convenable.

On voit, par-là, que l'être qui commence à vivre n'éprouve qu'un excitement encore très-peu énergique, et que son excitabilité est *accumulée*, ou qu'elle n'est pas encore assez *consu-*

mée, par l'action des puissances excitantes ; enfin qu'il est dans l'état de faiblesse directe, qui n'exige que des stimulus légers ; tandis qu'au contraire le vieillard, ou celui qui a accéléré la vieillesse par des excès, est parvenu à cet épuisement d'excitabilité et à cette diminution d'excitement qui caractérisent la faiblesse indirecte, et qui exigent des stimulus énergiques, comme des boissons spiritueuses, des alimens succulens proportionnés à l'état des forces digestives, du vin, etc. La manière dont il faut traiter ces deux espèces de faiblesse, est très-bien expliquée dans Weikard : ainsi je m'abstiendrai d'entrer dans le détail de ce traitement.

On concevra facilement, d'après ce que nous avons dit, que les stimulus modérés produisent un degré convenable d'excitement ; quelorsqu'ils sont trop faibles pour maintenir la santé, ils accumulent l'excitabilité, et qu'ils produisent la diathèse asthénique, la *prédisposition* aux maladies asthéniques, et enfin toutes les maladies qui dépendent de la faiblesse directe. Lorsque les puissances excitantes, que Brown appelle alors *puissances excitantes nuisibles*, sont trop énergiques, elles donnent lieu, comme je l'ai déja dit, à la *prédisposition* sthénique, et à toutes les maladies de cette classe. Enfin ces mêmes puissances, après avoir occasionné le plus haut degré d'excitement

dont l'économie animale soit susceptible, finissent par affaiblir indirectement, et causent les maladies asthéniques par faiblesse indirecte. C'est ce passage du plushaut degré d'excitement à la faiblesse indirectequ'il est si important de prévenir, par un bon traitement, dans les maladies inflammatoires qui, par la force même de l'inflammation, sont sur le point de dégénérer en maladies asthéniques (1).

Les mêmes puissances excitantes qui entretiennent la santé, produisent les maladies sthéniques ou asthéniques, selon qu'elles stimulent en *plus* ou en *moins*. Les mêmes puissances nuisibles capables de produire les maladies asthéniques, peuvent être employées comme remèdes dans les maladies sthéniques, *et vice versâ*. (*Ea ipsa quae sthenicis affectibus creandis sunt paria, asthenicis medentur. Quae asthenicos producunt, sthenicos auferre queunt.*

Brown ne reconnaît que deux diathèses : la diathèse sthénique, et la diathèse asthénique. Il divise les maladies en *sthéniques universelles*, et en *asthéniques universelles;* en maladies *locales sthéniques*, et *locales asthéniques*. Les maladies universelles sont toujours précédées de

(1) Consultez sur cet objet la note de Frank, page 254 de ce volume.

cet état intermédiaire dont nous avons parlé, et qui est appelé *prédisposition*. Cet état dépend des mêmes causes qui donnent lieu à la maladie qui lui succède (1). Voyez le chapitre *des maladies générales et des maladies, locales* par Weikard.

Les maladies sthéniques ou asthéniques locales ne sont jamais précédées de la prédisposition.

Les maladies universelles affectent d'abord tout le système, et peuvent se porter de préférence sur une partie, comme dans les péripneu-

---

(1) *Opportunitas* est secundæ ab omni parte valetudinis et adversæ medius status. Quam (opportunitatem) facientes potestates eædem quæ morbos sunt leviore vel breviore impetuagentes. Utræque, quò commodiùs à potestatibus omni vitæ statui communibus distinguantur, *excitantes noxae* dicendæ. — Quæ quo validiùs aut imbecilliùs egerint, eo brevior aut longior *opportunitas* erit, et à secunda valetudine ad *justum morbum* temporis intervallum citius aut serius exigetur. Opportunitatem communibus morbis necessariò præcedere eo manifestum est, quòd iisdem potestatibus incitantibus, in eamdem incitabilitatem agentibus, quibus tam secunda quàm adversa valetudo, illa quoque nascitur, et medius huic utrique incitationis status est. — Opportunitatis scientia magni momenti est, quippe quâ solâ instructus, morbis occurrere, horum causam in illa fundatam comprehendere, et à localibus longè aliis affectibus discernere possit. (*Elem. Brun. LXXIII, LXXIV, LXXIX.*)

monies, etc.; mais cette partie ne sera attaquée que consécutivement (1) : au lieu que, dans les maladies que Brown appelle *locales*, la lésion d'une partie ou d'un organe précède toujours l'affection de tout le système, affection proportionnée à la sensibilité de la partie attaquée primitivement.

L'inflammation est aussi distinguée en *sthénique universelle* et en *sthénique locale*, en *asthénique universelle* et en *asthénique locale* (1). L'ouvrage dont je donne la traduction, explique les causes de ces différentes maladies, les symptômes qui les distinguent, et les remèdes qui leur conviennent : ainsi il est inutile d'en parler ici.

---

(1) Morbi sunt vel universo corpori communes, *communes* dicendi; vel aliquâ parte contenti, *locales* nominandi. — Illi ab initio communes semper sunt; hi tantùm in cursu, idque rariùs. Illis semper opportunitas, his nunquam præit. Illorum *communitas* in principii vitalis labore est, horum ex offensa locali. Illorum curatio in totum corpus, horum in partem ægram dirigitur. (*Elem. Brun. V, VI.*)

(1) Quatuor inflammationes sunt : duæ communes, *phlogistica* et *asthenica*; totidem locales, quarum altera quoque *phlogistica*, altera est *asthenica*. Illa in suppurationem sæpè desinit, sine hac solvitur; hæc ad gangrenam, quandoque ad sphacelum et ad mortem demùm tendit. (*Elem. Brun. CCVI.*)

Brown, loin de considérer la fièvre comme un effort de la nature, qui tend à se débarrasser des causes nuisibles (*naturae conamen*), la regarde comme une maladie éminemment produite par la faiblesse, où il faut toujours employer les excitans. Il met au rang des *pyrexies* les maladies que l'on appelle *fièvres inflammatoires*, et il les exclut absolument de la classe des fièvres.

Je finirai cette exposition, en citant le paragraphe 327 des *Elementa Medicinae*, par lequel Brown termine la seconde partie de son ouvrage.

Ut planetarum, qui ad permanendum, et suos cursus per aevum continuandos conformati sunt, meatus omnes ab hoc unico principio pendent, ut recta quo modo cuncta projecta moventur, ferantur; dein assiduè gravitatis, quae omnes adficit, vi deorsùm detrahantur, et sic ad sunimmam orbitate motus omnes conjiciantur; sic in minoribus corporis vivis, quibus majora illa replentur, animalibus scilicet et plantis, quorum ut universae species permanent, singula intereunt, quaecumque eorum actiones causa continet, has inchoans perficiensque easdem imminuit, labefactat, ac prorsùs demùm extinguit. Non igitur aliæ potestates ad vitam et salutem, aliæ ad morbos et interitum, *naturâ comparatae sunt: sed omnes ad vitam quidem, sed* coactu; *ad mortem dein, sed* suâ sponte, *feruntur.* (Elem. Brun. CCCXXVII.)

TROISIÈME SECTION.

Je me propose d'exposer et de discuter, dans une autre occasion, ce qu'on a dit pour et contre la doctrine de Brown.

J'essaierai de comparer avec le système de Brown les différentes opinions qui ont plus ou moins influé sur la pratique de la médecine ; je n'oublierai point de parler des opinions des écoles de Paris, de Montpellier, de Leyde, de Vienne, d'Édimbourg, etc. Je tâcherai de prouver que le seul système qui puisse accélérer les progrès de la médecine, est celui qui est fondé sur l'enchaînement des faits bien observés.

L'esprit de l'homme est trop porté à généraliser, à faire des rapprochemens souvent forcés, et à plier les faits aux hypothèses et aux théories qu'il crée, ou qu'il adopte.

Voici une partie des questions que je me proposerai de résoudre.

La faiblesse directe et la faiblesse indirecte peuvent-elles exister dans le même temps chez le même sujet? Les *stimulus* et l'*excitabilité* peuvent-ils suffire pour rendre raison des différens phénomènes de la vie, de la nutrition, de la digestion, des sécrétions, etc.? N'existe-t-il pas un

principe vital *actif* capable de réagir dans certains cas plus ou moins fortement contre les *puissances excitantes nuisibles?* (1)

L'*excitabilité* que Brown subordonne entièrement à l'action des *puissances excitantes*, et qui s'accumule par le défaut des stimulus, et s'épuise par leur excès, peut-elle être cette *force interne*, quelque nom qu'on lui donne, qui donne à l'animal la faculté de conserver la même température au milieu de la chaleur la plus intense (2)?

Le traitement qu'on doit suivre dans la faiblesse directe et dans la faiblesse indirecte est-il applicable à tous les cas de maladies asthéniques? Ne serait-il pas très-dangereux, dans

---

(1) Sed solus non est *stimulus*, non sola *incitabilitas*; sed aliud et *majus principium* est, quod, corpori quondam infusum, *vitale* hoc, etsi non vegetet, esse, ac mortui legibus corporis resistere jubeat. (*J. P. Frank*, *praef. in libr. rat. institut clin.*)

» (2) C'est ainsi que le principe vital, dit énergiquement le » célèbre Barthez, fait brûler dans le corps qu'il anime, un » feu qui est toujours à peu près le même, qui s'isole dans les » feux du Sénégal, et qui ne s'éteint point sous les glaces de » la Sibérie. »

Non enim illa est (excitabilitas) *quae legibus tum chemicis, tum mechanicis, in corpore tam potenter aut imperet aut prorsùs resistat.* (J. P. Frank. *lib. cit.*)

une fièvre intermittente pernicieuse, qu'on supposerait produite par la *faiblesse directe*, de donner les stimulans à petites doses dans les commencemens ? Le malade ne meurt-il pas au second ou au troisième accès, si l'on ne donne pas le quinquina à grandes doses ? (1) dans ces maladies si bien décrites par Torti. Les purgatifs doivent-ils être bannis du traitement de toutes les maladies asthéniques ? Les maladies, soit sthéniques, soit asthéniques, ont-elles toujours une marche aussi *simple* que Brown le suppose dans ses *Elémens de Médecine ?* Faut-il donc absolument négliger les complications *gastriques*, *bilieuses*, *saburrales*, sur lesquelles Brown garde le silence ? Pourquoi Brown, en parlant du sang et des humeurs qui en sont séparées, néglige-t-il la bile, à laquelle on fait peut-être jouer un trop grand rôle (2), mais qui cependant mérite

(1) Voyez *Strambio* et la réponse de *Moccini*. Les médecins pourront juger de la force de cette objection, et de la réponse de Moccini, dans un extrait que je donnerai de ces deux ouvrages.

(2) Videram scilicet spatio annorum triginta quo curis ægrorum in septem et *Galliae* et *Germaniae* et *Italiae* provinciis sollicitus interfui, quòd pristinis medicinæ insomniis vix quòdam modo expulsis, mox nova his succederent, et quòd sensim sine sensu morborum vix non omnium ratio sanandorum, in solventibus *emeticis*, aõ

une grande considération dans les maladies, soit comme cause, soit comme effet? Les maladies qu'on attribue à la bile, doivent-elles être traitées d'abord par les *excitans*, comme le pensent ceux même qui ont modifié le systême de Brown, dela manière la plus avantageuse pour l'art de guérir? (1)

Les affections spasmodiques et convulsives doivent-elles être toujours attribuées à la faiblesse, comme le pense Brown? (Voyez la note de Frank.)

N'y a-t-il pas de dyssenteries inflammatoires? Voyez Frank et Zimmerman.

N'a-t-on pas lieu d'observer des dyssenteries bilieuses, dans lesquelles il est de la plus grande

---

alvum continuò purgantibus remediis poneretur. (*J. P. Frank. lib. cit.*)

(1) Frequens in profluviis, ac in illis quas *spurias biliosas* vocant, inflammationibus, frequens hæsitandi occasio fuit, donec paucos post annos, signorum plurimorum *fallacias* gastricorum protinùs perspiciens, meliorem certè viam iniverim, ægrotantium augendæ aliàs in dies debilitati, ex qua ipsa illa cohors symptomatum prodibat, pepercerim, ac promptiùs roborantem ad methodum confugerim. Hæsit interim diù vanus animo timor, et quatuor vix post lustra, ægrotorum ad lectos absoluta, quem nimia communem in usum fiducia in me aluerat, antiquum errorem deposui. (*J. P. Frank. lib. cit.*)

importance d'évacuer dès le commencement? (1)

Si Brown s'est élevé avec raison contre les médecins qui emploient la méthode débilitante dans toute espèce d'apoplexie, n'est-il pas tombé dans un excès opposé, en regardant cette maladie comme *asthénique*, et en recommandant par conséquent toujours dans ce cas le traitement excitant?

Ce médecin avait, dans la première édition de ses *Elementa Medicinae*, placé les hémorragies parmi les maladies *sthéniques;* il les a rangées parmi les maladies asthéniques dans la seconde édition (2). La vérité se trouve-t-elle dans ces deux extrêmes? Ne doit-on pas reconnaître des hémorragies sthéniques et des hémorragies asthéniques, ou, pour me servir des ex-

(1) Frank s'élève contre ceux qui voient par-tout la saburre dans les dyssenteries épidémiques. *Satis jam malorum erat, quod gastricas ubique sordes hoc in morbo populari quaesiverint, ac fortiter purgantibus alvum remediis abusi sint medici. Nunc alter accedit qui solis rem stimulantibus aggreditur, ac morbum à causis diversis pendentem ex sola debilitate derivat.*

(2) Similibus curationum exemplis edoctus, sanguinis profluvia quæ *hæmorragiae* dicuntur non à plethora et vigore, sed a sanguinis penuria et aliunde nata debilitate pendere comperiebat, eoque *phlogisticorum*, ubi in prima editione deposita erant, numero rejicit inter *asthenicos* in secundo operis volumine collocanda. (*Elem. Brun.praef.*)

pressions de *Cullen*, des hémorragies *actives* et des hémorragies *passives* ? et le traitement indiqué dans les unes ne serait-il pas dangereux dans les autres ?

Le froid est-il toujours débilitant, comme le prétend Brown, ou du moins n'est-il fortifiant qu'en diminuant la quantité de calorique qui tendait par son excès à affaiblir ? Le bain froid dans lequel on ne reste que très-peu de temps, ne doit-il pas être considéré comme fortifiant (2)?

Brown est-il très-heureux dans l'explication des symptômes des maladies sthéniques et asthéniques ? Le pouls est-il toujours petit et faible dans les fièvres nerveuses ? N'est-il pas quelquefois petit et concentré dans certaines inflammations ? etc. « Combien n'est-il pas important», dit l'illustre Barthez, « de bien distinguer cet état » de *résolution des forces*, qui caractérise une » maladie maligne, d'avec l'état de simple op- » pression des forces, où la nature est seulement » empêchée de développer des forces et des res- » sources dont elle ne manque pas absolument! »

(2) Voyez l'ouvrage de Frank intitulé : *Ratio instituti clin. Ticin. p, 67. praef.* Frank le père y donne une explication très-ingénieuse de l'action tonique du bain froid dans ce cas. Consultez aussi la note de Frank sur l'ouvrage de Jones, page 220 de ce volume.

(*P. 156, Élémens de la Science de l'Homme.*)

Ce que Brown dit de l'opium ne peut être nié dans bien des cas. Ce remède agit sans doute très-souvent en stimulant. C'est ainsi qu'il paraît exciter le sommeil dans certaines maladies de faiblesse ; mais il me semble difficile d'expliquer, d'après les principes du médecin écossais, l'action de cette substance sur un homme robuste et bien portant auquel une petite dose d'opium suffit pour procurer le sommeil. Je n'ignore point les réponses que peuvent faire sur cet objet les partisans de Brown : elles peuvent satisfaire l'amour propre dans une dispute ; mais quand il s'agit de l'intérêt de l'humanité, on doit apporter de la bonne foi dans une discussion aussi importante.

J'ai souvent cité Frank le père dans ce discours. Je finirai par rapporter son jugement sur Brown.

Nemo sanè meliora in morbis phlogisticis, in febribus nervosis à debilitate oriundis, meliora nullus et magis inter se cohaerentia, proposuit. Haec ab aliis jam fuisse tradita si objicias, fatebor id de multis, de omnibus non annuam, nec facilè ab ullo tam purè ac tam verè id factum esse concedam.

J'ajouterai encore un passage de Brown pour répondre à ceux qui l'ont accusé de mépriser

l'étude de l'anatomie, et pour leur prouver en même temps que si le style de cet auteur est quelquefois dur et incorrect, il présente souvent aussi une précision admirable.

Utilem hanc scientiam (*medicinam*) *quo certiùs consequere, anatomes necessaria didisceris; in supervacuis tempus ne triveris; illustris Morgagni opera verses; cadavera incidas; effectus superstites à causis praeteritis dignoscas; laqueo, vulnere peremptorum, aliàs sanorum, corpora diligenter quàm plurima rimeris; haec cum eorum qui longiore aut saepiùs iterato morbo perirent corporibus sedulò compares; singula cum singulis, omnia cum omnibus conferas;* opinandi temeritatem primus ferè caveas; *nunquam illic communis morbi originem detecturum te speres; prudenter judices.* (Elem. Brun. LXXXIV.)

Frank cite souvent dans cet ouvrage des notes qu'il a ajoutées à celui de Jones. (1) J'ai cru devoir joindre à cette traduction celles qui m'ont paru les plus intéressantes, afin de donner une idée complette de la nouvelle doctrine. Le citoyen Ruette, qui demeure depuis long-temps dans un hôpital, où il a eu souvent occasion

(1) Ricerche sullo stato della medicina, *etc.* dell Roberto Jones. 2 *vol.* in-8°.

de comparer la méthode curative de Brown avec celle que l'on suit ordinairement en France, a bien voulu se charger de traduit la moitié du second volume, et les notes de Frank sur Jones.

Lorsque nous nous sommes trouvés embarrassés sur le sens de certains mots italiens, qu'il est difficile à des étrangers de bien entendre, M. Jabalot, docteur en médecine de l'Université de Parme, qui joint à de grands talens une connaissance approfondie de la doctrine de Brown, nous a donné tous les éclaircissemens que nous desirions.

PREFACE DE FRANK.

La doctrine médicale de Brown, qui a reçu, pour ainsi dire, une seconde naissance dans l'Italie, n'a pas tardé à se répandre au loin, et à se faire connaître en Allemagne, où elle a trouvé promptement un défenseur dans l'illustre auteur de ce livre.

Monsieur Weikard, déjà avantageusement connu par d'excellentes productions littéraires, et plus particulièrement par son ouvrage classique, intitulé *le Médecin philosophe*, fut toujours l'ennemi de toute théorie et de tout système en médecine. Il ne s'occupa jamais que de l'observation de la nature, considérée soit dans l'état de santé, soit dans celui de maladie; et ce fut une conduite aussi prudente qui le fit regarder, par plusieurs personnes, comme un empirique.

Prévenu, comme je l'ai dit, contre toutes les théories médicales, il se livra à l'examen de la doctrine de Brown; et après en avoir fait l'analyse la plus exacte, il se convainquit tellement de l'utilité et de la vérité de ses principes, qu'il se décida à l'adopter, et même à la défendre. Il publia, dans cette vue, l'ouvrage dont je présente la traduction. Il ne borna pas là son zèle pour la nouvelle doctrine; il se chargea du soin pénible et ennuyeux de traduire les *Élemens de*

Médecine de Brown Je viens encore de recevoir de lui un nouvel ouvrage écrit dans sa langue naturelle, et dans lequel il donne un traité de thérapeutique particulière, fondé sur le systême de Brown, et sur sa propre expérience. (1)

En adoptant la nouvelle doctrine, il eut peu de changemens à faire dans le plan de traitement qu'il avait suivi depuis long-temps.

C'était de tous les médecins celui dont la pratique avait le plus de conformité avec celle de Brown, comme l'attestent (2) ses ouvrages de médecine publiés depuis plusieurs années. Les opinions qu'il y expose sur l'apoplexie, sur le régime qui convient aux fièvres qu'on appelle *putrides*, sur l'usage du vin dans les maladies produites par la faiblesse, s'accordent entièrement avec celles de Brown. Mais notre auteur n'est pas le seul dont la pratique offre une parfaite conformité avec les principes de la nouvelle doctrine : je crois avoir suffisamment démontré cette vérité, en faisant observer, dans un autre ouvrage, la ressemblance qui existait entre la méthode Brownienne et celle des

---

(1) Medizinisch-practisches handbuch auf Brownische grundsaetze und erfahrung gegründet von Weikard 1796.

(2) Vermischte schriften.

Sydenham, des Morton, des Rivière, etc. (1)

Il est inutile de détailler tous les motifs qui m'ont déterminé à entreprendre la traduction de cet ouvrage. Je n'ai eu principalement en vue que de fournir au public de nouveaux matériaux qui puissent faciliter l'examen et l'analyse de la doctrine de Brown.

J'aime à croire que ce travail sera bien accueilli, et par ceux qui combattent la nouvelle doctrine, et par ceux qui la soutiennent. Les uns et les autres cherchent la vérité, et l'on ne peut la découvrir que par le moyen d'un ouvrage dans lequel on soumet à une analyse rigoureuse les principes fondamentaux de la doctrine de Brown.

Un goût trop décidé pour les systêmes a toujours retardé les progrès de la médecine. D'un autre côté, je crois pouvoir assurer qu'une trop grande négligence à examiner les découvertes qui se font journellement, ne serait pas moins nuisible à cette science.

Il serait à desirer qu'il n'eût jamais existé ni *Galénistes*, ni *Stahliens*, ni partisans d'*Hofman*, mais que chacun, sans se couvrir du nom de sectateur, se fût borné à suivre et à étudier la nature. Je formerais le même desir relativement à la doctrine de Brown, si je n'étais persuadé

(1) Lettera di Giuseppe Frank sopra diversi punti di medicina interessanti anche i non medici. *Pavia*, presso Baldassare Comini. 1796.

qu'il est presque impossible que mes vœux soient remplis. La plupart des hommes aiment mieux suivre les sentiers battus que de chercher à découvrir la vérité par eux-mêmes; et puisqu'il est impossible de détruire ce penchant naturel aux hommes, tâchons du moins, autant qu'il se pourra, d'y mettre des bornes.

Si la nouvelle doctrine est soumise à une rigoureuse analyse; si l'on a soin de publier successivement, et avec impartialité, les faits qui lui sont favorables ou contraires; si l'on discute avec calme les opinions des deux partis, et spécialement celles des hommes impartiaux, nous saurons bientôt avec certitude si cette doctrine est admissible, et jusques à quel point elle peut nous guider dans le traitement des maladies.

Brown n'occupe point les premières places dans la médecine; Brown n'a point de places à distribuer; Brown est mort, et il est mort persécuté et malheureux: aucune vue d'intérêt particulier ne peut déterminer à adopter ou à rejeter sa doctrine. Plût à Dieu qu'on eût toujours été placé dans des circonstances aussi favorables pour la recherche de la vérité!

Je crois avoir prouvé suffisamment que je ne regarde pas le nouveau système avec un œil de prévention, et que je n'en adopte pas indistinctement tous les principes; il suffit, pour s'en con-

vaincre, de consulter la préface et les notes que j'ai ajoutées à l'ouvrage de Jones.

Les bornes qu'on doit se prescrire dans des notes ne m'ayant pas permis de rapporter les différentes observations que j'ai été à portée de faire dans l'exercice de la médecine, observations qui pourraient répandre un grand jour sur les idées de notre auteur; je me permets de renvoyer le lecteur qui desirerait les connaître à un autre ouvrage dont j'ai déja publié le plan, et dans lequel j'expose une série d'observations, avec des réflexions sur ces différens cas de pratique. (1)

Je finis en avertissant que l'ouvrage original de M. Weikard, dont je donne la traduction, ne renferme qu'un volume; j'ai pensé qu'il était plus avantageux de le diviser en deux : ils se succéderont rapidement, et le second présentera peut-être aux médecins praticiens plus d'intérêt que le premier. L'auteur s'occupe, dans le dernier, du traitement des maladies sthéniques et asthéniques, et de l'action des remèdes; en un mot, il y donne un plan de matière médicale fondé sur le système de Brown.

Pavie, 13 juin 1796.

(1) Cet ouvrage sera bientôt imprimé et publié à Vienne, sous le titre de *Ratio instituti clinici Ticinensis, à mense januario, usque ad finem junii anni 1796, quam reddit Joseph. Franck.* Vindobonæ, apud Patzowsky.

PRÉFACE DE WEIKARD.

Il est presque inconcevable que les Allemands, qui accueillent avec un si grand enthousiasme les productions des Anglais, aient ignoré l'ouvrage de Brown, qui, enfin, est passé d'Italie en Allemagne. On ne connaît pas davantage un ouvrage fait, d'après les principes de Brown, et publié à Édimbourg, sous le titre *Robert Jones's an Inquiry into the principles of the inductive philosophy* (1), et dont M. Moscati nous promet une traduction latine ou italienne par le docteur Masini.

Aussitôt que j'eus reçu un exemplaire des Élémens de Médecine de Brown (*Elementa Medicinae Brunonis*), après l'avoir lu et médité avec attention, je résolus de le traduire en allemand. J'appris ensuite de Leipsick, qu'un médecin suisse, et M. Reich à Erlingen, avaient annoncé, dans un journal, le premier une traduction, et le second un extrait de cet ouvrage.

(1) Cet ouvrage a été traduit de l'anglais en italien par J. Frank. Il l'a enrichi de notes très-intéressantes. L'ouvrage de Robert Jones est fondé sur les principes de la nouvelle doctrine; mais il n'est point, comme on l'a dit, une traduction des *Élémens de Médecine* de Brown. (*Note du Traducteur.*)

Alors j'abandonnai un travail qui me paraissait aussi ennuyeux que difficile : mais comme cette traduction annoncée n'a point été publiée et ne le sera peut-être jamais, je me suis décidé à continuer et à faire imprimer la mienne ; elle sera suivie d'un abrégé de médecine pratique, conforme à la nouvelle doctrine. Sur ces entrefaites, après avoir étudié le système de Brown avec le plus grand zèle, et l'avoir comparé avec le résultat de ma pratique particulière, et avec les différentes opinions publiées dans les divers ouvrages que j'ai composés sur la médecine, je me suis décidé à ne présenter au public qu'une exposition de ce système ; exposition qui rendra presque inutile la traduction des *Élémens* (1).

Il est facile de prévoir que la publication de la doctrine de Brown ne sera pas favorable à la méthode scientifique qu'on suit maintenant dans l'enseignement de la médecine. Je suis cependant persuadé que tout médecin praticien, habile, éclairé et impartial, doit être d'autant

---

(1) M. Weikard a donné, depuis la publication de cet ouvrage, une traduction des *Élémens de Médecine* de Brown ; elle est intitulée, *Browns, Johann, grundsaetze der arzneylehre, aus dem lateinischen übersetzt von M. A. Weikard, Francf, 1796.* (Note du Traducteur.)

moins content de la méthode d'enseignement adoptée jusqu'ici dans les écoles de médecine, qu'il aura acquis plus de lumières dans sa pratique particulière et par ses réflexions. Je suis même assuré que parmi les professeurs, un assez grand nombre de *penseurs* ont reconnu la superfluité et l'inutilité de la méthode adoptée dans l'enseignement, et qu'ils ne la suivent que malgré eux, et contre leur intime conviction. Quant à ce grand nombre d'estimables praticiens qui continuent à jurer sur leurs cahiers, et aux illustres professeurs qui parlent avec tant de complaisance de l'importance et de la nécessité de la doctrine de leur université, je les crois vraiment destinés par la nature à être *exclusivement* des professeurs instruits.

J'ai cru devoir suivre scrupuleusement, et presque en tout point, la doctrine de Brown, quoique quelques-uns de ses principes fussent opposés à plusieurs de mes idées publiées dans divers ouvrages, et qu'il me fût facile de prévoir que cela donnerait lieu à quelques doutes et à des objections assez graves. J'ai toujours regardé comme un excès de faiblesse de ne pas persister avec constance dans l'exécution de ce qu'on a une fois entrepris, de ne défendre qu'*à moitié* son opinion, et de transiger avec le préjugé et l'erreur.

En un mot, je me suis entièrement attaché au système de Brown. On pourra juger, d'après mes anciens ouvrages de médecine, combien je me suis éloigné ou rapproché, dans la théorie et dans la pratique, de cette nouvelle *hérésie*. Il me semble qu'aucun médecin ne s'en est autant rapproché que moi, sur-tout dans le traitement des maladies.

Avant de me décider à donner cet ouvrage au public, j'ai examiné sérieusement si, d'après la nouvelle doctrine, la médecine pouvait être plus nuisible qu'elle ne l'a été jusqu'à présent; j'ai voulu de plus m'assurer, par des témoins oculaires, des résultats heureux ou malheureux qu'obtiennent, dans la pratique, les médecins qui suivent le nouveau système.

J'ai considéré si l'on pouvait guérir avec plus de promptitude, de sûreté, et par des moyens moins dispendieux; j'ai consulté ma propre expérience et celle des autres médecins. D'après le sentiment intime de la conviction la plus évidente, je me suis déterminé à embrasser cette doctrine lumineuse, à la présenter sous son vrai jour, et à la recommander aux amis de la vérité et de la simplicité. Je me flatte que cet ouvrage pourra fournir quelques rayons de lumière à ceux même qui sont attachés aux anciens principes, aux *têtes orthodoxes*. Je suis, au reste,

bien éloigné d'engager à adopter le nouveau système, ceux qui le croiraient faux, et qui, convaincus de la bonté de leur méthode, exercent tranquillement leur art, et en sont pleinement satisfaits.

On peut comparer le système adopté dans les écoles, à une jeune paysanne très-robuste, conduite de son village dans une cité fastueuse, introduite dans des cercles brillans, livrée à la mollesse, à tous les raffinemens du luxe et de la débauche, et gâtée par ses adorateurs. Dégoûtée de ce vain luxe, que cette paysanne rentre dans son premier état : elle sera, sans doute, abandonnée par les petits-maîtres de la ville ; mais, rendue à l'aimable simplicité dans laquelle elle a été élevée, elle pourra retrouver, à la campagne, des amans qui lui feron oublier les premiers.

La doctrine de Brown peut de même ramener la médecine à sa première simplicité. Mais cette réforme ne peut se faire sans efforts et sans obstacles : c'est au temps et à l'habitude à réparer les désordres produits par le luxe, par les écarts de l'imagination, et par une liberté effrénée.

Il ne s'est malheureusement élevé aucune secte philosophique ou antiphilosophique, je dirais presque aucune folie, qui n'ait eu quelque influence sur la médecine ; ce qui me semble

prouver que cette science n'est point encore établie sur des fondemens solides et inébranlables. Elle a été platonicienne, pythagoricienne, chymique, mathématique ; elle devint ensuite psychologique, électrique, et magnétique ; et maintenant, si le ciel ne l'en préserve, elle pourrait être menacée, par *Kant*, d'une nouvelle réforme (1).

La médecine, en un mot, s'est ressentie de tous les caprices de la mode, et de toutes les sottises physiques et métaphysiques, quoiqu'il n'y ait que la vérité et la simplicité qui puissent la perfectionner.

La médecine a éprouvé le même sort que les anciennes religions du paganisme, que les prêtres modifièrent, d'après chaque secte dominante, et défigurèrent par des sophismes et des subtilités. Il n'est pas de mon objet de rechercher lesquels, ou des prêtres, ou des médecins, ont été, dans de pareilles circonstances, les plus nuisibles au genre humain.

Je n'ai fait aucune mention, dans le cours de cet ouvrage, de la méthode de Brown dans

---

(1) L'auteur fait allusion à une nouvelle secte philosophique dont le fondateur est Emmanuel *Kant* de Konigsberg : les ouvragesde cet homme célèbre ont été accueillis avec le plus vif enthousiasme par presque toutes les nations.

le traitement des maladies en particulier. Je me propose de donner un abrégé de médecine pratique, fondé sur la nouvelle doctrine et sur ma propre expérience.

Brown dit, dans sa préface, qu'il employa vingt ans à l'étude de la médecine. Dans le premier lustre, il ne fit qu'écouter et croire, en supposant que les principes qu'on lui donnait seraient pour lui un trésor inestimable. Il employa le second lustre à mettre en ordre, à méditer et à corriger ce qu'il avait appris. Dans le troisième, il commença à douter; il s'apperçut (ce dont plusieurs médecins ne s'apercevront jamais) qu'il n'avait rien appris, et il reconnut, avec plusieurs savans et avec le public lui-même, que jusqu'à présent il n'a existé en médecine presque rien d'utile, d'intelligible et de certain. Ce fut ainsi qu'il passa les quinze premières années. Ce ne fut que dans le quatrième lustre qu'il entrevit quelques rayons de lumière. Il trouva la vérité, et il la communiqua à tous ceux qui furent susceptibles de l'entendre. Brown rapporte encore quelques circonstances particulières sur la goutte, dont il était attaqué, sur l'asthme, et sur la méthode qu'il avait adoptée dans le traitement des maladies. Nous devons à M. Moscati la connaissance de quelques anecdotes particulières sur cet au-

teur. Je n'ai presque rien à ajouter à tout cela : je dirai seulement que Brown, après s'être occupé, pendant quelques années, à enseigner le latin à de jeunes étudians en médecine, prit lui-même du goût pour cette science, et qu'il en reçut les principes de Cullen. Du reste, c'était un homme violent et impétueux. J'ai appris, dans la préface déja citée de M. Moscati, qu'il fut mis en prison, et que là, comme Socrate, il enseignait continuellement sa doctrine, devant un nombreux auditoire.

Il serait à desirer que les professeurs voulussent examiner sérieusement quelle part ont eue au perfectionnement de la médecine, c'est-à-dire à la guérison des maladies, ce qu'ils nomment *anatomie fine*, toutes ces *minuties* philosophiques, pathologiques, seméiotiques, thérapeutiques et chimyques. Il serait à desirer qu'on calculât le temps que les professeurs font perdre aux jeunes élèves, en leur enseignant des principes vagues et incertains, qui, au lieu d'en faire de vrais médecins, ne leur donnent qu'une sotte présomption tandis qu'ils sont dans une ignorance totale de ce qui regarde l'exercice de leurs fonctions. Il serait à desirer qu'après s'être dépouillé de tout préjugé, on jetât enfin un coup d'œil sur l'état d'imperfection de la médecine. Le rétablissement de la santé doit être le vrai but, le seul

but

but du médecin ; le reste n'est qu'une étude d'agrément.

Il n'est malheureusement que trop vrai que, depuis plus de mille ans, nous n'avons fait que très-peu de progrès dans la pratique de la médecine, et que ce n'est point aux universités que nous devons le petit nombre de vérités ou de dogmes pratiques dont elle est enrichie. Nous devons aux inoculateurs une méthode sûre dans le traitement de la petite-vérole ; nous savons faire usage du mercure dans les maladies vénériennes ; nous connaissons l'efficacité du quinquina et de quelques autres remèdes : voilà, en peu de mots, les avantages que nous avons sur les médecins de l'antiquité.

Toutes ces réflexions ne nous prouvent-elles pas la nécessité de travailler avec zèle et impartialité à un plan de réforme en médecine?

Le plan que le docteur Fauken a proposé et publié pour l'amélioration des études en médecine, ne m'étant point parvenu, je ne puis l'apprécier. Je me permettrai seulement de dire que ce réformateur a été traité d'une manière cruelle et bien décourageante : non-seulement son ouvrage, imprimé à Leyde, a été prohibé, mais encore l'auteur lui-même, dont les idées étaient en opposition avec plusieurs statuts et

plusieurs articles de la faculté de médecine, a été condamné à une amende de 50 sequins.

Je serais au comble de mes vœux, si cet ouvrage pouvait éveiller l'attention de quelque habile médecin, et le conduire dans le sentier de la vérité : je suis certain qu'il ne fera aucune impression, ou du moins qu'il n'en fera qu'une très-légère, sur les facultés qui refusent d'admettre toutes les productions étrangères. Je puis du moins attester que je n'ai entrepris ce travail que dans l'intention d'être utile. Ce témoignage de ma conscience sera pour moi une récompense suffisante ; il me fera voir avec indifférence, et même avec mépris, les mauvaises interprétations qu'on a coutume de donner à mes travaux littéraires.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

Discours Préliminaire du traducteur . page . i
Préface de Frank. . . . . xxxvj
Préface de Weikard . . . . . xlj
Chap. I. *Principes Fondamentaux de la Doctrine de Brown. 1*
Chap. II. *Division de la Faiblesse . . 29*
Chap. III. *Division des Maladies en universelles et en locales . . . 84*
Chap. IV. *Division des Maladies universelles, selon leur différentes formes 60*
Chap. V. *Explication des Symptômes des Maladies sthéniques. . . . 84*
Chap. VI. *Explication des Symptômes des Maladies asthéniques ; ou explication des effets produits par la constitution asthénique . 108*
Chap. VII. *De la Transpiration 145*
Chap. VIII. *De la Contagion et des Miasmes contagieux. 159*
Chap. IX. *De l'Action de la chaleur et du froid. 178*
Chap. X. *Parallèle entre les animaux et les végétaux. 210*

Notes de Frank sur l'Ouvrage de Robert Jones, citées dans cet ouvrage. 220
De l'Air . . . . . *ibid*
De la Chaleur. 222
De la Lumière. 237
Des Alimens. 238
Du Sang. 240
Des Humeurs séparées du sang. 224
De l'Action des sens. 243
De l'Action de penser. 244
Des Passions. 245
Du Mouvement. 247
De la Contagion. 251
De la Théorie de la faiblesse indirecte 254
De la secte des Méthodistes 276

Fin de la Table du premier volume.

DOCTRINE MÉDICALE

SIMPLIFIÉE,

OU

ÉCLAIRCISSEMENT ET CONFIRMATION

DU NOUVEAU SYSTÊME DE MÈDECINE

DE BROWN.

CHAPITRE PREMIER.

Principes fondamentaux de la doctrine de BROWN.

La santé consiste dans l'exercice agréable, facile et régulier de toutes les fonctions animales.

Brown appelle *prédisposition (opportunitas)*, l'état le plus rapproché de celui de la maladie ; mais qui présente encore les apparences trompeuses de la santé.

La *prédisposition* tient donc le milieu entre la maladie et la santé.

La maladie consiste dans un exercice pénible et douloureux de toutes les fonctions animales, ou de quelques-unes d'entr'elles.

La santé, la *prédisposition* et la maladie, forment les différens états de la vie animale. (1)

On démontrera dans le cours de cet ouvrage

---

(1) J'aimerais mieux partager la vie animale en quatre états différens ; en ajoutant à ceux qui sont déjà indiqués dans le texte, l'état de *convalescence*. On ne peut, selon Brown, tomber directement de l'état d'une santé parfaite, dans celui d'une maladie grave, sans passer par un état intermédiaire appellé prédisposition (*opportunitas*), cette assertion est très-vraie ; mais il n'est pas moins incontestable qu'une personne malade ne peut recouvrer la santé, sans passer aussi par un état intermédiaire, qu'on appelle *convalescence*. La santé est donc séparée de la maladie par la *prédisposition*, et la maladie est séparée de la santé par la *convalescence*. Cette distinction ne me paraît pas purement scholastique ; car l'état de la convalescence est de la plus grande importance dans la pratique de la médecine. Combien n'y a-t-il pas de malades qui périssent pendant cet état ! Un médecin qui abandonne ses malades lorsqu'ils sont convalescens, peut se comparer à un pilote qui ne prendrait plus de soin de son vaisseau, lorsqu'il approcherait du port. Mon père a démontré que chaque maladie à une convalescence

que la vie n'est qu'un état de violence; et que

---

qui lui est propre, et que chaque convalescence est exposée à des dangers particuliers. (*Delect. Opusc. Tom. XII. Oratio academica, de convalescentium conditione ac prosperitate tuendâ.*) Il serait ridicule et dangereux de croire que l'on doit indistinctement fortifier tous les convalescens avec des mets succulens, du vin, et avec les autres excitans connus. Ces circonstances exigent, au contraire, beaucoup de discernement. Dans les convalescences qui succèdent aux maladies *asténiques*, tous les fortifians sont indiqués; ce régime convient aussi aux personnes qui ont été attaquées d'une maladie *sténique*, mais qui ont été trop affaiblies par leur médecin, ce qui n'est que trop commun de nos jours, où l'on voit tant de médecins qui ont, pour ainsi dire, soif du sang. Mais dans les convalescences *sténiques* où *l'excitement* est trop énergique, sur-tout, lorsque le médecin a été réservé dans l'usage des remèdes affaiblissans, il n'y a rien de plus dangereux que de permettre au malade d'user d'une nourriture abondante, de vin, etc. La péripneumonie déjà guérie, peut alors se reproduire et conduire le malade au bord du tombeau; et la scarlatine dont on croyait n'avoir plus rien à craindre, peut donner naissance à une hydropisie funeste, ou à la phtysie. Ce n'est là qu'une partie des inconvéniens sans nombre, auxquels donne lieu l'ignorance d'un médecin qui ne sait pas distinguer les différens états où se trouvent les malades dans leur convalescence. C'est sur-tout dans les hôpitaux que ces désordres sont plus fréquens. En effet, lorsque les principaux symp-

les êtres vivans tendent continuellement à la destruction: quelques-uns d'entr'eux parviennent à s'y soustraire pendant quelque tems; mais la mort est inévitable pour tous; nous ne pouvons la retarder qu'en dirigeant avec prudence l'action que certaines puissances exercent sur nous.

Chaque corps vivant jouit d'une propriété qui

---

tômes sont dissipés, on abandonne ordinairement le malade et on le chasse impitoyablement de ces asyles sacrés. Quelques-uns prétendent que cette conduite est économique; je pense bien différemment. Un malheureux paysan attaqué d'une fièvre tierce entre dans un hôpital, on le guérit en peu de tems; mais il reste faible, il aurait besoin de réparer ses forces par une bonne nourriture que sa pauvreté ne lui permet pas de se procurer chez lui. Cependant le médecin le renvoye; mais qu'arrive-t-il? Le paysan, en s'exposant encore aux premières causes de sa maladie, en se nourrissant mal, en se livrant à des travaux excessifs, est attaqué de nouveau de la fièvre, et l'hôpital est obligé de recevoir, une seconde fois, ce malade qui aurait évité une rechûte, si on avait voulu le garder quelques jours de plus; une bonne nourriture eût été alors suffisante, au lieu qu'il faut, de nouveau, recourir au quinquina et aux autres remèdes indiqués; et c'est ainsi qu'on augmente les souffrances des hommes et qu'on grève l'hôpital. Les riches n'ont point à craindre dans leur convalescence de semblables malheurs, leur médecin ne les abandonne jamais aussi promptement....

le rend susceptible de sentir l'influence de certaines forces externes et internes dont l'effet est de modifier, d'une manière plus ou moins énergique, les fonctions animales. L'action réciproque de ces forces externes et internes et les modifications qui en résultent, constituent la vie; elle cesse nécessairement, quand cette action ne peut plus avoir lieu.

La mort n'est donc que l'état où se trouve le corps, lorsqu'aucune de ces forces, ou aucun de ces *stimulus* n'agit plus sur lui, ou du moins, lorsque leur application ne peut plus modifier les fonctions animales. Les forces externes qui exercent sur le corps l'action que nous avons indiquée, peuvent, à-peu-près, se réduire à la chaleur, aux alimens, au sang, aux humeurs qui en sont séparées, (comme la bile, la liqueur spermatique, &c.,) et à l'air. Brown n'a pas décidé si l'on ne doit pas mettre au nombre de ces forces les poisons et les miasmes contagieux.

Les forces internes ou les fonctions animales qui produisent le même effet que les autres *stimulus*, sont le mouvement musculaire, les sensations, l'énergie du cerveau dans la production de la pensée et les passions de l'ame. Ainsi toutes les fois que nous nous appercevons de quelque mouvement du corps ou de l'ame,

nous pouvons être persuadés qu'une ou plusieurs de ces forces stimulantes produisent leur effet.

Brown donne le nom d'*excitabilité* à la faculté de sentir l'action d'un stimulus, ou à cette propriété par laquelle les stimulus externes et internes produisent un changement dans les fonctions ordinaires.

Les forces dont nous venons de parler, s'appellent *forces excitantes*.

Le résultat de l'action de ces forces sur l'excitabilité est ce qu'on nomme *excitation* ou *excitement*.

Toute notre vie consiste dans les sensations, le mouvement, la pensée et les passions; ce qui peut se réduire, en dernière analyse, au sentiment et au mouvement.

La vie humaine, dans l'état de santé, comme dans l'état de maladie, consiste donc uniquement dans les stimulus.

Ce principe fondamental détruit toutes les théories fondées sur la pathologie humorale.

Mais ces stimulus, ces forces excitantes, qui produisent en nous *l'excitement*, nous conduisent enfin naturellement à la mort; cependant les stimulus dont l'action n'est pas violente, nous y conduisent moins promptement, et la longueur de la vie est ordinairement en raison de la frugalité et de la modération.

Un excitement modéré produit la santé. Un excitement trop énergique, causé par des stimulus excessifs, produit les maladies qui proviennent d'un excès de vigueur; enfin un excitement trop faible, donne lieu aux maladies de faiblesse, ou à celles qui naissent d'un défaut de stimulus.

L'action des forces excitantes se borne donc à la sensation, au mouvement, aux fonctions intellectuelles et aux passions. Toutes ces forces n'ont qu'un seul but, celui de modifier les sensations, le mouvement, les fonctions de l'esprit et l'état de l'ame; elles sont donc *identiques* dans leur action.

C'est sur ce point fondamental qu'est établie la simplicité de la doctrine de Brown, dans l'étiologie et le traitement de la plupart des maladies.

Quelques puissances excitantes, telles que la chaleur, le vin, les alimens, le sang, &c., agissent évidemment par une force *impulsive* ou stimulante. L'excitement s'accroît alors par la compression, la distension et le stimulus qu'éprouvent les fibres.

Il est vraisemblable que les autres forces excitantes sans en excepter même les fonctions du cerveau, exercent aussi une action stimulante et impulsive.

On a donné à toutes ces puissances, le nom de forces stimulantes, parce qu'elles sont toutes douées d'une propriété irritante.

La véritable action de l'air, considéré comme force excitante, n'a pas encore été déterminée avec assez d'exactitude; cependant, tout porte à croire que l'air pur agit comme une force excitante, stimulante et tonique. Et qu'au contraire, l'air corrompu possède une propriété débilitante (1), tout ce qu'on a dit de la force

(1) Si la pureté de l'atmosphère ne dépendait que de la plus ou moins grande quantité d'oxigène, on ne devrait pas attribuer à l'air impur une propriété débilitante, puisque cette propriété ne consisterait que dans le défaut d'oxigène. J'ai exposé ailleurs, (*Jones*, *tome premier*, *note 13*,) les effets d'un air pur ou impur, c'est-à-dire, trop ou trop peu oxigéné. J'ai avancé alors, comme certaine, une chose qui est, cependant, encore douteuse. J'ai attribué l'action meurtrière du gaz acide carbonique, (autrefois air fixe) non à une propriété qui lui soit particulière, mais uniquement au défaut du gaz oxigène. Un animal, disais-je, placé sous une cloche pleine de gaz acide carbonique, meurt, non par une propriété délétère inhérente à ce gaz, mais parce qu'il ne peut pas respirer de l'oxigène. Le célèbre Felix Fontana a bien voulu m'écrire sur cet objet, et me faire part de son opinion qu'il a déjà publiée, et dans laquelle il attribue au gaz acide carbonique une propriété délétère. Quelque fortes que soient les raisons sur lesquelles ce grand physicien appuie son

électrique et magnétique, et de son influence sur les animaux, peut se rapporter à la force excitante de l'air, sans qu'on soit obligé d'admettre une autre force distincte.

J'ai tâché de prouver, dans un ouvrage que j'ai composé sur le catarre, que l'air contenait des molécules stimulantes et nuisibles.

---

opinion, elles ne m'ont point entièrement convaincu. Nous voyons que la mort peut être également produite par l'excès de la chaleur ou par celui du froid, par l'abus comme par le défaut des alimens: c'est ce qui me fait croire qu'il est difficile de trouver une expérience qui prouve sans équivoque que le gaz acide carbonique, agissant à la manière des poisons, tue, par un excès de stimulus ou par un mode d'action toute contraire, c'est-à-dire, par défaut de stimulus. Je suspendrai donc encore mon jugement, et je me bornerai à dire que quelle que soit la solution de ce problême, elle ne peut nuire à la nouvelle doctrine. Si le gaz acide carbonique tue par un excès de stimulus, il agira comme tant d'autres forces excitantes et comme les poisons, ce que j'ai prouvé ailleurs, et ce que vient de prouver en Allemagne un partisan de la doctrine de Brown dans un ouvrage intitulé: *Observations générales sur les poisons et sur la manière dont ils agissent sur les animaux*, d'après le systême de Brown, par Charles Mare, M. D. Si, au contraire, le gaz acide carbonique ne tue que parce qu'il ne contient pas cet air qui peut seul entretenir la vie des animaux, alors, son action sera due à un défaut de stimulus.

Nous ignorons, et cela est absolument indifférent, en quoi consiste l'excitabilité, comment les forces excitantes la mettent en action, comment elles l'accroissent ou la diminuent. Peu nous importe qu'on admette pour principe d'une excitabilité plus ou moins grande, le défaut ou l'excès d'oxigène, la quantité différente du fluide électrique ou magnétique, l'archée de Vanhelmont, l'influence du feu, du phlogistique, &c.

Il nous suffit de savoir que tout être vivant possède une portion de cette excitabilité; que la force, où la quantité de cette portion varie, non-seulement dans les différens animaux, mais encore dans les mêmes animaux, suivant les différentes périodes et selon les circonstances de leur vie.

Quelle différence en effet, entre une femme délicate et un artisan robuste; entre un enfant et un vieillard; entre la même femme accoutumée au séjour des grandes villes, lorsqu'elle est enceinte ou attaquée d'histerisme, ou lorsque vivant dans une campagne agréable, elle jouit de la meilleure santé! Enfin, qu'elle différence entre une jeune épouse, et la même personne, réduite à un état de veuvage, et courbée sous le poids des années! (1).

(1) L'auteur expose, dans la suite, son idée sur l'ori-

Je démontrerai, dans le cours de cet ouvrage, que l'excitabilité devient excessive, lorsque le stimulus qui agit sur elle est trop faible ; qu'elle diminue, au contraire, ou qu'elle se consume entièrement, si les stimulus agissent avec trop de violence, ou si, sans être trop énergiques, ils exercent une action *permanente*.

Si des stimulus trop forts, ou trop long-tems continués, exercent sur l'excitabilité une telle action, que l'application de nouveaux stimulans ne puisse plus produire aucun excitement, l'excitabilité est alors *consumée* ou *épuisée*.

Sous le nom de stimulus ou de forces excitantes, nous entendons tout ce qui, soit dans l'état de santé, soit dans celui de maladie, peut produire un changement dans l'excitabilité.

Nous avons déjà dit qu'il existait toujours dans l'animal vivant, une certaine quantité d'excitabilité ; et que, quelque peu considérable qu'elle soit, les forces excitantes qui lui sont appliquées agissent constamment sur elle avec plus ou moins d'énergie. Tout ce qui agit sur l'excitabilité, jouit donc d'une force stimulante, qui peut être considérable, excessive,

---

gine des rhumes ; c'est pourquoi je me dispense de rapporter ici ce qu'il dit dans l'ouvrage cité.

dans de justes bornes, faible, ou presque nulle. Les causes affaiblissantes, c'est-à-dire celles qui diminuent l'excitement, ou qui n'agissent pas avec assez de force pour l'entretien de la santé, peuvent donc aussi être rangées dans la classe des forces stimulantes et nuisibles ; on peut encore les regarder comme actives et stimulantes, parce que, comme on le verra dans la suite, elles produisent une *accumulation* d'excitabilité.

Le sang trop abondant, trop dense ou trop chaud, stimule excessivement. De-là, la distension des fibres musculaires des vaisseaux, l'augmentation de l'excitement ou de l'activité ; et de-là, par conséquent, les maladies qui dépendent d'un excès de stimulus de chaleur et de force. Mais quoiqu'un sang trop peu abondant débilite et produise les maladies de faiblesse, on peut cependant le regarder comme une puissance nuisible et stimulante, puisqu'il accroît l'excitabilité, en même tems qu'il affaiblit l'excitement ; mais il stimulera d'autant moins, qu'il sera en plus petite quantité.

Quoique le froid et la faim affaiblissent, on peut encore, en les envisageant sous le même point de vue, les mettre au nombre des causes stimulantes et actives, puisqu'ils donnent naissance aux maladies qui dépendent d'un défaut

d'excitement, ou d'un excès d'excitabilité. Tout ceci paraîtra plus évident, lorsque nous aurons développé et déterminé, avec clarté et précision, les deux espèces de faiblesse.

Il est facile de voir, d'après ce que nous avons dit jusqu'ici, que l'excitabilité n'est pas la propriété à laquelle Haller a donné le nom d'*irritabilité*. L'irritabilité qu'on aurait dû plutôt nommer *contractilité*, réside uniquement dans les fibres musculaires; l'excitabilité, au contraire, réside dans le système nerveux, considéré dans la fibre musculaire et dans la pulpe nerveuse; elle s'étend à tout le corps dont elle est une propriété universelle et indivisible. Les forces excitantes ou stimulantes agissent instantanément sur elle, sans qu'on puisse y reconnaître une action progressive. Un verre de liqueur spiritueuse exerce, dans le même tems, une action excitante sur les sensations, les mouvemens et l'état de l'ame, c'est-à-dire, sur le cerveau et sur le reste du corps; ou, en d'autres termes, les boissons spiritueuses répandent, dans toute l'étendue du corps, un excitement égal et universel (1).

---

(1) Je n'aurais jamais cru que cette proposition de Brown : *Incitabilitas non in aliâ sedis parte alia est, nec ex partibus constat, sed una, toto corpore et indi-*

On peut comparer, avec plus de raison, l'ex-

---

visa proprietas (*Elem. Med. XLVII*) eût éprouvé autant d'opposition ; je l'avais déjà soutenue, il y a quelques années, contre une thèse dans laquelle on prétendait prouver que, non-seulement l'excitabilité était plus accumulée dans certaines parties que dans d'autres ; mais encore qu'il y en avait de différentes espèces. Le lecteur peut trouver la réponse à mes objections, dans un ouvrage imprimé sous le nom de *l'Illustre Candidat* dont j'ai attaqué la proposition. Cet ouvrage a pour titre : *Jacob Sacchi in principia theoriae brunonianae animadversiones.* Cette même proposition que j'ai combattue, forme une des principales objections que le célèbre Vacca vient de faire contre la doctrine de Brown. (Voyez *Saggio Sull'uomo Malato*). Sans prétendre répondre, maintenant, à toutes ces objections, je me bornerai à rapporter quelques raisonnemens qui prouvent clairement, selon moi, que l'excitabilité est une et indivisible.

La nature n'emploie jamais des moyens multipliés, pour obtenir un effet qu'elle aurait pu produire par une seule cause. Cette vérité est reconnue par tous les vrais philosophes. Pourquoi donc supposer des milliers de principes différens, dans l'économie animale, pour produire un effet aussi simple que la vie ? De plus, lorsqu'on stimule un muscle, ne produit-on pas presque toujours la contraction ? La sensation n'est-elle pas un effet presque toujours constant du stimulus porté sur un nerf ? Si donc un excitant, appliqué à une partie quelconque du corps, produit toujours le même effet; pourquoi dirai-je que l'excitabilité n'est pas la même dans toute l'étendue du corps?

citement et l'excitabilité avec ce que plusieurs

Si je vois avec les yeux, et non avec tout (*a*) autre organe, cela ne vient pas de la différence de l'excitabilité, mais de la différence d'organisation : si le bout du doigt était construit comme l'œil, pourquoi ne verrait-on pas avec le doigt ? L'excitabilité de l'œil est si peu propre à nous faire voir par elle-même ; que si l'on vient à détruire son organisation, nous sommes à l'instant privés de la faculté de voir. Les cinq sens et ceux que nous pourrions avoir de plus, ne se réduisent-ils pas au seul toucher? Le sel produirait le même effet sur le nez que sur la la langue, si ces deux parties étaient douées de la même organisation

Un puissant stimulus appliqué sur un organe quelconque, produit toujours le même effet, c'est-à-dire, qu'il détruit son excitabilité. C'est ainsi qu'un son très-fort cause quelquefois la surdité, et c'est ce que nous voyons souvent arriver aux artilleurs. Une soupe trop chaude diminue l'excitement de la langue et nous rend insensibles à la saveur des autres mets. Une lumière trop vive produit la cécité par la même cause. Des odeurs fortes, renfermées dans des chambres, font souvent perdre l'odorat. Un frottement trop violent détruit l'excitabilité de certaines parties du corps et les rend insensibles. Un stimulus excessif produit donc sur tous les sens le même effet, ce qui est une preuve que l'excitabilité est la même dans chacun d'eux.

(*a*) Frank dit en italien : *non colla parte copertâ dai muscoli glutei.* J'ai cru devoir, en exprimant la même idée, modifier les expressions : il est inutile d'en dire les raisons. (*Note du Traducteur.*)

auteurs ont écrit sur la force vitale, sur la réac-

La différence d'organisation modifie tellement les différentes parties de notre corps, qu'un membre contracté et distendu auquel on applique quelque stimulus, produit des phénomènes très-différens de ceux qu'il produisait dans un état de relâchement. Lorsqu'on était dans l'usage de mettre à la torture les détenus afin de leur arracher l'aveu des crimes dont ils étaient accusés, les membres de ces malheureux, distendus excessivement, acquéraient une telle sensibilité, que le moindre contact produisait des douleurs insupportables; (*Richter*, *Dissertatio.*) l'excitabilité était, cependant, la même après la distension des membres.

La simpathie admirable qui existe entre les différentes parties du corps, ne prouve-t-elle pas que l'excitabilité est une? Un verre de vin pur qu'on vient d'avaler, n'est mis en contact qu'avec l'estomac, cependant il fortifie en un instant tout le corps. Quelle influence n'a pas sur les organes de la génération l'aspect d'un objet aimé? Combien de fois une odeur désagréable n'a-t-elle pas excité le vomissement chez des personnes sensibles? Quel abattement ne produit pas, subitement, dans tout le corps, une triste nouvelle? L'arsenic appliqué à la tête n'est-il pas aussi meurtrier que s'il était mis en contact avec d'autres parties? Les bains faits avec la décoction de quinquina, guérissent les enfans attaqués d'une fièvre intermittente; cette substance produit donc le même effet, quelle que soit la partie à laquelle on l'applique; cependant, comme l'estomac jouit d'un plus grand degré d'excitabilité que les autres parties, on doit lui donner la préférence dans l'administration des remèdes.

On

tion, sur l'ame de Stahl, et sur le *solidum*

On a cru prouver que l'excitabilité est d'une nature différente dans les différens organes, en disant que certains remèdes n'agissent que sur certaines parties du corps. (Jacob Sacchi, *Op. cit.*). Mais ce raisonnement me paraît faux. Il est très-clair que certains stimulus agissent, de préférence, sur certaines parties, comme Brown l'a reconnu lui-même. Il s'exprime ainsi, dans son ouvrage élémentaire : *Generis nervosi alii parti alia potestas incitans, nulla omnibus simul admovetur, ita tamen ut universam incitabilitatem unaquaque protinus afficiat* (*Elem. Med. 49*) ; et il ajoute ensuite, dans le paragraphe suivant : *Earumdem potestatum nulla non semper aliquam partem magis et alia aliam quàm caeteram afficit, etc.* Les cantharides agissent particulièrement, et de préférence, sur les reins ; j'ignore par quelle raison, et peu m'importe de le savoir : mais elles exercent aussi une action stimulante sur le reste du corps. S'il n'en était ainsi, pourquoi les médecins les emploieraient-ils dans un si grand nombre de maladies, dans lesquelles les reins ne paraissent nullement affectés ? Comment l'auteur de l'ouvrage qui a paru sous le nom de M. Sacchi, peut-il dire que les cantharides attaquent les organes urinaires, les *enflamment* et *produisent l'ischurie*, tandis qu'elles épargnent l'estomac ? *Dum ventriculo parcunt, organa urinalia lacessunt, inflammant, atque ischuriam faciunt* (*Op. cit. 49*). Il faut donc que cet auteur ignore que les cantharides prises intérieurement produisent souvent l'inflammation de l'estomac. La digitale pourprée affecte spécialement le nerf frontal ; quelle en est la

vivum enormon de plusieurs autres. J'attachais autrefois au mot *irritabilité* un sens plus étendu, voulant exprimer par là une force vitale plus active, une réaction plus énergique. La force vitale, prise dans ce sens, pourrait représenter l'idée que Brown attache aux mots *excitement* et *excitabilité*. L'excitement suppose action et réaction: l'excitabilité peut rester dans un état d'inertie, faute de stimulus, et son abondance peut être accompagnée d'une très-grande faiblesse.

Les rapports qui existent entre l'excitabilité et l'excitement, ont donné lieu aux observations suivantes :

L'excitabilité est d'autant plus abondante que l'action des forces excitantes est plus faible, et réciproquement. L'excitabilité s'épuise en raison de la force du stimulus qui agit sur elle, ou en raison de la durée d'un stimulus même modéré.

Un enfant élevé dans une parfaite tranquil-

---

raison ? Dirons-nous qu'elle n'exerce aucune action sur le reste du système ? S'il en était ainsi, comment pourrions-nous guérir, par son moyen, l'hydropisie idiopathique ?

Mais il est temps de finir cette note. Contentons-nous de dire que si l'homme avait mille excitabilités différentes, les autres animaux, quoique beaucoup plus petits que lui, devraient en avoir autant. La puce aurait alors mille espèces différentes d'excitabilités, ce qui serait certainement une chose admirable !

lité, et qui n'a eu pour nourriture que des alimens adoucissans, jouit d'une excitabilité bien plus considérable qu'un adulte qui l'a usée par le travail, les boissons échauffantes, et par d'autres excès. Un nouveau stimulus, appliqué à ces deux sujets, produirait dans le premier un excitement excessif, tandis qu'il n'en produirait qu'un très-faible dans le second.

Prenons encore pour exemple deux malades dont l'un soit accoutumé à une nourriture animale et à d'autres stimulans, tandis que l'autre n'est nullement habitué à ce genre de vie, ou du moins ne l'est que très-peu. Si l'on se propose de donner à ces deux malades de la vivacité, de la force et de la chaleur, en un mot, un excitement plus énergique; pour produire le même effet, il faudra donner au premier une quantité de nourriture animale beaucoup plus considérable qu'au second. A peine le dernier aura-t-il pris une médiocre portion de ces stimulans, qu'il se sentira plein de vigueur; il éprouvera même un mal de tête et un trouble universel dans tout le corps, parce qu'il a une excitabilité trop abondante pour qu'elle ne soit pas consumée par l'application des stimulus énergiques et réitérés. Le même rapport existe entre l'homme dans la première jeunesse et celui qui se trouve dans un âge avancé.

L'excitement est donc produit par le stimulus des forces excitantes, et il ne peut avoir lieu sans une certaine dose d'excitabilité. On a, à peu près, observé la proportion suivante entre le stimulus et l'excitabilité : un stimulus modéré, et appliqué à une excitabilité médiocre et à moitié consumée, produit le plus haut degré d'excitement.

Les jeunes gens et ceux qui sont dans l'âge viril paraissent également propres à recevoir cette vive impression ; aussitôt qu'une cause excitante agit sur eux, elle produit la force, l'activité, l'audace et la vivacité.

Moins le corps a d'excitabilité, plus le stimulus doit être énergique ; plus l'excitabilité est abondante, plus les stimulus doivent être faibles.

L'excitement s'affaiblit en raison de l'action énergique et fréquente des stimulus et de l'abondance de l'excitabilité, c'est-à-dire, à proportion que la faiblesse directe ou indirecte est plus grande.

Les stimulus énergiques et réitérés, ou, ce qui est la même chose, l'épuisement de l'excitabilité, produisent la faiblesse propre aux vieillards.

L'excès d'excitabilité produit la faiblesse particulière à l'enfance. Il suit de là qu'un régime

modéré nous procure une existence plus vigoureuse et plus longue, et que la faiblesse est le partage nécessaire de ceux qui font des excès ou qui usent d'une mauvaise nourriture.

Un genre de vie régulier maintient l'excitabilité dans un juste degré ; c'est alors que des *stimulans* modérés produisent le plus grand degré d'excitement qui soit compatible avec l'état de santé.

Une nourriture trop abondante épuise l'excitabilité ; un régime débilitant et trop sévère l'accumule. On ne trouvera la santé et le bonheur qu'en gardant un juste milieu entre ces deux extrêmes.

Dans l'état de maladie comme dans celui de santé, il ne faut jamais perdre de vue cette proportion d'excitabilité. Chaque âge, chaque constitution individuelle, pourra jouir d'un degré convenable d'excitabilité, toutes les fois que l'excitement sera bien dirigé, et qu'on fera une juste application des forces excitantes.

L'enfance, et toute espèce de faiblesse qui dépend d'un excès d'excitabilité, ne demandent que des stimulus légers ; l'excitabilité, dans ces circonstances, languit lorsque le stimulus est trop faible, et elle se consume par l'action d'un stimulus trop énergique.

Une tasse de café réveille une femme d'une

complexion faible et délicate; une tasse de petit-lait l'affaiblit; un verre de vin de Dantzic la plonge dans un état soporeux.

Dans un âge avancé, et dans la faiblesse qui est l'effet de l'abus des stimulans et dans laquelle il y a un défaut d'excitabilité, il faut des stimulans énergiques : l'excitabilité sera languissante sous un stimulus trop faible ; mais elle pourra être consumée par un stimulus excessif.

Les liqueurs de France ou d'Italie seront insipides pour l'habitant du nord, elles le rendront mélancolique; son vin de Dantzic, ou ce qu'on appelle l'eau spiritueuse de Manheim, lui redonnera cette activité dont il sent la privation: mais l'abus de cette boisson, après lui avoir donné une force extraordinaire, réduira ses fonctions à un nouvel état d'inertie.

Plus l'excitabilité est abondante, plus elle se sature facilement, et moins elle exige de stimulus, ou moins elle est susceptible de les recevoir. L'excitabilité peut devenir par degrés si peu susceptible de recevoir les stimulus, qu'elle peut être accablée par le plus léger. Une femme habituée à se nourrir de fruits et à ne boire que de l'eau, tombe dans un état de stupeur et de somnolence après avoir bu un verre de vin.

L'excitabilité peut être, au contraire, telle-

ment *épuisée*, que le stimulus le plus léger suffit pour éteindre la vie. C'est ainsi qu'une lampe qui ne répand plus qu'une faible lueur, peut s'éteindre lorsqu'on y verse une certaine quantité d'huile. Celui qui boit avec excès tombe, à la fin, dans un tel état de langueur et d'épuisement, qu'une petite quantité de vin suffit pour l'enivrer, le faire chanceler, et le priver de la raison. Les hommes qui se livrent avec excès aux plaisirs de l'amour, éprouvent, au moindre contact voluptueux, des pollutions suivies d'une très-grande prostration de forces; aussi ces sujets énervés parviennent-ils promptement au terme de leur carrière. On doit rappeler ici les maladies qui produisent un excitement excessif, et qui usent si rapidement l'excitabilité, comme l'angine gangréneuse, la peste, etc. Un stimulus excessif peut épuiser la faculté qui rend un être vivant susceptible de l'action des stimulus ultérieurs; car toutes les forces excitantes peuvent exercer une action assez énergique pour anéantir l'excitement. Le corps n'est plus alors susceptible de nouveaux stimulus; ou, pour me servir d'une autre expression, *l'excitabilité* est *consumée*.

Il n'y a plus, dans ces cas malheureux, aucun remède, quelqu'énergique qu'on le suppose, capable de produire quelque effet: les sti-

mulus les plus actifs sont employés infructueusement : enfin les vésicatoires, qu'on a tant vantés, ne produisent souvent alors aucune irritation sur la peau ; on dirait qu'ils sont appliqués sur un corps déja privé de la vie. Quel est le médecin qui, dans les maladies graves, n'a pas observé ce phénomène, ou quelque autre semblable ?

Toute espèce de forces excitantes, trop considérables, peut produire ce désordre ; mais lorsqu'elles sont en grand nombre, ou qu'elles sont réunies, elles produisent avec plus de certitude ce triste effet. L'ivresse, la sueur, la chaleur excessive soit seule, soit précédée du froid, l'abattement de l'esprit et de l'ame, causé par une application trop vive ou trop long-temps continuée, ou par une commotion violente, et la somnolence qui en est la suite, sont autant d'effets de stimulus passagers, mais excessifs, qui épuisent l'excitabilité. De telles affections sont suivies des mêmes résultats que celles qui sont l'effet de stimulans moins énergiques, mais dont l'action est lente et continue.

Cette continuité d'action peut produire de funestes effets. C'est ainsi que celui qui abuse dans une nuit des plaisirs de Bacchus ou de Vénus use autant sa *vitalité*, que celui qui

jouit avec plus de prudence et de modération de ces mêmes plaisirs pendant des mois et des années.

Les agitations violentes de l'ame, la terreur, la colère et le chagrin, peuvent être aussi nuisibles et produire les mêmes effets physiques qu'une passion qui agit lentement et sans interruption.

Un stimulus nouveau, renfermé dans de certaines bornes, peut réveiller l'excitabilité opprimée par d'autres stimulus. Quand, après un grand repas ou à la suite de quelque inquiétude, on se trouve dans un état de langueur et de disposition au sommeil, une boisson forte et spiritueuse ranime et fortifie. La liqueur d'Hoffmann, ou le stimulus très-pénétrant de l'opium, pourra quelquefois réveiller celui qu'une boisson trop généreuse et trop abondante aura plongé dans un état de somnolence. Une dame dont le mari s'enivrait tous les soirs, et qui couchait ordinairement dans la chambre et dans le lit de son époux, recevait souvent la visite d'un officier. Afin d'être plus en sureté dans leurs amours, ils s'avisèrent de verser du laudanum liquide dans la dernière bouteille qu'on lui servit, et qu'il but avec avidité; mais ils eurent le malheur d'obtenir un effet absolument contraire à celui qu'ils attendaient. Le bon époux resta éveillé et fut instruit du rendez-vous.

Quand on se trouve abattu par l'opium, on peut être ranimé par un stimulus plus fort et plus pénétrant. Le café très-fort, un vin généreux, le thé, la teinture de castoréum, et plusieurs autres remèdes volatils, dissipent souvent l'abattement produit par l'opium. Qu'un jeune homme passionné pour la danse, la musique et les femmes, se trouve fatigué d'un voyage; la musique et la danse lui rendront bientôt l'enjouement, le courage et la force. Une amante fugitive, mais qui ne fuit que pour inspirer plus de desirs, et dans le dessein d'attirer son amant, ranimera ses forces et son agilité.

Si l'excitabilité épuisée par la force des stimulus, ranimée ensuite par des stimulus ultérieurs, est encore épuisée de nouveau, il sera très-difficile de la rétablir; car plus la somme des forces excitantes est grande, ou plus le nombre des stimulans employés est considérable, plus les nouveaux stimulans ont de peine à rétablir l'excitement. Un homme adonné aux plaisirs de l'amour, et déja affaibli par des jouissances excessives, recouvrait une partie de sa vigueur à la faveur d'un régime bien nourrissant et de boissons stimulantes auxquelles il était antérieurement habitué; mais il lui fallut bientôt passer à l'usage des cantharides: un grain lui réussit d'abord parfaitement; il fut

bientôt obligé d'en prendre un grain et demi, ensuite deux ; et enfin trois grains produisaient à peine quelque effet, lorsqu'une maladie vint changer cette scène agréable en une scène lugubre.

Combien ne voit-on pas de malades affaiblis par la violence de leur maladie, ou par l'abus qu'ils ont fait des stimulus, rendus successivement plus forts et plus énergiques ! Cet usage immodéré des excitans aura pu les rétablir pendant quelque temps, jusqu'à ce que l'excitabilité, épuisée de nouveau, ait produit la faiblesse, et que les stimulus les plus forts soient devenus, à la fin, inutiles.

Il arrive assez souvent que les médecins qui suivent cette marche dans le traitement des maladies chroniques, produisent, dans les commencemens, un soulagement considérable, et qu'à la fin ils soient obligés d'abandonner leurs malades sans pouvoir les guérir. La confiance dans un nouveau médecin ou dans quelque remède vanté, peut aussi quelquefois produire un avantage apparent; le mal fait ensuite des progrès d'autant plus effrayans, que le malade se voit déchu des espérances flatteuses qu'il avait conçues ; et le nouveau médecin, qui croyait avoir triomphé de la maladie, se trouve dans le plus grand embarras.

L'opium réveille les Asiatiques; mais, dans la suite, ils sont obligés d'en augmenter continuellement la dose. J'ai vu un Persan prendre plus d'un gros d'opium. Un tel excès abrutit les Orientaux, et produit le même effet que l'abus de l'esprit de vin : l'opium ne peut plus exercer, sur ces hommes aucune action stimulante. On en voit un grand nombre, dans ces circonstances, mâcher du sublimé pour procurer quelque stimulus à leur palais. Ces malheureux, devenus stupides et semblables à des animaux, meurent avec une bouche fétide, écumante, remplie d'ulcères, et après avoir perdu les dents.

La musique, et la société des femmes, réveillent un jeune homme fatigué d'un voyage : mais si les plaisirs de l'amour et ceux de la danse le fatiguent de nouveau, combien n'est-il pas difficile de lui procurer une nouvelle force et une nouvelle vivacité !

Si l'excitabilité, consumée par un seul stimulus, tel que le vin, peut conduire au tombeau, le même effet sera produit d'une manière plus certaine par le concours et l'action de plusieurs stimulus. Vénus et Bacchus réunis consument plus promptement l'excitabilité qu'une de ces deux divinités; et cet effet sera encore plus prompt, si le corps se trouve en même temps en proie aux agitations intérieures.

L'épuisement de l'excitabilité a des bornes au-delà desquelles il n'est plus possible de la rappeler. On peut bien éloigner un buveur de l'abîme où il est près de se précipiter, et rétablir sa santé quand le désordre n'est pas excessif; mais tout secours est inutile, si l'on a à traiter un sujet totalement épuisé par l'abus continuel du vin.

CHAPITRE II.

Division de la faiblesse.

Il est très-important, dans la nouvelle doctrine, de se former une idée précise des différentes espèces de faiblesse, et de savoir les distinguer dans le traitement des maladies. On appelle faiblesse *directe* celle qui est produite par un défaut de forces excitantes ou stimulantes, ou par des causes qui affaiblissent *directement*. Dans ce cas, les forces excitantes n'ont pas agi au degré suffisant pour produire l'état de santé, ou les forces débilitantes, telles que la faim, le froid, etc., ont diminué l'excitement.

Dans la faiblesse directe, les stimulus des sensations, du mouvement, des fonctions intellectuelles, le stimulus plus efficace des humeurs

séparées du sang, sont trop faibles pour produire le degré d'excitement qui lui est nécessaire.

L'excitabilité est d'autant plus abondante que l'excitement est plus faible. Cette espèce de faiblesse est donc caractérisée par un défaut d'excitement et par un excès d'excitabilité (1).

---

(1) L'accumulation d'excitabilité, que Brown suppose être produite par la privation des stimulus appliqués aux animaux et aux végétaux, paraît à M. Vacca une preuve convaincante de la mauvaise logique de cet auteur. Je suis d'un avis très-opposé. M. Vacca se fait une idée trop grossière de l'excitabilité, dont la nature intime, comme celle de tant d'autres choses, est, et sera peut-être pour toujours, un secret impénétrable pour nous. M. Vacca veut bien nous accorder que, lorsqu'on prive le corps de quelques stimulus, l'excitabilité cesse de se consumer; mais il nie qu'elle puisse s'accumuler dans ce cas : il fait, pour appuyer son opinion, une comparaison très-singulière et très-grossière en même temps.

J'ai, dit-il, cent pièces de monnaie dans ma bourse; j'en ôte ordinairement six par jour, mais quelquefois je n'en ôte que deux : or sachez que, lorsque je n'en ôte que deux, le nombre de mes pièces de monnaie augmente. *Risum teneatis, amici?* (Op. cit., p. 8.) Mais raisonnons un peu, avant de rire.

Nous ne pouvons nous faire une idée juste de l'excitabilité, qu'en examinant ses effets; c'est donc par un examen attentif des phénomènes qu'elle produit, que je répondrai à M. Vacca.

Les saignées, l'appauvrissement et la dissolution des humeurs, le froid, la faim, les purgatifs, sont autant de moyens débilitans, qui diminuent l'excitement, ou affaiblissent l'action des forces excitantes.

Supposons trois chambres, l'une très-obscure, la seconde médiocrement éclairée, et la troisième exposée aux plus vifs rayons du soleil. J'occupe ordinairement la seconde ; ma pupille s'y contracte bien, et ma rétine jouit du degré d'excitabilité convenable. Si de là je passe rapidement dans la chambre exposée à la plus vive lumière, ma pupille se contracte aussitôt, l'excitabilité de la rétine se détruit ; je n'y vois que fort peu, ou même point du tout. Si je passe alors promptement dans la chambre la plus obscure, non seulement l'excitabilité de ma rétine ne se consumera plus, comme l'avoue M. Vacca, mais encore elle s'accumulera réellement. En voici la preuve. Après m'être arrêté, pendant un temps assez long, dans ce lieu obscur, je le quitte pour entrer dans la seconde chambre, dont il m'était facile auparavant de supporter la lumière ; maintenant le contraire arrive : j'éprouve alors les mêmes effets que j'ai éprouvés, lorsqu'en quittant la seconde chambre, je me suis exposé aux rayons lumineux de la troisième ; je veux dire que ma pupille se contracte, et que ma rétine est privée d'excitabilité. N'est-ce pas là une preuve évidente que l'excitabilité de mon œil, déja consumée par une vive lumière, s'est accumulée de nouveau dans la chambre obscure? La privation du stimulus produit par la lumière, n'a donc pas seulement

C'est donc un défaut d'excitement, et non d'excitabilité, qui a lieu dans cette espèce de faiblesse. Les boissons d'eau froide, les bains froids employés dans les cas où le stimulus de la chaleur et des autres forces excitantes ne se fait point sentir, la faim, l'usage des

---

mis des bornes à l'épuisement de l'excitabilité, mais elle l'a réellement accumulée. Plusieurs autres phénomènes confirment cette vérité. Supposons que l'excitabilité soit réduite à 100 degrés, après un bon repas : si l'on passe ensuite beaucoup de temps sans manger, l'excitabilité, loin de rester dans le même état, s'accumulera à un degré double et triple, etc. On se convaincra facilement de ce que j'avance, si l'on considère qu'un fort stimulus, tel que celui de l'eau-de-vie, que l'estomac supporterait bien après un bon repas, deviendrait très-funeste après une longue abstinence de nourriture. Il serait bien malheureux que l'excitabilité, une fois consumée, ne pût s'accumuler de nouveau. Mais le sommeil lui-même ne suffit-il pas pour prouver que la suspension des stimulus accumule l'excitabilité ? Après s'être livré pendant toute la journée aux travaux de l'esprit et du corps, après avoir fait bonne chère, un homme ne se sent-il pas souvent pesant et fatigué le soir ? Ne se trouve-t-il pas dans un état de stupeur, et incapable de se servir de ses facultés physiques et morales ? Il se livre, sur ces entrefaites, à un sommeil doux et tranquille. Il y a, pendant le sommeil, une suspension d'une infinité de stimulus ; le mouvement du corps cesse, ainsi que les fonctions de l'esprit ; la circulation du sang et la respiration sont moins fréquentes ; rafraîchissans,

rafraîchissans, une vie désœuvrée, et l'abattement de l'ame, affaiblissent l'excitement, augmentent l'excitabilité, qui n'estpas suffisamment consumée par l'action des stimulus, et produisent la faiblesse *directe*. Ces causes continuant à agir, l'excitement diminue dans la même proportion que l'excitabilité s'accumule, et cette marche subsiste ainsi jusqu'à la mort, où nous précipite l'action continuée des forces débilitantes.

Cette espèce de faiblesse s'appelle *directe*, parce qu'elle n'est produite ni par l'abus des stimulus, ni par une puissance délétaire, mais par le défaut des forces excitantes nécessaires à la vie.

---

et c'est à la faveur de cette suspension des stimulus, que l'excitabilité, loin de se consumer de plus en plus, s'accumule réellement. Examinons, en effet, le même homme, lorsqu'il se réveille le matin; on le trouve gai, vif, disposé à quelque travail que ce soit, et sensible aux impressions les plus légères. Le règne végétal nous montre les mêmes phénomènes. Quelle différence n'offre pas une plante considérée le soir, lorsqu'elle a été exposée aux rayons du soleil, et le matin après avoir été privée, pendant la nuit, de ce puissant stimulus! Ces faits convaincront, certainement, plusieurs de mes lecteurs, que l'objection que fait ici M. Vacca contre la nouvelle doctrine, prouve toute autre chose que la mauvaise logique de son fondateur.

On croira, peut-être, que le traitement de cette espèce de faiblesse est très-simple; c'est-à-dire, qu'il ne s'agit que de fortifier, ou, pour me servir de l'expression de Brown, de produire un excitement suffisant par l'application des stimulus convenables, et de diminuer jusqu'à un certain point l'excitabilité excessive: cependant il faut, dans ce cas, la plus grande prudence et le plus grand discernement, et il n'est pas facile de remédier à la faiblesse *directe*, lorsqu'elle est portée à un degré considérable. Plus l'excitabilité est abondante, plus l'action de plusieurs excitans, ou d'un seul excitant très-énergique, a été diminuée; en un mot, plus la faiblesse est grande, plus il est difficile de parvenir à la diminution de l'excitabilité nécessaire à l'énergie et à l'activité de la vie.

Enfin la faiblesse et l'excès d'excitabilité peuvent être portés à un tel point, que l'excitement, ou l'exercice régulier des fonctions animales, est irréparable. Nous nous convaincrons de cette vérité, si nous joignons aux autres causes débilitantes la faim, la soif, le froid et les fièvres intermittentes, etc. Un médecin profondément érudit, qui traite de tels malades par la méthode antiphlogistique, les conduit, en peu de temps, au tombeau: c'est dans ces cas

qu'il n'est pas rare de voir des personnes moins instruites, guidées par le simple bon sens, traiter avec plus de succès leurs malades, tandis que des médecins très-savans font périr des sujets déja énervés et affaiblis, en ne leur prescrivant que de l'eau, des légumes, un régime rafraîchissant, des lavemens, et en général tout ce qui est capable d'affaiblir. J'ai sauvé différens malades, en faisant précisément le contraire de ce que font ordinairement la plupart des médecins, c'est-à-dire en fortifiant ceux qui étoient affaiblis.

Cette espèce de faiblesse, abandonnée à elle-même, conduit rapidement à la mort. L'unique moyen d'obtenir la guérison est d'attaquer d'abord l'excitabilité avec un stimulus faible, mais dont on aura soin d'augmenter graduellement l'énergie. Aussitôt qu'en suivant cette marche on sera parvenu à diminuer, en partie, l'excitabilité trop abondante, il faut administrer un stimulus plus énergique, et aller ainsi en augmentant, jusqu'à ce que l'excitabilité soit suffisamment affaiblie et réduite à un juste degré; on s'arrêtera, lorsqu'on aura produit un état également éloigné de la faiblesse causée par un excès d'excitabilité, et de celle qui dépend de son épuisement produit par l'abus des stimulus. Il suit de ce que nous venons de dire,

qu'on ne doit pas donner beaucoup de nourriture à celui qui est affamé, ni une grande quantité de boisson à celui qui éprouve une soif excessive ; mais qu'il faut, dans l'un comme dans l'autre cas, commencer par de petites quantités et ne les augmenter que par degrés. Une personne engourdie par un froid rigoureux ne doit être réchauffée que graduellement, et il faut user de la plus grande circonspection pour annoncer une heureuse nouvelle à ceux qui sont profondément affligés.

Cette mère désolée qui pleurait son fils qu'elle croyait mort à la bataille de Cannes, n'aurait dû être tirée de son erreur que peu à peu ; on ne devait lui annoncer que par degrés que son fils avait survécu à cette bataille, lui donner d'abord cette nouvelle comme un bruit vague qui aurait acquis peu à peu plus de probabilité, enfin la faire regarder comme un fait certain, et lui présenter son fils, après avoir eu soin de la fortifier, auparavant, avec du vin et d'autres stimulans. La prudence, d'accord avec l'observation, exige qu'on emploie plus de stimulus dans les fièvres récentes que dans celles qui sont invétérées, dans les maladies où il y a peu de faiblesse que dans celles où il y en a beaucoup, et plus enfin dans les affections de peu de durée que dans les fièvres elles-mêmes, en commen-

çant, comme je l'ai déja dit, par de petites doses et en augmentant graduellement. Telles sont les règles que Brown prescrit dans son livre élémentaire.

La vie, dit cet auteur, dépend des forces stimulantes, et les maladies sont proportionnées à l'excès ou au défaut de ces mêmes forces : le traitement doit donc être proportionné à ces différens états. Dans une faiblesse *directe* considérable, c'est-à-dire quand il y a une grande accumulation d'excitabilité, il faut, pendant tout le cours de la maladie, administrer une grande quantité de stimulans ; mais on doit en fournir d'autant moins, à chaque fois, que l'excitabilité est plus accumulée.

Le défaut d'un stimulus quelconque, considéré isolément, et, par conséquent, l'excès d'excitabilité proportionnée à ce défaut, peut être compensé, avec un très-grand avantage, par un autre stimulus. Celui qui se sent fatigué de la grande quantité de nourriture et de boisson dont il a surchargé son estomac, peut être souvent ranimé par une nouvelle agréable. L'homme à qui des travaux d'esprit continués pendant toute la journée, et le défaut d'exercice du corps, font passer de mauvaises nuits, se procurera du sommeil en buvant quelque liqueur spiritueuse, ou en prenant de l'o-

pium, qui la remplace avantageusement. La privation des plaisirs de Vénus est compensée par ceux de Bacchus, et réciproquement. Ces deux jouissances, bien dirigées, chassent la tristesse et la mélancolie, que leur privation peut souvent produire. C'est pour cette raison que, dans les cloîtres et dans l'état militaire, on n'observe que deux passions dominantes, et deux classes d'hommes. La première s'abandonne aux plaisirs du vin; mais elle est la plus chaste. La seconde aime les femmes; mais elle vit d'ailleurs avec économie et sobriété. Aux eaux de Spa, la passion du jeu ne domine que les grands seigneurs; leurs domestiques se livrent aux plaisirs de l'amour et à ceux du vin. Il en est précisément de même de plusieurs stimulus que nous appliquons à notre corps, et qui sont plutôt des besoins factices que naturels. Nous appaisons le desir de prendre du tabac en nous habituant à le mâcher; et quand on ne peut pas encore satisfaire ce besoin, on trouve du plaisir à fumer. Si la lésion momentanée de quelques fonctions animales suspend l'usage de certains stimulus habituels et indiqués par la nature, on peut y suppléer par d'autres stimulus moins usités et moins naturels, jusqu'à ce que le rétablissement des fonctions permette de recourir à ceux qui maintenaient la santé, en

soutenant convenablement la force vitale. Si un homme habitué aux jouissances des femmes est obligé de s'en abstenir, ou si une maladie vénérienne le met hors d'état de se livrer à ce plaisir, il pourra faire diversion à ce besoin par le jeu, les voyages et la danse. On soutient par des lavemens nourrissans un malade qui ne peut avaler, jusqu'à ce que la déglutition puisse se rétablir, et que l'appétit revienne. Un homme tourmenté par la soif trouve du soulagement dans le bain, ainsi que nous l'apprend Franklin.

On a démontré que le stimulus le plus faible devient d'autant plus actif, que l'excitabilité est plus considérable; mais il ne faut pas s'imaginer pour cela qu'on puisse guérir la faiblesse directe en privant le corps des stimulus les plus énergiques, afin que l'excitabilité, en s'accumulant de plus en plus, devienne ainsi plus capable de sentir l'action des stimulus légers. Ce procédé serait très-blâmable dans le traitement de cette espèce de faiblesse, et pourrait même accélérer la mort, loin d'augmenter les forces du malade. De plus, un faible stimulus appliqué à une excitabilité accumulée, nuit plus à l'excitement, qu'il ne lui est avantageux, en exerçant une action devenue nécessairement plus sensible par l'augmentation de l'excitabilité.

Il nous est très-facile de produire, à notre gré, un état de faiblesse ; mais le pouvoir que nous avons d'accroître à propos et au degré convenable l'excitement par l'application des forces excitantes, est très-borné. D'après ces principes, il serait très-imprudent de plonger dans l'eau froide les hydropiques, les goutteux, et les malades attaqués de fièvre intermittente, et d'accroître ainsi la faiblesse dans l'unique vue d'accumuler l'excitabilité, et de la rendre par-là plus sensible à l'action des stimulus qu'on lui appliquerait ultérieurement. On verra, dans la suite, combien est dangereuse la méthode d'affaiblir les malades par des purgatifs qui les conduisent souvent au tombeau, ou du moins à des maladies chroniques. Jusqu'ici il n'est mort aucun hydropique à qui l'on n'ait prescrit un grand nombre de purgatifs ; et si, par hasard, quelques-uns guérissent par cette méthode, ils ne doivent cet avantage qu'à la bonté de leur constitution, et à l'usage qu'ils ont fait, en même temps, des remèdes toniques. Quel est celui qui, afin d'obtenir sa guérison par le moyen d'un stimulus léger, voudrait traiter, par les affaiblissans, les personnes tourmentées par la faim, celles qui sont plongées dans la tristesse ou livrées à un état d'indolence et d'inertie, qui est l'effet de

l'oisiveté ou de l'appauvrissement du sang ?

La seconde espèce de faiblesse est celle qu'on appelle faiblesse *indirecte ;* elle ne dépend pas du défaut des stimulus, mais de leur excès. C'est la faiblesse qui succède à l'action trop énergique ou trop long-temps continuée des forces excitantes. Il existe, dans ce cas, un défaut d'excitabilité ; il est donc nécessaire de l'accumuler, par le moyen d'un stimulus plus faible que celui dont elle a antérieurement éprouvé l'action.

Les personnes livrées à la bonne chère et les buveurs sont plus particulièrement exposés à cette faiblesse. Les alimens forts et succulens et les boissons spiritueuses stimulent et fortifient ; mais leur excès ou leur abus produit l'état de langueur que Brown appelle *faiblesse indirecte*, et qui souvent est de la plus grande importance dans le traitement de la maladie.

Pendant tout le temps que règne la disposition à la faiblesse indirecte, l'activité de chaque stimulus reçoit une nouvelle force de celui qui lui succède, et l'énergie de ces stimulus va ainsi en augmentant jusqu'au dernier, qui, quoiqu'il ne produise plus un nouvel excitement, ajoute cependant toujours quelque chose à la violence et à la durée de la maladie.

Je suppose, pour me faire mieux comprendre,

qu'un homme ait été excité et échauffé par l'action trop énergique et alternative de la chaleur, du vin, des passions et des autres stimulus, et qu'il soit enfin tombé dans l'épuisement par l'effet de tous ces moyens excitans ; il ne sentira plus à la fin l'action des stimulus ultérieurs ; il n'en éprouvera plus l'activité, l'énergie, l'augmentation d'excitement qu'il en recevait autrefois ; et sa maladie, produite par la faiblesse indirecte ou par l'épuisement de l'excitabilité, en deviendra plus grave et de plus longue durée.

Lorsque l'on reconnaît une tendance à la faiblesse indirecte, il faut aussitôt diminuer l'excitement. Tout le traitement doit tendre alors à accumuler l'excitabilité dans une proportion suffisante pour rendre les stimulus susceptibles d'agir avec plus d'énergie : c'est ainsi qu'on s'oppose aux effets de l'action excessive des stimulus, et que l'on prévient et qu'on éloigne la faiblesse indirecte. La chaleur, par exemple, produit un excès d'excitement qui est suivi d'atonie ; les bains froids, dans ces circonstances, diminuent l'excitement, augmentent l'excitabilité, et rendent ainsi le corps susceptible de l'action des autres stimulus qu'on doit lui appliquer, dans la suite, pour le fortifier.

L'homme habitué à s'enivrer éprouve un exci-

tement excessif, bientôt suivi de faiblesse. On diminue alors l'excitement par l'usage modéré des alimens ; et en accumulant ainsi l'excitabilité, l'on peut appliquer au corps, avec plus de succès, de nouveaux stimulans. C'est toujours en suivant cette marche, c'est-à-dire en diminuant l'action trop forte des stimulans, que l'on doit commencer le traitement de la faiblesse *indirecte*. Ce n'est qu'après avoir commencé de cette manière qu'on pourra ensuite employer avantageusement les autres forces excitantes. J'ai connu des officiers et des secrétaires de cabinet qui, de temps en temps, s'abandonnaient à l'usage immodéré du vin, de manière à éprouver une augmentation de chaleur et d'activité, et à se trouver sur le point de tomber dans la faiblesse indirecte. Si, dans ces circonstances, ils étaient appelés auprès de leur maître, comme ils sentaient qu'ils étaient dans un état voisin de l'ivresse, ils trempaient dans de l'eau froide, des linges qu'ils s'appliquaient sur la tête, et, en diminuant ainsi l'excitement excessif produit par l'abus du vin, ils se trouvaient bientôt en état de recevoir les ordres qu'on leur donnait.

Ainsi la faiblesse indirecte consiste dans le défaut d'excitabilité produite par l'action excessive des stimulans. Rien de plus dangereux,

dans ces circonstances, que d'aller au-delà des bornes dans lesquelles est renfermée l'excitabilité, et de rendre ainsi sa perte irréparable. En effet, comment parviendra-t-on à remédier au mal, c'est-à-dire à rétablir l'excitement, si ce n'est par les mêmes moyens qui ont causé la perte de l'excitabilité, moyens dont l'action excessive a rendu le corps insensible aux stimulus ultérieurs? Tel est cependant le sort de tous ceux qui s'abandonnent entièrement aux désordres d'une vie irrégulière et débauchée.

Ce n'est qu'en diminuant l'excès des stimulus, qu'on peut remédier au mal. Il serait très-dangereux, dans le traitement de cette espèce de faiblesse, d'augmenter la dose de vin que les malades ont coutume de prendre, et sur-tout de leur donner de l'eau-de-vie; mais la privation totale des stimulus auxquels ils sont accoutumés serait également dangereuse. Pour arrêter les suites funestes de la diminution d'excitabilité, qui constitue la faiblesse indirecte, il faut, d'abord, employer un fort stimulant, moindre cependant que celui qui a donné naissance à la maladie, et soutenir ainsi la vie en diminuant toujours la force des stimulus, jusqu'à ce qu'on soit parvenu à l'entretenir avec des forces modérées et naturelles, ou dont l'énergie ne soit pas, du moins, beaucoup plus

forte. La vérité de ce que je viens de dire est confirmée par la difficulté qu'on éprouve à guérir les maladies des personnes habituées à s'enivrer, ou qui, en général, mènent une vie déréglée ; et supposé qu'on soit obligé de priver de vin de tels malades, il faut leur prescrire des stimulus qui approchent de celui que leur fournissait antérieurement le vin, et soutenir leur vie par des boissons amères, des nourritures irritantes, et autres excitans semblables. On peut observer la même chose, pour peu qu'on augmente le même stimulus. Qu'un homme qui n'est pas habitué au vin ait occasion de s'enivrer pendant un ou plusieurs jours, il se sentira très-incommodé le jour suivant, jusqu'à ce qu'il ait bu convenablement à dîner, mais moins que le jour précédent ; le troisième jour il prendra encore une quantité de vin moins grande que la veille ; il reviendra ainsi à son genre de vie ordinaire ; il reprendra, avec plaisir, les boissons douces auxquelles il est accoutumé, la bière, l'eau pure ou mêlée avec le vin, et il recouvrera une santé parfaite fondée sur la sobriété et sur la modération. Un buveur est, le matin, un objet digne de pitié ; outre les suites ordinaires de l'ivresse, comme les mucosités, les nausées, les douleurs de tête, etc. il est triste, abattu, indolent et taciturne : ce n'est qu'à

table, lorsqu'il a ranimé son excitement, que renaît sa vivacité et son enjouement.

On dit que l'excitabilité est *consumée* lorsqu'elle a été épuisée par des stimulans excesifs; c'est-à-dire que toutes les puissances excitantes peuvent porter leur action stimulante à un degré tel, qu'il n'en résulte plus aucun excitement, le corps n'étant plus susceptible de sentir l'action des stimulus subséquens.

Lorsque l'excitabilité a été épuisée par un stimulus, l'excitement peut manquer pour un temps déterminé ou pour toujours; et ces deux effets peuvent être produits, ou par un stimulus très-actif, mais d'une courte durée, ou par l'action très-long-temps continuée d'un stimulus peu énergique. Un stimulus puissant peut donc, dans un temps très-court, produire le même effet qu'un stimulus qui a une moindre activité, mais dont l'action reste long-temps appliquée au corps ou dont on fait un usage fréquent. Dans le premier cas, l'homme perd promptement la vie; dans le second, il se consume par des maladies chroniques. Au reste, quand l'homme parviendrait à conserver son excitement dans un état de modération parfaite, la mort n'en viendrait pas moins terminer son existence.

Je crois en avoir dit assez pour indiquer la

différence qui existe entre ces deux espèces de faiblesse : il me semble qu'il sera maintenant plus facile d'expliquer certains phénomènes sur lesquels on avait mal raisonné. On a observé que les amers avaient une propriété calmante et relâchante : Cullen pense même qu'ils ont une propriété délétaire ; d'autres se sont imaginé que tous les stimulus *diffusibles* ne produisent qu'une vigueur passagère qui bientôt est suivie de relâchement. L'observation prouve que l'usage immodéré des amers nuit à l'estomac et fait perdre l'appétit : certains faits tendent à démontrer que l'usage long-temps continué de la même substance amère, et sur-tout de l'absinthe, nuit à l'acte vénérien. Une dose modérée de ces remèdes amers stimulera toujours les parties faibles, et les médicamens diffusibles fortifieront constamment, de manière cependant que l'effet du stimulus deviendra nul vers la fin. Si donc l'usage des amers, des spiritueux, du camphre, etc., est suivi d'un relâchement et d'un état de faiblesse de l'estomac et des organes de la génération, ce sera une preuve que le stimulus aura agi d'une manière trop énergique, ou pendant un temps trop long, et qu'il aura produit ainsi la faiblesse indirecte. Ce phénomène se manifestera d'abord, et de préférence, dans l'estomac, qui est l'organe sur

lequel les remèdes agissent directement et avec le plus d'énergie. Il ne faut cependant pas confondre l'action prompte et passagère d'un remède diffusible avec la faiblesse indirecte.

CHAPITRE III.

Division des maladies en universelles et en locales.

On avait déja divisé les maladies en universelles et en locales : cette division formait une liste très-nombreuse, comme on peut s'en convaincre en examinant le système de médecine pratique de Gorter ; mais on reconnut la difficulté d'une telle classification, en observant que les maladies locales se font souvent ressentir dans tout le système.

Brown n'admet que les maladies universelles et les maladies locales. Les maladies universelles *(morbi communes)* s'étendent sur tout le corps : les maladies locales n'en affectent qu'une seule partie. Les maladies universelles se manifestent sous cette forme dès le commencement : les maladies locales ne peuvent devenir universelles que dans le cours de la maladie, et cela est assez rare. Les substances âcres et corrosives, les poisons, les instrumens aigus et tranchans, les

les contusions, peuvent produire des affections locales en occasionnant des hémorragies, des inflammations, etc.; qui peuvent aussi causer une affection générale en agissant sympathiquement sur tout le système. Les maladies universelles peuvent aussi se changer en maladies locales, comme cela arrive dans les suppurations, les pustules, les bubons, les squirres et la gangrène.

Les maladies universelles se distinguent surtout des locales, en ce qu'elles sont toujours précédées de la *prédisposition* (*opportunitas*); ce qui n'a jamais lieu dans les maladies locales. Les maladies sont universelles aussitôt qu'elles attaquent le principe vital répandu dans tout le corps : les maladies locales dépendent d'une lésion organique. Dans le traitement des premières, il faut donc diriger l'action des remèdes sur tout le système; et sur la partie lésée seulement, dans le traitement des secondes.

Toutes les maladies universelles, et, parmi les locales, celles qui, n'ayant d'abord affecté qu'une seule partie, ont ensuite porté leur influence sur tout le corps, sont du ressort de la médecine.

Souvent, dans le cours des maladies qui dépendent de la faiblesse, il se manifeste des

vices locaux, tels que des ulcères, des tumeurs, des inflammations, etc.; il est alors nécessaire d'examiner quelle est l'espèce de faiblesse qui domine. La force de la maladie ne dépend point, dans ces cas, d'une affection partielle, mais d'une affection générale : et il ne suffit pas, pour obtenir la guérison, d'opérer un changement sur la partie spécialement affectée; il faut, outre les topiques, employer les remèdes généraux, et tâcher, par leur moyen, de produire sur toute l'étendue du corps un changement salutaire.

Quoiqu'on ait coutume d'appliquer un stimulus différent, suivant les différentes parties du système nerveux sur lesquelles on veut agir, il est cependant incontestable que chaque puissance excitante qui affecte spécialement une partie, agit aussi en même temps sur l'excitabilité de tout le système, en vertu de la correspondance et du rapport d'action qui en lie et en unit toutes les parties. Le stimulus qui résulte des alimens et des boissons agit spécialement sur l'estomac; celui de la chaleur ou du froid, sur la surface externe du corps; le sang et les humeurs, le mouvement et le repos, modifient les vaisseaux et les fibres musculaires; la pensée et les affections de l'ame exercent plus particulièrement leur influence

sur le cerveau : mais ces stimulans agissent aussi sur l'excitabilité inhérente au reste du système.

Aussitôt que l'excitement s'accroît dans une partie, il s'accroîtra, dans la même proportion, dans tout le reste du corps ; mais si ce même excitement diminue dans une partie spécialement affectée, c'est une preuve évidente que tout le système est menacé d'une faiblesse générale, ou au moins d'une diminution d'excitement.

Il est constant que certaines puissances excitantes affectent plus fortement certaines parties du corps. La sueur se manifeste de préférence, sur le front chez celui-ci, et chez celui-là sur quelque autre partie du visage. Quelques remèdes agissent spécialement sur les voies urinaires, et d'autres sur les intestins. La partie spécialement affectée est celle sur laquelle le stimulus agit directement. Un vésicatoire appliqué à la nuque pourra agir sur tout le corps ; mais on ne verra paraître de phlyctène qu'à l'endroit où il a été placé.

L'action d'une puissance excitante répandue dans tout le corps, surpasse de beaucoup celle d'un stimulus qui n'agit que sur une partie déterminée. Un bain général, chaud ou froid, produira un effet bien différent de celui que

produirait un bain local; il en sera de même de l'action du feu appliquée à tout le corps, ou seulement à une de ses parties. Le stimulus dont l'action se propage à la fois sur la surface externe et sur la surface interne du corps, produit des effets bien plus énergiques. Ainsi, dans les maladies qui exigeront un stimulus prompt et efficace, il faudra préférer les stimulus fluides, volatils et pénétrans, parce qu'ils agissent avec plus de facilité sur tout le corps. Ces espèces de stimulus, dans le langage de Brown, s'appellent *stimulus diffusibles*.

Tout ce qui éloignera de nous ces puissances sera, par conséquent, un remède. Cela fait voir combien est défectueuse la division des maladies en générales et en particulières, et combien étaient ridicules les idées des anciens médecins, qui croyaient posséder un remède spécifique pour chaque partie du corps, et pour chaque maladie dont cette partie pouvait être attaquée, et qui avaient recours à une multitude infinie de causes pour expliquer un symptôme (1).

---

(1) Les anciens médecins ne sont pas les seuls qui se soient flattés de posséder un remède spécifique pour chaque partie du corps, puisque ces idées sont encore adoptées par un grand nombre de professeurs de méde-

Ainsi toutes les maladies qui sont précédées d'une *prédisposition*, qui affectent le principe vital, qui, dès le premier instant qu'elles se manifestent, s'emparent de tout le corps, dans lesquelles enfin on doit diriger le traitement sur tout le système, sont *universelles*, et ne peuvent être bornées à une seule partie. Chacune de ces maladies occupe tout le système,

---

cine ; c'est ce qu'atteste la manière extravagante dont on a divisé les remèdes dans les différens ouvrages de matière médicale. On croit qu'il existe des remèdes qui ont la propriété spécifique d'exciter l'expectoration, et on les décore du nom d'*expectorans*. On attribue à d'autres la faculté d'exciter le flux menstruel, et on les appelle *emménagogues*. La division des remèdes en sédatifs, sudorifiques, diurétiques, n'est ni moins absurde, ni moins inutile. Ces divisions erronées rendent l'étude de la matière médicale, difficile et ennuyeuse aux étudians en médecine ; il est même facile de prouver qu'elles portent la plus grande confusion dans la pratique, qu'elles augmentent l'incertitude du médecin, au lit des malades, et qu'elles ont souvent des suites funestes. Ainsi, par exemple, on regarde communément, comme expectorans, le kermès, la scille, la gomme ammoniaque, etc., remèdes très-irritans et très-échauffans. Je suppose qu'un jeune médecin, qui a lu, avec beaucoup d'attention et d'ennui, les principaux ouvrages de matière médicale, soit appelé auprès d'un malade attaqué d'une péripneumonie inflammatoire ; les crachats sont supprimés ; il y a

et, malgré la diversité d'action des stimulus qui attaquent une partie avec plus de violence qu'une autre, l'excitabilité étant affectée toute entière, toute espèce de maladie, quoiqu'elle paraisse locale, doit être alors considérée comme universelle.

La partie la plus lesée n'est pas, pour cela, la première à ressentir l'effet de la maladie universelle, et ce n'est point dans cette partie que le mal a commencé pour se propager ensuite.

---

indication de les rappeler; il prescrit, en conséquence, le kermès et la gomme ammoniaque : mais les crachats ne paraissent point, et l'application de ces remèdes augmente la diathèse inflammatoire, et rend, par conséquent, la maladie plus dangereuse. Cela ne serait certainement point arrivé, si ce jeune médecin eût été mieux instruit, s'il eût su qu'il n'existe point de remèdes expectorans; que les saignées, les purgatifs, le froid, excitent les crachats, lorsque leur suppression est produite par une diathèse inflammatoire, et que ces remèdes appelés expectorans ne produisent réellement cet effet que dans les maladies où la faiblesse s'oppose à l'expectoration. Dans le cas dont nous venons de parler, la méthode antiphlogistique aurait réussi.

Ce que je viens de dire des expectorans, peut s'appliquer aux *sudorifiques*. On compte parmi ces derniers, le musc, l'opium, le camphre, etc.; mais de tels remèdes ne pourraient être que très-dangereux, dans une maladie où la sueur serait supprimée par la violence

dans tout le système. En effet, l'excitabilité étant une et indivisible, elle ne peut pas être généralement affectée, que tout le système ne s'en ressente : il arrive seulement que l'excitement se manifeste plus spécialement dans cette partie que dans tout le corps. Celui qui est sur le point d'être attaqué de la péripneumonie, de la goutte, de la petite vérole, ou d'autres maladies semblables, éprouve, certainement, un sentiment de mal-aise universel, avant que l'inflammation se manifeste au poumon, la petite vérole à la peau, et la goutte aux pieds.

---

d'une diathèse sthénique. Le régime antiphlogistique est le meilleur sudorifique dans les maladies inflammatoires. N'y a-t-il pas même des circonstances dans lesquelles les sudorifiques les plus recommandés produisent un effet absolument opposé à celui qu'on leur attribue, et diminuent l'abondance excessive des sueurs morbifiques? C'est ce que nous voyons dans les sueurs colliquatives des malades réduits au marasme, et dans les fièvres nerveuses, où l'opium agit alors comme un puissant antidiaphorétique. J'ai vu souvent l'usage du camphre, du musc, etc., diminuer l'abondance de la sueur. Mille autres observations pratiques démontrent l'inutilité de semblables classifications. Je ne parle pas ici de quelques autres divisions plus ridicules: tels sont les *lithontriptiques*, dont il est surprenant qu'on s'occupe encore, à la fin d'un siècle aussi éclairé que le nôtre. Mais il est temps de finir; une analyse plus étendue de ce qu'on nomme matière médicale, serait ici hors de propos.

Ainsi les maladies qu'on regardait autrefois comme locales (*morbi particulares vel partiales*) doivent être considérées comme une simple portion du mal qui attaque tout le système ; et, par conséquent, quelque effrayans que soient les symptômes qui se manifestent, ce n'est point sur la partie spécialement affectée qu'on doit appliquer les remèdes, mais sur tout le corps.

Je dois ici faire mention des stimulus locaux qu'on regarde comme propres à produire une dérivation et une révulsion, et dont Brown ne parle que très-rarement, ou, pour mieux dire, dont il ne parle point du tout; ces stimulus sont cependant quelquefois très-utiles. Tout le monde sait que dans le lieu où l'on applique un stimulant, il se produit un mouvement, un afflux considérable des humeurs; d'où résulte une dérivation des parties où réside la maladie. Lorsqu'une partie interne est gravement affectée, comprimée, irritée spasmodiquement, et très-douloureuse, un stimulus appliqué extérieurement à la peau, ou à quelque partie voisine, produira du soulagement. C'est par cette raison que les vésicatoires, dont on fait, d'ailleurs, un si grand abus, peuvent être très-utiles comme remèdes topiques ; mais on ne doit jamais oublier qu'ils ne sont utiles, dans la plupart des cas, que par leur propriété exci-

tante et fortifiante. Je les ai souvent appliqués avec succès au ventre dans des coliques opiniâtres. Une hémorragie qui survint à une femme enceinte, et qui, vraisemblablement, était produite par la faiblesse, fut guérie par le moyen d'un vésicatoire appliqué à l'abdomen : cet effet doit, sans doute, être attribué à l'accroissement des forces produit par ce stimulus, ou, ce qui est la même chose, à l'augmentation de l'excitement. Un médecin fit appliquer un vésicatoire aux parties de la génération de son épouse, attaquée d'une rétention d'urine accompagnée des plus vives douleurs. Quel qu'ait été le motif du mari, ce remède procura une évacuation abondante d'urine, et même la sortie de petites pierres. Le célèbre Desault a, de nos jours, rejeté le trépan comme inutile dans la plupart des cas; dans les plaies de tête et dans les autres circonstances où l'on avait coutume de s'en servir, il lui a substitué un large vésicatoire, qu'il applique à la tête après l'avoir fait raser, et outre cela il prescrit quelquefois un émétique. Il y a déja plusieurs années que j'ai conseillé une semblable méthode dans le traitement de l'apoplexie; mais je préfère le cautère actuel aux vésicatoires, qui ne produisent pas un effet aussi prompt, de quelque manière qu'il agisse,

soit en stimulant le cerveau, ou en excitant tout le système, ou enfin en produisant une dérivation ou une révulsion. L'expérience nous apprend qu'en irritant la plante des pieds, on diminue quelquefois l'irritation qui se manifestait à la tête.

On connaît les effets de l'irritation des parties voisines des organes de la génération. Mais nous nous sommes assez occupés des stimulus topiques et sympathiques.

Il y a des symptômes qui nous indiquent si les forces excitantes agissent de préférence sur quelque partie déterminée. Dans l'état de santé, par exemple, le mouvement fait naître la sueur au front; on doit en conclure que c'est à la tête que se produit le plus grand excitement. Ce même excitement peut éprouver tout-à-coup de grands changémens à la peau, *soit en plus, soit en moins*, lorsque la sueur et la transpiration viennent à se supprimer, ou lorsqu'elles sont trop abondantes. Généralement parlant, la présence d'une inflammation, ou d'un état qui en approche beaucoup, indique dans une maladie un excitement trop énergique. Le défaut d'excitement est indiqué par une transpiration excessive, une sueur froide, épaisse et spontanée; par les excrétions trop abondantes, le spasme, les convulsions, la paralysie de quel-

que nerf, la faiblesse, le désordre des fonctions intellectuelles, et par la manie. Il est essentiel, comme on le démontrera par la suite, de faire la plus grande attention aux symptômes dont nous venons de parler, pour distinguer les formes des maladies, et les traiter avec succès.

S'il est vrai, ainsi que nous l'avons fait voir, que les forces excitantes qui agissent sur tout le corps, peuvent être trop fortes, ou trop faibles, ou réduites à de justes bornes, de manière cependant à se porter de préférence sur quelques parties déterminées, on est forcé de convenir que les différentes parties de notre système peuvent avoir entre elles des rapports différens; mais jamais ces rapports ne seront opposés.

Si le dérangement universel dépend de l'augmentation de l'excitement, ou de l'action excessive des forces excitantes, l'affection morbifique, sur quelque partie qu'elle se porte alors, ne peut devoir son origine à un défaut d'excitement, ni à une diminution d'énergie dans les puissances excitantes, et réciproquement. L'action de ces puissances doit être constamment de la même espèce, avec la seule différence qu'elle peut se manifester avec plus de force dans une partie que dans l'autre. La différence ne consiste donc que dans le degré d'action plus ou moins grand; et comme les

mêmes forces excitantes et les mêmes causes agissent sur tout le corps, l'effet qui en résulte doit être le même.

Il n'arrive donc jamais que l'excitement se trouve accru dans une partie, tandis qu'il est généralement diminué; et réciproquement, qu'il soit diminué dans quelque partie du corps, tandis qu'il est excessif dans tout le système. Ainsi, dans la péripneumonie et dans l'angine, si l'on veut diminuer l'excitement des parties enflammées, il faut recourir aux moyens capables de diminuer l'excitement universel. On prescrira donc des saignées, des purgatifs salins, des boissons fraîches et acidulées, etc.

CHAPITRE IV.

Division des maladies universelles, selon leurs différentes formes.

Nous avons démontré que les forces excitantes agissent sur le corps vivant; c'est d'elles que dépend uniquement la vie animale. Si l'action de ces forces se trouve précisément dans la proportion qui convient à l'âge et à la constitution du corps vivant, il jouit d'une santé parfaite; mais aussitôt que ces forces agissent d'une manière excessive ou trop

faible, l'état de santé est troublé, et il se rapproche de celui de maladie. Mais avant qu'une maladie universelle se déclare ouvertement, elle doit être précédée de la *prédisposition* (*opportunitas*), qui appartient déja, en partie, à la maladie elle-même, et qui, comme elle, dépend de l'action excessive des forces excitantes. Lorsque les puissances nuisibles n'agissent que faiblement, l'état de prédisposition est de longue durée, et ne passe que très-tard à celui de maladie réelle. Au contraire, plus elles ont d'énergie, plus la prédisposition se change promptement en maladie. Nul n'est attaqué subitement d'une maladie universelle, pendant qu'il jouit, sous tous les rapports, d'une parfaite santé. On évite la maladie, lorsqu'on s'apperçoit, à temps, de la prédisposition, et que l'on fait usage, sur-le-champ, des remèdes convenables.

Les forces excitantes agissent sur les solides, et les altérations des fluides sont proportionnées à l'état des premiers, aux degrés d'excitement dont ils jouissent, et aux effets de cet excitement.

C'est donc l'excès ou le défaut d'excitement qui est la cause prochaine des maladies. Il suit de là que les maladies ne peuvent se présenter que sous deux formes : les unes dépendent d'un

excès de force, et elles se nomment *sthéniques* ou *phlogistiques*; les autres sont produites par la faiblesse, et elles portent le nom de maladies *asthéniques* ou *antiphlogistiques*. Telles sont les deux formes de maladies dont la guérison s'opère par deux méthodes opposées. En effet, ou le stimulus est trop fort, et il faut le diminuer ou le supprimer; ou il est trop faible, et alors il faut l'augmenter: dans l'un et l'autre cas, le but est de rétablir l'équilibre. Cette méthode, qui rend inutile l'érudition dont tant de médecins sont surchargés, est la seule qui puisse conduire à la guérison.

C'est à cela que se réduisent tous les médicamens employés dans les maladies universelles. En effet, ou ils *augmentent* ou ils *diminuent* les forces excitantes; ils ajoutent au *corps de nouveaux stimulus*, ou *ils l'en privent*. Ces principes fondamentaux du système de Brown font connaître en même temps, et la simplicité de cette doctrine, et le chaos des remèdes adoptés jusqu'ici. On ne doit compter que peu, ou même point du tout, dans les maladies universelles, sur le pouvoir de la nature, qu'on a cependant coutume de regarder comme le meilleur médecin. Les maladies se calment ou se terminent d'elles-mêmes, lorsque les puissances nuisibles agissent avec moins d'intensité, ou cessent entièrement. La nature est absolument passive, à moins qu'on n'entende par

le mot *nature* la force vitale, *l'excitabilité* ou *l'excitement;* propriétés dont la direction, ou est abandonnée aux circonstances accidentelles, ou doit être déterminée par l'art, et, par conséquent, toujours subordonnée à l'action des puissances excitantes qui les accroissent ou les diminuent, tant qu'elles restent renfermées dans de certaines bornes, au-delà desquelles l'art ne peut plus les diriger.

Lorsque cette doctrine a paru, quelques médecins ont objecté qu'elle ne contenait rien de nouveau, et qu'elle était fondée sur le système de Thémison et des autres méthodistes qui admettaient le *strictum* et le *laxum*. Mais je demande aux adversaires de cette nouvelle doctrine pourquoi ils attachent tant d'importance à leurs opinions et à leurs méthodes, quand ils peuvent les étayer de l'autorité de quelques anciens médecins. En second lieu, ces objections ne prouvent autre chose, sinon que l'on a perdu de vue, depuis long-temps, les principes de Thémison, et qu'on en a adopté d'autres qui leur sont absolument opposés. On a de même abandonné le chef-d'œuvre de législation de Lycurgue, et l'on a suivi, pendant un grand nombre de siècles, le code ridicule, les idées folles et les sophismes de Justinien. Ne rejetons jamais la vérité, ni les connaissances utiles, quelle

que soit la source d'où elles nous viennent (1).

On conçoit facilement que, puisqu'il y a deux formes opposées de maladies, il doit aussi exister deux classes opposées de puissances excitantes capables de les produire. On appelle puissances nuisibles, ou phlogistiques, les stimulus qui donnent naissance à une prédisposition ou à une maladie *sthénique;* ceux qui prédisposent aux maladies asthéniques, ou qui les produisent, sont appelés puissances *nuisibles*, *antiphlogistiques*, ou *débilitantes*. On donne le nom de constitution phlogistique (*diathesis phlogistica*) à l'état où se trouve le corps, lorsque les maladies de la première classe et la prédisposition à ces mêmes maladies se manifestent; l'état où il se trouve dans les maladies de la seconde classe, ou dans leur prédisposition, s'appelle constitution *asthénique* (*diathesis asthenica*). La prédisposition à la maladie, et la maladie elle-même, sont fondées sur la même constitution (*diathesis*): toute leur différence dépend donc uniquement des differens degrés de cette diathèse. On appelle puissances excitantes morbifiques (*noxae excitantes*), les forces qui produisent la prédisposition à ces

(1) J'ai déja démontré ailleurs (*Jones*, *t. 1*, *note 4*) que la doctrine de Brown n'avait aucun rapport avec celle des anciens méthodistes. M. Vacca est de mon avis.

deux

deux classes de maladies, et qui excitent la maladie elle-même. La faiblesse et l'énergie excessive des stimulus sont, pour nous, deux sources de destruction. Si l'on pouvait conserver constamment un juste degré d'excitement, on jouirait perpétuellement d'une santé inaltérable. Cet état aurait lieu, si deux obstacles puissans ne s'y opposaient. Premièrement, la diathèse phlogistique possède la faculté de consumer en peu de temps la quantité donnée d'excitabilité dont jouissent les êtres vivans, et abrège ainsi la vie, en produisant, de temps à autre, des maladies, et enfin la mort, selon son degré plus ou moins grand d'énergie. Voilà une des causes de la destruction des êtres organisés.

La diathèse asthénique est la seconde cause de destruction; elle produit cet effet, en ne fournissant pas le degré d'excitement nécessaire au maintien de la santé, et, par conséquent, en rapprochant le corps de l'état qui constitue la mort, puisqu'une privation totale d'excitement équivaut à une entière privation de la vie.

Le passage d'une de ces diathèses à la diathèse opposée peut encore produire des maladies, et même la mort; et ce passage peut se faire lorsque, soit par hasard, soit par ignorance, ou par l'effet d'un mauvais traitement, l'on fait un usage immodéré des puissances

excitantes morbifiques de l'une de ces diathèses, pour guérir la diathèse opposée. Dans ce cas, il est possible de ramener la diathèse à son état primitif, en employant de nouveau les remèdes convenables. On verra, par la suite, que cette observation est de la plus grande importance dans le traitement de la prédisposition, comme dans celui de la maladie. Une inflammation du poumon peut, par l'abus des saignées et des autres moyens affaiblissans, dégénérer en hydropisie de poitrine. Le malade peut alors recouvrer la santé par le moyen d'une méthode excitante.

Il est même possible qu'en insistant trop sur les excitans, on reproduise une diathèse phlogistique, et que les symptômes asthéniques deviennent sthéniques, comme on l'observe dans la goutte, qui peut dégénérer en une affection catarrale, en une inflammation de la gorge et des glandes du cou, etc., par l'emploi des toniques trop forts.

Lorsque les puissances propres à produire une maladie sthénique agissent sur les fonctions animales, leur effet général est d'accroître d'abord l'énergie de ces fonctions, puis de les troubler et de les affaiblir en partie; mais cet effet n'est jamais produit par une force débilitante. On a observé des personnes qui, avant

d'éprouver les symptômes qui caractérisent une maladie sthénique, avaient un appétit extraordinaire, et dont les fonctions intellectuelles jouissaient d'une plus grande activité. On a même vu des hommes qui, dans de pareilles circonstances, étaient devenus capables d'improviser. La sécrétion des humeurs, du lait, de la semence, est plus copieuse, et indique une plus grande abondance de sang. Les pulsations du cœur et des artères sont plus fortes, les muscles plus vigoureux; la surface du corps acquiert une couleur plus rouge; enfin toutes ses fonctions s'altèrent d'une manière qui leur est particulière.

Les puissances nuisibles, asthéniques, ont la faculté de diminuer constamment l'énergie des fonctions animales, dont cependant quelques-unes présentent quelquefois, dans ce cas, l'apparence trompeuse d'une vigueur excessive. Tel homme qui est sur le point de tomber dans une maladie de faiblesse, desire quelquefois la jouissance des femmes; il a plus d'appétit, il est agité d'une inquiétude extraordinaire; il semble qu'il éprouve de la chaleur et de l'irritation : c'est ainsi que la chaleur est précédée du froid, dans la fièvre intermittente (qui est une maladie asthénique); c'est ainsi que les malades éprouvent assez souvent une sensation

excessive de chaleur, dans la partie où ils souffrent, quoique ces symptômes ne soient pas l'effet d'une augmentation de force dans le système : mais la faiblesse universelle, qui s'accroît d'un moment à l'autre, fait bientôt voir combien est trompeuse l'apparence de ces phénomènes (1).

Les causes qui concourent à la production d'une maladie, peuvent naturellement être en plus ou en moins grand nombre, ou agir avec plus ou moins d'énergie.

Les parties que ces forces attaqueront de préférence, peuvent être aussi plus ou moins nécessaires à la vie. Une connaissance exacte de la manière dont se produit la prédisposition,

---

(1) Les personnes attaquées de maladies asthéniques acquièrent quelquefois une force surprenante qui n'est cependant pas réelle, et dépend de la faiblesse. Parmi un grand nombre de faits qui pourraient prouver ce que j'avance, je me contenterai d'en rapporter un qui m'a été communiqué par le docteur Cambieri, qui mérite d'être compté parmi les meilleurs médecins de notre Lombardie. Il fut appelé auprès d'un homme très-vigoureux, attaqué d'une fièvre intermittente; il prescrivit aussitôt le quinquina. Le malade refusa de le prendre, et demanda avec instance un purgatif, que M. Cambieri lui accorda à regret: un petit nombre de selles eut des effets tellement fâcheux, que le malade fut attaqué d'un nouveau paroxisme accompagné

indique le jugement qu'on doit porter sur la violence de la maladie qui la suivra ; et c'est en, calculant la force des puissances nuisibles qui ont produit une maladie, que l'on peut juger, avec plus de justesse, du danger qui l'accompagne, et de son issue.

La distinction exacte des maladies universelles et des affections locales, est le point le plus intéressant du traitement. Celles-ci doivent être séparées des premières, parce qu'il arrive quelquefois que des affections locales attaquent tout le système, et présentent les symptômes qui se manifestent dans les maladies universelles.

---

d'un délire furieux ; quatre hommes robustes pouvaient à peine le retenir dans son lit. Le médecin eut alors recours à la méthode excitante ; il prescrivit le quinquina, qui, joint à une bonne nourriture, le guérit. Dirons-nous que le malade jouissait d'une force réelle? Non sans doute, puisqu'il fut guéri par le moyen de remèdes toniques qui n'auraient pu que lui être nuisibles, si le mal eût été produit par excès de force. C'est ainsi qu'on ne doit pas regarder comme réellement faible un malade attaqué d'une péripneumonie, quoiqu'il ne puisse faire aucun mouvement, puisqu'une saignée lui redonne la force de se lever de son lit et la santé ; ce qui n'arriverait certainement pas si sa maladie avait d'abord été produite par un excès de faiblesse.

Pour les bien distinguer, il suffit d'observer que chaque maladie universelle est précédée d'un état de prédisposition, qui est toujours de la même nature que la maladie qui lui succède. L'affection locale diffère de l'universelle, en ce que le mal commence à se manifester dans une seule partie, sans être accompagné d'une diathèse qui lui soit analogue; ou du moins, si cela arrive, c'est par accident. Si quelqu'un avale de l'arsenic, on jugera que le désordre qui ne tarde pas à se manifester dans tout le corps, dépend d'un vice local, c'est-à-dire de l'action que le poison, qu'on devait sur-le-champ évacuer ou neutraliser, exerce sur l'estomac; mais si l'on suppose l'arsenic avalé par une personne qui éprouvait déja une diathèse phlogistique ou *sthénique*, il sera facile de comprendre que cette diathèse n'est qu'accidentelle, puisque la gangrène de l'estomac se serait manifestée, quand même il n'y aurait pas eu de diathèse sthénique, et que, d'un autre côté, les convulsions auraient également eu lieu, indépendamment de la diathèse asthénique qui produit les affections nerveuses. Il faut cependant avouer que les symptômes inflammatoires produits par cette cause locale se font sentir plus universellement et avec plus de force dans tout le système, lorsqu'il y a une diathèse sthénique

prédominante; et, d'un autre côté, les convulsions produites par une cause locale seront plus fortes et plus fréquentes, lorsque le corps y est déja prédisposé par un état asthénique. Une épine enfoncée sous un ongle peut y causer l'inflammation, la suppuration, et même la gangrène : mais tout le systême était déja antérieurement dans une diathèse sthénique; l'épine, en agissant comme puissance excitante, produira des symptômes inflammatoires dans tout le bras, et même plus loin encore.

Chaque constitution sthénique est produite et soutenue par l'action plus ou moins forte des puissances excitantes; dans tous les cas où cette diathèse existe, ces mêmes forces accroissent la vitalité, l'activité et la tension des fibres, que l'on doit chercher à diminuer par des moyens opposés à cette même diathèse.

Les forces excitantes, tant externes qu'internes, peuvent bien être aussi des remèdes antiphlogistiques, pourvu que, dans cette occasion, elles agissent avec un degré de stimulus moins considérable que celui qui est nécessaire au maintien de la santé. Pour être plus laconiques, nous les appellerons *moyens débilitans*. La chaleur, par exemple, est une force excitante; un degré de chaleur moins considérable, ou son défaut, qu'on appelle vulgairement le froid, sera donc

un moyen débilitant. Les remèdes propres à guérir une maladie sthénique seront capables de les guérir toutes. La simplicité du traitement est fondée sur ces principes, et l'on comprend facilement comment les mêmes moyens curatifs sont applicables à toutes les maladies sthéniques. La péripneumonie, la petite vérole, la rougeole, le rhumatisme, le catarre, cèdent aux mêmes remèdes. Tous les moyens débilitans réunis guérissent plus promptement et plus parfaitement les maladies qui dépendent d'un excès d'excitement. Plus la maladie est violente, plus les moyens curatifs doivent être énergiques et long-temps continués : cependant il ne faut pas oublier que l'abus des moyens débilitans, ou leur usage trop prolongé, peut produire des effets dangereux, en changeant la maladie sthénique en asthénique. L'hydropisie de poitrine succède alors à la péripneumonie, et la toux chronique au rhume.

Les remèdes contre la diathèse asthénique doivent être pris parmi les forces excitantes tant internes qu'externes : mais il faut alors choisir ceux qui sont capables de produire un excitement plus grand qu'il ne faut pour maintenir la santé ; c'est-à-dire que toutes les puissances excitantes doivent alors contribuer à l'augmentation des forces vitales. Nous appellerons ces remèdes, *stimulans* ou *toniques*.

Plus la maladie asthénique sera ancienne, plus la force des stimulans qu'il faudra lui opposer devra être grande; et l'on ne doit jamais, dans ce cas, compter sur un seul remède pour la guérison d'une maladie. On doit bien se garder d'imiter ces médecins qui, d'un côté, prescrivent des remèdes excitans, et, de l'autre, font tout leur possible pour assujettir leurs malades, quelque faibles qu'ils soient, à un régime rafraîchissant; qui leur défendent la viande, le vin, et en un mot, tout ce qui leur serait nécessaire pour soutenir l'action des remèdes qu'ils prescrivent. On voit beaucoup de médecins, chargés d'ailleurs d'une profonde érudition scholastique, qui n'ont aucune idée juste sur les maladies, sur leurs symptômes, et sur les moyens pharmaceutiques et diététiques qu'il convient de leur opposer.

Le défaut d'un seul stimulus, tel que celui d'un air pur ou d'une nourriture animale, peut souvent produire une affection asthénique; dans ce cas, on rétablira la santé, en appliquant une quantité suffisante du stimulus dont la privation causait la maladie: mais une maladie occasionnée par la privation de plusieurs stimulus, ou par l'influence de plusieurs puissances nuisibles débilitantes, ne peut être guérie que par le rétablissement des stimulus dans un ordre convenable.

Il est très-possible que, par l'abus des remèdes stimulans, on parvienne à changer une maladie asthénique en sthénique : c'est ainsi que la goutte se change souvent en esquinancie, ou en une affection catarrale, et la fièvre intermittente en synoque (1) ; et qu'on voit souvent des coliques venteuses ou saburrales dégénérer en coliques inflammatoires.

On ne doit point, dans le traitement des maladies universelles, diriger les remèdes sur une partie spécialement affectée : les éruptions cutanées, la petite vérole, la rougeole, ont une heureuse terminaison, lorsqu'on emploie le traitement qui convient à la diathèse sthénique générale. Un traitement général, bien dirigé, guérira de même toute espèce d'inflammation

(1) Les fièvres intermittentes vernales, dans lesquelles la faiblesse est peu considérable, sont sôuvent sujettes à ces changemens, lorsque le médecin emploie des stimulus trop actifs. Le quinquina suffit pour produire cet effet; et c'est pour le prévenir, qu'on a la mauvaise coutume de saigner avant de faire usage de ce remède. Cette funeste méthode ne sert qu'à augmenter la maladie, pour avoir ensuite occasion de prescrire ce remède favori, qui aurait pu être remplacé par un autre remède moins actif. En effet, l'augmentation de la chaleur de l'atmosphère et une bonne nourriture suffisent pour guérir les fièvres du printemps.

et de pustules ; et toutes les fois que l'on emploiera une méthode contraire, ces affections particulières prendront un plus mauvais caractère. La lésion de quelque organe particulier, comme cela arrive dans l'angine gangréneuse et dans les maladies pestilentielles, cédera au traitement universel, si l'emploi bien dirigé des remèdes peut s'opposer à la diathèse funeste et au typhus qui les accompagnent.

Il est nécessaire d'avoir égard, dans le traitement des maladies, aux variétés et aux différentes modifications de l'âge, du sexe, de la constitution, du gouvernement, et du climat, parce que l'effet des puissances externes et internes, et la nature plus ou moins grave des maladies qui en dépendent, varient suivant ces circonstances ; en un mot, il faut examiner l'action des excitans salutaires et morbifiques, celle des médicamens bien ou mal administrés, et enfin toutes les circonstances qui peuvent avoir lieu.

Si de plus l'on considère qu'il est nécessaire d'avoir égard à l'espèce de faiblesse dont le malade est attaqué, on se convaincra facilement que la doctrine de Brown, quoique très-simple, et la méthode curative sur laquelle elle est fondée, exigent, de la part du médecin, une grande pénétration, et qu'un sot

érudit, ou un ignorant, pourraient en abuser d'une manière très-dangereuse (1).

Il est aussi très-essentiel que le médecin ne se laisse pas tromper par certains symptômes accessoires, qui s'associent aux signes principaux. *Qui acidum eructant ad pleuritidem non sunt prædispositi*: Ceux qui *ont des rapports acides* n'ont pas de *prédisposition à la pleurésie.* Cette observation a été faite par les médecins de tous les temps: je suppose maintenant qu'un homme, tourmenté par une indigestion et par des rapports acides, éprouve tout-à-coup un point de côté; on aurait certainement tort de conclure, de ces seuls symptômes, que la maladie est inflammatoire, et de recourir sur-le-champ à la saignée.

La chaleur et la soif sont aussi des signes

(1) Ces hommes si érudits, qui voient avec peine que la doctrine de Brown simplifie l'art de guérir, se trompent beaucoup quand ils disent que maintenant on peut devenir médecin en six mois, je pense, au contraire, qu'il faut beaucoup de temps et de sagacité pour bien comprendre et bien approfondir cette doctrine, et pour l'appliquer à la pratique: mais quand même il serait aussi facile de l'apprendre qu'on le pense, je ne vois pas que cela puisse prouver quelque chose contre elle. Au reste, les erreurs commises par ceux qui l'ont attaquée, faute de l'entendre, prouvent qu'elle offre plus de difficultés qu'on ne pense.

d'une diathèse phlogistique ; mais si un médecin prudent apperçoit ces symptômes chez un malade attaqué d'hydropisie, ou d'épilepsie, ou enfin de toute autre maladie asthénique, il se gardera bien de prescrire la saignée, ou tout autre moyen débilitant.

Les symptômes principaux qui font connaître le caractère d'une maladie (dans celle dont nous venons de parler, ce caractère se réduit à la faiblesse), méritent une considération particulière. J'ai souvent vu des femmes qui, après avoir mangé des légumes et des fruits, et après avoir pris des liqueurs spiritueuses, étaient incommodées et se plaignaient d'un afflux de sang vers la tête, et qui, séduites par des idées bizarres de chaleur et de pléthore, recouraient à des poudres tempérantes, aux lavemens, et même à la saignée. Il était autrefois d'usage, à Paris, chez les personnes les plus distinguées, que la maîtresse de la maison conduisît, après dîner, les dames qu'elle avait invitées, dans une chambre voisine, où l'on avait eu soin de préparer des lavemens pour diminuer la rougeur trop vive de leur visage et pour leur faire reprendre un coloris plus agréable. C'est ainsi qu'on achève de détruire une constitution qui n'est déja que trop affaiblie. Ces symptômes apparens de chaleur et d'abondance de sang qui se porte vers la tête, ont

souvent trompé les malades et les médecins eux-mêmes. (1) Si la faiblesse est la seule cause de la soif; l'eau, qui est un moyen débilitant, loin de la calmer, l'augmentera au contraire, et elle produira des nausées et des flatuosités.

---

(1) On entend souvent dire qu'un médecin s'est déterminé à prescrire une saignée, parce que le malade avait le visage rouge, et que les carotides battaient avec force, etc. Cependant de tels symptômes ne peuvent pas nous servir à déterminer d'une manière précise le caractère d'une maladie, puisqu'ils accompagnent également les maladies sthéniques et asthéniques. J'ai observé, et tout le monde a pu observer comme moi, dans les maladies causées par la faiblesse, une très-grande rougeur de visage, et une forte pulsation des carotides. Ces symptômes se présentent sur-tout dans les maladies nerveuses et convulsives : et malheur au malade si le médecin prescrit alors la saignée. Je fus appelé, l'hiver dernier, chez une femme hystérique, attaquée d'une colique très-violente. Son chirurgien, craignant l'inflammation des viscères du bas-ventre, et observant d'ailleurs une très-grande rougeur à la face, avait déja fait une saignée. Quoique la malade eût perdu une livre de sang, la maladie persista avec la même violence, et la rougeur du visage ne diminua point; ce qu'on pouvait facilement prévoir. Je prescrivis alors l'eau de menthe avec l'opium. A peine la malade avait-elle pris une petite dose de ce remède, que les douleurs cessèrent, ainsi que la rougeur de la face. Ces symptômes dépendaient, sans doute, du spasme du bas-ventre, spasme qui déterminait l'afflux du sang vers la tête. La saignée

Le vin, et l'eau mêlée avec une liqueur spiritueuse, seront alors les moyens les plus indiqués, et ils appaiseront la soif et les autres symptômes. (1) La soif, au contraire, produite

---

ne pouvant faire cesser ce spasme, ne pouvait aussi s'opposer à ce transport du sang à la tête, et l'opium produisit, avec succès, l'effet qu'on n'avait pu obtenir de la saignée, etc. Notre auteur a déja démontré, dans ses ouvrages de médecine, que l'apoplexie dépend souvent d'un spasme des viscères du bas-ventre; ce qui fait que le sang se porte alors avec trop d'abondance à la tête. Les remèdes qu'on appelle antispasmodiques, guérissent promptement cette espèce de pléthore partielle, qui, loin d'être produite par une abondance réelle de sang dépend souvent, au contraire, de sa trop petite quantité, et de la faiblesse de tout le corps. Dans les fièvres nerveuses, les pulsations de carotides paraissent, au premier coup-d'œil, très-fortes; mais, en approchant le doigt, on sent que la force des pulsations n'est qu'apparente, puisque l'on n'éprouve qu'une résistance très-faible, ou presque nulle, et qu'un battement très-léger. Je suis surpris qu'aucun auteur que je sache, excepté l'Anglais, Wall (*Use of Opium*), ne fasse mention de ce symptôme.

(1) Je me persuade tous les jours, de plus en plus, de cette vérité. Les boissons spiritueuses appaisent facilement cette espèce de soif, à laquelle l'eau ne ferait que donner de nouvelles forces; c'est ce qu'ont observé les malades attaqués de diabétès: ils avouent tous unanimement qu'ils ne peuvent calmer la soif qui les dévore, qu'en buvant du vin. Ce que nous dit Alexandre Aphrodiseus

par une diathèse sthénique, sera augmentée par le vin, tandis que l'eau seule sera capable de l'appaiser et d'en prévenir les suites funestes.

Les maladies sthéniques peuvent se changer en asthéniques, soit par l'abus des débilitans, soit par leur violence et leur durée. On sait que tous les stimulus violens determinent la faiblesse indirecte : toute maladie très-aiguë peut produire le même effet. Ce qu'on nomme crise, soit qu'elle ait lieu par la sueur, par les crachats, ou par quelque autre excrétion, indique une rémission de la diathèse sthénique, et annonce que la maladie se rapproche déja de l'état d'asthénie.

Dans les maladies sthéniques le pouls est plein, fort, et un peu plus fréquent que dans l'état de santé ; mais aussitôt qu'il commence à devenir très-fréquent, on peut déja soupçonner la présence d'un état de faiblesse. Les maladies de cette nature tendent directement à la gangrène et à la mort, si l'on n'a recours promptement

---

de la soif produite par la morsure d'une espèce de serpent, est assez remarquable : *Hominibus morsis a dipsade, sitique ob eam rem intolerabili detentis, theriacam, quae calida et sicca est, sitim, epotam, extinguere, non augere.* (Problem, lib. 1, p. 147, n. 110)

aux

aux moyens les plus énergiques. Les vraies maladies sthéniques se terminent, au contraire, par la diminution des symptômes les plus violens, par une évacuation salutaire, ou par suppuration, lorsqu'elles sont parvenues à exciter une véritable inflammation dans quelque partie.

Les femmes sont ordinairement plus sujettes à la faiblesse directe, ainsi que les personnes qui usent d'une mauvaise nourriture, qui s'exposent au froid et à l'humidité, sans prendre des substances stimulantes et fortifiantes, et enfin toutes celles qui, sans avoir éprouvé un état de vigueur excessive, ont été affaiblies par des hémorragies, des purgatifs, des saignées, etc.

La faiblesse indirecte attaque les vieillards et les hommes qui usent depuis long-temps d'une nourriture stimulante et abondante ; elle se manifeste sur-tout dans les sujets qui, dans leur jeunesse, paraissaient pléthoriques et vigoureux, et qui, par l'abus des stimulus, par l'effet des puissances nuisibles, ou d'un mauvais traitement, ont perdu leur ancienne vigueur.

Les remèdes débilitans ne peuvent guérir ces deux espèces de faiblesse. Ce n'est que dans le cas de tendance à la faiblesse indirecte, qu'on peut les employer. Les moyens débilitans, administrés avec précaution et à une dose convenable, peuvent alors soutenir le corps sur le point

de s'affaiblir, ou, pour se servir du langage de Brown, accumuler l'excitabilité, qui, diminuant de plus en plus, est menacée d'un épuisement total. Les moyens capables de produire cet effet sont les bains froids, lorsque la chaleur excessive est sur le point de causer l'atonie. Une nourriture peu abondante et les boissons rafraîchissantes peuvent également remplir cette indication, toutes les fois qu'il y aura à craindre qu'un régime trop abondant, trop échauffant et trop long-temps continué, ne produise la faiblesse indirecte. J'ai connu un homme robuste et plein de feu, qui, en s'éveillant le matin, se trouvait dans un état d'impuissance, qui cessait ensuite pendant le cours de la journée; il était obligé de se lever et de se rafraîchir, et alors, en se remettant au lit, il éprouvait toute la vigueur qui lui était nécessaire. Dans ce cas, la tendance à la faiblesse indirecte, produite par la chaleur du lit et les excitans internes, avait besoin d'être diminuée par des rafraîchissans. Le froid rendait alors le corps plus susceptible de sentir l'action de la chaleur et les attraits du sexe, et déterminait le degré d'excitement qui constitue la virilité.

Il y a des cas où ces deux espèces de faiblesse se trouvent réunies, et doivent être combattues, dans le même temps, par le médecin. C'est ce

qui arrive dans les maladies *contagieuses* et dans la peste.

La même personne, qui est attaquée d'une faiblesse indirecte, causée par les stimulus d'une petite vérole confluente, du vin, de la chaleur, de la bonne chère, et de toutes les jouissances du luxe, peut être considérablement affaiblie par l'action directement débilitante du froid, par une nourriture peu abondante, par un air impur, par la crainte, le chagrin, et peut tomber dans une maladie maligne, ou dans toute autre indisposition asthénique. (1)

(1) J'ai déja essayé de prouver, dans un autre ouvrage (*Jones, tome 1er*), que la faiblesse directe peut très-bien être unie à l'indirecte. Cependant, comme quelques partisans de la nouvelle doctrine m'ont prié de donner plus d'éclaircissement sur cet objet, je vais tâcher de satisfaire en peu de mots à leur desir. Il faut d'abord ne point perdre de vue que les deux espèces de faiblesse dépendent d'un défaut d'excitement : elles sont donc, au fond, les mêmes, puisqu'elles produisent le même effet; toute leur différence ne consiste que dans les causes qui ont donné lieu à la diminution de l'excitement. Les causes de la faiblesse directe diminuent l'excitement, parce qu'elles ne fournissent pas un stimulus suffisant; et au contraire, les causes qui donnent lieu à la faiblesse indirecte, produisent cet effet en stimulant excessivement. Cela posé, qui peut nier que je ne puisse m'affaiblir en même temps, par l'abus de certains stimulus, et par la

CHAPITRE V.

Explication des symptômes des maladies sthéniques.

Il est très-nécessaire de se faire une idée claire et précise des objets sur lesquels on veut parler ou écrire, quelle que soit la matière dont on

---

privation de plusieurs autres? Il est certain que si l'excès des uns était proportionné au défaut des autres, l'effet se réduirait à zéro, et la santé continuerait d'avoir lieu; mais qu'il est difficile de maintenir cet état d'équilibre! Si je mène une vie sédentaire, et que je fasse un usage modéré de nourritures un peu plus stimulantes, dans la vue de compenser ainsi le défaut de mouvement, ma santé en sera moins altérée, et elle se dérangera plus difficilement; mais si, dans les mêmes circonstances, je me livre aux excès de la table, ne m'affaiblirai-je pas par deux voies opposées? Le repos produirait la faiblesse directe, et la faiblesse indirecte serait le résultat des excès dans le régime. Les chevaux de poste éprouvent en même temps l'action de causes directement et indirectement débilitantes, et sont, par conséquent, sujets à ces deux espèces de faiblesse: l'une est produite par une nourriture insuffisante et d'une mauvaise qualité; l'autre est causée par les courses excessives qu'on leur fait faire. Il est d'autant plus facile de tomber dans la faiblesse indirecte, qu'on est plus affaibli par un défaut de stimulus. Les enfans affaiblis par une mauvaise nourriture et par le froid tombent facilement dans la faiblesse indirecte, quand ils

s'occupe ; c'est parce qu'on a suivi une marche opposée qu'on a vu s'élever tant de disputes, qu'on s'est si peu entendu, et qu'enfin l'on est tombé dans la plus grande confusion. Mon pre-

---

sont attaqués de la petite-vérole, parce que leur excitabilité, trop accumulée, ne leur permet pas de recevoir ou de soutenir un puissant stimulus. Les prétendus Browniens, qui, dans les fièvres nerveuses produites par la faiblesse directe, prescrivent indistinctement les plus forts stimulus, ne font autre chose que joindre la faiblesse directe à l'indirecte. Celui qui prescrit autant d'excitans à un enfant qu'à un adulte, ne produira-t-il pas l'augmentation de la maladie, et la mort même ? J'ai, dans certaines occasions, fortifié plus avantageusement, avec la décoction de quinquina, certains malades, que d'autres médecins avaient essayé inutilement de fortifier avec une grande quantité d'éther, de vin, etc. Si l'usage imprudent des stimulans peut facilement unir la faiblesse indirecte avec la faiblesse directe, cette dernière peut également être unie à la première par l'effet des moyens débilitans ; je vais en donner un exemple. J'ai traité, dans mon hôpital, un jeune maçon, attaqué d'une fièvre nerveuse, causée par l'action excessive du soleil et du vin ; action qui avait produit, d'une manière indirecte, un défaut d'excitement. Le médecin qui fut appelé d'abord, prescrivit aussitôt une saignée, un purgatif, une diète sévère. La maladie prit bientôt un plus mauvais caractère. La raison en est évidente : le médecin diminua de plus en plus l'excitement, et joignit la faiblesse directe à la

mier soin sera donc d'expliquer, le plus clairement qu'il me sera possible, le sens qu'on attache à certaines expressions employées dans le nouveau système.

Selon Brown, les deux mots *sthénique* et *phlogistique* sont synonymes, et expriment une constitution dans laquelle domine une vigueur excessive. Une maladie peut être sthénique, sans être accompagnée d'un état inflammatoire, ou d'une inflammation réelle de quelque partie. Il y a des maladies sthéniques accompagnées d'inflammation : telles sont la péripneumonie, la petite-vérole lorsqu'elle est portée à un degré violent, l'érysipèle grave, le rhumatisme, l'esquinancie. Les maladies sthéniques qui ne sont point accompagnées d'inflammation, sont le catarre, la synoque simple, l'obésité, la fièvre scarlatine, la petite-vérole et la rougeole, lorsque ces deux dernières maladies sont peu violentes, et

---

faiblesse indirecte. L'usage modéré des excitans guérit le malade en peu de jours. Dans ces cas de faiblesse mixte, il faut tenir un juste milieu. La plupart des maladies contagieuses, et la peste elle-même, sont produites par une faiblesse mixte. La crainte, la mauvaise nourriture et l'air impur, produisent la faiblesse directe ; et les miasmes contagieux affaiblissent indirectement. Je pourrais prouver mon assertion par une foule d'exemples ; mais les bornes d'une note ne me le permettent pas.

que l'éruption est légère. Il y a aussi des inflammations qui n'accompagnent point les maladies sthéniques, mais les asthéniques : c'est ce qui arrive dans la goutte, dont on parlera dans la suite. Il ne faut pas oublier qu'il y a de la différence entre une maladie sthénique et une maladie aiguë. En effet, il s'en faut beaucoup que la peste, qui est une maladie extrêmement aiguë, soit une maladie sthénique.

La *pyrexie* est une constitution sthénique violente ; elle indique toutes les maladies qui sont accompagnées de chaleur et d'ardeur. On avait coutume autrefois de placer parmi les pyrexies, toutes les maladies qu'on nommait fébriles, ou, du moins, toutes celles qui étaient accompagnées d'une chaleur morbifique. On doit ranger dans la classe des pyrexies les phlegmasies, les exanthêmes aigus, c'est-à-dire toutes les maladies dans lesquelles le sang est dans un état inflammatoire : c'est ce qui constitue la diathèse générale phlogistique, qui, lorsqu'elle est augmentée par le moyen des puissances stimulantes ou des médicamens, détermine souvent une inflammation réelle, qui attaque *spécialement* et de préférence quelques parties du corps. Ce phénomène se manifeste presque toujours sur les parties externes, et il se fait bientôt connaître par la violence de la maladie.

La *synoque* simple est une espèce de phlegmasie, dans laquelle certaines parties, telles que les articulations, la gorge, la poitrine, la face, se trouvent dans un état légèrement inflammatoire et douloureux. Cette maladie, lorsqu'elle est bien traitée, ne dure que peu de jours ; quelquefois elle se termine en un seul jour : mais elle peut durer une semaine entière, et être accompagnée de chaleur et d'un état presque inflammatoire : il y a alors une pyrexie, ou une constitution sthénique ; mais elle est trop faible pour exciter une inflammation réelle. C'est ainsi que toute espèce de phlegmasie, sans être encore une inflammation, est cependant peu éloignée de cet état, et peut se changer enfin en une véritable inflammation. Un rhume négligé ou mal traité peut dégénérer en une inflammation très-grave.

Les modernes ont placé mal-à-propos les phlegmasies, la synoque et les inflammations, parmi les fièvres. Galien avait déja protesté contre cette classification. *L'inflammation* n'est autre chose qu'une *phlegmasie* portée à un plus haut degré, et qui attaque principalement et avec plus de violence, certaines parties du corps. Il y a, dans la partie attaquée d'une inflammation sthénique, tension, douleur, gonflement, rougeur et chaleur. Les inflammations attaquent le plus souvent les parties ex-

ternes, au nombre desquelles on doit compter la gorge et les poumons, puisque ces organes sont en contact avec l'air extérieur. La température des parties internes est tellement modérée et humectée par les différentes humeurs, qu'elle est rarement susceptible d'être attaquée d'une inflammation, excepté les cas où elle serait produite par un stimulus local, par lésion organique, ou par un poison.

Le *typhus* est cet état morbifique connu sous le nom de fièvre nerveuse, putride, maligne. Hippocrate l'appelait *cacoethes* : l'air corrompu et les mauvaises nourritures en sont ordinairement les causes les plus fréquentes.

La *fièvre* est une maladie produite par la faiblesse, et dans laquelle le froid, la chaleur et la sueur, se succèdent alternativement; c'est l'affection qu'on appelle communément *fièvre intermittente*. La faiblesse est évidente dans le temps du froid ; celui de la chaleur n'offre que des apparences trompeuses de force. Les anciens médecins et quelques modernes ne plaçaient pas, aussi facilement qu'on le fait journellement dans les écoles, un aussi grand nombre de maladies dans la classe des fièvres.

Les maladies sthéniques sont produites par une augmentation d'excitement; elles embrassent toutes les maladies où il y a excès de force,

et celles qui proviennent d'une abondance de sang et d'une chaleur réelle. Cette classe de maladies a des symptômes particuliers qu'il convient de développer.

Les phlegmasies et les exanthêmes sont précédés de frisson. La constitution sthénique, qui affecte les vaisseaux superficiels de la peau, en diminue le diamètre, et supprime la transpiration. Les frissons et le froid même sont produits par la compression, ou par le stimulus de ces humeurs trop abondantes, et par le séjour trop prolongé des différentes parties nuisibles. La sensation du froid dépend de l'aridité de la peau. L'inertie et l'abattement indiquent que le cerveau et les fibres musculaires éprouvent un excitement trop violent, et porté au-delà des bornes de leur excitabilité naturelle. Les fonctions animales sont alors altérées et diminuées par la trop grande énergie des causes excitantes, et non par faiblesse.

Le pouls devient plus dur, plus fort et plus fréquent, que dans l'état sain. La plénitude et la dureté du pouls sont produites par l'usage excessif des alimens et sur-tout des viandes, lorsque le malade se trouvait dans la prédisposition (1). Sa force et sa fréquence ont pour cause

(1) Pourquoi n'attribuer qu'à cette seule cause la plénitude et la dureté du pouls. (*Note du Traducteur.*)

d'autres stimulus, tels que des boissons spiritueuses, une trop grande énergie de l'esprit et du corps, et enfin toutes les puissances nuisibles qui, dans ces circonstances, agissent sur le malade. Si, dans le cours de la maladie, le pouls devient plus faible, plus mou et plus fréquent, c'est un signe funeste qui indique, ou que l'abus de la méthode antiphlogistique a produit une faiblesse directe, ou que, faute d'avoir employé cette méthode, l'excitement excessif a commencé à produire la faiblesse indirecte. On a déja dit que, dans les maladies sthéniques accompagnées de quelque inflammation, le pouls ne pouvait pas devenir très-fréquent : en effet, lors même que les stimulus tendraient à lui donner plus de fréquence, la quantité et la force du sang s'opposeraient à leur action, et ne permettraient pas que le sang circulât avec autant de facilité que s'il était dans un état de liquidité plus considérable et en moindre quantité. La force et l'étendue du pouls dépendent de l'augmentation des fibres motrices des vaisseaux, et de leur densité ; sa dureté consiste dans une contraction un peu permanente, par laquelle l'artère, excitée soit par des moyens artificiels, ou par le stimulus, embrasse une grande quantité de sang, et fait naître la sensation d'une corde tendue. Pour que la diathèse sthénique ait lieu,

il faut que le sang soit assez abondant pour distendre avec violence les fibres, et les forcer à se contracter avec plus d'énergie. Les observations nouvellement faites sur des vaisseaux qu'on a trouvés enflammés, et même quelquefois gangrénés, à la suite de maladies (1) phlogistiques, prouvent que le stimulus du sang, qui produit la diathèse phlogistique agit *spécialement* sur les vaisseaux qui le contiennent. C'est pour cette raison que l'on guérit et que l'on prévient ces maladies par tous les moyens capables de diminuer la masse du sang et d'affaiblir son énergie.

---

(1) Il y a long-temps qu'on a observé que les vaisseaux sanguins sont enflammés dans les parties affectées de phlogose. Mais mon père a découvert, dans l'université de Pavie, que le système artériel pouvait réellement s'enflammer dans toute son étendue. J'ai assisté moi-même à l'ouverture d'un cadavre dont toutes les artères étaient enflammées dans leur surface interne; la veine cave l'était également dans le voisinage du cœur. Dans le cours de la maladie, qui semblait avoir été une vraie fièvre nerveuse, le malade, outre une grande anxiété, avait le pouls tellement fréquent, qu'il donnait, en commençant, cent quatre-vingt-dix-huit pulsations par minute. J'ai fait, les années suivantes, plusieurs autres observations de même nature, et non moins intéressantes. On peut consulter *l'Epitome* de mon père (Tome second, chap. *de carditide*), et la dissertation de *Schmuck* sur l'inflammation des vaisseaux sanguins, où cette matière est discutée.

C'est ce qu'on obtient par une diète rigoureuse, par une nourriture végétale, par les saignées et les purgatifs. Au contraire, tout ce qui augmente la masse du sang, et qui en améliore la qualité, peut prédisposer à ces maladies, comme le prouve l'usage des consommés.

La pâleur de la peau, qui s'était manifestée au commencement de la maladie, fait place à la rougeur et à la chaleur. En effet, le sang, dont la quantité est excessive dans ces cas, se porte avec force vers les petits vaisseaux de la surface externe du corps, où la matière de la transpiration se trouve retenue par la violence de la diathèse sthénique, et la chaleur qui se produit dans le corps s'accumule sous la peau. La douleur qui se fait sentir à la tête et aux articulations, dans les maladies phlogistiques, doit être attribuée à l'impétuosité du sang, qui se porte avec abondance vers ces parties. La facilité avec laquelle la douleur de tête et le délire cèdent à une saignée, prouve que ces symptômes dépendent du stimulus excessif d'un sang trop abondant, et non de l'inflammation du cerveau. Le soulagement que produit la saignée prouve aussi que c'est à la distention trop considérable que le sang produit dans les vaisseaux, que l'on doit attribuer la rougeur de la face, la douleur de tête et le délire.

La soif, la chaleur, l'aridité de la peau, sont produites par la diathèse phlogistique des vaisseaux extérieurs de la peau et de l'œsophage; diathèse qui supprime la transpiration et l'excrétion des humeurs qui sont destinées à entretenir l'humidité de la bouche et de la gorge. Quelquefois ces maladies s'annoncent par l'enrouement et par la toux: les vaisseaux exhalans, destinés à la sécrétion du mucus dans la trachée artère, sont alors fermés par la violence de la diathèse sthénique, et ne peuvent plus déposer la quantité d'humeurs nécessaires pour entretenir l'humidité de ces parties, et exciter l'expectoration. Quand la violence de la diathèse diminue, et permet aux vaisseaux de s'ouvrir et de verser les humeurs qu'ils contiennent, l'abondance de ces humeurs réveille alors l'excitabilité de tout l'organe, et produit, en conséquence, ce mouvement convulsif que nous nommons *toux*, et par le moyen duquel se fait l'évacuation de ces humeurs. La facilité d'expectoration indique que la violence de la diathèse sthénique est diminuée, et les crachats abondans et long-temps continués annoncent qu'elle s'est déja changée dans une constitution asthénique qui peut dépendre alors, ou de la faiblesse directe produite par l'abus des moyens antiphlogistiques, ou de la faiblesse indi-

recte, lorsque l'excitabilité a été épuisée par la violence et par la longueur de la maladie.

La densité et l'excitement extraordinaire des fibres qui entourent les vaisseaux superficiels, densité et excitement qui s'accroissent à mesure que la contraction augmente, sont la cause de l'aridité de la peau. Entrons dans quelques détails. Les diamètres des vaisseaux sont tellement diminués, qu'ils ne peuvent plus recevoir la matière de la transpiration, ou qu'il leur est impossible de la laisser sortir, supposé qu'ils puissent la recevoir. Cette diminution de capacité des vaisseaux n'est produite, ni par le spasme, ni par le froid, mais par la diathèse phlogistique, qui est plus grande dans les vaisseaux cutanés que dans les autres parties du corps. En effet, le stimulus de la chaleur, s'il a été sur-tout précédé du froid, étant déja capable, comme puissance nuisible, d'exciter une maladie sthénique, agira avec d'autant plus de force sur la surface externe du corps, qu'il fait sur elle une impression immédiate.

Les évacuations des humeurs, et leur transsudation dans les parties internes, comme la bouche, la gorge, les intestins, peuvent également être supprimées par la diathèse phlogistique, qui diminue le diamètre des vaisseaux exhalans. Il arrive

cependant assez souvent que la diathèse phlogistique est moindre dans ces parties que dans le reste du corps, que le stimulus de la chaleur ne peut pas parvenir jusqu'à elles, et que, par conséquent, les vaisseaux exhalans et sécrétoires, qui s'y trouvent, ne sont pas aussi vivement et aussi fortement affectés. De plus, ces vaisseaux étant naturellement plus amples que ceux de la peau, il sera plus facile, dans le cours d'une maladie, de rétablir l'ordre dans leurs sécrétions que dans celles des vaisseaux cutanés. On explique de la même manière la cause de la pâleur et de la limpidité de l'urine et celle de la constipation. La rougeur de l'urine est également produite par la diathèse phlogistique. En effet, cette diathèse ne permet pas la libre sécrétion de ce fluide, qui, étant alors retenu dans ses vaisseaux, fait effort pour les distendre, et même pour les rompre; mais les fibres motrices s'opposent à ses efforts en se contractant et en diminuant le diamètre de ces mêmes vaisseaux. Enfin, la force de cohésion des parties solides cède à la distention des fluides, et livre passage à quelques gouttes de sang; ce phénomène n'a pas lieu dès le commencement de la maladie, à cause de la résistance que la cohésion des parties solides oppose à la distention des vaisseaux.

Quelquefois

Quelquefois l'appétit n'éprouve pas une grande diminution dans les maladies sthéniques qui ne sont pas très-violentes ; il arrive même que les malades prennent plus d'alimens qu'il ne convient. Si ceux qui se trouvent dans ce cas, ne se nourrissent pas d'alimens plus légers, tirés du règne végétal et sous forme fluide, s'ils ne se réduisent pas à l'eau pour boisson, il peut en résulter de grands désordres. La maladie, dès les premiers instans de son apparition, se trouve excessivement augmentée par l'abus des alimens, par les remèdes stimulans, et par les autres puissances excitantes nuisibles, qui aggravent tous les symptômes. La dureté et la fréquence du pouls, la douleur de tête, et le délire, produisent des désordres vers l'estomac, et dans quelques parties de la poitrine ; ce qui fait naître la difficulté de la respiration. C'est pour cette raison que, pendant la violence de la diathèse phlogistique, il ne faut permettre que très-peu d'alimens, et insister sur les boissons aqueuses, si sur-tout le malade éprouve une soif considérable. Les alimens produisent, dans ces maladies, des nausées, un sentiment de mal-aise, et le vomissement.

Il est de la plus grande importance de bien distinguer si les nausées et le vomissement dépendent encore de la diathèse sthénique, ou s'ils ne

dépendent pas, au contraire, de la diathèse asthénique, qui a déja pris la place de la première. Les nausées et les vomissemens qui ont pour cause la force de la diathèse phlogistique sont de peu de durée, et cèdent facilement aux boissons aqueuses et acidulées, et aux autres moyens débilitans ; et quand même ces symptômes seraient de quelque durée, il serait facile de reconnaître qu'ils ne sont pas encore produits par une faiblesse indirecte, si le pouls n'avait qu'une fréquence médiocre, s'il avait peu perdu de sa plénitude et de sa force, si le stimulus et la matière morbifique se trouvaient diminués après un émétique et un purgatif ; en un mot, si le traitement débilitant continuait de produire d'heureux effets. Mais si les nausées et les vomissemens s'accroissent de jour en jour, si le pouls devient de plus en plus fréquent, si les désordres de l'estomac sont suivis de douleurs dans le bas-ventre, et de déjections liquides, enfin si l'on s'apperçoit clairement que le traitement débilitant devienne nuisible, on peut être assuré que la maladie sthénique s'est changée en une diathèse opposée. L'estomac est doué d'une grande sensibilité ; et lorsque les alimens et les médicamens actifs sont mis en contact immédiat avec lui, ils agissent avec toute leur énergie. La violence de l'excitement produit dans cette partie peut y causer, plus promptement que dans

toute autre, une faiblesse indirecte, qui, en vertu de l'unité de l'excitabilité, se communique facilement au reste du systême. On voit que ces cas exigent du médecin la plus grande prudence (1).

---

(1) J'ai fait observer ailleurs (*Jones, tome I, note* 9) combien il est nécessaire, et en même temps difficile, de juger si une maladie sthénique est encore telle, ou si elle n'a pas déja passé à la faiblesse indirecte. Les moyens indiqués dans le texte sont, sans doute, de la plus grande importance, et peuvent nous guider souvent dans cette distinction. La physionomie du malade peut aussi nous être très-utile dans cette recherche. En effet, l'aspect d'un malade sthénique est tout différent de celui d'un malade asthénique. Le défaut de termes *physionomiques* nous mettrait peut-être maintenant dans l'impossibilité d'exprimer et d'indiquer les traits du visage, et les positions qui ont lieu dans les différentes formes de maladies ; mais ces traits, ces différentes nuances, n'échappent point au coup-d'œil de l'observateur. Il est certain que le médecin se détermine, au lit du malade, pour une méthode plutôt que pour l'autre, sans pouvoir peut-être rendre compte aux assistans, des motifs qui l'ont déterminé. Ces motifs, comme je l'ai dit, sont souvent fondés sur le *tact physionomique*, que tout les hommes possèdent à un degré plus ou moins grand. Cependant, avant de pouvoir établir les bases d'une *pathologie physionomique*, il faudrait que la science physionomique générale, dont les principes fondamentaux viennent d'être posés par le célèbre Lavater, fût plus perfectionnée.

On a dit précédemment que les inflammations qui accompagnent les phlegmasies attaquent presque uniquement les parties externes exposées à l'action immédiate de la chaleur qui est la puissance phlogistique la plus nuisible, soit qu'elle agisse seule, ou précédée du froid. Il faut aussi remarquer que les inflammations attaquent particulièrement les parties les plus sensibles, ou celles qui ont le plus d'excitabilité. De plus, les parties qui ont été attaquées d'inflammation, sont exposées à de plus grands dangers, lorsqu'elles en éprouvent de nouvelles attaques, comme le prouvent les esquinancies réitérées et les rhumes fréquens. (1).

---

(1) Si les adversaires de Brown avaient attentivement étudié sa doctrine, s'ils l'avaient bien entendue, ils se seraient certainement abstenus de faire tant d'objections futiles, et ils en auraient fait d'autres d'une plus grande importance. Le paragraphe présent, qui correspond au N°. 168 des *Élémens de Médecine* de Brown, présente une contradiction, qui peut-être n'est pas seulement apparente. Il est à remarquer, dit-il, que les parties les plus sensibles, ou qui jouissent du plus grand degré d'excitabilité, sont le plus exposées à l'inflammation. Je crois que cette assertion est vraie ; mais comment la concilier avec cette autre proposition qui se trouve dans le même paragraphe? « De plus, les parties qui ont déjà » été le siége de quelque inflammation, sont plus exposées

Il faut distinguer scrupuleusement les inflammations *universelles*, des inflammations produites par un *stimulus local*, ou par une *lésion locale*: c'est pour cette raison que je nomme les premières *universelles*, quoiqu'elles ne constituent

---

» que les autres à s'enflammer de nouveau, comme l'at-» testent les rechûtes fréquentes de ceux qui ont été » attaqués d'esquinancie et de rhumatisme ». Cette assertion est confirmée par une expérience journalière; mais elle est diamétralement opposée à la première. Je m'explique. On sait qu'une inflammation vraie, quelque partie qu'elle affecte, est produite par l'excès des stimulus. La partie attaquée d'inflammation sera donc devenue moins excitable que les autres, puisque tout stimulus consume plus ou moins l'excitabilité, en raison de l'action plus ou moins forte qu'il exerce sur elle. On peut en conclure qu'une partie a d'autant moins de sensibilité, qu'elle a été plus souvent attaquée d'inflammation. Maintenant, s'il était vrai, comme on le dit dans la première proposition, que la partie qui jouit de la plus grande excitabilité fût aussi la plus exposée à l'inflammation, les organes, qui ont été plusieurs fois le siége d'une inflammation, ne devraient retomber que très-difficilement dans cet état, puisque leur excitabilité a été considérablement diminuée. Ces deux propositions ne sont-elles pas évidemment contradictoires? Quelle réponse ferait Brown lui-même? J'ai fait part de cette difficulté à M. Weikard, et je lui ai communiqué, en même temps, l'explication que j'en donne. J'ai eu le plaisir de voir que cet illustre littérateur en reconnaissait l'importance, et l'approuvait.

qu'une partie de la maladie générale, et qu'elles ne soient absolument qu'une portion de la phlegmasie universelle, qui a produit, dans ce cas, sur quelque organe externe, un excitement plus énergique que dans le reste du corps : cette espèce d'in-

---

Voici donc comment j'explique ce paradoxe. Une personne qui a été attaquée une fois de l'inflammation de la gorge, après s'être exposée à une *série* de causes excitantes, peut facilement faire une rechûte, en s'exposant de nouveau à l'action de ces mêmes causes. Si j'ai été attaqué, au carnaval dernier, d'une péripneumonie phlogistique, pour avoir trop dansé, et m'être livré avec excès aux plaisirs de la table, je pourrai être une autre fois plus facilement attaqué de cette maladie, si je m'expose aux causes qui l'ont déja produite. Voilà une des causes qui concourent à la reproduction des mêmes maladies : mais quand une inflammation sthénique, comme celle de la gorge, par exemple, se manifeste pour la deuxième fois, il faut que les causes qui ont donné naissance à cette seconde inflammation aient agi avec plus de force que celles qui ont produit la première. La raison en est claire, puisque la phlogose qui avait affecté cette partie, ayant consumé son excitabilité, il faut un stimulus plus fort pour l'enflammer de nouveau. Mais on pourrait me dire, avec raison, que l'expérience démontre que la moindre cause peut suffire pour réveiller un inflammation, dans les organes qui en ont déja été affectés. En effet, une personne sujette à une erysipèle à la jambe, en est bientôt attaquée, pour peu qu'elle s'expose à l'humidité. Un rhumatisme peut se renouveler, aussitôt que celui qui y est sujet s'expose au froid.

flammation ne précède donc jamais la phlegmasie universelle ; elle en est toujours la suite.

L'inflammation *locale* s'étend rarement au-delà de la partie affectée, à moins que cette partie ne soit douée d'une grande sensibilité. Les parties situées sous les ongles, l'estomac et les intes-

---

Je prie le lecteur de réfléchir ici que ces inflammations réitérées ne sont plus d'une nature sthénique, mais asthénique. L'esquinancie et la péripneumonie pourront être inflammatoires à leur première attaque ; mais il est très-rare, et peut-être même il n'arrive jamais, qu'elles le soient à la quatrième, cinquième et sixième fois, etc. Il en est de même de l'érysipèle, qui, lorsqu'elle est devenue habituelle, n'exige d'autres remèdes que les toniques. Il n'est pas difficile de concevoir comment les inflammations, de quelque partie que ce soit, deviennent asthéniques, si l'on réfléchit que les médecins abusent souvent, dans ces cas, de la méthode débilitante. Cet abus des antiphlogistiques ne diminue pas seulement l'excès de vigueur qui produit l'inflammation, mais il précipite le malade dans un état de langueur, qui favorise, dans la suite, de nouvelles inflammations, bien différentes des premières. Ainsi, pour éviter toute équivoque, et expliquer cette espèce de paradoxe, je dirai que *les parties douées d'une plus grande excitabilité sont plus exposées que les autres aux inflammations sthéniques, et que les parties qui ont été attaquées plusieurs fois de ces espèces d'inflammations, et dont l'excitabilité a été ainsi diminuée, sont plus sujettes aux inflammations asthéniques.*

tins, à raison de leur extrême sensibilité, peuvent, lorsqu'il s'y produit une inflammation, exciter un grand désordre dans tout le corps. La méthode curative doit alors être dirigée vers l'inflammation locale. On fait l'extraction d'une épine enfoncée sous l'ongle ; on réunit les parties divisées par quelque blessure, etc. Dans les maladies *universelles*, il faut remédier à la phlegmasie générale. La douleur de tête dans les maladies sthéniques, la rougeur des yeux, et le délire, sont bien loin de démontrer une inflammation du cerveau ; il est même probable qu'elle n'existe pas dans la maladie qu'on nomme *frénésie*. Si l'inflammation d'un organe aussi délicat, aussi nécessaire à la vie, avait lieu dans ce cas, on ne la guérirait pas aussi facilement par les saignées, les purgatifs, etc ; le délire n'est produit alors que par l'abondance et l'impulsion du sang, qui distend, à un point excessif, les vaisseaux de la tête, et excite, par cette violence, une sensation douloureuse. J'ai déja dit pourquoi les parties internes s'enflamment plus difficilement : on ne trouve souvent aucunes traces, aucuns signes d'inflammation ni de suppuration, dans le cerveau des personnes qu'on disait être mortes de frénésie ; et si quelquefois ces signes se présentent, c'est uniquement dans les maladies asthéniques, et ils sont l'effet de quelque cor-

rosion. J'ai rapporté ailleurs une observation d'un sujet dans lequel je trouvai la moitié du cervelet en suppuration ; il ne s'était cependant manifesté aucun symptôme de frénésie, ni d'inflammation.

On a tort de distinguer la pleurésie de la péripneumonie. Comment peut-il exister une inflammation dans la plèvre, sans que les vaisseaux de la propre substance (parenchyme) du poumon soient affectés, et sans que l'inflammation se communique à ce viscère, *et vice versâ?* L'ouverture des cadavres a pareillement démontré combien cette classification est erronée (1). Nous nous contentons de nommer cette maladie *inflammation de poitrine*, ou *péripneumonie*, et nous comprenons sous cette dénomination, la *pleurésie* et le *carditis*. L'inflammation interne est en raison di-

(1) Mon père, ainsi que plusieurs autres médecins, a démontré qu'on ne doit pas séparer la pleurésie de la péripneumonie, puisqu'il est impossible de les distinguer, et que la première de ces maladies est infiniment rare. J'ai eu occasion de voir un très-grand nombre de malades qui présentaient les symptômes de la pleurésie ; et chez ceux qui ont péri, on a trouvé le poumon constamment enflammé, et non la plèvre. On peut consulter, sur cet objet, l'*Epitome de morbis curandis, tom. II.*

recte de la diathèse phlogistique; la douleur de tête, la plénitude et la dureté du pouls, sont proportionnées à cette diathèse. Lorsqu'une diathèse violente a produit une grande inflammation, il survient dans quelques parties de la poitrine, soit antérieurement, soit postérieurement, soit au dos seulement, une douleur pungitive, accompagnée d'un pouls dur. Cette douleur sera d'autant moins violente et d'autant plus obscure, que la diathèse et l'inflammation seront moins considérables. Le pouls sera cependant dur et fort, mais moins que dans l'autre cas. C'est une erreur de croire que le pouls ne présente de la dureté que dans l'inflammation des parties membraneuses, et qu'il ait de la mollesse quand la substance parenchymateuse du poumon est enflammée.

La péripneumonie est une maladie trop violente pour conserver long-temps le même degré de force: lorsqu'elle est déja avancée, la douleur devient plus obscure et diminue; la respiration, si gênée dans le commencement, se fait avec plus d'aisance et de liberté; et c'est alors que se manifeste cette mollesse du pouls dont on s'est tant occupé, et qui a donné lieu à tant de discussions vagues et inutiles, dans les traités sur la péripneumonie. On expliquera facilement ce changement du pouls

qui a paru si surprenant, et auquel on a attaché tant d'importance, en observant que, si la péripneumonie est négligée, ou mal traitée, sa violence peut produire la faiblesse indirecte, et que la faiblesse directe peut survenir, si l'on abuse de la méthode débilitante. On parlera plus au long, quand il en sera temps, des terminaisons heureuses ou funestes de cette maladie.

Les pustules qui se manifestent dans quelques maladies sthéniques, dépendent des miasmes contagieux répandus dans tout le corps; miasmes qui, ne pouvant s'évacuer par les vaisseaux cutanés, sont retenus sous l'épiderme avec la matière de la transpiration, à laquelle ils s'unissent. C'est la diathèse phlogistique *universelle* fixée plus particulièrement sur les vaisseaux cutanés, qui retient ainsi ces miasmes, et donne naissance aux pustules dont nous venons de parler. Nous expliquerons, dans le chapitre *de la Transpiration*, la manière dont cette diathèse produit cet effet. La production de la petite-vérole et de la rougeole s'explique de même. La chaleur peut encore être la cause la plus énergique de l'augmentation de cette diathèse, qui se manifestera quelquefois dans d'autres parties du corps. C'est ainsi qu'il est assez ordinaire de voir

naître, pendant le cours de ces maladies, et surtout de la rougeole, une affection catarrale qui, assez souvent, dégénère en péripneumonie.

CHAPITRE VI.

Explication des symptômes des maladies asthéniques; ou explication des effets produits par la constitution asthénique.

La diathèse asthénique doit son origine à une diminution d'excitement dans tout le corps vivant, produite elle-même par l'action des forces débilitantes nuisibles. La diathèse asthénique affaiblit toutes les fonctions animales, en trouble quelques-unes, et donne à quelques autres l'apparence trompeuse d'une force plus grande, de manière cependant que tout le corps se trouve, en même temps, réellement affaibli.

Avant que la maladie développe toute la force et toute l'intensité dont elle est susceptible, tous les sens deviennent plus obtus, les mouvemens volontaires et involontaires s'opèrent avec lenteur et inertie, les fonctions intellectuelles perdent leur activité, les affections de l'ame s'affaiblissent, le cœur, les artères et

tous les vaisseaux de la surface du corps se meuvent avec moins de force. Telle est la cause de la pâleur, de la diminution des tumeurs, et de la dessiccation des ulcères. (1) On n'observe

---

(1) Dans la plupart des pathologies, on place le dessèchement des ulcères parmi les causes des maladies, ce qui est absolument contraire à la raison. Les anciens ulcères des jambes font craindre, lorsqu'ils se dessèchent, une maladie qui existe déja, puisque ce n'est qu'à elle qu'on doit l'exsiccation des ulcères. On doit donc regarder ce phénomène comme un effet et non comme une cause de la maladie. Ce qu'on dit ici des ulcères peut s'appliquer à plusieurs autres affections de même nature.

Si l'on voulait même analyser, d'après ces principes, la doctrine des répercussifs, on en reconnaîtrait bientôt la fausseté. Par exemple, une personne attaquée de dartres conservera cette éruption tant que l'excitement restera au même degré; mais si elle s'expose à l'action des causes débilitantes, et que l'excitement en soit considérablement altéré, il sera très-possible que les dartres disparaissent, et qu'elles soient remplacées par une autre maladie, telle que l'épilepsie. La plupart des médecins diront alors que cette nouvelle maladie est due à la répercussion du virus dartreux, et à l'irritation que ce virus a excité sur le système nerveux. N'expliquerait-on pas mieux ce phénomène, en disant que l'action d'une cause débilitante, ayant diminué l'excitement, a fait disparaître la dartre, incompatible avec ce degré de faiblesse, et a produit l'épilepsie? Qu'on suppose maintenant que pour

aucun des signes qui indiquent la diathèse phlogistique. L'abattement et la sensation de lassitude prouvent l'état d'inertie où se trouve le système musculaire. Le défaut de lait et d'humeur séminale annonce la faiblesse des sécrétions. La répugnance à toute espèce de nourriture, le vomissement, et la soif, qui accompagnent souvent ces symptômes, et l'épuisement où se trouve le corps, sont des signes certains de la faiblesse des organes digestifs, et de l'appauvrissement du sang. L'accablement de l'ame, le

---

guérir cette épilepsie, on fasse usage du quinquina et de la valériane, et qu'on parvienne ainsi à *élever* l'excitement au même degré où il était auparavant, que s'ensuivra-t-il? L'épilepsie disparaîtra, et les dartres se manifesteront de nouveau. On ne manquera pas de dire alors que le virus dartreux a été forcé de quitter la masse du sang pour se porter au dehors, et que l'épilepsie a cessé parce que ce virus n'irrite plus les nerfs. Mais qui ne voit la fausseté de ce raisonnement? Entre mille exemples de cette nature que je pourrais rapporter, je me bornerai à en citer un. Qu'un homme soit attaqué d'une érysipèle à la tête, avec une diathèse *sthénique*, un médecin ignorant lui prescrit des remèdes stimulans et l'expose à une atmosphère chaude. Le mal s'accroît à chaque instant, et la diathèse s'elève à un tel degré, que ce ne sont plus les symptômes de l'érysipèle qui se manifestent, mais ceux de la frénésie, ou de ce qu'on appelle *inflammation au*

découragement, et l'affaiblissement des fonctions intellectuelles, se manifestent aussi d'une manière très-évidente dans les maladies dont il est question.

Les maladies asthéniques qui parviennent à un certain degré de violence, sont quelquefois accompagnées de frisson. Ce phénomène est l'effet de la suppression de la transpiration cutanée. Cette suppression elle-même dépend de la faiblesse générale de tout le corps ; faiblesse qui ne permet que difficilement au cœur et aux

---

cerveau. L'érysipèle disparaît; elle est remplacée par le délire, etc. On dira alors que l'humeur érysipélateuse a été répercutée, et qu'elle s'est portée sur le cerveau. Cependant, qu'on appelle un médecin plus sage; il prescrit à l'instant une saignée abondante, et il met en usage les autres moyens antiphlogistiques : le mal diminue bientôt, le délire cesse, et tous les autres symptômes de la frénésie disparaissent avec lui ; mais, la diathèse se trouvant par-là réduite au même degré qu'elle avait au commencement, l'érysipèle reparaît de nouveau. N'est-ce pas là, s'écriera-t-on aussitôt, une preuve évidente que l'érysipèle s'était jetée sur le cerveau, et qu'elle y avait produit une inflammation ? Je laisse au lecteur à m'expliquer ce phénomène d'une manière plus satisfaisante, et à appliquer la même explication à la doctrine des répercussions en général, qui bientôt, selon moi, cessera de figurer dans nos livres de médecine.

artères de pousser le sang avec assez de force dans les différentes parties du corps, et *spécialement* vers la surface de la peau.

Le pouls est faible, petit, mou, et quelquefois très-fréquent, dans les maladies asthéniques. Toutes les fois que la petitesse du pouls permet qu'on sente sa mollesse, on peut être assuré qu'elle dépend de la trop petite quantité et de l'appauvrissement du sang, produits par le défaut d'alimens tirés du règne animal, par l'abus des végétaux, et, en un mot, par une nourriture insuffisante, prise par le malade dans le temps de la prédisposition. La faiblesse et la fréquence du pouls dépendent également des mêmes causes. La mauvaise qualité du pain, un air impur, l'impossibilité de se procurer une nourriture animale et des boissons spiritueuses, l'extrême inertie, ou un travail excessif, telles sont la plupart des causes des maladies malignes qui se manifestent dans les armées, et qui sont également caractérisées par un pouls faible et fréquent.

Il arrive souvent que le pouls, qui avait été fréquent et petit, commence à devenir plus plein et plus dur, sans que, pour cela, la maladie diminue. Cet accident est très-grave ; il indique que l'on a négligé les précautions nécessaires dans le choix et dans l'usage des remèdes excitans ;

tans (1) ; que l'on a abusé des stimulus diffusibles ; et qu'enfin on a joint la faiblesse indirecte à la faiblesse directe, ce qu'il faut chercher à éviter scrupuleusement dans le traitement des maladies. En effet, comme nous l'avons déja observé, l'abondance d'excitabilité, qui constitue la faiblesse directe, ne peut se réduire à de justes bornes que d'une manière lente et graduée ; ou, en d'autres termes, il faut beaucoup de temps pour redonner au corps les forces qu'il a perdues (2). Un traitement trop actif pour-

(1) Les soi-disant Browniens, qui, dans les maladies sthéniques, prescrivent indistinctement les remèdes les plus stimulans, ont pu observer ce phénomène, qu'il est quelquefois même impossible d'éviter, quelque précaution que l'on prenne dans l'emploi des stimulans.

(2) Un journaliste allemand, d'une profonde érudition, en annonçant le livre élémentaire de Brown, qui a tant souffert de l'ignorance des folliculaires, dit que, s'il est vrai que toutes les maladies dépendent d'un excès ou d'un défaut de forces, il doit être facile de les guérir, *ipso facto*, en augmentant ou en diminuant les forces du corps, comme on tend ou comme on relâche une corde de violon. Si ce journaliste et la plupart de ses confrères n'avaient pas fait contre le système de Brown des objections encore plus absurdes que celle-ci, ils mériteraient une critique sérieuse ; mais ce serait absolument perdre le temps. L'illustre Moscati, dans la préface qu'il a mise à la tête des *Elémens* de Brown, a déja exhorté les hommes instruits à ne pas s'en

rait donc rendre la maladie très - dangereuse.

La pâleur de la peau se manifeste lorsque le sang n'est pas pousé, en assez grande quantité, vers la surface du corps ; elle indique la faiblesse du cœur et des artères, et elle a la même origine que la suppression de la transpiration.

La douleur de tête et le délire, qui ont lieu dans les maladies sthéniques, sont produits par l'abondance du sang et par son action trop violente. Dans les maladies asthéniques, au contraire, le mal de tête, les douleurs des articulations, et le délire lui-même, peuvent dépendre d'une quantité de sang trop peu abondante, et du défaut des autres stimulus nécessaires à la santé. Une liqueur spiritueuse, prise à petite dose, ou tout autre remède excitant, peut dans ce cas dissiper ces symptômes. J'ai rapporté ailleurs l'observation d'un enfant que j'ai guéri, par le moyen du vin, du café, et des alimens nourrissans, d'une folie survenue à la suite d'une dyssenterie. Dans des cas moins graves, une douleur de tête peut être calmée par

---

rapporter à ces messieurs. Voici ses expressions : *Librum quem, typis Mediolanensium recusum, in lucem nunc edimus, neque perfunctoriè legere, neque per diariorum commenta cognoscere, sed attentè admodùm considerare, non infrequenter etiam, sedulò opportet meditari.*

le café, ou par un bon repas (1). Ces moyens ne produiraient certainement pas cet effet, si la douleur de tête et le délire étaient causés par une inflammation du cerveau. Quel soulagement pourrait-on attendre des excitans, si le cerveau, cet organe si tendre, si délicat, si sensible, si nécessaire à la vie, était attaqué d'inflammation, affection qui, en général, tend à la destruction rapide des parties sur lesquelles elle se porte? On observe que le degré de plénitude et de distention que le sang produit dans les vaisseaux, degré qui, renfermé dans de justes bornes, entretient la santé, produit bientôt une sensation pénible et douloureuse, s'il est trop fort ou trop faible. J'ai souvent observé qu'une hémorragie était suivie de mal de tête et d'autres douleurs, chez des sujets qui étaient bien éloignés d'être pléthoriques. Les nouvelles accouchées sont souvent exposées à ces douleurs après l'écoulement des lochies.

---

(1) Cette observation, qu'on peut faire journellement, donne lieu à une manière de raisonner assez singulière. Les médecins disent que le mal de tête vient de l'estomac, parce qu'on a observé que la douleur cessait après un bon repas. J'aime mieux le raisonnement de cette vieille qui vous dit : *Votre mal de tête ne vient que de faiblesse; mangez bien, et il cessera.*

La soif et la chaleur sont des symptômes communs aux maladies sthéniques et aux maladies asthéniques. Les orifices des vaisseaux qui tapissent l'arrière-bouche et l'œsophage, ne livrent pas alors passage aux différentes humeurs destinées à lubrifier ces parties. Dans les maladies sthéniques, ces phénomènes sont dus à la contraction des fibres musculaires, et à leur densité qui est une suite de cette contraction. Dans les maladies asthéniques, ils ont pour cause l'atonie que la faiblesse du cœur et des artères produit dans les vaisseaux superficiels, d'où résulte la rétention de la matière de la transpiration et du mucus uni à un fluide aqueux, dont l'excrétion est nécessaire. Un malade affecté d'une indisposition asthénique assez violente éprouvait une soif dévorante, accompagnée d'une grande sécheresse à la gorge; le rum mêlé à l'eau fit disparaître ces symptômes, que rien n'avait pu calmer.

C'est ainsi que la matière de la transpiration est retenue dans les vaisseaux cutanés; et comme elle sert, pour ainsi dire, de conducteur au calorique, et que c'est par son moyen qu'il s'échappe et se dissipe dans l'atmosphère, il se trouve arrêté avec elle, il s'accumule alors sous la peau, et produit la chaleur des maladies asthéniques. La chaleur qui dépend de l'ex-

citement n'existe que dans la diathèse phlogistique, et dans la faiblesse indirecte produite par l'action excessive des stimulus, elle n'a jamais lieu dans la faiblesse directe.

La soif asthénique est précédée d'aversion pour les alimens ; elle est suivie de nausées et de vomissement, quelquefois de douleurs d'estomac, et de plusieurs autres désordres. Le défaut d'appétit est produit par la faiblesse générale du corps ; les fibres de l'estomac ne peuvent alors se contracter d'une manière convenable ; la secrétion du suc gastrique et de la salive ne s'exécute qu'imparfaitement ; et, par conséquent, la digestion est pénible et difficile. Ainsi, dans les maladies qui dépendent d'une grande faiblesse, il ne faut prescrire que de simples bouillons ; on ne commencera à permettre la nourriture animale que lorsque le malade aura recouvré une partie de sa vigueur.

Lorsque les forces vitales ont un degré d'énergie convenable, quand toutes les fonctions animales s'exécutent bien, on éprouve dans tout le corps une sensation agréable, qui se manifeste sur-tout à l'estomac. Il est facile de concevoir qu'une disposition contraire, c'est-à-dire que la faiblesse, le relâchement et l'atonie des vaisseaux secrétoires doivent produire des

sensations pénibles, la soif, les nausées, et un mal-aise général.

Le relâchement, l'atonie, l'amas de matières crues et indigestes, et la distention des fibres de l'estomac, s'opposent au mouvement péristaltique des intestins. Les matières indigestes et corrompues sont alors évacuées par le vomissement qui succède aux nausées produites par l'irritation locale que la saburre, et les crudités excitent dans l'estomac.

La douleur qui se manifeste dans l'estomac, dans les viscères et dans les autres parties du corps, pendant le cours des maladies asthéniques, provient du spasme. La cause de ce spasme est le relâchement des fibres des viscères, qui ne sont pas soumis aux mouvemens volontaires; relâchement qui est augmenté par la saburre de l'estomac et des intestins, par les excremens endurcis et le gaz qui s'en dégage; mais cette matière irritante n'exercerait aucune action, ou, du moins n'en exercerait qu'une très-faible, s'il n'existait dans les fibres un état antérieur de faiblesse. C'est pour cette raison que les remèdes stimulans, en excitant la contraction et la réaction des fibres et le mouvement péristaltique, déterminent la sortie des vents et des matières corrompues. Le vin, les substances aromatiques, l'alkali volatil, et la

teinture d'opium, produisent cet effet sans le secours des purgatifs (1).

La douleur qui accompagne ces spasmes est due à la propriété qu'ont les fibres du corps vivant, une fois affaiblies, de céder de plus en plus à la compression et à la distention qu'elles éprouvent, jusqu'à ce qu'ayant perdu entièrement la faculté de se contracter, elles restent dans un état d'immobilité; ce qui cause une grande douleur dans les fibres douées d'une grande sensibilité. En effet, il n'en est pas des fibres animales comme des corps élastiques: ceux-ci ne reprennent leur ressort que lorsque la force qui les comprime, cesse d'agir; mais celles-là peuvent se contracter, quoiqu'elles éprouvent l'action de la force qui les comprime, ou de la matière qui les distend.

C'est encore à la faiblesse et au spasme que l'on doit attribuer la douleur des muscles et des parties externes soumises à la volonté; l'effort qu'elle fait alors pour mouvoir les muscles, fait communément l'office de stimulus; et c'est dans le rétablissement des forces que consiste le remède. Il y a une autre espèce de douleur plus étendue, qui n'est point

(1) Je me suis déja occupé de cet objet, dans l'ouvrage de Jones (*tome II note* 6).

causée par le spasme, mais par une matière nuisible, produite par la faiblesse, et qui, agissant comme un stimulus local, peut augmenter la faiblesse elle-même, et conduire, à la fin, le malade au tombeau. Cette douleur est causée par des acides, qui dominent quelquefois dans le canal alimentaire, pendant le cours d'une maladie asthénique. La diarrhée, le vomissement, et une infinité d'autres symptômes qui tirent leur origine des premières voies, démontrent la vérité de ce que nous avançons. C'est sur-tout dans le *cholera-morbus* que ces symptômes sont évidens. Il faut alors attaquer le mal dans sa racine. Ce ne sera point par des affaiblissans et des évacuans, mais par le moyen des excitans, qu'on parviendra à se débarrasser de ces acides.

Puisque des humeurs acides produisent de vives douleurs dans les organes internes indépendans de la volonté, n'est-il pas raisonnable de supposer qu'une cause inconnue dépendante de la volonté, peut donner lieu aux douleurs et aux convulsions, dans les organes externes qui lui sont soumis, et qu'il y a de l'analogie entre l'action de cette cause et celle des acides (1) qui existent dans les premières voies. Tous les

(1) Comme ce passage me paraît très-obscur, j'ai cru devoir rapporter la phrase italienne. Je ferai mention ail-

spasmes des muscles, et spécialement le *tétanos*, indiquent la présence d'un état spasmodique; comme les convulsions, et entre autres l'épilepsie, indiquont un état convulsif. L'identité des effets nous fait ainsi conclure qu'il doit y avoir identité de causes, quoi qu'elles nous soient inconnues, et nous indique en même temps le traitement. La douleur interne, causée par des matières corrompues, dépent de la distention et de la faiblesse qu'éprouvent les viscères; celle qui est produite par les acides, dépend également de la faiblesse, et elles se guérissent toutes les deux par des remèdes excitans et toniques. Le spasme a aussi pour cause principale la faiblesse, ou la diminution de l'excitement, et il est produit par une puissance nuisible, qui agit avec plus de

---

leurs du paragraphe latin des *Elementa medicinae* qui lui correspond.

» Nella stessa guisa che gli acidi producono dolore negli » organi interni non soggetti alla volontà; cosi ragion » vuole, che si ammetta come causa del dolore negli » organi externi soggetti alla volontà la presenza di un » che, dipendente della stessa volontà in conseguenza » del quale nascono delle convulsioni, e la di cui ma- » niera dagire sia analoga a quella degli acidi. » Ne faudrait-il pas mieux avouer son ignorance sur la manière dont se produisent les douleurs et les spasmes externes, que de les attribuer à une cause qui dépend de la volonté? (*Note du Traducteur*).

violence qu'à l'ordinaire : il présente une contraction continue, mais faible et défectueuse, plutôt qu'une contraction convenable et énergique. On se guérit aussi par les stimulans. Il est clair qu'on doit raisonner et procéder de la même manière, dans les douleurs et dans les convulsions externes.

La progression de la douleur la plus légère à la plus violente est très-simple et très-facile à concevoir. Prenons pour exemple une personne qui, par excès ou par défaut de forces excitantes, a perdu l'appétit : si les causes débilitantes continuent d'agir, si elle ne prend pas de bouillons, ou d'autres alimens de facile digestion, le défaut d'appétit se changera en aversion pour toute nourriture ; si l'on ne prescrit pas au malade des fortifians et des stimulans, il éprouvera bientôt une soif ardente, un violent desir pour l'eau, et pour tout ce qui est capable de l'affaiblir de plus en plus : les boissons aqueuses abondantes produisent les nausées, et bientôt le vomissement, si on ne les arrête par une certaine quantité de liqueur spiritueuse très-forte. Si le mal fait des progrès, le malade éprouve à l'estomac une douleur âcre, pungitive, et accompagnée d'un sentiment de constriction. Quand la cause morbifique augmente de plus en plus, les malades sont en proie aux tourmens les plus affreux ; les douleurs de

tête sont si atroces, qu'il leur semble qu'on les frappe à coups de marteau. Tous ces désordres, bornés d'abord à l'estomac, se communiquent aux intestins, si l'on n'y remédie promptement. La diarrhée, accompagnée de coliques, se déclare ; ou quand le mouvement des intestins se fait en sens contraire, la constipation et mille autres symptômes fâcheux peuvent avoir lieu. Le vomissement et le mal d'estomac tourmentent alors le malade tour-à-tour. Ce désordre universel peut produire différentes maladies, comme la *dyspepsie*, la *goutte*, la *diarrhée*, la dyssenterie, le *cholera-morbus*, la *colique*, la *passion iliaque*, les *déjections verdâtres* des enfans, les *affections vermineuses*, la *consomption*, l'*atrophie*, et plusieurs autres maladies des enfans ; lesqu'elles sont toutes causées par la faiblesse universelle, qui se manifeste spécialement dans l'estomac, avec perte d'appétit. On peut juger par là combien il est important de ne pas négliger un symptôme tel que le défaut d'appétit, ou de ne pas l'augmenter par un mauvais traitement.

Si la cause débilitante étend son action plus loin, ou si elle franchit les bornes dont nous venons de parler, toutes les parties externes du corps se trouvent affectées sympathiquement, tout le système est affecté de douleurs et de spasmes ; c'est alors qu'on commet les

plus grandes erreurs dans la méthode curative. On soupçonne la présence d'une inflammation occulte, on prescrit des saignées, des purgatifs, et l'on réduit ainsi le malade à l'état le plus déplorable, et même à la mort. Les bons effets des excitans, et les suites funestes des saignées et des autres moyens débilitans, prouvent qu'on prend alors pour inflammation ce qui n'était que spasme ou mouvement convulsif. Souvent la faim seule est suffisante pour exciter des douleurs qui sont calmées par une bonne nourriture. C'est ce qui est confirmé par l'expérience.

On se trompera rarement, si l'on observe bien l'espèce de diathèse qui a précédé. On peut assurer que sur dix personnes qui ont mal à la tête, il y en a neuf qui guérissent par des remèdes excitans (1).

Les maladies asthéniques violentes peuvent, ainsi que les sthéniques, produire, dans les organes nécessaires à la vie, un dérangement des

(1) Il est si rare, du moins dans les environs de Pavie, que le mal de tête soit produit par une cause sthénique, que je ne crains pas d'assurer que sur cent personnes qui éprouvent cette indisposition, il y en a quatre-vingt-dix-sept qui sont dans un état asthénique. C'est cependant le mal de tête qui engage les médecins à prescrire des saignées; et pour comble de malheur, les chirurgiens imitent leur conduite.

fonctions animales, sans qu'on doive admettre l'existence d'une inflammation; ces désordres se font remarquer à la tête dans l'épilepsie et l'apoplexie, au poumon dans l'asthme, à l'estomac et aux intestins dans la colique, la dyspepsie et la goutte. Ces symptômes se manifestent aussi quelquefois dans le poumon, avec des douleurs fixes insupportables, et avec les autres signes de la péripneumonie. Les saignées et les autres remèdes débilitans seraient cependant aussi dangereux, dans ces cas, que les excitans sont utiles. On appelait autrefois cette maladie fausse péripneumonie. J'ai traité un vieillard faible et épuisé, qui était dangereusement attaqué de cette espèce de maladie, et je l'ai guéri avec l'esprit de corne de cerf et d'autres remèdes analogues (1).

Les symptômes qui annoncent le désordre et les dérangemens des fonctions animales sont

(1) J'ai traité, l'hiver dernier, avec un grand succès, par le moyen de l'opium, du camphre et des autres excitans, un grand nombre de péripneumonies nerveuses ou malignes. La terminaison malheureuse de cette maladie, lorsqu'on la traite par les moyens antiphlogistiques, confirme l'excellence de la méthode opposée; c'est ce dont on pourra se convaincre par la lecture d'un ouvrage que je ferai imprimer, sous le titre de *Ratio scholae clinicae ticinensis, cap. IV.*

très-violens dans l'épilepsie, l'apoplexie, et les fièvres. On observe, dans l'apoplexie, l'assoupissement et la somnolence; dans les fièvres, le comavigil, la typhomanie, et les soubresauts des tendons. Les deux premières maladies sont accompagnées de convulsions et de paralysie. J'ai déja donné des preuves très-détaillées, dans mes ouvrages de médecine, que l'apoplexie, loin d'avoir pour cause la force et la plethore, est, au contraire, produite par le spasme et par la faiblesse. Les personnes d'un âge déja avancé, dont la constitution est épuisée, dont le sang est appauvri et peu consistant, qui ont de l'aversion pour les alimens et les digèrent difficilement, sont les plus sujettes à l'apoplexie. Comment peut on, dans ces circonstances, penser à l'abondance du sang? Quelques personnes sont attaquées d'apoplexie, avant d'être parvenues à un âge avancé, quand, après une longue suite d'excès en tout genre, elles sont tombées dans la faiblesse indirecte; leurs solides sont alors énervés, et leurs humeurs appauvries par une vie déréglée et dissolue. L'épilepsie offre également un sang peu abondant et des humeurs altérées; elle a ordinairement pour cause la faiblesse directe.

La fièvre peut être occasionnée par l'une et l'autre espèce de faiblesse; elle est toujours une

maladie de langueur (1) : produite par des causes toutes débilitantes, elle produit, à son tour, une longue suite de maux asthéniques ; elle ne peut être guérie que par les excitans. Ces mêmes moyens remédient aussi quelquefois à d'autres affections antérieures, et c'est à tort qu'on en attribue la guérison à l'effet salutaire de la fièvre (2).

(1) Personne ne doit être surpris de nous voir ranger toutes les fièvres dans la classe des maladies de faiblesse, puisque l'affection qu'on appelait fièvre inflammatoire, n'est plus mise au rang des maladies fébriles, et qu'elle est placée parmi les pyrexies.

(2) Plusieurs médecins attribuent aux fièvres, et surtout aux fièvres intermittentes, une force capable de produire des effets salutaires. Cette opinion me paraît aussi ridicule que dangereuse. La fièvre est une maladie, et une maladie ne peut jamais être salutaire. Cette proposition est un axiôme, et n'a besoin d'aucune preuve. Je connais beaucoup de personnes qui, à la suite de fièvres intermittentes, ont éprouvé des accidens terribles ; mais je ne me souviens pas qu'elles aient guéri chez aucun malade une affection antérieure. Il est possible, sans doute, qu'un homme attaqué déja de dérangemens de l'estomac soit affecté d'une fièvre tierce, qu'on lui prescrive le quinquina, et que ce remède guérisse en même temps et la fièvre et le dérangement d'estomac qui lui était antérieur. Doit-on en conclure que la fièvre a guéri ce mal? Quant à moi, j'attribue plutôt au quinquina la guérison de ces maladies, et je suis persuadé que plusieurs de mes lecteurs seront de mon avis. Mais

Parmi les signes qui indiquent le désordre des fonctions animales, on distingue certains symptômes qui attaquent particulièrement la tête, comme la migraine, souvent très-violente dans

enfin qu'est-ce que la fièvre? On n'a pu jusqu'ici répondre à cette question; on ne pourra, selon moi, jamais y répondre, du moins dans le sens absurde que les nosologistes attachent à ce mot. Les médecins qui attribuent à la fièvre un effet salutaire, se la représentent sans doute comme un animal placé dans notre corps, et qui tantôt met de l'ordre et de l'harmonie dans nos fonctions, et tantôt y jette le trouble et la confusion. Ceux qui admettent une matière fébrile, s'en forment une idée à peu près semblable. Pour moi, je puis assurer qu'à l'exemple de plusieurs célèbres médecins, je cherche à guérir sur-le-champ toute espèce de fièvres, et que cette conduite m'a toujours réussi. Pourquoi laisser souffrir un malade, pendant plusieurs accès de fièvre quarte, quand on peut les prévenir? Est-ce parce que la fièvre s'adoucit, et va en diminuant? Mais cette assertion, fondée sur l'idée ridicule qu'on s'était formée de la fièvre, est démentie par l'expérience, qui nous apprend journellement que les fièvres intermittentes récentes sont plus faciles à guérir que les invétérées. Si ces raisons, et tant d'autres qu'on pourrait rapporter, faisaient une assez forte impression sur l'esprit des médecins pour leur faire abandonner leurs idées sur l'effet salutaire de la fièvre, la société en retirerait deux grands avantages: le malade se trouverait plutôt délivré des accès qui le tourmentent; en second lieu, on épargnerait beaucoup de remèdes, puisqu'il en faut moins, comme je l'ai déja dit, pour guérir une fièvre récente

les

les fièvres, le délire dans le cas de faiblesse, et l'affaiblissement des fonctions intellectuelles. Dans les maladies accompagnées d'une extrême faiblesse, le délire est quelquefois si violent, qu'il produit des effets infiniment supérieurs aux forces naturelles du malade. Ce phénomène paraît assez souvent vers la fin des *typhus*, ou de ce qu'on appelle fièvre maligne. On craint alors une inflammation, on ouvre la temporale et la jugulaire, on applique les vésicatoires, on tient le malade dans l'obscurité, on recommande le plus grand silence, on éloigne de lui tout ce qui pourrait lui procurer le plus léger stimulus, et on le conduit ainsi paisiblement au tombeau. Tout ce qui possède une force stimulante, et soutient l'estomac et les vaisseaux, convient dans cette circonstance. La faim, le chagrin, la crainte, l'eau bue en trop grande abondance après

---

qu'une fièvre invétérée. Laissons donc aux panégyristes de la fièvre le soin d'en relever les avantages, et contentons-nous de celui de la guérir. Je ne saurais, cependant, me lasser d'admirer le talent de ceux qui ont écrit, sur les effets salutaires de la fièvre, une dissertation qui a été couronnée par une académie littéraire; ils avaient eu raison de faire l'éloge de la fièvre, puisqu'elle leur a été réellement très-utile. (On peut consulter l'ouvrage *Metzger suber die vortheile de fieber.*)

qu'on s'est enivré, et des hémorragies considérables, ont souvent causé de semblables délires qui quelquefois sont de longue durée. Le froid, qui, porté à un degré très-violent, affaiblit toutes les fonctions, produit aussi le délire avant de causer la mort. Il y a donc une espèce de délire qui dépend de la faiblesse, et qu'on doit traiter par les excitans, et non par des saignées, des purgatifs et d'autres débilitans.

Nous admettons de plus une *inflammation asthénique* qui ne diffère pas de la maladie produite par un sang trop peu abondant, et par la *soustraction* des autres stimulans. Cette espèce d'inflammation tend directement à la gangrène; et dans l'ouverture des cadavres, elle sauve souvent la réputation des médecins, qui, s'imaginant qu'il existe une inflammation occulte ou manifeste, ont prescrit des saignées, quoique la maladie ne présentât pas le moindre signe d'une inflammation sthénique. Comme ces médecins triomphent alors! avec quelle satisfaction ne démontrent-ils pas aux ignorans la nécessité de leurs saignées, lorsqu'ils peuvent découvrir dans les intestins quelques taches gangréneuses! C'est sur-tout dans les grandes villes et chez les personnes d'un rang distingué, que ces homicides sont plus fréquens.

Les inflammations *asthéniques* se distinguent,

ainsi que les *sthéniques*, en *universelles* et en *locales*, et il est important de ne pas les confondre. Par exemple, l'angine ulcéreuse et gangréneuse appartient à la classe des inflammations *asthéniques universelles*, et l'anthrax à celle des inflammations *asthéniques locales*.

La première espèce d'inflammation n'est autre chose qu'une diathèse asthenique, plus violente dans une partie du corps que dans tout le reste du système. Cependant la diathèse asthénique subsiste dans tout le corps, avec cette différence que, dans la partie enflammée, l'excitement est beaucoup plus faible que dans les autres. L'illustre Moscati, avant que la nouvelle doctrine fût connue, regardait l'angine polypeuse des enfans (*cinanche stridula*) comme une maladie asthénique, puisqu'il la traitait avec les stimulans; le même pense aussi que les maladies puerpérales dépendent en général de faiblesse.

L'inflammation *sthénique* a pour cause une trop grande abondance de sang, qui distend excessivement les vaisseaux de la partie affectée. L'excitement s'accroît en raison du stimulus que produit la distention; de là, des contractions plus énergiques et réitérées, qui produisent la diminution du diamètre des vaisseaux. Le sang ne circule alors qu'avec peine, et il ne peut

passer dans des canaux trop contractés, et dont la cavité se trouve trop diminuée, sans exciter une sensation douloureuse. Cette diathèse sthénique règne dans tout le système musculaire, soit qu'il soit enflammé ou non; mais il y a quelques parties qui sont plus vivement affectées que d'autres.

L'inflammation asthénique elle-même dépend d'une trop grande abondance de sang dans une partie, quoiqu'il soit en trop petite quantité dans le reste du système : dans ce cas, les vaisseaux de la partie enflammée sont dans un état d'atonie qui donne au sang la facilité de s'y amasser en plus grande quantité ; et de là, la distention, la douleur et la rougeur, comme dans l'inflammation sthénique. On doit, dans ces circonstances, chercher, par le moyen des excitans actifs, à réveiller l'action des fibres musculaires, ranimer la circulation du sang dans des vaisseaux dépourvus de toute contraction, et à les délivrer du poids qui les accable. On doit ensuite se proposer de remplir les vaisseaux de bons sucs, et d'augmenter la masse du sang par le moyen des bouillons, et, quand les forces seront devenues plus considérables, par des nourritures animales bien préparées.

On doit mettre au nombre des maladies asthéniques les inflammations goutteuses, puisque la diathèse asthénique règne alors dans tout le sys-

tême. C'est pour cela que le vin pur, ou l'eau mêlée avec le vin, ont quelquefois guéri, en peu d'heures, les paroxysmes les plus terribles, et ont permis aux malades de marcher comme à l'ordinaire. Un vieux médecin qui, d'après ses idées bizarres, voyait la corruption des humeurs dans toutes les fièvres, et n'employait d'autres remèdes que les prétendus *antiseptiques*, regardait l'esprit de vin rectifié comme le meilleur *antiputride*, et d'après cela on croira facilement qu'il attribuait la goutte à la corruption des humeurs. Ce médecin ayant été attaqué d'un accès de goutte, bassina continuellement ses pieds avec de l'esprit de vin rectifié, avec un tel succès, que, dans un jour ou deux, le mal disparut. On suivit sa méthode avec le même avantage chez un autre goutteux. Ce traitement, adopté d'après une fausse théorie, peut prouver que l'inflammation qui existe dans la goutte est de nature asthénique; ce n'est donc pas comme antiseptique, mais comme stimulant, que l'esprit de vin est utile dans cette maladie.

La petite-vérole ordinaire et bénigne a un caractère phlogistique; elle exige des remèdes débilitans, comme le froid, les évacuans, et la diète végétale. Si l'on expose le malade à la chaleur, l'exanthême peut devenir confluent; l'action excessive de la chaleur agit alors comme

un stimulus local, change la constitution sthénique en asthenique, en produisant la faiblesse indirecte, et peut conduire promptement le malade au tombeau. On remédie à cette inflammation varioleuse asthénique, en appliquant au corps un degré convenable de chaleur et de tous les autres excitans. Les débilitans, qui eussent été avantageux dans la petite-vérole discrète et bénigne, seraient très-dangereux dans ce cas. La petite-vérole sthénique tend à la suppuration; la seconde tend à la gangrène et à la mort.

Les bubons et l'anthrax, qui accompagnent souvent la peste, et quelquefois le typhus, sont produits par les miasmes contagieux introduits dans le corps, et retenus avec la matière de la transpiration sous l'épiderme. Tous ces symptômes sont une suite de la faiblesse générale du système, et sur-tout de celle du cœur et des artères. C'est par cette raison que, pendant le cours de la prédisposition, où la transpiration a encore lieu, on n'observe ni bubons ni anthrax; il en est de même, lorsque la mort enlève rapidement le malade, presque au même instant qu'il est attaqué, ou lorsque des stimulus convenables, actifs, et employés de bonne heure, préviennent le danger.

La matière de la transpiration supprimée

par la diathèse sthénique ou asthénique, fixe sous la peau toutes les particules âcres et nuisibles, qui doivent s'échapper avec elle. Ces matières acquièrent, par leur séjour, une qualité plus acrimonieuse et elles occasionnent des inflammations ou des exanthêmes sthéniques ou asthéniques de différentes espèces, suivant la constitution du corps : il se manifeste dans l'angine gangréneuse un exanthême rougeâtre, comme dans la fièvre scarlatine.

La diathèse asthénique, qui domine alors dans le système, arrête sous l'épiderme la matière de la transpiration et les différentes molécules qu'elle devait entraîner avec elle. C'est la même cause qui rend quelquefois l'éruption de la petite-vérole abondante et dangereuse. La petite-vérole discrète et bénigne aurait facilement cédé à l'action du froid et des autres débilitans : mais lorsqu'elle devient maligne, il ne faut plus insister sur la méthode antiphlogistique ; on doit aussitôt chercher à ranimer les forces par les stimulus les plus pénétrans. Un traitement différent rend la mort inévitable.

La chaleur n'appartient point exclusivement aux pyrexies phlogistiques ; elle peut accompagner plusieurs maladies qui dépendent de la faiblesse. On éprouve aussi, dans la prédisposition aux

maladies, une chaleur plus considérable que dans l'état de santé. La diminution de la chaleur, et une température que l'on pourrait nommer froide, si on la comparait à celle de l'état morbifique, sont les signes les plus certains que la maladie est à son déclin.

La température de notre corps n'est naturelle que dans le cas où nous ne sommes, ni dans une diathèse sthénique, ni dans une diathèse asthénique. La chaleur augmente et se répand également dans tout le corps, à mesure que s'accroît l'excitement: mais plus cet excitement est considérable dans les vaisseaux cutanés, plus les orifices des vaisseaux exhalans sont diminués; alors la matière de la chaleur est retenue avec celle de la transpiration. La chaleur s'accroît aussi dans le cours d'une maladie asthénique. La diminution d'excitement, qui a lieu dans ces maladies, produit, à la vérité, au commencement, une augmentation de diamètre dans l'orifice des vaisseaux exhalans: mais bientôt la faiblesse et l'inertie dans lesquelles tombent tous les vaisseaux, et sur-tout ceux qui sont destinés à la transpiration, ne permettent plus à cette matière ni au calorique de s'échapper; de là l'augmentation de la chaleur.

Dans les maladies où la faiblesse est peu considérable, on observe quelquefois une chaleur

inégale dans les différentes parties du corps. Celui-ci ressent de la chaleur aux mains ; celui-là en éprouve plus particulièrement aux pieds. Ce phénomène a lieu toutes les fois que les puissances affaiblissantes agissent avec plus de force sur une partie que sur une autre. On doit mettre au nombre de ces puissances et des effets qui en résultent, le froid, la chaleur, la fatigue, la sueur visqueuse et froide, etc.

Lorsque les pieds ont été affaiblis par la goutte, ou de quelque autre manière, on éprouve en marchant de la douleur et un sentiment de cuisson à la plante des pieds. Ce phénomène est vraisemblablement causé par la suppression de la transpiration, que le froid produit dans cette partie. Aussi les fatigues, le froid lui-même, et tous les affaiblissans, augmentent-ils ces symptômes, auxquels on peut remédier par le repos, la chaleur, et par les remèdes excitans.

Si, dans les maladies de faiblesse, le froid succède à une chaleur extrême, s'il se fait sentir d'abord aux parties externes, et bientôt successivement aux parties internes du corps, c'est un mauvais signe. La faiblesse est alors portée à un tel point, que le mouvement, qui s'était ralenti par degrés dans les vaisseaux, cesse tout-à-fait.

J'ai observé plus haut que, dans les maladies

phlogistiques très-aiguës, l'excitement produisait à la fin une altération des fonctions animales ; mais cet effet ne doit nullement être attribué à une action débilitante. J'ai également avancé qu'il arrive souvent que les maladies asthéniques nous offrent en apparence, malgré la diminution d'excitement, une augmentation d'énergie dans les fonctions animales. Nous allons tâcher de rendre raison de ces deux phénomènes.

On observe quelquefois, dans la péripneumonie, la frénésie, et dans le rhumatisme aigu, une telle diminution de mouvement dans les organes soumis à la volonté, que le malade ne peut mouvoir ni les pieds ni les mains ; on ne peut cependant pas dire que cette diminution de mouvement dépende de la faiblesse ou d'un défaut d'excitement, puisqu'on ne doit employer dans le traitement de cette maladie que les affaiblissans, et qu'on doit éviter avec le plus grand soin les stimulus et les toniques.

Au contraire, dans les maladies asthéniques graves, les mouvemens volontaires et involontaires présentent quelquefois l'apparence d'une force excessive, et d'une augmentation d'excitement très-considérable, de manière à en imposer et à faire croire qu'ils sont produits par un accroissement réel de vigueur dans tout le

système. Qu'on se rappelle les phénomènes qui se manifestent quelquefois, dans la *dyspepsie*, la colique, la dyssenterie, la goutte, le vomissement et le ténesme, ou ces fortes contractions musculaires qui accompagnent le tétanos, les spasmes, les convulsions et l'épilepsie. Les excitans sont les seuls remèdes utiles dans ces maladies, pourvu qu'on ne les donne pas à des doses capables de produire la faiblesse indirecte, et que leur usage soit renfermé dans les bornes que l'on doit se prescrire dans le traitement de la diathèse asthénique. C'est donc l'excès et non le défaut d'excitement, qui est la cause des spasmes et des convulsions. On attribuait autrefois ces symptômes au cours trop précipité du fluide nerveux et à son influence excessive, aux écarts du principe vital, ou à un défaut d'équilibre de la force nerveuse; et comme on avait observé que l'opium pouvait calmer ces affections, on attribua à ce remède une propriété calmante et sédative. Brown, au contraire, regarde l'opium comme un stimulant très-actif. Je donnerai dans la suite mon opinion sur cet objet.

Il se déclare quelquefois, dans le cours des maladies, quelque hémorragie extraordinaire: celles du nez ont lieu sur-tout dans les affections phlogistiques. On s'est singulièrement oc-

cupé de ce phénomène. Il n'annonce rien autre chose que la diminution prochaine de la diathèse sthénique et la tendance de cette même diathèse à la faiblesse indirecte : c'est ce qui a donné lieu aux observations que les médecins ont faites, à cette époque, sur le changement du pouls, qui acquiert alors plus de souplesse ; et c'est sur ce phénomène qu'on a voulu, il y a quelque temps, fonder un nouveau système, qui, graces au ciel, n'a pas tardé à tomber dans l'oubli avec tous les autres signes artificiels du pouls. (1)

Cependant cet état, ou cette tendance à la faiblesse indirecte, diminue bientôt, et le malade ne tarde pas à recouvrer la santé ; mais si, sous le prétexte spécieux de seconder les efforts de la nature, on avait alors l'imprudence de prescrire des purgatifs et des sai-

(1) Je pourrais citer en Europe plusieurs villes considérables dont les médecins, qui d'ailleurs jouissent d'une réputation et d'une estime méritées, attachent une grande importance à ces différentes modifications du pouls. Il n'est pas rare de les entendre parler de pouls hépatique, splénique, etc. Pour moi, qui n'ai jamais pu observer par moi-même la vérité des prédictions fondées sur ces différences du pouls, je crois devoir suspendre mon jugement sur leur réalité, et avouer à cet égard toute mon ignorance.

gnées, une telle conduite produirait plusieurs autres symptômes de faiblesse, et ferait dégénérer l'hémorragie en une maladie réelle.

Les hémorragies abondantes et long-temps continuées du nez, de l'utérus, et le flux hémorroïdal, sont toutes des maladies de langueur. Quelquefois, il est vrai, la cause originaire de l'hémorragie est l'abondance du sang, qui distend excessivement les vaisseaux, et produit la faiblesse indirecte; mais il est rare que les hémorragies soient dues à cette cause, et alors les moyens affaiblissans la rendent plus dangereuse. Brown démontre fort au long que ce n'est pas à l'abondance du sang, mais au contraire à sa trop petite quantité, que l'on doit attribuer les hémorragies considérables et chroniques. L'expérience m'avait déja enseigné depuis long-temps, que ces maladies, sur-tout chez les femmes, devaient être traitées avec le vin, les toniques et la limaille de fer. J'ai souvent soulagé un hémoptisyque, en lui faisant prendre un *verre de rum.* Un jeune homme attaqué de grandes palpitations de cœur, et d'une hémorragie du nez très-abondante, ne put être soulagé que par le laudanum liquide et la liqueur anodine d'Hoffmann. Un petit-maître, d'une faible complexion, disait un jour à table qu'il avait été obligé de s'interdire le vin et le

café, parce qu'il était très-sujet à des hémorragies du nez. C'est par l'usage du café, lui répondit sérieusement une autre personne, que je me suis entièrement délivrée de ces hémorragies. Je gardai le silence, et je me contentai d'applaudir intérieurement à cette réponse. Quelles sont les personnes les plus sujettes aux hémorragies ? Ce sont presque uniquement celles qui sont d'une constitution faible, d'une figure pâle, qui usent de mauvaises nourritures, et font de mauvaises digestions. On observe encore que ces hémorragies entraînent à leur suite une foule de maux qui dépendent de la faiblesse, qu'elles sont accompagnées d'un pouls petit et fréquent, comme cela arrive dans les maladies asthéniques, et sur-tout dans les fièvres. Aussitôt que les hémorragies paraissent, on a malheureusement recours aux saignées. Aussi est-il rare que les malades recouvrent la santé, sans éprouver les suites funestes de cette méthode. Je pourrais en citer une foule d'exemples.

Si une personne est attaquée d'une toux qui, après avoir été d'abord sèche et pénible, devient par la suite plus humide et plus facile, si l'enrouement diminue, si elle éprouve à la poitrine des douleurs vagues, s'il n'y a point de vomissemens, ou s'ils ne se déclarent qu'à la

suite des mouvemens convulsifs de la toux qui tend à se terminer par l'expectoration, de sorte que, ce dernier effet obtenu, le vomissement ne revienne plus; si, du reste, les forces se soutiennent; si le pouls continue à être fort, plein, et plus ou moins dur, sans s'élever cependant beaucoup au-delà de sa fréquence naturelle, cet état présentera une diathès phlogistique causée par la chaleur et les autres stimulus; à laquelle on remédiera avec succès par le froid, l'eau froide, et les autres débilitans. Ces symptômes, qui se manifestent alors à la poitrine, sont dus à la diathèse sthénique, qui subsiste dans toute l'étendue du corps, mais qui se porte *spécialement* vers cette partie. C'est ainsi qu'on doit traiter tous les catarres secs et aigus, sur-tout ceux qui se manifestent dans la rougeole. Il en est de même des catarres épidémiques causés par la contagion. L'eau froide, pour toute boisson, produit, dans ce cas, les plus heureux effets. J'ai reconnu la vérité de cette observation, et je l'ai soutenue il y a plus de vingt ans. J'avais coutume de prescrire, dans les catarres, l'eau froide, la crême de tartre et une nourriture végétale.

L'usage continu du vin a guéri la toux chez plusieurs personnes, tandis qu'il l'a rendue plus violente chez d'autres. Dans le premier cas, la

toux était asthénique ; elle est devenue sthénique par le moyen d'une boisson abondante et généreuse : dans le second cas, la diathèse était phlogistique, et l'usage du vin n'a fait qu'en augmenter la violence. Si une personne éprouve une toux fréquente, avec ou sans enrouement ; si son tempérament est faible et épuisé ; si le pouls ne présente ni plénitude ni dureté, mais une fréquence extraordinaire ; si cette affection a été précédée par des causes capables de produire la faiblesse indirecte, telles que l'ivresse ou une vie débauchée, ou la faiblesse directe, comme la saignée, le froid, etc, on peut alors assurer que la toux est asthénique, et qu'elle doit se traiter par les remèdes excitans. Pendant la durée de cette toux humide, l'expectoration peut devenir très-abondante ; cet effet est produit par la faiblesse directe ou indirecte, qui diminue l'excitement de tout le corps, affaiblit généralement le système, et spécialement les artères qui sont éloignées du centre, et plus particulièrement encore les vaisseaux exhalans. Si le mal n'a pas fait de trop grands progrès, s'il a pour cause la faiblesse directe, sa guérison est facile. On peut souvent, dans ce cas, guérir par le moyen des stimulans des maladies qu'on prenait pour des phtysies. Le traitement est très-difficile, lorsque la maladie dépend de la faiblesse

blesse indirecte ; car, quoique cette faiblesse soit produite par l'action excessive des stimulans, c'est cependant aux remèdes de la même classe, mais administrés avec sagacité, qu'il faut alors avoir recours. Les stimulus diffusibles ont souvent réussi dans ces cas (1).

CHAPITRE VII.

De la Transpiration.

Toutes les parties de notre corps, tant externes qu'internes, sont humectées et lubrifiées par la transpiration d'une vapeur aqueuse. Le système vasculaire se termine par des vaisseaux d'une

(1) Je regarde la phthisie comme une maladie incurable ; bien entendu que je ne parle que de l'espèce de phthisie produite par une lésion organique du poumon. Je suis persuadé que dans ce cas la méthode de Salvadori sera inutile. Mais lorsque les symptômes de la phthisie, au lieu d'être produits par un vice local, dépendent de l'affaiblissement et du relâchement du poumon, un régime tonique sagement administré peut alors rétablir la santé. Le lecteur peut consulter, sur cet objet important, l'ouvrage du docteur Franks (*Observations on animal life, etc.*) : il y trouvera une note très-judicieuse du docteur *Bertoloni*, qui vient de donner une traduction italienne de cet ouvrage.

grande ténuité ; et c'est par leurs extrémités que transsude cette humeur. Le mouvement des humeurs dans les petits vaisseaux et dans leurs orifices dépend sans doute de la force du cœur et des grands vaisseaux ; mais, outre cela, ces petits vaisseaux doivent jouir d'une énergie vitale particulière.

Les parties internes conservent toujours le même degré de température : aussi la transpiration qu'elles éprouvent n'est-elle que très-rarement sujette à ces désordres si fréquens à la surface externe du corps, qui est continuellement exposée à l'action violente du chaud et du froid, et aux dérangemens qui en résultent. Ce que nous venons de dire des parties internes ne doit pas s'appliquer au canal intestinal : comme il est doué d'une très-grande sensibilité, et exposé à l'action des stimulus locaux, la transpiration ou la transsudation des humeurs y est quelquefois trop abondante, quelquefois presque nulle ; ce qui produit la constipation et la diarrhée.

On peut regarder comme parties externes l'arrière-bouche et l'estomac ; ces organes sont en bon état et convenablement lubrifiés, toutes les fois que les vaisseaux exhalans remplissent bien leurs fonctions : mais leur excrétion et leur transsudation peuvent pécher par excès ou par défaut ; dans le premier cas, il y aura surabon-

dance d'humeurs et de mucosités ; dans le second, il y aura sécheresse et soif. Il en est de même de la surface externe du corps : elle devient sèche et rude toutes les fois que la transpiration s'y supprime ; et si cette transpiration devient excessive, elle produit la sueur, le relâchement et la faiblesse.

La matière de la transpiration sera en raison des humeurs de notre corps ; elle peut donc être aqueuse, âcre ou visqueuse, et ces différentes qualités peuvent varier suivant les différentes circonstances. L'odeur seule de la transpiration suffit pour distinguer la brune de la blonde. J'ai observé du sel sur la chemise d'un ouvrier qui était exposé constamment, et sans aucun autre vêtement, à toute l'ardeur du feu d'une verrerie. La saveur de la sueur indique aussi souvent quelque chose de salin.

La matière de la transpiration jouit de la propriété singulière de servir, pour ainsi dire, de conducteur au calorique superflu qui s'échappe de nos corps et qui s'exhale ensuite dans l'atmosphère : il paraît qu'elle entraîne aussi par cette voie différentes molécules étrangères à notre corps. La vapeur aqueuse, en s'unissant en quelque sorte avec la matière de la chaleur, lui fournit un moyen de s'échapper, comme le prouvent les bains de vapeurs usités en Tur-

quie et en Russie, et dans lesquels l'eau s'attache à la surface du corps en très-grande quantité, et comme le démontre également l'espèce de rosée qu'on observe l'hiver sur les carreaux des fenêtres des chambres échauffées et habitées. Le calorique traverse le verre; mais la vapeur aqueuse, plus grossière, y reste attachée sous la forme de gouttelettes. L'air et le froid parviennent, dans ce cas, à fixer la vapeur, et à en séparer une partie du calorique qu'elle contenait.

Les fumigations aromatiques, usitées en Asie dans les bains de vapeurs, sont une nouvelle preuve que l'eau réduite en vapeurs aime à se charger de molécules étrangères, et à les porter avec elle. C'est lorsque les fleurs ont été humectées par la rosée ou par le serein qu'elles affectent le plus agréablement l'odorat.

Pour que la transpiration se fasse régulièrement sur toute la surface du corps, il faut que le cœur et les artères soient doués d'une énergie convenable, et que l'excitement des vaisseaux cutanés soit fixé dans de justes bornes. Un excitement excessif peut supprimer ou du moins diminuer la transpiration; c'est ce qui arrive dans les maladies inflammatoires. Le même effet peut être produit par un excitement trop faible. Un excitement énergique, sans être excessif, maintient la transpiration.

Si la transpiration est arrêtée, les différentes parties hétérogènes et acrimonieuses, les miasmes contagieux eux-mêmes, auxquels elle servait de véhicule, ne pouvant plus s'échapper, restent sous l'épiderme, s'y accumulent, y contractent par leur séjour plus d'acrimonie et de malignité, et produisent enfin des effets analogues à leurs différentes propriétés. Telle est la cause des exanthêmes, de la chaleur âcre et brûlante, etc. Souvent, à la suite de quelques excès dans le régime, nous ressentons un certain mal-aise, la transpiration se trouve bientôt dérangée, nous sommes obligés de nous mettre au lit, et nous éprouvons au visage et sur tout le corps un sentiment de chaleur brûlante qui ne cesse que lorsque, la transpiration s'étant rétablie sur toute la surface du corps, le calorique qui était retenu sous la peau peut s'échapper avec elle et se perdre dans l'atmosphère.

Les couvertures épaisses, dont nous nous enveloppons quelquefois dans notre lit, ne permettent pas au calorique qui s'échappe de notre corps de se perdre dans l'atmosphère, et nous éprouvons alors un sentiment de chaleur. C'est ainsi que la matière de la chaleur, arrêtée sous la peau, où elle n'éprouve aucune altération de l'air ni du froid, produit en nous un sentiment beaucoup plus vif de chaleur et d'âcreté.

On peut concevoir facilement les suites funestes qui résultent de la suppression de la transpiration dans les maladies sthéniques et dans les maladies asthéniques.

On peut aussi maintenant expliquer l'origine des frissons qui ont lieu lorsque la transpiration commence à se supprimer ; et quand cette suppression continue et devient plus considérable, on voit clairement que l'accumulation de calorique qui doit en résulter peut produire la sensation de chaleur et de cuisson qui se déclare dans la suite. Lorsque les miasmes contagieux qui ont pénétré dans le corps, ne sont pas évacués par la transpiration, ils produisent différentes espèces d'exanthêmes.

On ne doit pas oublier que j'ai rangé, au commencement de cet ouvrage, les différentes excrétions dans la classe des puissances excitantes : ainsi la semence et le lait peuvent stimuler l'action vitale des vaisseaux qui les renferment; ainsi la matière de la transpiration stimule les vaisseaux cutanés, et réveille leur activité, pourvu qu'ils jouissent encore du degré d'excitabilité convenable; elle peut aussi exciter la démangeaison et le besoin de faire de l'exercice.

Si une chaleur modérée agit extérieurement sur la peau, elle accroît l'excitement à un de-

gré convenable, elle ranime l'activité des vaisseaux, et elle produit ainsi une transpiration plus abondante. C'est pour cette raison que la chaleur, administrée avec prudence, est un excellent remède, même dans les maladies sthéniques, lorsqu'elles commencent à perdre de leur force. La sueur que cette chaleur excite alors, délivre les malades d'une quantité surabondante de calorique, et de plusieurs autres matières nuisibles.

Si une chaleur externe et modérée ouvre les orifices des vaisseaux exhalans, et augmente leur activité, il n'en est pas de même lorsqu'elle est trop considérable, ou qu'elle agit pendant long-temps; elle diminue alors la force et la densité des fibres vasculaires; elle agrandit le diamètre des vaisseaux, et produit une faiblesse indirecte générale : c'est ainsi que les habitans des pays chauds sont épuisés par des sueurs excessives, et sont obligés, pour prévenir les suites funestes d'une trop grande chaleur, de prendre une grande quantité de liqueurs spiritueuses, ou d'autres substances excitantes (1).

(1) Dans plusieurs provinces d'Allemagne, les habitans de la campagne, exposés dans leurs travaux à la chaleur la plus vive, mêlent de l'esprit de vin à l'eau qui leur sert de boisson, et parviennent, par ce moyen, non-seu-

Les sueurs et les diarrhées colliquatives qui accompagnent certaines fièvres sont produites par la même cause.

Enfin, si un homme attaqué d'une maladie asthénique, comme la petite-vérole confluente, les fièvres malignes, etc., éprouve déja une suppression de transpiration, produite par la faiblesse, on peut assurer, dans ce cas, que la chaleur, loin d'être de quelque utilité en ouvrant les orifices des vaisseaux, ne peut au contraire que produire des effets dangereux, en affaiblissant de plus en plus les fonctions du système vasculaire, et en déterminant ainsi la faiblesse indirecte.

L'excitement augmenté dans les maladies sthéniques, peut facilement déterminer la suppression de la transpiration; les fibres des vaisseaux se contractent alors plus fortement, elles acquièrent plus de densité et de force : de là le resserrement des orifices des vaisseaux cutanés.

---

lement à arrêter les sueurs excessives qui les accablent, mais encore à se rafraîchir réellement. Un assez grand nombre de paysans attaqués de fièvre nerveuse, et auxquels je prescrivais, dans l'hôpital de Pavie, une semblable boisson, lui attribuaient une propriété rafraîchissante, et me priaient instamment de la continuer. L'esprit de vin rafraîchit donc dans certains cas.

La matière de la transpiration, et les différentes molécules qui devaient s'échapper avec elle, se trouvent ainsi arrêtées, et produisent les différens symptômes dont nous avons déja parlé.

La transpiration ne peut se faire comme il convient, qu'autant que les grands et les petits vaisseaux jouissent d'un certain degré de force, d'excitabilité et d'activité. Si l'excitement éprouve une diminution excessive dans tout le corps, si l'atonie se communique et se propage à l'extrémité des vaisseaux, si la circulation s'affaiblit excessivement, comme cela arrive dans les maladies asthéniques très-violentes, la matière de la transpiration sera nécessairement retenue. Le calorique et les différentes humeurs acrimonieuses, se trouvant accumulés sous la peau, peuvent même, dans ces circonstances, produire des symptômes analogues à ceux des maladies sthéniques.

De même que plusieurs humeurs nuisibles et d'autres utiles à la santé sont évacuées par le moyen de la transpiration, de même aussi l'atmosphère peut servir de véhicule à différens miasmes, qui, se trouvant en contact avec notre corps, seront susceptibles d'être absorbés; cette absorption se fera avec d'autant plus de facilité, que la peau sera plus délicate et plus molle, ou que l'action antérieure du chaud et du froid

l'aura rendue plus susceptible de recevoir ces différens miasmes. Ce phénomène s'observe dans les animaux et dans les végétaux. Ce n'est pas toujours la violence du froid qui fait périr les jeunes plantes ; car il arrive souvent qu'après avoir résisté au froid le plus rigoureux, elles succombent sous l'impression d'un froid moins violent : il faut donc attribuer cet effet à certaines puissances nuisibles, dont la nature est inconnue, et qui sont transportées par le vent. Leur influence dangereuse est clairement démontrée par les ravages produits par les effets de la gelée. Ce n'est point à la rigueur du froid, mais à l'influence de certains vents, qu'on doit attribuer la congélation des oreilles, du nez, et plusieurs autres accidens qui ont lieu dans les pays septentrionaux. L'air peut également se charger de différentes molécules acrimonieuses et irritantes, qui, venant à être mises en contact avec notre corps, augmenteront l'excitement, et pourront produire des maladies rhumatismales ou catarrales, ou d'autres maladies analogues à la prédisposition du corps. Si elles ne rencontraient aucune prédisposition, elles ne produiraient qu'une affection purement locale ; cette dernière affection, qui a lieu fréquemment, n'est pas de longue durée (1).

(1) Quoique je sois fort éloigné d'admettre des qualités

C'est sur-tout après nous être exposés à la chaleur que nous sommes plus susceptibles de recevoir l'impression des différentes molécules nuisibles dont l'air est imprégné.

Le froid peut souvent produire la faiblesse directe dans une partie du corps déja tombée dans un état de faiblesse indirecte par l'action d'une chaleur excessive, et la rendre ainsi plus susceptible d'être affectée par les puissances nuisibles qui agissent sur tout le système. L'action seule du froid peut aussi, sans la faiblesse

---

occultes, il me paraît cependant conforme à la raison d'admettre l'opinion que notre auteur vient d'exposer ici. Certains vents très-froids ou très-chauds produisent des effets qu'il me paraît impossible d'attribuer uniquement à l'action du froid ou du chaud. On est donc obligé d'admettre dans l'atmosphère d'autres causes, que nous ne pouvons connaître que par les effets qu'elles produisent sur l'économie animale et végétale. Quelle est, par exemple, la cause de cet abattement que produit chez tous les Italiens ce vent du sud appelé *scirocco* ? On ne peut pas attribuer cet effet à la chaleur qui existe dans l'atmosphère lorsque ce vent souffle, puisque nous conservons toute notre vigueur dans certains jours où la chaleur est plus forte. Bruce, célèbre voyageur anglais, nous parle d'un vent qui souffle assez souvent dans les déserts de l'Abyssinie, et qui est tellement meurtrier, que les habitans de ces contrées sont obligés de se jeter par terre afin de respirer un air moins nuisible.

indirecte, affaiblir le système cutané et le rendre plus sensible aux stimulus étrangers, quand bien même le corps se trouverait dans un état de diathèse sthénique.

J'ai parlé fort au long, dans mes ouvrages de médecine, de l'origine des fluxions et des catarres. Le préjugé qui attribuait au froid une vertu astringente a fait regarder la suppression de la transpiration comme la cause de la plus grande partie des maladies. On sait maintenant que le rhume s'aggrave par l'action de la chaleur ; mais c'est sur-tout après l'alternative du froid et du chaud, que ce dernier agit avec plus de force, et qu'il produit un excitement plus énergique.

Je n'ai jamais vu jusqu'ici ni fluxions ni catarres produits subitement par une suppression de la transpiration ; cette suppression est ordinairement un effet de la diathèse, et elle peut dépendre d'un excès ou d'un défaut d'excitement. Le catarre et le rhumatisme aigu sont des maladies sthéniques, durant lesquelles la transpiration se trouve dérangée, d'où résultent les frissons, la chaleur, et les différens autres symptômes particuliers à cette maladie (1). Mais ce sont les excitans, ou les

(1) J'avoue que les rhumatismes et les rhumes sont

puissances nuisibles phlogistiques, qui, lorsqu'il existe une prédisposition analogue, la changent en une maladie réelle, et produisent les catarres et les rhumatismes. La suppression de la transpiration, loin d'être la cause de ces maladies, n'en est que l'effet; mais elle peut cependant, de son côté, contribuer à augmenter le mal en arrêtant sous la peau, la matière

---

souvent de nature sthénique, et qu'ils doivent être alors traités par le froid et les autres rafraîchissans; mais l'expérience m'a appris qu'il existait des rhumes et des rhumatismes asthéniques. On doit donc, par conséquent, user de beaucoup de prudence dans le traitement de ces maladies, lors même qu'elles sont récentes. Les femmes d'une complexion faible et délicate, et les personnes énervées, sont plus particulièrement sujettes aux rhumes; et la méthode que Brown semble conseiller ici d'une manière générale, et sans aucune distinction, contre ces affections qu'il regarde comme sthéniques, peut être dangereuse. Je parle ici d'après ma propre expérience, et je ne rougis pas de l'avouer. Je fus appelé l'année dernière chez une dame attaquée de catarre et d'enrouement; le pouls était fort et un peu vibrant, et la chaleur de la peau considérablement augmentée. J'employai la méthode rafraîchissante; je défendis à la malade l'usage du vin et des liqueurs spiritueuses, auxquels elle était habituée, et même la nourriture animale. Je lui recommandai de se tenir loin du feu, et même de ne parler que rarement. Ce remède, continué pendant deux jours, produisit un effet tout op-

de la chaleur, qui, dans ce cas, comprime et stimule les parties où elle est fixée.

J'avoue qu'un degré considérable de chaud ou de froid, ou de tout autre stimulus puissant, appliqué au système cutané, peut arrêter promptement la transpiration, et la supprimer pour quelque temps ; mais elle se rétablira dès que la cause aura cessé d'agir. La transpiration ne se supprimera réellement que lorsque la diathèse morbifique aura produit une maladie.

---

posé à celui que j'en attendais. Le mal devint plus grave; une douleur pungitive à la poitrine, une toux accompagnée de crachats sanguinolens, en un mot, tous les signes de la péripneumonie ne tardèrent pas à se déclarer. Un examen réfléchi sur les causes prédisposantes, sur l'inefficacité ou plutôt sur le danger manifeste de la méthode rafraîchissante, me fit enfin regarder cette maladie comme asthénique. Je me confirmai de plus en plus dans mon jugement, en observant que le caractère de la constitution annuelle était favorable à cette sorte d'affection, en faisant attention aux tintemens d'oreilles et à quelques autres symptômes analogues. Je changeai par degrés la méthode que j'avais adoptée, et j'employai les excitans, si efficaces dans les péripneumonies nerveuses ou malignes. L'opium, le musc, le camphre, la décoction de quinquina, le vin et le punch, rétablirent parfaitement la malade dans l'espace de huit jours; il ne lui resta qu'un léger crachement de sang qui ne se manifestait que le matin, et que l'usage des toniques fit bientôt disparaître.

Les symptômes qui ont pour cause un dérangement de transpiration, se font sentir sous la peau. C'est là que la matière de la transpiration est retenue avec le calorique et les autres molécules nuisibles ; c'est là qu'elle produit les exanthêmes, la chaleur, etc. La matière de la transpiration ne subsiste pas plus dans les grands vaisseaux sanguins, que la salive et l'humeur spermatique. Si la matière de la transpiration existait dans les grands vaisseaux sanguins, elle serait facilement compensée par d'autres évacuations, comme l'urine, la diarrhée ; et si l'on réfléchit, avec attention, à la double série des causes qui peuvent augmenter ou diminuer la transpiration, on pourra facilement expliquer comment la sueur peut être excitée, tantôt par des rafraîchissans, et tantôt par des boissons échauffantes. Toutes les fois que le froid supprime la transpiration, il ne produit cet effet que par sa propriété débilitante.

CHAPITRE VIII.

De la Contagion et des Miasmes contagieux.

La contagion est un être invisible, dont la nature, ainsi que celle de tant d'autres choses, nous est absolument inconnue. On ne

peut connaître son existence et ses propriétés que par ses effets. Les miasmes contagieux s'échappent du corps et des vêtemens des malades et des marchandises où ils ont été renfermés pendant quelque temps ; ils s'insinuent dans le corps d'une personne saine, y subissent une fermentation, sans qu'il se manifeste un changement sensible dans les solides et dans les fluides ; ils se répandent dans tout le système vasculaire, et sont enfin chassés du corps par différentes voies.

Les miasmes contagieux, en séjournant sous l'épiderme, y acquièrent un certain degré d'acrimonie, et ils y produisent des points inflammatoires qui deviennent ensuite autant de foyers de suppuration, comme nous le voyons dans la petite-vérole. Ces miasmes doivent, en général, être regardés comme la cause des exanthêmes.

Les différens exanthêmes ont besoin, pour se développer, d'un temps plus ou moins long, et proportionné à celui que la fermentation des miasmes contagieux emploie à parvenir à sa maturité, et à se répandre dans les différentes parties du corps. L'action plus ou moins énergique de la transpiration exige ici la plus grande attention.

Les miasmes contagieux peuvent se développer sous une diathèse sthénique, ou sous une diathèse

thèse asthénique, suivant la prédisposition qu'ils rencontrent et l'action simultanée des puissances nuisibles ; ils peuvent aussi diminuer la durée de la prédisposition, et la faire passer plus promptement à l'état d'une maladie réelle : mais lorsque la prédisposition est faible, ils l'éleveront au plus haut degré dont elle soit susceptible, sans cependant produire la maladie. Enfin, si elle est très-légère, ils la feront disparaître entièrement. Ce dernier effet a lieu quand le corps n'est point soumis à l'action des puissances nuisibles générales, sans lesquelles les miasmes contagieux n'exercent aucune influence sur lui.

Enfin la contagion produit une maladie asthénique et maligne, si elle est unie au froid, à la faim, au chagrin, etc.; elle produira, au contraire, une maladie très-sthénique, si son action est augmentée par l'usage du vin, par la chaleur, et par la pléthore.

La contagion ne fait que déterminer la forme des maladies. Ce sont les forces excitantes qui produisent spécialement les différentes diathèses sthéniques, ou asthéniques et qui en fixent les divers degrés. C'est la nature de la matière contagieuse qui fait naître la petite-vérole plutôt que la rougeole, et celle-ci plutôt que la scarlatine.

L'action des miasmes contagieux, ainsi que celle des autres puissances nuisibles, se réduit uniquement à stimuler dans les maladies sthéniques, et à affaiblir dans les maladies asthéniques. Les maladies produites par la contagion n'exigent donc, ainsi que les maladies universelles, que la méthode stimulante ou affaiblissante. Les poisons peuvent causer une maladie, sans que l'état de prédisposition ait eu lieu ; mais ces sortes d'affections doivent être rangées dans la classe des maladies purement locales, et nullement dans celle des maladies universelles. Leur traitement n'est pas le même que celui de ces dernières : il consiste le plus souvent à évacuer le poison le plus promptement possible. Les maladies contagieuses, au contraire, ne diffèrent que par le degré, des autres maladies universelles.

Si les miasmes contagieux, de concert avec les autres forces nuisibles, ont produit une diathèse sthénique, il faudra employer les moyens rafraîchissans, et les proportionner à la violence des symptômes, ainsi qu'on doit le faire dans toutes les maladies sthéniques.

L'expérience nous apprend que l'éruption variolique est d'autant plus abondante et plus dangereuse, que la diathèse phlogistique est plus considérable. Les boutons varioliques sont, au

contraire, en petit nombre, et l'éruption se fait avec une grande facilité, lorsque, par le moyen du froid, des boissons rafraîchissantes, de la diète, des saignées dans les cas les plus urgens, des purgatifs et des autres remèdes affaiblissans, on parvient à diminuer la violence de la diathèse. Lorsque la diathèse inflammatoire est portée à un trop haut degré, elle arrête l'éruption, ou elle produit, en stimulant excessivement, une petite-vérole confluente, accompagnée d'une diathèse asthénique.

La matière variolique, après avoir séjourné et fermenté pendant un temps déterminé sous l'épiderme, excite un léger degré d'inflammation en produisant l'éruption, qui se termine enfin par suppuration. Il y a, dans ce cas, une diathèse sthénique qui doit être traitée par les rafraîchissans. Cette diathèse présente d'abord une pyrexie idiopathique; mais les pustules qui se manifestent produisent sur la peau et répandent dans tout le système un nouveau stimulus, qui donne naissance à une pyrexie sympathique bien différente de la première. On l'appelait autrefois la seconde fièvre de la petite-vérole.

La diathèse asthénique est plus ou moins violente dans la rougeole, comme dans la petite-vérole: cette maladie s'annonce par une toux sèche et par l'enrouement; symptômes qui sont

le premier effet de la pyrexie générale, ou de la constitution sthénique. Au bout d'un certain temps, l'éruption cutanée paraît ; chaque éruption particulière se termine, et enfin les miasmes contagieux sont chassés du corps. On doit aussi avoir égard à la transpiration.

Il semble quelquefois que la petite-vérole et la rougeole disparaissent, et se portent sur les parties internes. Il survient alors des inflammations aux poumons et aux intestins. Ce phénomène a lieu le plus communément vers la fin de la maladie ; il a pour cause le stimulus produit par l'exanthême, dans le temps de la pyrexie. Ce stimulus élève la diathèse inflammatoire à un tel degré, que la transpiration est arrêtée, et que l'inflammation des parties externes est, pour ainsi dire, *supprimée*. La matière plus ou moins âcre, plus ou moins irritante, détermine alors une nouvelle pyrexie symptomatique, qui ne dépend pas de la diathèse universelle, mais de ce nouveau stimulus. Un traitement convenable, employé dans la première pyrexie, aurait pu prévenir ces nouveaux symptômes. Lorsque la petite-vérole et la rougeole sont légères, et que l'éruption est peu considérable, à peine observe-t-on sur la peau quelques symptômes inflammatoires.

La constitution sthénique domine dans la

scarlatine, ainsi que dans la petite-vérole et dans la rougeole, et la peau est alors dans un état plus ou moins inflammatoire. L'usage excessif, ou trop long-temps continué, des débilitans, peut produire à la fin un état de faiblesse directe qui fait succéder une hydropisie à la maladie primitive (1). Une diathèse in-

(1) Il ne faut pas toujours regarder comme asthénique l'hydropisie qui succède à la scarlatine. Une idée aussi dangereuse a causé et pourrait encore causer la perte de plusieurs malades, puisqu'il est certain que ces espèces d'hydropisies ou d'anasarques ont souvent un caractère vraiment inflammatoire. Le célèbre Borsieri (*Institut. vol. II, p. 90, 91, 292*) dit avec raison que l'anasarque qui succède à la scarlatine est produite quelquefois par la faiblesse, et quelquefois par l'état inflammatoire de tout le corps. Il attribue le mérite de cette distinction importante aux médecins de Florence. Ces médecins, voyant, dans une épidémie qui régna en 1717, que par le moyen des diurétiques ils ne parvenaient à sauver qu'un très-petit nombre de malades attaqués d'anasarque, employèrent avec succès la saignée. Voyez, sur cet objet, le tome III d'un ouvrage intitulé : *Avisi sopra la salute umana ;* et les *comment. de hodierna etrusca clinica di Giov. Calvi.* Cependant, dans quelques épidémies, l'anasarque dépendait réellement de la faiblesse, puisqu'elle a été guérie par les excitans. Le docteur Weithers traitait avec une infusion de digitale tous les enfans auxquels il survenait un gonflement général ; si la diarrhée survenait, il joignait un

flammatoire très-violente, et l'usage des excitans, lorsque les affaiblissans sont indiqués, peuvent supprimer la transpiration, ainsi que les miasmes contagieux de la scarlatine, qui devraient s'évacuer avec elle, et peuvent faire naître à la gorge des ulcères de mauvaise nature, des inflammations symptomatiques, et d'autres symptômes funestes. Les mêmes causes peuvent produire dans la scarlatine, ainsi que dans la petite-vérole confluente, une faiblesse indirecte, et changer une maladie sthénique en une asthénie dangereuse. Le pouls devient alors petit et fréquent, il y a une grande prostration de forces, et plusieurs autres symptômes dangereux. C'est cette espèce de scarlatine qu'on avait coutume d'appeler maligne. Il est quelquefois possible de prévenir cet état dangereux par des remèdes convenables, donnés dès le commencement de la maladie. Lorsque la faiblesse indirecte s'est déja manifestée, il faut employer les stimulus (1) diffusibles. La quantité et la

---

peu d'opium à son infusion. (*Bang in act. Hauniens, tom. II, pag. 88.*)

(1) Je guéris, l'an dernier, dans ma clinique, un jeune homme attaqué d'une fièvre scarlatine très-violente, compliquée d'une fièvre nerveuse. Outre l'inflammation profonde produite par la scarlatine sur la surface externe

force de l'éruption sont toujours proportionnées à la violence de la diathèse; d'où il suit évidemment que les miasmes contagieux, quoiqu'ils donnent aux maladies leurs formes externes, et, pour ainsi dire, leurs différentes physionomies, contribuent peu, ou ne contribuent pas du tout, à la force ou à la faiblesse de la vraie diathèse morbifique, à moins que leur action ne soit soutenue par les puissances nuisibles ordinaires. Aussi a-t-on observé qu'il était à peu près indifférent de se servir, dans l'inoculation de la petite-vérole, d'un pus de bonne ou de mauvaise qualité (1).

---

du corps, la bouche et la gorge étaient affectées d'une phlogose très-considérable. Dans les premiers jours, le mal paraissait de nature sthénique, et les signes de la fièvre nerveuse étaient fort équivoques : je prescrivis donc les affaiblissans. Mais, voyant que cette méthode était nuisible, et que les symptômes d'une fièvre nerveuse devenaient de plus en plus manifestes, j'eus recours aux excitans, et spécialement à la décoction de quinquina, à l'eau de cannelle, à l'opium, au vin, etc. L'inflammation de la gorge et celle du système cutané disparurent bientôt, et le malade fut promptement guéri. Cette observation est rapportée plus en détail dans un de mes ouvrages que j'ai déja cité : *Ratio institut. clinici, cap. VI.*

(1) Quoique je n'ignore pas que plusieurs médecins regardent comme indifférent d'inoculer la petite-vérole avec

Le miasme variolique détermine uniquement la forme de l'éruption; tout le reste dépend de l'excitement et de la diathèse produite par les autres forces excitantes. Il ne faut donc point, dans le traitement des maladies exanthématiques, faire attention à l'apparence extérieure. Le médecin ne doit s'occuper que de la force ou de la faiblesse de la diathèse morbifique.

On se conduira de la même manière dans le traitement des maladies contagieuses. La peste, la plus grave de toutes les maladies asthéniques, exige sans aucun délai les stimulans les plus actifs et les plus prompts. On a vu des pestes plus bénignes, où la diathèse asthénique était moins violente, et que le seul usage du vin pouvait guérir.

Avant de terminer l'article des maladies

---

un pus d'une bonne ou mauvaise qualité, je pense qu'un procédé aussi hardi peut devenir dangereux. Le célèbre Hufland, (*Uber die wsentlich vorzüge der inoculation*) rapporte plusieurs exemples dans lesquels on observe de funestes effets survenus à la suite d'inoculations faites avec un pus de petite-vérole maligne. Plusieurs anatomistes, dit ce médecin, ont été attaqués d'inflammations malignes, pour s'être blessés légèrement en disséquant un cadavre déja en putréfaction; pourquoi la petite-vérole, lorsqu'elle est putride, ne produirait-elle pas le même effet?

exanthématiques, je crois devoir m'occuper rapidement de quelques questions relatives à la petite-vérole.

Doit-on préparer les enfans qu'on veut inoculer ? Peut-on leur permettre l'usage de la viande avant qu'ils aient eu la petite-vérole ? Telles sont les questions qu'on a coutume de faire, et auxquelles je vais répondre, afin de ne rien omettre de ce qui regarde les exanthêmes.

C'est, selon moi, un usage ridicule et même dangereux d'assujettir généralement à un traitement préparatoire les personnes qu'on se propose d'inoculer, quoique cette coutume soit adoptée par les inoculateurs les plus renommés. J'ai souvent observé que la petite-vérole parcourait ses périodes avec la plus grande facilité, et se terminait très-heureusement chez les enfans qui n'avaient point été préparés, tandis que ceux qui avaient été traités avec le plus grand soin n'en réchappaient qu'avec peine. J'ai connu des enfans à qui on a permis de manger de la viande aussitôt que leurs dents ont commencé à paraître, et qui, malgré ce régime, ont eu la petite-vérole la plus heureuse. Tout dépend, dans ces cas, de la prédisposition ; c'est elle qui dirige et modifie la diathèse et la maladie. Si un enfant est doué d'une constitution plé-

thorique et inflammatoire, comme la petite-vérole est ordinairement une maladie sthénique, il sera prudent de diminuer l'excès des forces par la diète et par quelques purgatifs : mais si l'enfant est bouffi, faible et mal-sain, si ses humeurs sont appauvries, s'il a une prédisposition à une maladie asthénique, ne serait-ce pas une folie d'augmenter encore sa faiblesse par des purgatifs, des boissons acidulées, par un régime végétal et peu substantiel? Il sera certainement plus facile de diminuer la diathèse inflammatoire, au commencement de la petite-vérole, par des boissons aqueuses, des purgatifs, une nourriture végétale, un air frais, et même par la saignée, que de ranimer par des toniques les forces abattues. Il est bien plus facile de diminuer la trop grande abondance du sang, que d'en augmenter la quantité, quand il est peu abondant et appauvri. On empêche souvent la petite-vérole de paraître, lorsqu'on prépare les enfans par des moyens affaiblissans.

Tout l'avantage de l'inoculation se réduit au choix judicieux et prudent de l'âge et de la saison, et à prévenir, en quelque sorte, la prédisposition ; tout le reste, dans la petite-vérole naturelle, comme dans celle qui est le produit de l'inoculation, dépend de l'énergie plus ou moins grande de la diathèse qui accom-

pagne l'éruption variolique. L'inoculation a, de plus, fait généralement reconnaître l'utilité de la méthode rafraîchissante, par le moyen de laquelle il est toujours possible de diminuer la violence de la diathèse; c'est là le plus grand avantage qu'elle ait procuré à la société. C'est par cette méthode que j'ai traité avec le plus grand succès la petite-vérole naturelle; et depuis trente ans que j'exerce la médecine, je n'ai pas perdu un seul enfant attaqué de cette maladie, quoique je n'en aie inoculé aucun. Si j'avais pratiqué l'inoculation, on n'aurait pas manqué d'attribuer ces heureux succès à cette méthode. (1)

---

(1) Plusieurs lecteurs pourront être surpris qu'on puisse encore de nos jours révoquer en doute l'utilité de l'inoculation. Weikard n'est cependant pas le seul qui n'attribue pas plus de danger à la petite-vérole naturelle qu'à l'artificielle. Le célèbre F. Hoffmann de Mayence (*abhandi von den pocken*) est du même sentiment. M. Hufland (*lib. cit.*) s'élève contre cette opinion, et cherche à en démontrer la fausseté par un grand nombre de raisonnemens auxquels il ne serait pas difficile de répondre. Il n'appartient qu'à l'expérience de décider cette question intéressante. Il paraît que jusqu'ici elle a été favorable à l'inoculation, comme on peut s'en convaincre en lisant les ouvrages du célèbre Tissot (*Inoculation justifiée*) et les ouvrages de la Condamine.

Les miasmes contagieux accompagnent quelquefois les fièvres malignes ou le *typhus;* mais ils concourent toujours à la formation de la peste. Ils n'agissent que d'une manière générale dans le *typhus* , et ils n'ont pas plus d'influence dans un pays que dans un autre ; mais on regarde les miasmes pestilentiels comme particuliers à certaines contrées. C'est ainsi que la partie orientale de l'Europe et la partie occidentale de l'Asie, occupées par les Turcs, passent pour être le berceau de la peste. On a eu, sur l'origine de cette maladie, des opinions extraordinaires qui n'ont répandu aucun jour sur la méthode curative : quelques-uns pensent que les vents qu'on nomme *sirocchi* apportent avec eux les miasmes pestilentiels. Les miasmes contagieux de la peste, ainsi que tous les autres, n'agissent pas sur tous les individus ; ils ne les affectent pas tous au même degré , et c'est ce qui fait croire, sans raison, aux préservatifs et aux antidotes. De plus , ceux qui étaient partisans de la putréfaction chimérique des humeurs , regardaient comme infaillibles , certains remèdes auxquels on attribuait une vertu antiseptique , et dont on n'a jamais retiré aucun avantage. C'est d'après ces idées qu'on a regardé les acides végétaux comme propres à guérir la peste, quoiqu'ils ne puissent

être que nuisibles dans cette maladie. Il y a eu des médecins qui ont cru trouver l'antidote de la peste dans le soufre ; d'autres , dans le mercure. Un médecin russe , chargé de faire des recherches sur la peste , conçut d'abord l'idée de l'inoculer ; il prétendait ensuite avoir trouvé dans le foie le siège de cette maladie. J'ai connu un autre médecin qui croyait pouvoir guérir la peste par des frictions mercurielles : il prétendait avoir observé qu'un artisan , qui se servait souvent de mercure , avait conservé sa santé dans une épidémie pestilentielle ; ce qui lui faisait croire que cette maladie était produite par de petits insectes. Enfin , on a vu des personnes qui prétendaient se guérir par le moyen du vinaigre et des saignées (1). Un homme à petites idées a cru s'immortaliser en recommandant de se frotter le corps avec un onguent , pour se préserver de la peste. J'avoue que la nature de cette maladie m'est

(1) Des guérisons par de semblables moyens ne me paraissent pas impossibles ; il me semble que la peste peut être quelquefois inflammatoire. Ne voyons-nous pas que les fièvres des prisons sont aussi, du moins dans les commencemens, quelquefois inflammatoires ? Cette observation ne détruit aucun des principes de la nouvelle doctrine ; elle démontre , au contraire , l'action excitante de quelques miasmes contagieux.

inconnue ; mais je n'en suis pas moins convaincu que c'est encore la diathèse générale qui doit nous diriger dans la méthode curative. Mertens, le baron d'Asch, et un autre médecin, ont écrit sur la peste ; cependant des chirurgiens, témoins oculaires, m'ont assuré que ces médecins n'avaient pas vu un seul pestiféré.

Nous ne devons pas être surpris que les maladies malignes, et sur-tout la peste, produisent quelquefois sur-le-champ une extrême prostration de forces. Ce degré extrême de faiblesse peut être également produit par un froid très-violent et par plusieurs autres causes débilitantes. Il faudra donc traiter la faiblesse causée par les miasmes pestilentiels, comme toute autre espèce de faiblesse portée au plus haut degré. Le vin et les stimulans les plus diffusibles sont alors les meilleurs remèdes. La faiblesse extraordinaire des vaisseaux produit la corruption des humeurs, que les médecins appellent *putréfaction*. La chaleur excessive et la stagnation des humeurs produisent le même effet dans les conduits excrétoires et dans les petits vaisseaux ; les vaisseaux ne peuvent pas être affectés de maladie, que les humeurs qui s'en séparent ne le soient aussi ; tout ce qui affaiblit et produit un état morbifique accélère donc leur corruption. On ne doit donc point admettre,

à proprement parler, *d'antiseptiques ;* et quand même il en existerait, il ne serait pas possible de les donner à des doses suffisantes pour changer l'état des fluides. Je l'ai déja dit, et on ne peut trop le répéter ; on ne doit jamais, sans s'exposer à tomber dans une infinité d'erreurs, appliquer aux corps vivans les résultats des expériences faites sur les cadavres.

Puisque nous parlons des maladies contagieuses, il est à propos de dire un mot de celles que l'on appelle *héréditaires*. Il est clair, d'après ce que nous avons dit précédemment, que nous faisons uniquement dépendre la vie, la santé et les maladies, de l'influence de certaines forces excitantes tant internes qu'externes. Il s'ensuit que nous n'admettons aucune maladie héréditaire, de même que nous n'admettons ni vices ni vertus héréditaires. Qu'un jeune homme ait continuellement sous les yeux l'exemple d'un père orgueilleux rempli d'une sotte vanité, qui ne parle qu'avec mépris des personnes indigentes et de celles qui sont moins élevées que lui en dignité et en naissance, et qui les renvoie avec impudence lorsqu'elles s'adressent à lui ; ce jeune homme, à qui l'on n'aura inspiré que des sentimens d'orgueil et d'égoïsme, et que les richesses de son père et la considération dont il

jouit élèvent au-dessus des autres, héritera sans doute de sa sottise et de sa vanité.

Que d'honnêtes gens s'apperçoivent de l'orgueil, de la grossièreté et de la sottise d'un maître, par l'impertinence de ses domestiques!

Un père, en transmettant à son fils ses richesses, son vin et sa table, lui transmet aussi la goutte. De malheureux enfans entassés avec leurs parens dans des cabanes humides et malsaines, qui ne soutiennent qu'avec un pain grossier leur pénible existence, et qui ne connurent jamais le bonheur, héritent aussi de l'hydropisie et des maladies asthéniques de leurs parens. Si quelques maladies étaient héréditaires, pourquoi toutes ne le seraient-elles pas? J'avoue qu'un enfant peut apporter en naissant des fibres d'un tissu plus ou moins délicat; mais, dans la suite, sa santé dépendra uniquement de la direction des forces excitantes. Si l'abus de ces forces peut produire, dans un enfant, la maladie de son père, on peut également la prévenir en dirigeant convenablement l'action des stimulus qui entretiennent la vie. Celui qui veut se préserver des maladies de ses parens, doit suivre un régime propre à combattre la tendance morbifique des solides. Si un père a perdu la vue pour avoir habité une chambre trop éclairée, pour avoir travaillé auprès

auprès du feu à une lumière trop vive, son fils conservera la sienne en abandonnant promptement et la chambre et le métier de son père (1)

(1) La question des maladies héréditaires a déja été le sujet des disputes les plus vives. On a soutenu l'une et l'autre opinion par des argumens très-forts. A l'exemple de Brown, Weikard nie absolument l'existence des maladies héréditaires Les raisons sur lesquelles il fonde son opinion, méritent d'être examinées avec soin, et suffiront pour convaincre un grand nombre de personnes; elles m'ont convaincu moi-même. Cependant je n'admets cette opinion qu'avec une certaine restriction. J'avoue qu'aucune maladie générale n'est héréditaire, et les motifs de mon opinion sont ceux qui sont développés dans cet ouvrage: mais je pense que les vices locaux et les maladies organiques peuvent être héréditaires. Voici les raisons qui m'ont déterminé; elles pourront peut-être servir à concilier les différentes opinions. Le fils a, ordinairement, dès le berceau, la physionomie de son père; on voit souvent une grande ressemblance entre tous les individus d'une même famille. La raison de ce phénomène nous est inconnue; mais le fait est certain, et cela nous suffit. Il n'est pas rare de voir dans certaines familles des enfans qui naissent avec six doigts ou avec quelque autre difformité. On ne peut pas nier qu'il existe entre les pères et les enfans un certain rapport qui, à l'occasion d'un vice organique, produit un mal héréditaire. Or, pourquoi les phénomènes que nous voyons arriver à la surface externe du corps ne pourraient-ils pas avoir lieu dans l'intérieur? Si le fils hérite souvent de la figure et de l'extérieur de

CHAPITRE IX.

De l'action de la chaleur et du froid. (1)

Qu'un homme ait de nos jours assez de hardiesse pour prétendre que le froid affaiblit, et que la chaleur stimule et fortifie ; que les rhumatismes et les catarres qui naissent de l'alternative du froid et du chaud sont plutôt produits par le chaud que par le froid ; aussitôt un grand nombre de médecins, entraînés par leurs propres préjugés, et séduits par les résultats trompeurs

son père, pourquoi ne pourrait-il pas recevoir de lui sa physionomie interne, si l'on peut se servir de cette expression ? Je suppose qu'un père soit épileptique, parce qu'il a un vice de conformation à la surface interne du crâne : n'est-il pas possible qu'il transmette sa maladie à son fils ? Pour moi, je pense qu'on pourrait regarder comme héréditaires les maladies locales et organiques ; je suis du même avis que Brown, relativement aux autres maladies.

(1) L'auteur présente cette théorie de la chaleur et du froid dans son vrai jour ; il n'oublie rien de ce qui est favorable à son opinion. J'ai, d'ailleurs, exposé fort au long, dans l'ouvrage de Jones, toutes les raisons favorables ou contraires à l'opinion de Brown sur l'action du froid et de la chaleur : ainsi je n'ajouterai aucune note à ce chapitre.

d'une foule d'observations rapportées par les auteurs, s'écrieront qu'ils n'ont jamais entendu de propositions aussi étranges et aussi insensées. J'espère cependant qu'elles leur paraîtront aussi claires et aussi convaincantes qu'elles leur semblaient d'abord paradoxales. La théorie du froid et du chaud, que j'expose dans ce chapitre, pourra même peut-être faciliter l'explication de divers phénomènes qui offraient une contradiction apparente, établir la médecine sur des bases plus solides, proscrire des erreurs, et éclaircir ce qui est encore douteux.

Je ne perdrai pas le temps à faire voir combien on doit ajouter peu de foi à cette masse incohérente d'observations futiles, superflues, et faites par esprit de parti. Il n'y a pas d'absurdités en médecine, que l'on ne puisse soutenir par un grand nombre d'observations; elles forment un chaos où chacun peut puiser ce qui lui convient, mais elles ne peuvent servir de base pour fonder des vérités et des règles de pratique. Il y a une infinité d'observations dont on peut conclure le contraire de ce qu'a voulu prouver l'observateur. C'est ainsi que, dans une dispute polémique, chaque parti trouve, dans les preuves alléguées contre lui, de nouveaux motifs qui le confirment dans son opinion.

On peut citer mille observations qui tendent à prouver que le froid est un fortifiant, et qu'il produit les fluxions et les catarres; mais un bon esprit trouverait dans ces observations plusieurs preuves du contraire. C'est ainsi que, dans les maladies où il faudrait stimuler et donner des forces, on prescrit l'eau froide extérieurement et intérieurement; et si le malade guérit, on ne manque pas d'attribuer cette guérison à la propriété tonique de l'eau froide: mais si l'on analyse avec sagacité cette observation, on verra clairement pourquoi l'eau froide fortifie. Le malade était peut-être alors dans un état de faiblesse indirecte; l'eau froide, en diminuant l'abattement produit par un excès de chaleur, ou par d'autres stimulans trop énergiques, et en augmentant ainsi la dose d'excitabilité, a rendu le corps plus sensible à l'action de la chaleur, ou des autres stimulans ultérieurs. On a coutume de donner en même temps le petit lait, les sucs rafraîchissans, le quinquina, et les teintures fortifiantes. Il y a des médecins qui, en prescrivant les eaux minérales froides et les bains froids, recommandent en même temps les essences, le mouvement, la danse, l'exercice, l'air pur, et une bonne nourriture: d'autres défendent la nourriture animale, tandis qu'ils prescrivent le quinquina,

la gentiane, la serpentaire, et d'autres médicamens de cette nature. Quel est celui qui oserait se prévaloir de ces observations ? Comment reconnaître le moyen auquel on doit la guérison, tandis que les remèdes, la nourriture, et les autres parties du régime, sont opposés entre eux ? Pour moi, je ne me ressouviens pas d'avoir vu une seule observation de maladie, tant aiguë que chronique, dans laquelle le médecin ait été constamment d'accord avec lui-même. J'ai connu deux vieillards qui, avant de se mettre au lit, prenaient de temps en temps un bain d'air, à la manière de Franklin, après s'être échauffés, pendant le jour, par de bonnes nourritures et par des boissons spiritueuses. Ils éloignaient, par cette méthode rafraîchissante, la faiblesse indirecte, et ils rendaient leur corps plus disposé à sentir la chaleur du lit : aussi ne pouvaient-ils assez se louer de l'action salutaire du bain d'air.

C'est en vain qu'on espère que notre art pourra parvenir à la perfection, si l'on ne commence pas à faire des observations exactes, d'après des principes simples et certains, et si l'on ne soumet pas à un nouvel examen, à une nouvelle analyse, les observations déja faites. Un homme éclairé, un bon esprit, guidé par des principes sûrs, pourra choisir ce qu'il y a de mieux

dans ce chaos informe d'observations. Un examen réfléchi lui fera distinguer les effets produits par l'action des remèdes, de ceux qui sont dus aux forces excitantes; et il tirera de ces observations des conséquences certaines qui confirmeront la vérité de la théorie.

Depuis long-temps on ne pouvait concevoir, d'après la théorie adoptée sur l'action du froid, comment, à l'exception des Asiatiques énervés par le luxe et la mollesse, la plupart des habitans des pays chauds sont plus robustes que ceux des pays froids. J'ai connu des nègres dont la force était au-dessus de ce qu'on pouvait imaginer. J'ai connu des Italiens, des Portugais, des Persans, avec lesquels un très-petit nombre d'habitans du nord aurait osé se mesurer. J'ai vu, au contraire, le froid et l'usage des bains froids produire sur le tempérament des enfans les effets les plus funestes. Les bains froids produisent la faiblesse et le spasme chez les hypocondriaques. Des médecins ont quelquefois poussé l'absurdité au point de ne prescrire à leurs malades que des alimens froids, qui ne servaient qu'à affaiblir de plus en plus leur estomac, et à le remplir de flatuosités. Cependant de pareilles sottises ont trouvé des admirateurs, et ont été regardées comme des preuves d'une grande sagacité.

J'ai souvent observé, aux eaux thermales, que les malades qui prenaient des bains chauds, recouvraient plus promptement leurs forces, tandis que ceux qui faisaient usage des bains froids, dans l'intention de se fortifier, n'en éprouvaient aucun avantage. Je sais qu'un morceau de cuir s'amollit et se relâche dans l'eau chaude ; mais nous nous occupons seulement du corps vivant. Ainsi les expériences faites sur des corps privés de vie ne prouvent rien ici. Au reste, on ne saurait nier que l'abus des bains chauds, ne puisse produire la faiblesse indirecte.

On a vu des médecins qui, ayant prescrit des bains chauds à des malades attaqués de *typhus*, ne pouvaient pas concevoir qu'une telle méthode eût pu redonner des forces à leurs malades (1).

J'ai déja rapporté ailleurs que lorsque les

(1) Le célèbre Lentin est un des médecins qui recommandent les bains chauds dans le *typhus*, c'est-à-dire dans la fièvre nerveuse (*Memorabilia circa aerem, vitae genus, sanitatem et morbos Clausthaliensium*). Je me suis aussi servi avec avantage du bain chaud dans le *typhus*. Cependant, comme ce remède excitait souvent une sueur abondante, je craignis qu'il ne produisît la faiblesse qui suit ordinairement les sueurs excessives ; c'est ce qui m'engagea à l'abandonner.

Russes sont attaqués de maladies graves et de cette espèce de fièvre qu'on nomme *putride*, ils en arrêtent souvent les progrès et les guérissent parfaitement par l'usage des bains de vapeurs. Dans les douleurs asthéniques des articulations, les malades éprouvent ordinairement un grand soulagement dans le bain chaud : mais lorsqu'ils en sortent, les douleurs deviennent souvent plus violentes ; ce qui est dû à l'action débilitante du froid, qui succède à la chaleur. J'ai observé qu'un homme qui s'était épuisé par des jouissances excessives, et qui éprouvait continuellement au scrotum un sentiment de froid, se fortifia en plongeant, chaque jour, pendant quelques minutes, ses parties génitales dans de l'eau élevée à un degré de chaleur aussi fort qu'il pouvait la supporter.

On a vu des personnes affectées de catarres se guérir promptement en portant des vêtemens légers, en s'exposant à un air frais.

D'autres, au contraire, dans de pareilles circonstances, restent dans une chambre bien échauffée, évitent l'air frais, prennent en abondance du thé et d'autres boissons chaudes, et continuent à tousser pendant des mois entiers (1).

---

(1) Le célèbre Tissot et le docteur Moneta recommandent dans le catarre le régime rafraîchissant.

On observait journellement de semblables phénomènes, sans acquérir des idées plus justes sur l'action de la chaleur et du froid ; ils étaient regardés comme des exceptions à la règle générale, comme des caprices de la nature ; et, du reste, chacun restait attaché à ses opinions et à sa routine, sans se livrer à des recherches plus exactes.

J'espère qu'en déterminant, d'une manière plus précise et plus exacte, les effets du froid et du chaud, nous serons en état d'expliquer facilement des phénomènes qui paraissent contradictoires.

Lorsqu'on aura démontré plus amplement que le froid affaiblit, que la chaleur fortifie ; lorsque nous aurons déterminé les différentes circonstances dans lesquelles le froid peut devenir un tonique, et la chaleur un affaiblissant, nous pourrons expliquer avec facilité ces divers phénomènes, et acquérir des idées plus justes et plus lumineuses sur les effets de ces forces.

Si l'on est choqué de m'entendre dire que le froid affaiblit, on doit au moins convenir, avec moi, qu'il diminue la chaleur ; en un mot, qu'il rafraîchit. En réfléchissant sur ce dernier effet, il serait très-facile de concevoir que le froid, quand il agit seul, peut causer la fai-

blesse, et qu'il est l'ennemi des êtres vivans de l'un et de l'autre règne.

Le froid diminue l'excitement, et accroît l'excitabilité ; donc il affaiblit. Cette conséquence est de toute évidence, elle n'a besoin que d'être développée.

Le froid diminue l'excitement, c'est-à-dire l'action des forces excitantes ; il diminue le stimulus de la chaleur, l'activité des fibres et des vaisseaux, l'énergie des sensations, et la vivacité de l'esprit. Si l'on se trouve trop échauffé, après un violent exercice, après une passion vive et une forte contention d'esprit, il suffira, pour se rafraîchir et devenir plus calme, de s'exposer à un air frais, de prendre des bains froids, ou de boire de l'eau froide. L'action du froid est évidente dans la petite-vérole et dans la rougeole. L'inoculation nous a appris combien il était utile, dans la petite-vérole, de faire respirer aux malades un air frais, et de ne pas les exposer à la chaleur. L'avantage qu'on retire du froid, dans cette maladie, nous fait en même temps connaître qu'elle est de nature inflammatoire. Plusieurs personnes m'ont raconté, à Vienne, que M. Ingen-Housz, ayant été appelé auprès d'un enfant attaqué d'une fièvre variolique, accompagnée d'une grande chaleur et de convulsions, prit l'enfant, fit ou-

vrir la fenêtre, et l'exposa à l'air extérieur. A peine fut-il en contact avec l'air frais, que les convulsions cessèrent; elles reparurent, lorsqu'on eut reporté le malade dans son lit, et se dissipèrent avec la même facilité par le même moyen. Les parens et le médecin de la maison ne pouvaient se lasser d'admirer un phénomène dont ils ne comprenaient pas la cause; elle était cependant assez simple. Le froid affaiblissait dans ce cas l'excitement, en diminuant le stimulus excessif de la chaleur, et des autres forces excitantes. Il est vraisemblable que la petite-vérole avait alors une tendance à la faiblesse indirecte, que le froid arrêta. Les convulsions appuient cette conjecture (1).

(1) Les convulsions, selon Brown, dépendent toujours de faiblesse. Cette proposition me semble vraie en général; il y a cependant des circonstances où les convulsions sont accompagnées d'une diathèse sthénique. La facilité avec laquelle elles ont été dissipées, par l'action du froid, dans le cas dont parle notre auteur, est une preuve qu'elles étaient d'une nature sthénique. Il arrive, en effet, très-souvent, que les enfans attaqués de petite-vérole éprouvent des convulsions, sans qu'on doive pour cela regarder leur maladie comme asthénique. J'invite donc les jeunes médecins à ne pas s'en laisser imposer par la présence des convulsions, et à ne pas employer les excitans d'après

Comme le froid agit avec promptitude sur toute la surface du corps, il doit procurer un soulagement plus prompt et plus sensible que ne le feraient tous les autres moyens affaiblissans. Cet effet a lieu sur-tout lorsque les parties externes du corps sont spécialement affectées par des stimulans trop énergiques, ou lorsque l'excitement y est augmenté à un degré trop considérable.

Le froid n'est donc utile que dans les maladies dans lesquelles il existe une chaleur réelle, une diathèse phlogistique, et un excès de force, et dans celles où la chaleur et les forces excitantes, portées à un trop haut degré, font craindre la faiblesse indirecte; mais il ne peut être que nuisible dans tous les cas où la faiblesse existe déja, et plus particulièrement encore si elle est produite par des causes directement débilitantes, comme les saignées, les purgatifs, la faim, un air impur et un régime trop végétal. Lorsque la faiblesse est peu considérable, les effets d'un mauvais traitement seront moins sensibles et moins dangereux;

---

ce seul symptôme; car, dans plusieurs cas, et plus particulièrement dans celui dont il est question, les convulsions sont souvent produites par la diathèse sthénique, et doivent être traitées par le régime antiphlogistique.

mais si le malade est très-affaibli, on pourrait causer sa mort, si l'on avait l'imprudence d'augmenter sa faiblesse par l'usage du froid : le froid est même nuisible dans la faiblesse indirecte. En effet, il n'y a aucune espèce de faiblesse qu'on puisse guérir par des affaiblissans. J'ai déja dit que les expériences faites sur les corps inanimés ne sont nullement applicables aux êtres vivans; je me dispenserai, par conséquent, de répondre aux objections tirées de l'action du froid sur les corps inorganiques : le temps est trop précieux pour le perdre en sophismes et en questions inutiles. Il ne faut pas croire que le froid possède une propriété tonique, parce qu'on ôte plus facilement dans un temps froid que dans un temps chaud, l'anneau qu'on porte au doigt. Ce phénomène dépend, au contraire, de la faiblesse, de l'atonie, ou du défaut d'excitement du système vasculaire, et particulièrement des vaisseaux cutanés, moins remplis alors et moins distendus, parce que le froid qui agit spécialement sur la surface du corps, diminue l'impulsion des humeurs. C'est sous ce seul point de vue qu'il faut envisager la contraction que la peau semble éprouver dans ce cas. Les passions débilitantes peuvent produire le même effet.

Dans la guerre de sept ans, un soldat demanda à une femme un anneau qui lui serrait fortement le doigt ; elle ne put l'ôter. Le soldat prend un couteau pour lui couper le doigt : cette femme est saisie de frayeur, et elle ôte aussitôt l'anneau avec la plus grande facilité. Lorsque l'anneau d'une femme paraît à son mari plus grand qu'à l'ordinaire, il peut en conclure qu'elle a du chagrin ou quelque mécontentement.

Il sera peut-être facile maintenant de concevoir pourquoi le régime rafraîchissant est funeste à quelques malades, tandis qu'il est salutaire à d'autres. Il est évident que l'homme faible et épuisé ne doit point être affaibli de plus en plus par le froid. On conçoit également, d'après ce que nous venons de dire, pourquoi l'eau froide et un régime rafraîchissant guérissent la toux sèche, tandis que ceux qui craignent de s'exposer au moindre froid, qui ne prennent que des stimulans, la font quelquefois dégénérer en péripneumonie et même en phthisie .En effet, cette méthode augmente de plus enplus l'excitement déja porté trop loin.

Que n'a-t-on pas dit en faveur des bains froids ! Cependant nos ancêtres, les Grecs eux-mêmes, et les Romains, ne prenaient que des bains chauds. L'usage des bains chauds subsiste encore

chez les Asiatiques, qui, cependant, devraient plutôt faire usage des bains froids, que nous autres habitans du nord. On cite, en faveur des bains froids, l'exemple des Anglais. On veut même élever tous nos enfans à l'anglaise ; et c'est ainsi qu'on détruit entièrement leur tempérament. On a généralement observé que dans les pays où les bains froids étaient à la mode, presque tous ceux qui en faisaient usage n'ont pas vécu long-temps. L'usage réitéré des bains froids produisait la faiblesse directe. On rendait le corps trop sensible à l'action subséquente de la chaleur, si sur-tout on ne les interrompait pas aussi-tôt que la faiblesse se manifestait.

Le professeur Bernoulli, qui était d'une faible constitution, alla se baigner l'été dans la Neva ; mais après être sorti de l'eau, il eut l'imprudence de s'y jeter une seconde fois : il fut alors attaqué de convulsions, et se noya, malgré son habileté à nager.

L'exemple des Anglais, qu'on nous oppose, ne fait que confirmer la vérité de mon opinion. Il faut partager la nation anglaise en deux classes. La première, qui est la moins nombreuse, imite les modes et les manières françaises, se pique de sensibilité, de *bon ton*, et d'amour pour la littérature : elle renferme un très-grand nom-

bre de personnes affectées de consomption, de maladies des articulations; des femmes attaquées de fleurs blanches, et qui ont peu de gorge: c'est cette classe, en un mot, qui nous offre toutes ces maladies qui sont beaucoup plus communes en Angleterre que dans les autres pays. Les marins de tous les rangs forment la majeure partie de la seconde classe; ils sont accoutumés à se livrer à des exercices très-violens, et à se réchauffer par des alimens succulens et des liqueurs fortes. Les individus de l'une et de l'autre classe font également usage de bains froids, mais ils en éprouvent un effet bien contraire. En effet, ces bains augmentent de plus en plus la faiblesse des premiers, et les réduisent à un état déplorable; tandis que le froid, en diminuant, dans les seconds, la chaleur et les stimulus excessifs, prévient la faiblesse indirecte qui en serait une suite inévitable, ou du moins, en alternant avec le chaud, maintient un degré modéré d'excitement. On trouve également parmi nous des personnes vigoureuses qui font usage avec succès des bains froids, pour rafraîchir leur sang trop échauffé. Généralement parlant, l'action du froid unie à celle des stimulans est avantageuse.

L'expérience nous apprend que le froid, loin de supprimer l'éruption de la petite-vérole, la facilite

facilite d'autant plus qu'elle est accompagnée d'une chaleur plus vive. L'action du froid, en affaiblissant les vaisseaux, ou en diminuant leur excitement, ouvre leurs orifices fermés par la diathèse phlogistique, et favorise ainsi la sortie et le développement de la matière variolique. Ce que je dis de la petite-vérole peut s'appliquer à la rougeole. C'est peut-être parce que le visage est plus exposé à la fraîcheur de l'atmosphère, que l'éruption s'y fait avec plus de facilité que dans les autres parties du corps; et qu'elle prend aussi un caractère plus dangereux, lorsqu'on expose le malade à l'action d'une chaleur trop forte, ou à celle de tout autre stimulant.

C'est par une propriété débilitante et relâchante, que les bains froids facilitent quelquefois l'écoulement de l'urine retenue par une tension excessive. Il suffit de s'asseoir sur une pierre froide, pour éprouver un certain relâchement, et souvent la diarrhée. On peut employer avec succès les bains froids dans certaines constipations produites par une inflammation; mais ce remède ne produit pas le même effet dans celles qui viennent de faiblesse. C'est à tort qu'on attribue à la propriété tonique du froid le soulagement qu'il procure dans la rétention d'urine. S'il en était ainsi, les fomentations spiritueuses, appliquées extérieurement,

seraient plus avantageuses. Et en effet, ces derniers moyens seront employés avec beaucoup plus de succès que l'eau froide, dans les rétentions d'urine causées par la faiblesse; le laudanum liquide, employé extérieurement et intérieurement, les sinapismes, les linimens volatils, produisent alors un avantage qu'on attendrait vainement de l'eau froide.

On a observé, depuis long-temps, qu'il valait mieux se servir, dans les inflammations externes, d'eau végéto-minérale froide que chaude. Il sera aussi maintenant très-facile de déterminer quel est l'usage le plus avantageux qu'on puisse faire des fomentations froides qu'on a tant vantées. Elles seront très-utiles dans les maladies sthéniques; elles ne seront d'aucune utilité dans les maladies asthéniques. J'ai connu une dame qui éprouvait assez souvent une érysipèle à la jambe; aussitôt que cette affection paraissait, elle s'en délivrait promptement, en plongeant, plusieurs fois par jour, dans un bain froid, la partie affectée.

Tous ces phénomènes prouvent que le froid diminue l'excitement; qu'il augmente, par la même raison, l'excitabilité; c'est-à-dire qu'il rend la partie exposée à son action, plus sensible aux stimulus ultérieurs. Il est très-essentiel de faire attention à cette propriété du froid; elle

nous sert à rendre raison de plusieurs phénomènes qui semblaient contradictoires. On pourra, d'après ces données, expliquer les symptômes de l'alternative de la chaleur et du froid, et la manière dont le froid fortifie. On concevra comment le bain froid et les fomentations froides peuvent fortifier, quand leur action est suivie de la chaleur, et comment l'air frais, ou le bain froid, peuvent soulager, lorsque l'action d'une chaleur excessive, ou de quelque autre stimulant, fait craindre un état sthénique, ou même la faiblesse indirecte. C'est ainsi que les Russes se rafraîchissent de nouveau dans l'eau froide, lorsque leur peau se trouve dans un état inflammatoire produit par le bain de vapeurs qu'ils viennent de prendre

Si le froid a la propriété d'affaiblir ou de diminuer l'excitement, il est clair que la chaleur doit produire un effet contraire. Nous avons déja parlé ailleurs de la chaleur, et nous l'avons placée parmi les forces excitantes externes; elle anime la circulation en stimulant les fibres et les vaisseaux; enfin elle augmente l'excitement. On peut observer ces effets dans les parties isolées, comme dans le corps entier, si la chaleur est appliquée à sa surface.

Lorsque la chaleur agit pendant long-temps,

ou avec trop d'énergie, elle produit un état de langueur, c'est-à-dire, qu'elle dispose à cette espèce de faiblesse qui est toujours l'effet des forces excitantes portées à un trop haut degré; car les stimulus excessifs épuisent l'excitabilité, de telle sorte que l'excitement ne peut plus avoir lieu. Si cet épuisement d'excitabilité est produit par un excès de chaleur, le froid, qui a la propriété d'affaiblir ce stimulus, d'accroître l'excitabilité, et de rendre le corps plus sensible à l'action des stimulans ultérieurs, peut devenir un tonique.

C'est ainsi que l'on peut expliquer comment la glace et l'eau froide fortifient l'habitant des contrées méridionales, épuisé par l'action de la chaleur. Le froid ne fortifie donc qu'autant qu'il est joint à quelques-unes des forces excitantes. Ainsi un froid rigoureux est utile à l'habitant du Nord, s'il est bien vêtu, s'il vit dans des appartemens bien échauffés, s'il fait de l'exercice, s'il prend des alimens bien nourrissans, et s'il fait un usage modéré des liqueurs fortes. La chaleur et les liqueurs spiritueuses consumeraient son excitabilité, et produiraient la faiblesse indirecte, si le froid ne s'y opposait, et ne maintenait, en quelque sorte, l'équilibre. Mais si l'habitant du Nord avait l'imprudence d'unir le froid aux autres affaiblissans, à la

saignée, par exemple, à la faim, ect. et s'il ne buvait que de l'eau, avec quelle promptitude ne détruirait-il pas sa santé ! Ce serait alors qu'il serait attaqué d'hydropisie et du scorbut auquel on est exposé dans ces contrées, et qu'il serait enfin bientôt réduit à une insensibilité physique et morale.

Les personnes avancées en âge se trouvent bien des climats chauds; leur excitabilité est déja détruite en partie, et la chaleur devient pour elles un stimulus salutaire qui soutient et excite l'action du principe vital. Lorsque l'Italien a passé cinquante ans, il est presque certain de parvenir à quatre-vingts. Dans les pays froids, au contraire, les vieillards sont sujets à un grand nombre d'affections asthéniques.

Les hémorroïdes, l'apoplexie, et les maladies arthritiques, y sont très-communes. Dans ces climats, le froid produit la faiblesse qui donne lieu à ces maladies, ou du moins il entretient une prédisposition qui les fait naître, lorsque d'autres forces débilitantes agissent sur le corps. Les habitans de ces contrées ont un sang peu abondant; l'excitement est, chez eux, moins énergique, et ils ne peuvent supporter autant de saignées que les Italiens. Le froid est, de toutes les causes affaiblissantes, celle qui contribue le plus à produire le scorbut.

Aussi n'observe-t-on cette maladie que dans les pays du Nord, et sur les côtes froides et maritimes (1). Ce que nous venons de dire est une preuve suffisante de la puissance débilitante du froid, et de l'action excitante de la chaleur.

J'ai déja dit qu'une chaleur excessive, lorsqu'elle est, sur-tout, long-temps continuée, paraît enfin produire une atonie considérable, à laquelle on donne le nom de *faiblesse indirecte ;* mais cette espèce de faiblesse cause rarement les engorgemens, les obstructions, et les différentes maladies auxquelles le froid donne naissance.

La transpiration est, en effet, plus libre dans la faiblesse indirecte, et les humeurs plus fluides circulent alors avec plus de facilité. Aussi on ne voit dans les pays chauds, ni hémorroïdes, ni apoplexie, ni scorbut. Grant envoyait dans les Indes Orientales les malades attaqués de consomption, et ils y trouvaient la santé.

Lorsque les habitans des climats chauds sont menacés de faiblesse indirecte, ils ont recours à des stimulus puissans, tels que des

(1) Le scorbut n'est cependant pas rare dans la Lombardie ; j'en ai vu plusieurs exemples.

liqueurs spiritueuses ; et afin que ces remèdes puissent agir avec plus d'énergie , ils ont soin de se rafraîchir , en s'exposant à un air frais , et en prenant des glaces. Ils peuvent d'autant mieux supporter l'eau-de-vie et les autres liqueurs spiritueuses , qu'ils éprouvent des sueurs plus abondantes ; car la sueur a la propriété de diminuer la quantité surabondante du calorique. Il y a à peu près la même différence entre cette espèce de faiblesse et celle qui est produite par le froid , qu'entre la faiblesse qu'on observe dans les fièvres intermittentes et celle qui se manifeste dans le *typhus* , qu'on nomme ordinairement *fièvre nerveuse*.

Je crois devoir rapporter ici une observation fort singulière sur l'action du froid. Un vieillard nommé Besquoi dirigeait , comme médecin , deux établissemens formés à Pétersbourg pour l'éducation de jeunes demoiselles. L'un était réservé pour les nobles , l'autre pour les bourgeoises. Comme leur éducation devait être conforme à la dernière mode , on les exposait à un froid si rigoureux, que plusieurs d'entre elles eurent les pieds et les doigts gelés. On voulait en faire des femmes saines et robustes ; mais les résultats de ce régime de vie ont été absolument opposés à l'effet qu'on s'en promettait. J'ai connu, depuis, plusieurs de ces demoiselles

qui, après leur mariage, étaient sujettes aux convulsions et à d'autres maladies nerveuses. J'étais un jour chez une dame de Pétersbourg, lorsqu'elle reçut la visite de quelques-unes de ces pensionnaires. Elles lui demandèrent pourquoi elle avait fait venir un médecin. Elle leur répondit que depuis long-temps elle était attaquée de fleurs blanches. Il n'y a pas une pensionnaire dans notre couvent, lui repartirent-elles aussitôt, qui soit exempte de cette maladie. Cependant l'inoculation y réussissait fort bien. Les recherches que j'ai faites m'ont appris que les pensionnaires qui n'étaient pas nobles, et qui avaient peu de fortune, se portaient beaucoup mieux que les autres ; ce qui vient peut-être de ce que leur éducation était moins soignée, et qu'elles étaient moins exposées au froid, qu'on regarde cependant comme salutaire.

Ce sont les habitans du Nord qui sentent le plus vivement la propriété débilitante d'un froid rigoureux ; ils deviennent alors tristes, silencieux ; ils éprouvent un sentiment de malaise. Les stimulans énergiques, le vin, les substances aromatiques, la danse, sont dans ce cas très-utiles, en s'opposant à l'abattement physique et moral qu'ils éprouvent.

Tout le monde parle de *refroidissemens*, c'est-

à-dire de maladies produites par l'alternative du froid et du chaud. Tout le monde croit que les catarres, les rhumatismes, et les maladies de poitrine, sont l'effet du froid, lorsqu'il succède à la chaleur. Je ne connais pas de pays où ces espèces de maladies soient aussi communes qu'en Russie. Ceux qui en sont attaqués répètent par-tout qu'ils se sont *refroidis*. On sera, sans doute, très-surpris que nous ne regardions pas le froid, mais la chaleur qui lui succède, comme la cause de ces maladies. Il faut cependant faire attention que nous ne parlons ici que des maladies sthéniques, des phlegmasies et des symptômes qui sont causés par un excitement trop énergique ; car il est très-possible que la force affaiblissante du froid, jointe à l'atonie des vaisseaux, produise des rhumes et des amas de matière muqueuse dans la poitrine : mais tous ces symptômes sont de nature asthénique.

Il est surprenant, dit Brown, que le peuple soit plus instruit sur cet objet, que les médecins. Le paysan défend à son fils, qui vient de s'exposer au froid, de s'approcher trop près du feu, dans la crainte qu'il ne s'enrhume, ou qu'il ne soit attaqué de quelque autre maladie. Les médecins avaient observé que l'alternative du froid et du chaud produisait des fluxions

et des maladies inflammatoires ; mais ils les attribuaient toutes à l'action du froid. Les rhumes sont plus fréquens en été qu'en hiver, et le froid est toujours utile à leur guérison.

J'ai attribué, il est vrai, dans mon *Traité des catarres et des rhumatismes*, l'origine de ces maladies à certains miasmes contenus dans l'air ; mais, du moins, je n'attribuais pas ces symptômes, ainsi que les autres médecins, à la suppression de la transpiration produite par le froid (1). Ma théorie est absolument conforme à celle de Brown, et peut être, dans plus d'une occasion, confirmée par l'expérience. Lorsque le froid nous a affaiblis, et qu'il a augmenté notre excitabilité, notre corps se trouve disposé à absorber plus facilement les molécules nuisibles répandues dans l'air, si nous nous exposons à une atmosphère chargée de ces miasmes, lorsque nous avons chaud, et que nous transpirons abondamment.

On est plus sujet à s'enrhumer, quand on s'expose à une atmosphère chargée de miasmes, et lorsqu'on éprouve une chaleur vive et une transpiration abondante ; l'excitement extraordinaire où se trouve alors le système cutané,

(1) Vermischte, med. schr. tom. I, pag. 469-504.

favorise leur action, et contribue à produire la maladie.

Le froid jouit aussi de la propriété de faciliter l'entrée de l'air dans le corps ; mais son principal effet est de rendre l'action de la chaleur plus énergique. Telle est l'origine des maux de tête, des rhumes, et en général des maladies inflammatoires produites par la chaleur qui succède au froid.

Tout le monde sait que le calorique tend toujours à se répandre et à se mettre en équilibre dans les différens corps. Si l'on jette un corps froid dans l'eau chaude, celle-ci perdra de son calorique, et le corps en absorbera, jusqu'à ce que l'un et l'autre soient parvenus à la même température. Les physiciens savent que cet effet est proportionné à la nature différente des corps. Ceci fait comprendre avec quelle violence la chaleur qui s'exhale d'un poële bien échauffé, pénètre le corps d'une personne qui vient de s'exposer à l'action du froid. Qu'on ajoute à tout cela, que le froid, en accumulant l'excitabilité, nous rend plus sensibles à l'action des puissances stimulantes, et sur-tout à celle de la chaleur, et il sera facile de concevoir qu'un stimulus aussi énergique peut occasionner un état pléthorique et inflammatoire, lorsqu'il agit sur un corps qui a été précédemment exposé à l'action du

froid. Quel est celui qui ne se trouve pas attaqué de douleurs de tête et de rhumes, lorsque vers la fin de l'automne on commence à échauffer son appartement? Il n'est pas nécessaire pour cela de sortir de chez soi; à peine le poële est-il échauffé, qu'on est souvent attaqué de ces maladies.

On observe quelquefois que des enfans attaqués de petite-vérole se trouvent bien du froid, et que tout-à-coup ils éprouvent des symptômes plus fâcheux. Cela vient de ce que le froid, en diminuant l'excitement excessif que ces malades éprouvent, les rend en même temps plus sensibles à l'action des stimulus ultérieurs. Si dans ces circonstances on donne au malade quelques remèdes stimulans, si on l'expose à l'action du feu, ces stimulans produiront un excitement d'autant plus considérable, que l'excitabilité aura été plus accumulée par le froid. On peut juger par-là des précautions qu'on doit prendre dans l'administration des remèdes rafraîchissans.

Lorsqu'un malade a été soumis à un traitement rafraîchissant, il faut bien se garder de l'exposer à la chaleur ou à d'autres stimulans; à moins qu'un degré plus considérable de faiblesse, ou qu'un changement de forme dans la maladie ne force d'agir autrement. Un froid modéré, mais long-temps continué, produira le

même effet qu'un froid violent, mais de peu de durée.

On doit, dans les maladies sthéniques, être très-réservé dans l'usage du froid, parce qu'il serait très-difficile d'empêcher que le stimulus de la chaleur ou de quelque autre excitant ne succédât au froid trop violent qu'on aurait employé.

Des physiciens ont observé qu'il n'a pas été possible d'élever, au-delà d'un certain degré du thermomètre, des êtres vivans exposés dans des étuves à une chaleur très-vive. Sans chercher à expliquer ces observations subtiles, le médecin doit prendre, pour règle de sa conduite, des vérités simples et généralement reconnues (1). Ce qu'on doit conclure de ces expériences, c'est que l'excitabilité ne peut s'accroître et s'accumuler que jusqu'à un certain degré, et que l'excitement a des bornes au-delà desquelles il ne peut plus s'élever.

Une chaleur trop considérable, ou trop long-

(1) L'auteur regarde ces observations comme des bizarreries et des subtilités : *Egli è vero d'altronde che il medico pratico non deè badare a siffatè sottigliese e bizzarrie.* Je pense au contraire que le résultat de ces belles expériences présente une des objections les plus fortes contre Brown. J'ai développé mes idées sur cet objet dans mon discours préliminaire. (*Note du traducteur.*)

temps continuée, consume à la fin l'excitabilité; et il ne peut plus en résulter aucun excitement. C'est ainsi que lorsque les Européens séjournent pendant quelque temps à Surinam, on observe au thermomètre une diminution dans leur température. Ce phénomène est dû à la faiblesse indirecte produite par la diminution d'excitabilité, et à la transpiration abondante qui favorise le dégagement du calorique; aussi sentent-ils alors un grand besoin de réparer leurs forces par des stimulans actifs, tels que l'eau-de-vie (1). etc.

Si l'on réfléchit qu'une chaleur trop vive, ou trop long-temps continuée, a la propriété de produire la faiblesse indirecte, une atonie générale, et d'autres phénomènes semblables, et que le froid, au contraire, s'oppose à l'action immodérée de la chaleur, et empêche que l'excitabilité ne se consume, et que l'excitement ne devienne trop énergique, il sera facile de comprendre pourquoi les personnes fortes et pléthoriques se trouvent bien des bains froids, tandis que les personnes faibles, dont les humeurs sont appauvries, s'affaiblissent de plus en plus, sont attaquées de spasmes, et ne recouvrent qu'avec peine leur première chaleur, lorsqu'elles font usage de ces bains.

(1) Bruce rapporte que les peuples de l'Abyssinie font un grand usage des épiceries, et sur-tout du poivre.

J'ai connu un homme faible qui prenait, l'été, des bains froids dans lesquels il restait pendant long-temps : il ressentit bientôt des douleurs aux articulations ; il tomba dans un état de langueur, et fut pris d'une fièvre qui devint opiniâtre. On s'apperçut dans la suite que la fièvre revenait toutes les fois qu'il prenait des bains froids.

Il n'est pas besoin d'admettre dans le froid une propriété tonique, pour expliquer comment le scrotum, relâché par la chaleur, peut se contracter lorsqu'il ressent l'action du froid. Si le froid paraît alors agir comme tonique, c'est parce qu'il dissipe le relâchement, qu'il modère l'action excessive de la chaleur, et qu'il rend cette partie plus sensible aux stimulus ultérieurs. Au reste, le même effet peut être produit par d'autres stimulus, par une chaleur sèche et humide, surtout lorsqu'elle est modérée, et par d'autres moyens semblables, dans le détail desquels il est inutile d'entrer (1).

Lorsque l'action des puissances excitantes est trop forte, ou trop longtemps continuée, il en résulte un excitement, d'abord très énergique, mais qui diminue ensuite peu-à-peu, et finit

(1) Voici la phrase italienne, que je n'ai pas jugé à propos de traduire : *Ma spacialmente si contrae e s'alza lo scroto quando gli si applica una mano calda, le cui ditta leggiermente to solletichino.*

par cesser entièrement. C'est ainsi que se produit la faiblesse indirecte, et que l'excitabilité se détruit et se consume.

Lorsque la chaleur agit sur le corps, il est évident qu'elle stimule, et qu'elle augmente l'excitement; mais si son action est trop énergique ou trop long-temps continuée, elle produit la diminution de l'excitement et l'atonie qui en est la suite. Le froid dans ces circonstances, appliqué à un degré convenable, modère la chaleur excessive, réveille l'activité des fibres, et augmente la vigueur du corps; c'est sous ce seul point de vue qu'on peut le considérer comme un tonique.

Le froid peut aussi prévenir la corruption des humeurs, non par une propriété antiseptique qu'on lui a attribuée si gratuitement, mais parce qu'il fortifie les vaisseaux qui étaient sur le point de tomber dans la faiblesse indirecte, et qu'il s'oppose à la chaleur excessive qui accélérait la corruption des humeurs. Cependant cette corruption a lieu moins souvent qu'on ne l'a pensé; et lorsqu'elle existe, elle est toujours un effet de la faiblesse des vaisseaux, qui ne sont plus capables de mouvoir, d'unir et de séparer les différentes humeurs. C'est sur-tout sur la peau et sur les parties externes en général, que les effets du froid se manifestent spécialement, parce qu'il agit immédiatement et presque uniquement sur elles.

Lorsqu'on

Lorsqu'on plonge une main dans l'eau froide, et qu'on la porte ensuite sur le ventre d'une femme grosse, on augmente, il est vrai, les mouvemens du fœtus ; mais ce phénomène ne prouve rien en faveur de la propriété tonique du froid. Il peut venir, ou de ce que le froid s'oppose à l'excès de la chaleur et à la faiblesse indirecte, ou de ce qu'il permet aux stimulus internes d'agir avec plus d'énergie, ou enfin parce qu'en affaiblissant et en relâchant la peau, il facilite les mouvemens du fœtus.

On devrait être plus circonspect qu'on ne l'est aujourd'hui, dans la prescription des eaux minérales. Ce que j'ai dit des bains froids peut également s'appliquer aux boissons froides. Un air pur, une agréable société, les plaisirs de l'amour, la danse, les alimens succulens, les boissons spiritueuses, et la chaleur du soleil, sont autant de stimulans qu'on trouve dans les endroits où l'on prend les eaux ; ils pourraient même occasionner la faiblesse indirecte dans quelques sujets, si l'usage de l'eau froide ne la prévenait pas : mais les personnes faibles qui manquent de ces stimulans, ne peuvent faire usage des eaux minérales froides sans éprouver des flatuosités, des nausées, des étourdissemens, et d'autres symptômes de faiblesse. Les sujets faibles mêlent, avec avantage, l'eau minérale froide avec

l'eau chaude ; c'est par la même raison que les eaux chaudes d'Aix-la-Chapelle leur sont plus utiles que les eaux froides de Spa.

CHAPITRE X.

Parallèle entre les animaux et les végétaux.

Je crois avoir suffisamment démontré que la santé, la prédisposition à la maladie, et la maladie elle-même, dérivent de la même source ; c'est-à-dire de l'action des puissances excitantes, tant internes qu'externes, qui, lorsqu'elles agissent avec force, produisent la diathèse sthénique, et donnent lieu à la diathèse asthénique lorsque leur action est trop faible. Les puissances qui conservent notre vie, comme celles qui la détruisent, sont donc de la même espèce ; elles ne diffèrent que par leur degré d'énergie. Ainsi tous les alimens sont des stimulans : mais la nourriture animale et les substances aromatiques stimulent fortement et donnent de la vigueur, tandis que les végétaux stimulent moins, et produisent la faiblesse. Il en est de même de la chaleur, de l'air, des humeurs, et de toutes les autres forces excitantes.

J'ai démontré que les puissances capables de produire la diathèse sthénique sont les remèdes

indiqués contre les maladies qui dépendent de faiblesse et réciproquement. J'ai également fait voir qu'un excès de stimulus finit par ne plus produire d'excitement, mais qu'il donne lieu à cette espèce de faiblesse que nous avons appelée *faiblesse indirecte*.

Tout ce que nous avons dit jusqu'ici des corps vivans du règne animal, et des puissances qui agissent sur eux, peut s'appliquer, sous tous les rapports, au règne végétal. Ce sont aussi les puissances excitantes qui font vivre et mourir les végétaux. On ne peut guérir les plantes, ainsi que les animaux, que par des remèdes opposés à la cause qui a produit la maladie. Les mêmes causes produiront dans les plantes, comme dans les animaux, la faiblesse directe et indirecte. En un mot, tout ce qu'on a dit jusqu'ici de la vie animale est applicable au développement, à l'accroissement et au décroissement des végétaux.

Les puissances excitantes qui produisent tous les changemens et les modifications qu'éprouvent les végétaux, sont la chaleur, l'air, les différentes humeurs, et la lumière. Ces forces entretiennent la vie des plantes, tant que l'action qu'elles exercent n'est ni trop énergique, ni trop faible.

Les forces excitantes agissent aussi sur les plantes par un stimulus. C'est à ce stimulus qu'elles doivent la vie, la sensibilité qui leur

est propre, leur mouvement, leur verdure, leur floraison, leur accroissement, leur état stationnaire, et leur décroissement. L'excitement est dans les plantes, ainsi que dans les animaux, un effet général de l'action des puissances excitantes, et la cause prochaine de la vie.

La santé des plantes dépend donc aussi de l'action bien dirigée des puissances excitantes, et leurs maladies sont dues à l'énergie trop forte ou trop faible de ces mêmes puissances, à un excès ou à un défaut d'humidité, au froid ou à une chaleur trop forte. Le froid et la sécheresse produisent dans les plantes une faiblesse directe : une humidité trop abondante donne lieu à la faiblesse indirecte. Les rayons du soleil favorisent la végétation ; mais s'ils agissent avec trop de force ou pendant long-temps, ils produisent les maladies sthéniques, ou la faiblesse indirecte, si leur stimulus est porté au dernier degré d'intensité. La nuit, et le vent frais qui l'accompagne, préserveront les végétaux des mauvais effets d'une chaleur excessive. La nuit est aux plantes ce qu'un bain froid est aux hommes qui sont accablés par la chaleur, et ce qu'un air frais est à une personne attaquée de petite-vérole.

Tout le monde sait, par expérience, que l'excès et le défaut de chaleur sont contraires à

la végétation. L'action affaiblissante du froid est sur-tout très-sensible. Nous voyons quelquefois des arbres donner les plus belles espérances pendant leur floraison, et perdre leurs fruits avec la plus grande facilité, lorsque le froid continue. Les chaleurs ou les pluies excessives produisent le même effet. Il y a, dans le premier cas, faiblesse directe; et dans le second, faiblesse indirecte : celle-là est produite par un froid violent; celle-ci par une chaleur trop considérable. Les terres les plus fertiles sont, en général, celles où les forces excitantes agissent avec énergie et en quantité suffisante; celles qui sont soumises à l'action de plusieurs causes affaiblissantes, comme le froid, etc., sont les plus stériles. La végétation est très-prompte, en été, dans les environs de Pétersbourg, parce qu'il n'y a pas alors de nuit dans ce pays, et que l'action de la lumière et des autres stimulus s'y fait alors sentir sans interruption. Les vents froids qui s'élèvent le soir, et la fraîcheur du sol, suffisent, sans doute, pour prévenir la faiblesse indirecte, qui serait un effet nécessaire d'un stimulus long-temps continué.

On est obligé d'ouvrir, pendant le jour, les serres chaudes, non-seulement pour y renouveler l'air, mais encore pour prévenir la faiblesse indirecte qui menacerait les plantes expo-

sées à une chaleur trop vive. On observe, en général, que les végétaux et les fruits sur lesquels les puissances excitantes ont agi avec une énergie convenable, sont toujours préférables à ceux sur lesquels ces puissances n'ont agi que faiblement. Les fruits des pays chauds l'emportent sur ceux des pays froids. Le laboureur préfère les années chaudes aux froides. Les fleurs sont moins odorantes, et les fruits ont moins de saveur, dans les terrains humides. C'est ainsi que l'homme qui se nourrit de viande et boit du vin, a plus d'énergie dans ses facultés physiques et morales. Cependant l'excès des puissances excitantes peut devenir préjudiciable aux plantes comme aux animaux. Les puissances excitantes affectent plus fortement, dans les animaux, l'estomac, le cerveau, et les viscères en général, que les autres parties du corps. C'est sur la racine des plantes que les forces excitantes agissent avec plus d'activité et d'énergie ; c'est cette partie qui jouit d'une plus grande excitabilité ; c'est aussi vers elle que se portent, de préférence, les différens sucs ; c'est sur elle enfin que la chaleur produira l'effet le plus avantageux, pourvu cependant qu'elle ne soit pas portée à un degré assez considérable pour causer des maladies sthéniques et même la faiblesse indirecte. Si la plante, au contraire, manque de

chaleur, ou si l'on met la racine en contact avec le froid, elle tombera dans la faiblesse directe.

La terre qui environne les plantes, sert, en quelque sorte, de filtre aux stimulus, c'est-à-dire à l'humidité et au calorique. Aussi, pour que cet effet ait lieu de la manière la plus avantageuse pour les végétaux, les pores de la terre ne doivent-ils être ni trop ouverts ni trop resserrés. Dans le premier cas, les stimulus la pénètrent avec trop de facilité et en trop grande quantité ; de là une constitution sthénique, un accroissement trop prompt, une végétation trop abondante, qui finissent par faire languir la plante, et par la faire tomber dans la faiblesse indirecte. Dans le second cas, c'est-à-dire lorsque la terre est trop dure, ou lorsque toute autre cause empêche les forces stimulantes de la pénétrer, la plante tombe dans la faiblesse directe. La terre n'est pas absolument nécessaire à la vie des plantes : j'ai vu croître des graminées dans des vases remplis d'eau distillée, et l'on sait qu'un grand nombre de plantes grasses croissent très-bien dans l'eau.

On laboure la terre avec soin, afin qu'elle soit plus divisée, et qu'elle puisse être pénétrée plus facilement par les différentes puissances excitantes. On mêle de la chaux, de l'argile, de la cendre, ou quelque autre substance absorbante,

à la terre qu'on veut cultiver, afin d'en diminuer la ténacité, et de la rendre plus friable, ou peut-être aussi, comme quelques-uns le pensent, pour dissoudre les parties huileuses et pour mettre en contact avec la plante les différentes humeurs qui lui sont nécessaires. Le fumier lui fournit aussi peut-être quelques parties grasses et onctueuses. Une terre trop friable et trop molle devient plus consistante quand on l'unit à l'argile. Celle qui est trop légère et trop poreuse, doit être couverte de cailloux ou d'autres substances analogues, afin que la chaleur et l'humidité soient retenues plus long-temps, et s'échappent avec moins de facilité. L'expérience a fait connaître l'utilité de ces divers moyens, et nous prouve que tout dépend de la chaleur et de l'humidité qui pénètrent la racine.

Un laboureur a-t-il une terre légère? il cherchera à lui donner de la ténacité. Il cherchera, au contraire, à lui en ôter, si elle est argileuse; autrement ses travaux seraient inutiles. Les climats chauds, et les étés où la chaleur est trop violente, ne conviennent pas aux terres argileuses; ils en ferment presque tous les pores: ils conviendront, au contraire, aux terres maigres et friables, en les rendant plus compactes. Les saisons sèches conviennent aux terrains bas, et dans lesquels la racine des plantes est péné-

trée d'une humidité trop abondante ; tandis que les pluies sont avantageuses aux terrains élevés.

Les arbres qui entourent les champs situés vers le nord, dont la terre est maigre et légère, et les cailloux qu'elle renferme, sont utiles pour conserver aux racines des différentes plantes l'humidité et la chaleur qui tendent à s'échapper ; souvent même le laboureur est obligé de rapporter dans son champ ces mêmes cailloux qu'une économie mal-entendue lui avait fait ôter. Les champs exposés au midi n'ont pas besoin de toutes ces précautions ; ils sont suffisamment échauffés par le soleil ; ils sont à l'abri des vents froids, et celui du sud est rarement assez sec pour pouvoir leur nuire.

Tous les détails dans lesquels je viens d'entrer sur les plantes et sur leur culture, prouvent combien est grande l'analogie qui existe entre les végétaux et les animaux (1). Tout ce qui croît et végète dans la nature est dirigé et déterminé par l'excitement, produit lui-même par l'action des forces excitantes ; c'est, en un mot, l'excitement qui constitue la vie des animaux et des végétaux. Mais ces mêmes puissances qui donnent à la vie sa première impulsion et qui la maintiennent, tendent enfin à sa

(1) Voyez *le Médecin Philosophe*, tome II, p. 531.

destruction. Il est aussi naturel de vieillir et de mourir, que de naître et de continuer de vivre. Chaque être vivant continue de maintenir et de conserver la vie dans l'être auquel il la transmet par la génération. C'est ainsi que les animaux et les plantes se renouvellent dans l'immensité des siècles; c'est ainsi que tous les êtres vivans se conservent, se reproduisent et se perpétuent: ils ont donc tous une origine analogue. Les individus périssent, mais les espèces se conservent. La même cause qui produit, détermine et dirige la naissance, l'accroissement et la perfection des individus, les affaiblit et les conduit à la destruction. Telle est la loi de la nature. La vie est un état forcé, dirigé et maintenu par une application convenable des puissances excitantes, dont l'action nous conduit enfin naturellement et nécessairement à la mort. La vie, la santé, la maladie, et la mort, sont donc également l'effet des forces stimulantes, comme le démontre évidemment l'histoire des plantes et des animaux.

On a généralement observé que le vent d'occident est le plus favorable à la fécondité des plantes; c'est aussi dans les contrées occidentales que la population est la plus considérable. Une chaleur humide est peut-être une des principales causes de cette fécondité. On a remar-

qué que les poissons se multiplient extraordinairement dans un étang d'eau chaude, près d'Aix-la-Chapelle. On pourrait mettre en question si l'usage des boissons chaudes, si fréquentes dans la Chine, ne contribue pas à la grande population de ce pays.

NOTES DE FRANCK

SUR

L'OUVRAGE DE ROBERT JONES,

CITÉES DANS CET OUVRAGE.

Je me propose d'examiner dans cette note (1), *si toutes les puissances excitantes agissent de la même manière, et si elles n'agissent qu'en stimulant.*

J'examinerai d'abord les puissances excitantes dont le mode d'action est le plus sensible; je passerai ensuite à l'examen de celles dont la manière d'agir n'est pas aussi évidente, et dont les causes plus obscures ne peuvent être connues que par les effets qu'elles produisent. » Ce raisonnement est opposé, il est vrai, à l'ignorance et aux préjugés; mais il sera approuvé par les hommes d'un jugement sain. (Brown, *Compend. tom. I, p. 94.*)

De l'Air.

Je n'ai pas besoin d'avertir que l'atmosphère est composée de deux espèces de gaz, c'est-à-dire du gaz *azote* et du gaz *oxygène*, et que le second peut seul servir à la respiration et à la combustion. Ces faits sont universellement connus et démontrés avec la plus grande évidence.

Lorsque le gaz oxygène se trouve en quantité suffisante dans l'atmosphère, il *excite* les êtres vivans d'une manière convenable, et il rend l'exercice de leurs fonctions plus libre et plus facile; mais si la quantité en est trop ou trop peu considérable, les fonctions s'affaiblissent, ou elles

(1) Voyez la note de la page 8 de ce volume.

acquièrent un trop haut degré d'énergie, auquel peut succéder la *faiblesse indirecte.* On peut prouver cette assertion par les expériences les plus directes. Une infinité d'exemples prouvent que les êtres vivans peuvent éprouver une faiblesse extrême dans les salles de spectacle, dans les temples, et en général dans tous les lieux fermés où un grand nombre de personnes absorbe l'oxygène par la respiration, ou dans ceux où il se trouve beaucoup de matières en combustion, et où l'oxygène se combine avec le carbone pour former l'acide carbonique.

La lumière des chandelles devient alors languissante; les hommes éprouvent un sentiment de pesanteur et de faiblesse, qui augmente de plus en plus, et ils périssent enfin si l'air n'est pas renouvelé.

L'air est quelquefois tellement vicié dans les prisons et dans les autres lieux fermés, ou, pour parler plus exactement, il se trouve privé d'une si grande quantité d'oxygène, qu'il donne naissance à des fièvres très-dangereuses et très-malignes. Zimmerman, dans son excellent ouvrage sur *l'expérience*, rapporte que de cent cinquante Anglais qui furent renfermés à Calicut dans une prison très-étroite, cent vingt-quatre moururent en peu de temps, et que le reste fut attaqué de la fièvre qu'on appelle *putride.* (*Op. cit. p.* 267).

Si le gaz oxygène abonde dans l'atmosphère, ou si on le fait respirer dans un état de pureté, il produit d'abord une énergie excessive et ensuite la faiblesse indirecte. L'illustre Macquer avait déja observé que l'air vital accélérait les mouvemens de la vie, et consumait la source de la vie avec autant de promptitude qu'il consumait les corps combustibles. Le célèbre Fourcroy a confirmé cette assertion par de belles expériences. Il a constamment observé que si l'on plaçait sous

une cloche pleine de gaz oxygène un animal à sang chaud, sa respiration s'accélérait, sa poitrine se dilatait à un degré considérable, le cœur et les artères se contractaient avec force, et qu'enfin il éprouvait une vraie fièvre inflammatoire, ses yeux devenaient rouges et menaçans, la sueur coulait de toutes parts, et la température de tout son corps augmentait. Cet état n'était pas de longue durée, la faiblesse ne tardait pas à lui succéder, et enfin la gangrène se manifestait dans la cavité de la poitrine, et était bientôt suivie de la mort.

Je crois devoir observer que M. Girtanner (*Journal de Rozier, juin 1790*), en exposant sa doctrine, ou plutôt une copie imparfaite de celle de Brown, ne considère pas le gaz oxygène comme une puissance excitante, mais qu'il le regarde comme le principe de l'irritabilité. La doctrine de cet auteur ayant été réfutée dans différentes circonstances, il n'est pas nécessaire que je m'en occupe plus long-temps. Il me suffira d'observer que M. Girtanner aurait dû s'abstenir de toutes recherches sur la nature intime de l'irritabilité; recherches qui ne peuvent qu'être inutiles, comme l'observe Brown dans ses *Élémens de Médecine*, 5118.

De la Chaleur.

Personne n'ignore que le calorique est nécessaire à la conservation de la vie animale et végétale. Un degré modéré de chaleur excite, de la manière la plus avantageuse, tous les corps organique, et les maintient dans un état de force et de santé: mais si le calorique diminue, il cause la faiblesse directe; et s'il devient trop abondant, il produit dans les êtres vivans une énergie excessive, et bientôt la faiblesse indirecte.

Un degré modéré de chaleur, tel que celui qui règne dans les climats tempérés, est très-convenable à l'économie ani-

male et végétale: il suffit, pour s'en convaincre, d'observer la vigueur, la vivacité du coloris, la sagacité, le courage et toutes les autres qualités qui caractérisent les habitans des climats tempérés. Le règne végétal nous en fournit un exemple bien frappant. En effet, quelle fécondité dans ces climats ! tout favorise la végétation dans ces contrées heureuses.

Le défaut de calorique, appelé communément *froid*, affaiblit, en raison de son intensité, tous les corps organiques. Cette proposition, fondée sur un fait simple et évident, n'aurait certainement pas éprouvé autant d'opposition, si elle n'avait pas été diamétralement contraire à l'idée qu'on s'était formée du froid, qu'on regardait depuis un temps immémorial comme tonique. Cependant cette opinion ne paraît avoir en sa faveur que l'autorité des siècles, et quelques phénomènes des corps vivans, qui n'ont pas été suffisamment analysés. Je vais exposer en peu de mots le résultat de mes observations sur ce point important de théorie. Si je ne suis pas en état de le présenter dans tout son jour, je me flatte du moins que mes réflexions pourront conduire à des recherches ultérieures. Voici les principaux raisonnemens qu'on fait en faveur de la propriété tonique et fortifiante du froid.

1°. Les peuples du Nord sont plus robustes que ceux du Midi.

2°. Nous sommes plus vigoureux dans l'hiver que dans l'été.

3°. Le froid augmente, par sa propriété astringente, la densité de la fibre; il en accroît par conséquent l'énergie.

4°. Le froid produit les maladies inflammatoires.

5°. Les bains froids sont utiles dans les maladies qui dépendent de faiblesse.

Je vais répondre à toutes ces objections.

1°. Les habitans des pays froids qui sont voisins du pole, loin d'être vigoureux, sont réduits à la plus grande faiblesse: il suffit, pour s'en convaincre, de lire l'histoire des voyages faits dans ces horribles contrées. Les Lapons, dit Voltaire d'après le témoignage des voyageurs, n'ont que trois pieds de hauteur; ils sont pâles; ils ont les cheveux courts, durs et noirs, et le teint olivâtre; tous les parties de leur corps les distinguent des peuples qui avoisinent leurs déserts; leurs facultés intellectuelles sont proportionnées à celles de leur corps. Enfin Maupertuis appelait les Lapons le rebut de l'espèce humaine. Comment peut-on prétendre que les peuples du Nord sont plus robustes que les habitans des climats dont la température est modérée? Et si réellement, quelques peuples, qui se trouvent placés dans la partie la plus froide des climats tempérés, sont plus vigoureux que les habitans de la portion la plus chaude de ces mêmes régions, que peut-on en conclure en faveur de la prétendue propriété tonique du froid? Qui peut ignorer que les sciences, les beaux arts, et le luxe qui vient à leur suite, ont pris naissance dans les pays méridionaux tempérés, et que c'est dans ces climats qu'ils continuent de fleurir?

Qui peut ignorer enfin combien ces causes peuvent contribuer à affaiblir ces peuples? Ne doit-on pas aussi attribuer, en partie, la faiblesse qu'ils peuvent éprouver, à l'usage excessif des liqueurs spiritueuses? Il paraît donc que si les habitans des pays où il ne règne pas un froid trop violent, sont plus robustes que ceux qui vivent dans des climats chauds, ils doivent plutôt cet avantage à leur manière de vivre, aux boissons dont ils font usage, et aux exercices auxquels ils se livrent, qu'à la propriété prétendue tonique du froid.

Quelle

Quelle différence entre les facultés des animaux des pays froids, et de ceux des pays chauds! On voit, dans le Nord, l'ours marcher à pas lents et avec pesanteur. Les oiseaux n'offrent dans ces régions que des couleurs sombres, tandis que les pays chauds fournissent les animaux les plus vifs, tels que le tigre, etc., et que les oiseaux y sont ornés des couleurs les plus brillantes.

Il en est de même du règne végétal. Les végétaux n'ont presque aucune saveur dans les pays froids.

2°. Quelles sont les personnes qui se trouvent plus vigoureuses dans l'hiver que dans l'été, et qui préfèrent la première saison à la seconde? Ce sont, sans doute, celles qui sont jeunes, robustes et bien nourries; tandis que les sujets faibles et cachectiques se trouvent, au contraire, beaucoup mieux de la chaleur. Parmi les goutteux, les hydropiques, les asthmatiques et les phthisiques, en est-il un seul qui jouisse d'une meilleure santé l'hiver que l'été? La vigueur dont jouit, pendant l'hiver, une personne bien nourrie, bien vêtue, et qui fait usage de liqueurs spiritueuses, ne prouve point la propriété fortifiante du froid. Le froid ne fortifie alors qu'en diminuant les effets d'un régime trop échauffant, et en réduisant la chaleur au degré nécessaire à l'état de santé. Si l'on se trouve incommodé après un bon repas, la diète observée pendant un certain temps semble donner des forces; doit-on en conclure que la diète est un excitant? Une boisson abondante d'eau froide peut ranimer les forces abattues par le vin pris en plus grande quantité que de coutume; s'ensuit-il que l'eau froide soit un excitant?

On voit évidemment, d'après ce que nous venons de dire, que le froid affaiblit en raison de son intensité, et que s'il paraît produire un effet contraire chez les jeunes gens,

chez les personnes robustes, etc., cela n'est dû qu'à une diminution modérée du stimulus excessif de la chaleur. Voici ce que dit Richter sur cet objet: *Frigidus aer aliter robustos, aliter debiles afficit. In robustis, plus nativi caloris, plus coctionis et roboris conciliat. Non eadem in debilibus ratio locum habet; in his enim internus motus, languidior ob vasa per se laxiora et causae comprimenti faciliùs cedentia, suffocatur potiùs a frigore, quàm ab attritu tam parvo intenditur : unde frigus, languor et sensus ponderis, ita ut meritò a valetudinariis arceamus frigus, nisi lene sit.*

3°. M. Rasori ayant déja (*Compend di Brown*, tome 2, page 172, note) réfuté, par les argumens les plus convaincans, l'opinion qu'on s'était formée sur la propriété astringente du froid, je ne m'étendrai pas beaucoup sur cet objet: j'ajouterai seulement que si le froid fait tomber les anneaux des doigts, et produit plusieurs autres phénomènes semblables, on doit attribuer de pareils effets à son action débilitante, puisque les mêmes phénomènes se manifestent dans la terreur, dans les asphyxies, et dans les différens états de faiblesse, où le cœur et les artères ne peuvent pas pousser le sang dans les extrémités des vaisseaux; ce qui en diminue le diamètre, et rend, par la même raison, moins considérable le volume des parties auxquelles ils se portent. Mais, de plus, si le froid exerçait réellement une action astringente sur la surface externe du corps, comment pourrait-il faciliter l'éruption de la petite-vérole bénigne? Comment expliquerait-on les effets des boissons froides sur certains malades, chez lesquels, d'après le rapport du docteur *Alexander*, elles ont excité des sueurs abondantes, tandis qu'on avait employé inutilement un régime échauffant? Ne peut-on pas dire, avec plus de raison, que le froid ne semble resserrer la surface externe du corps qu'en affai-

blissant les vaisseaux cutanés sur lesquels il agit directement ; mais que, dans les personnes affectées de diathèse sthénique, il relâche le système cutané, en diminuant la densité et la rigidité morbifiques ? On peut expliquer facilement, d'après ces principes, comment la transpiration peut être supprimée tantôt par le froid, et tantôt par la chaleur. On regardait mal-à-propos cette suppression de la transpiration comme la cause d'un grand nombre de maladies, tandis qu'elle n'est qu'un symptôme de la diathèse sthénique, ou de la diathèse asthénique.

4°. On dit très-souvent que le froid produit des maladies inflammatoires.

M. Girtanner (*lib. cit.*) prouve, par des expériences directes que j'ai répétées en partie, que la chaleur détruit l'excitabilité. Il a fait périr par le moyen de la chaleur différens animaux, tels que des chats, des chiens, etc. ; et il a observé que la chaleur les privait de leur *irritabilité*. L'application du stimulus de l'électricité excitait à peine alors la contraction du cœur et des artères. On a fait la même observation sur les végétaux. L'action des rayons du soleil détruit l'excitabilité de l'*hedysarum gyrans*. Le célèbre Fontana et M. Medicus ont prouvé que l'excitabilité des plantes est très-abondante le matin, et qu'elle est peu considérable le soir. Cette diminution d'excitabilité est due à l'action de la chaleur que la plante a éprouvée pendant la journée. Le froid, qui n'est que la diminution ou la privation de la matière de la chaleur, doit donc accumuler l'excitabilité ; et comme les puissances excitantes les moins actives peuvent produire un excitement énergique, lorsqu'elles agissent sur une excitabilité très-abondante, il s'ensuit que les personnes faibles seront plus facilement affectées de maladies sthéniques, si,

après avoir éprouvé l'action du froid, elles s'exposent à celle de la chaleur. « De là, dit Girtanner, la chaleur » qu'on sent en sortant d'un bain froid ; de là ces ma- » ladies qu'on prend en venant de l'air froid dans une » chambre chaude, et que les médecins attribuent à une » transpiration supprimée ; hypothèse entièrement fausse. » Si les enfans conservent, pendant quelque temps, de la neige dans leurs mains, ils éprouvent souvent une inflammation dans ces parties. Il n'est pas même nécessaire, pour que cet effet ait lieu, que les enfans s'approchent du feu. En effet, l'excitabilité étant accumulée par le contact de la neige, la chaleur de l'atmosphère agit alors avec plus d'activité. La privation du calorique, et de la lumière, fait tomber, pendant l'hiver, les animaux et les végétaux dans un état de langueur. Leur excitabilité s'accumule, pendant cette saison, à un tel point que le moindre stimulus peut les ranimer au printemps. Le degré de chaleur qui se fait sentir au printemps, quoiqu'inférieur à celui qu'ils éprouvaient lorsqu'ils sont tombés dans la faiblesse vers la fin de l'automne (parce que leur excitabilité diminuée exigeait un stimulus plus énergique), suffit alors pour les ranimer La végétation nous présente les mêmes phénomènes: les plantes alternativement exposées au froid et au chaud prennent un accroissement plus prompt.

On ne doit donc pas être surpris que les maladies sthéniques soient plus fréquentes en hiver qu'en été, puisque le moindre stimulus, appliqué sur l'excitabilité accumulée par le froid, produit un excitement énergique. D'ailleurs, le corps doit avoir moins de force en été, parce que les sécrétions sont plus considérables dans cette saison que dans l'hiver. Nous savons de plus que la com-

bustion offre une flamme plus vive en hiver qu'en été, parce que l'atmosphère contient plus d'oxygène sous un volume égal d'air. N'en serait-il pas de même de la respiration ? Il est incontestable que nous respirons une plus grande quantité de gaz oxygène, sous un volume égal d'air, en hiver qu'en été : nous devons donc aussi éprouver un excitement plus énergique. C'est peut-être pour cette raison que les péripneumonies sont plus communes en hiver qu'en été. La bonne chère à laquelle on se livre plus fréquemment pendant l'hiver, peut aussi être une des causes des maladies sthéniques ; elle produit plus particulièrement cet effet chez les personnes qui ne sont pas habituées à une bonne nourriture. J'ai observé, pendant plusieurs années, que le nombre des malades, et sur-tout des personnes attaquées de péripneumonie, était toujours plus considérable dans notre hôpital après les jours de fête. Cependant je dois avouer que les maladies sthéniques ne sont pas très-fréquentes pendant l'hiver. Il est absolument faux que les maladies sthéniques soient rares dans l'été, comme l'observe le docteur Mosely *on Tropical Diseases*, sur-tout si la chaleur n'est pas assez violente pour produire la faiblesse indirecte.

La péripneumonie, le catarre, le rhumatisme, etc., et toutes les maladies en général causées par les changemens successifs de l'atmosphère, sont produites par le chaud et non par le froid, comme je l'expliquerai plus au long dans une autre occasion.

5°. L'usage des bains froids dans les maladies de faiblesse est fondé sur l'autorité des siècles et sur la confiance aveugle du peuple. Quoi qu'il en soit, je me flatte de combattre cette opinion par des faits et par des raisons qui pourront engager plusieurs de nos lecteurs à se livrer à l'examen d'un point

de doctrine aussi important, et qui a tant d'influence sur la pratique de la médecine.

N'ayant point fait d'expériences particulières sur cet objet, et voyant que toutes les observations consignées dans les ouvrages de médecine étaient opposées à cette opinion, j'aurais perdu en quelque sorte l'espérance de répandre quelque lumière sur cette question intéressante, si un ouvrage excellent qui vient de paraître, ne m'avait fourni les raisonnemens les plus forts en faveur de la théorie de Brown sur les bains froids. Je veux parler de l'ouvrage de Marcard sur la nature et l'usage des bains (*ueber die natur und den gebrauch der baeder , 1793*). L'auteur de cet ouvrage est médecin des bains de Pyrmont. Il mérite d'autant plus de confiance, qu'il n'est attaché à aucune théorie, qu'il ignore vraisemblablement celle du docteur Brown , et qu'il ne présente que les résultats d'une longue expérience et les observations les plus exactes.

Premièrement, j'examinerai s'il est vrai , comme on le pense communément, que le bain froid affaiblisse et relâche ;

Deuxièmement, si les bains froids ont été constamment avantageux dans les maladies asthéniques , ou s'il y a des cas dans lesquels ils ont produit un effet contraire ;

Troisièmement, si , dans le cas où ces bains ont paru avantageux, on ne doit pas attribuer ce succès à d'autres causes.

1°. A peine , dit M. Marcard , prescrit-on à quelque malade un bain chaud (la température du bain chaud s'élève depuis le 21e degré du thermomètre de Réaumur, jusqu'au 29e) , qu'aussitôt les assistans , et la plupart des médecins, s'écrient que *le bain chaud affaiblit et qu'il relâche.*

M. Marcard parcourt d'abord l'histoire des bains chauds ; il observe qu'ils étaient en usage chez les Grecs et chez les Romains, et qu'on ne peut pas présumer qu'ils fussent considérés comme débilitans, puisque le bain chaud était le symbole consacré à Hercule. Les anciens qui ont condamné l'usage des bains chauds, ne l'ont fait que pour s'opposer aux désordres auxquels donnaient lieu les bains publics.

Sanchez prétend que les anciens étaient plus vigoureux que nous, parce qu'ils faisaient usage des bains chauds ; mais cette assertion est exagérée. Les peuples de l'Orient se servent encore présentement des bains chauds pour rétablir leurs forces. M. Bruce raconte, dans l'histoire de ses voyages, que lorsque ses forces étaient épuisées, il les rétablissait promptement en prenant un bain chaud.

L'opinion, que le bain chaud relâche, semble fondée sur des expériences faites sur le cuir, qui s'alonge dans l'eau chaude, mais cet effet n'est pas dû à la chaleur ; il est produit par l'eau, qui, à quelque température qu'elle soit, pénètre les pores du cuir. Quoi qu'il en soit, on ne doit jamais faire l'application des phénomènes des corps inanimés à l'économie animale et végétale. Aussi M. Marcard observe-t-il, avec raison, qu'on ne doit pas comparer notre peau à un parchemin, et que si le bain relâchait, il ne produirait cet effet que sur les parties inorganiques du corps humain, comme l'épiderme et les ongles. Il confirme cette théorie par une longue expérience, et il nous assure que, quoiqu'il ait prescrit très-souvent les bains chauds à un grand nombre de femmes très-faibles et à des personnes cachectiques, il n'a jamais observé qu'ils aient produit la faiblesse : il a ajouté que, dans une infinité de cas, ils ont ranimé les forces, et guéri un grand nombre de maladies spasmodiques.

Au reste, M. Marcard n'est pas le seul qui ait retiré cet avantage des bains chauds. MM. Falconer et Lee nous assurent que leurs malades se sentaient plus vifs et plus vigoureux les jours où ils prenaient des bains chauds. Ces faits, et une infinité d'autres, prouvent évidemment que les bains chauds, qu'on avait généralement regardés comme débilitans et comme nuisibles, par la même raison, dans les maladies asthéniques, ont, au contraire, une propriété vraiment excitante, qui les rend très-utiles dans ces maladies.

2°. On conçoit maintenant, d'après les preuves que nous avons données de l'utilité des bains chauds dans les maladies asthéniques, et de celle du froid dans les maladies sthéniques, que les bains froids ne peuvent produire de bons effets dans les affections asthéniques, à moins qu'on n'emploie, en même temps, d'autres moyens capables de s'opposer à leurs mauvais effets. Hippocrate paraît avoir connu cette vérité. Aphor. 17 et 18, section V, *Frigida convulsiones antrorsùm et retrorsùm, distentiones, nigrores, et rigores febriles inducunt: inimica ossibus, dentibus, nervis, cerebro, spinali medullae; calida verò grata.* Galien a observé une paralysie de la vessie, produite par l'usage des bains froids. Cet effet aurait dû le convaincre de leur propriété débilitante. Les partisans des bains froids sont obligés de convenir qu'ils ont quelquefois été nuisibles dans les maladies qui dépendent de faiblesse; mais ils ne regardaient ces faits que comme des exceptions à leur théorie, et ils les attribuaient à l'action trop fortifiante des bains froids, dans les maladies où la faiblesse est extrême. Cette idée singulière a été adoptée par le docteur Armstrong (*Traité des maladies des enfans, p. 126*): « Je dois observer, dit-» il en parlant du rachitis, que le bain froid est le der-

» nier moyen qu'on doive employer : il exerce une action » si prompte et si fortifiante, qu'on ne doit y avoir re- » cours que lorsque le malade est disposé convenable- » ment ». Il observe de plus, que si l'enfant conserve sa gaîté pendant l'usage des bains froids, on peut continuer de les prescrire ; mais si l'on s'apperçoit, au contraire, que le bain froid produise un état d'abattement et de somnolence, on doit s'en abstenir. Cela prouve combien, lorsque, malgré ces symptômes qui indiquent avec certitude que ce remède ne convient pas dans ces circonstances, on persiste dans son usage, il peut devenir funeste, comme j'ai eu occasion de l'observer. M. Marcard rapporte plusieurs observations analogues, et il assure que rien n'est plus dangereux que de faire prendre des bains froids aux personnes épuisées par l'onanisme, ou par la jouissance des femmes. C'est sur-tout, ajoute-t-il, dans le cas où les fonctions du système sont très-faibles, que le bain froid est très-dangereux. J'ai vu un malade attaqué de tétanos expirer au moment où on le mit dans un bain froid.

3°. La plupart des médecins qui prescrivent les bains froids, ne comptent cependant pas sur ce seul moyen, puisqu'ils recommandent, en même temps, les autres remèdes excitans, tels que le quinquina, la valériane, le vin, une bonne nourriture, et l'exercice. Peut-on, d'après cela, attribuer le succès de cette méthode au bain froid, que l'on ne prescrit que vers la fin du traitement? Je sais que, dans certains pays méridionaux, on fait un grand usage du bain froid, et même de la glace, dans les maladies où il existe une extrême prostration de forces, comme dans les fièvres putrides ; mais il faut observer que le froid ne fortifie, dans ce cas, qu'en réduisant au degré convenable le

stimulus de la chaleur, et en s'oppossnt à la faiblesse indirecte. On peut aussi expliquer d'une manière avantageuse l'utilité du froid dans les hémorragies, et même dans celles qui sont passives. La plupart des médecins conviendront avec moi, que, quoique l'application du froid arrête quelquefois les hémorragies les plus violentes, ce moyen ne suffit pas pour prévenir les rechûtes, et pour produire une parfaite guérison. L'application du froid n'arrête une hémorragie qu'en produisant une espèce de lipothymie locale. En effet, combien de fois ne voit-on pas des hémorragies résister aux moyens les plus efficaces, et ne s'arrêter que lorsque le malade tombe en syncope ! La saignée produit le même effet dans les hémorragies passives; doit-on en conclure qu'elle excite ? D'ailleurs, l'application du froid, dans ces sortes d'hémorragies, produit-elle toujours des effets aussi heureux qu'on le prétend ? On m'a fait part de quelques observations d'hémorragies passives, que l'application de l'esprit de vin a arrêtées sur-le-champ. J'ai vu appliquer inutilement le froid dans une hémorragie survenue à un scorbutique.

Si l'on considère attentivement le résultat des expériences faites sur le bain froid par les médecins les plus distingués, on s'apperçoit que tous conviennent que le bain froid peut affaiblir, mais qu'on fortifie constamment les malades par les bains d'immersion. On pourrait expliquer ce phénomène de la manière suivante : Lorsqu'on électrise négativement, en tirant, par exemple, une étincelle d'un sujet isolé, n'est-il pas vrai qu'en lui faisant perdre de son électricité, on lui donne une commotion plus ou moins sensible ? Pourquoi n'obtiendrait-on pas le même effet en agissant sur le calorique ? Si l'on applique le froid, ou, pour parler d'une manière plus exacte, si l'on enlève à la surface externe du

corps une portion de calorique, le reste doit se porter avec rapidité vers la surface externe du corps, pour se remettre en équilibre. Il est probable que dans le moment où le calorique se précipite vers la peau, il stimule toutes les parties par lesquelles il passe, et produit du moins une vigueur momentanée. Mais si le froid est appliqué pendant long-temps à la surface externe du corps, il affaiblit alors, comme tout le monde en convient, parce qu'il prive le corps d'une trop grande quantité de calorique. C'est ainsi que l'électricité négative, long-temps continuée, produit la faiblesse. Le bain froid ne fortifie donc que quand on y reste peu de temps. On doit éviter, dit Aétius, l'action trop long-temps continuée du froid. *Vitanda est longior in frigido solo mora.* Les Anglais, que nous devons regarder comme nos maîtres sur cet objet, se précipitent subitement dans l'eau, en sortent un moment après, répètent cette immersion deux ou trois fois, et se livrent ensuite à l'exercice. Toutes les précautions et les règles que les médecins éclairés prescrivent sur la manière de prendre les bains froids, tendent toutes à prévenir la faiblesse. Quoiqu'ils conseillent unanimement de ne pas entrer dans un bain froid, lorsqu'on éprouve une chaleur trop vive, ou qu'on s'est livré à un exercice trop violent, ils s'accordent tous à recommander de ne pas prendre ces sortes de bains après s'être livré à un trop long repos. Le bain froid, dit Marcard, peut affaiblir excessivement les personnes livrées à l'inaction. Si l'on ajoute que le froid, en accumulant l'excitabilité, peut favoriser ainsi l'action successive du calorique, je croirai en avoir dit assez pour engager mes lecteurs à réfléchir sur ce point de doctrine, qu'on n'avait pas encore soumis à une rigoureuse analyse.

Après avoir examiné les effets du calorique, selon qu'il

agit plus ou moins énergiquement, nous allons passer à l'examen de ceux que produit son action excessive.

Il est inutile de citer des exemples de maladies sthéniques produites par l'excès du calorique; ils sont connus de tout le monde. Je m'occuperai d'ailleurs de cet objet dans une autre note.

Je ne considérerai ici que les phénomènes de la chaleur portée au point de produire la faiblesse indirecte.

Les habitans des pays où la chaleur est extrême sont maigres et épuisés. La chaleur est si violente dans la Jamaïque, qu'on a de la peine à reconnaître, sur la figure des habitans qui s'y trouvent, cette vivacité des yeux et ce coloris agréable qui caractérisent les Anglais. Tous les habitans de la partie méridionale de l'Amérique sont pâles, faibles et épuisés : on les prendrait plutôt pour des spectres ambulans que pour des hommes. La transpiration est si abondante à Carthagène, que les habitans de cette ville sont réduits à un état d'inertie et de faiblesse extrême. On observe constamment que ces peuples meurent beaucoup plus promptement que les habitans du Nord.

On doit conclure de tout ce que nous venons de dire, que le froid affaiblit, non parce qu'il possède une propriété sédative, mais parce qu'il prive le corps d'une quantité plus ou moins grande de calorique; que le calorique excite jusqu'à un certain point; qu'il affaiblit lorsqu'il est excessif; et que quoique ses effets se manifestent dans tout le corps, ils sont cependant plus sensibles sur sa surface externe, parce qu'il agit immédiatement sur elle; que le froid est une des principales causes d'une maladie singulière qui attaque souvent les enfans, connue sous le nom d'*endurcissement du tissu cellulaire*; et qu'enfin un degré de chaleur considérable produit plus spé-

cialement l'inflammation du poumon, l'érysipèle, et différentes maladies de la peau tant aiguës que chroniques.

De la Lumière.

La lumière produit, sur les corps organiques, des effets bien sensibles. Quand elle agit avec un degré de force convenable sur les animaux et sur les végétaux, ils conservent leurs couleurs naturelles; ils s'affaiblissent, au contraire, et perdent leurs couleurs, quand ils sont privés de lumière. « Les animaux, dit Girtanner, privés de » lumière et vivant dans les lieux obscurs, perdent leurs » couleurs et deviennent blancs, ce qu'on observe dans les » animaux arctiques, pendant les longues nuits, dans les » pays près du pole; c'est ce que j'ai observé dans les » animaux qui habitent les Alpes, et qui sont cachés dans » des souterrains pendant la plus grande partie de l'année, » Les plantes perdent leur couleur verte, sont blanchâtres » et faibles. Les animaux blancs et les plantes étiolées » sont très-irritables, et l'on observe que ces animaux et » ces plantes ne sont pas capables de supporter un grand » degré de lumière ». Les effets excitans de la lumière sont évidens dans les inflammations aiguës et vraiment sthéniques des yeux; et c'est par cette raison qu'il est très-essentiel de tenir dans des lieux obscurs les personnes attaquées de ces maladies. Le grand nombre d'exemples de cécité produite par une lumière trop vive prouvent évidemment qu'elle est capable de consumer l'excitabilité, au point de causer une faiblesse indirecte. Les personnes qui ont vécu long-temps dans des lieux obscurs, courent les risques de perdre sur-le-champ la vue, ou d'être attaquées de maladies chroniques des yeux, si elles s'exposent à l'action de la lumière; mais le désordre qu'elle

excite dans tout le corps lorsqu'elle est excessive, prouve que son action n'est pas bornée aux parties sur lesquelles elle agit directement.

Des Alimens.

Personne n'ignore que les alimens exercent une action nécessaire à la conservation des êtres vivans qui ont un estomac, des intestins, ou d'autres organes analogues. Une nourriture modérée produit et conserve la santé, en consumant d'une manière convenable l'excitabilité ; c'est ce dont on peut se convaincre, si l'on considère que les animaux sont plus irritables avant qu'après le repas, et que le plus léger stimulus peut produire alors un grand excitement. Les personnes sobres vivent long-temps, parce que leur excitabilité ne se consume que d'une manière lente. L'âge avancé où Cornaro parvint par le moyen d'un bon régime, est un exemple le plus frappant de cette vérité. Il est bien injuste d'accuser les partisans de la doctrine de Brown d'avoir pour maxime qu'il faut faire bonne chère pour conserver sa santé, tandis qu'il résulte, au contraire, des principes de la nouvelle doctrine, que les excès dans le régime abrègent la vie, et produisent une espèce de faiblesse qui, comme nous l'avons observé précédemment, est très-dangereuse, et très-difficile à guérir.

Les alimens peu nourrissans affaiblissent les facultés physiques et intellectuelles. Il suffit, pour s'en convaincre, de se rappeler ce qu'on raconte des personnes qui ont été forcées de s'abstenir pendant long-temps de nourriture. L'excitabilité devient alors si abondante, qu'elle ne peut soutenir l'action des forces excitantes, et sur-tout des alimens. Il y a des exemples de personnes qui, à la suite d'une longue abstinence d'alimens, sont mortes après avoir pris deux

à trois cuillerées de bouillon. Les facultés de l'ame peuvent éprouver la même altération. *Celeriter etiam mens emovetur, et morositas primò atque mentis penè alienatio, et epilepsia, inde demùm delirium, deindè plenus furor superveniat mortemque ferè præcedat.* (Haller, *Elementa physiol. tom.* 6.)

Les effets que produit une mauvaise nourriture ne diffèrent de ceux que nous venons de citer, que parce qu'ils sont moins violens. Il faut cependant excepter les personnes qui, dès leur plus tendre jeunesse, ont été habituées à des alimens végétaux et peu nourrissans. Ils ne sont dangereux que pour ceux qui en font usage après avoir été accoutumés antérieurement à une bonne nourriture. On expliquera facilement, d'après les principes exposés précédemment, un grand nombre de faits relatifs aux différentes alimens. *Pane et aquâ ad remum damnati aluntur, et etiam alii casu ad eum cibum compulsi; pomis et aquâ Brachmanes senescunt; pane, succo limonum et oleo, Ligures Genuensis orae montanae incolae; melle, mandroccâ (sive cassavâ) et pomis acajou Brasiliani vivunt.* (Haller, *lib. cit.*) Il est cependant incontestable que la nourriture animale produit plus de vigueur que la nourriture végétale. *Ipsa animalia carnivora pro sua natura multò plus habent virium. Etiam dictum est, vivaciores esse aves carnivoras, et aquilas rostrum mutare. Dudùm est adnotatum eas gentes robustissimas esse quae carnibus et iis crudis vivunt, ut Tartaros, Brasilianos, Esquimantsicos, tum venatores quos diximus.* (Haller, *lib. cit.*)

Une nourriture trop succulente, sans être excessive, excite évidemment le système, et peut, comme on sait, disposer aux maladies sthéniques, et même les produire. Les personnes jeunes, et qui usent d'une bonne nourriture, sont plus spécialement sujettes à ces maladies; mais celles qui

sont habituées à une mauvaise nourriture ne sont pas exemptes de ces affections, parce qu'elles sont plus sensibles à l'action des stimulans subséquens. On peut ainsi expliquer pourquoi les habitans de nos campagnes, quoiqu'habitués à une mauvaise nourriture, sont attaqués de maladies inflammatoires après les jours de fête.

L'excès des meilleurs alimens, loin de fortifier, produit la faiblesse indirecte, en épuisant l'excitabilité. La goutte, la dyspepsie, l'apoplexie, et un grand nombre d'autres maladies, doivent aussi leur naissance à cette cause.

Une mauvaise nourriture n'affaiblit donc que parce qu'elle ne stimule pas assez pour entretenir l'état de santé, et elle ne possède pas une propriété positivement débilitante. Les alimens agissant directement sur le canal intestinal, on concevra facilement que les maladies qui sont produites par l'excès ou le défaut de nourriture, s'étendent sur tout le système; qu'elles se fixeront plus spécialement dans le canal intestinal, sur lequel les alimens agissent directement, et qu'elles se manifesteront par les symptômes qui indiquent l'altération morbifique des intestins.

Du Sang.

Le sang doit être, sans contredit, placé parmi les forces excitantes les plus nécessaires à la vie. Une quantité modérée de ce fluide excite d'une manière convenable les animaux, et produit la santé.

Lorsque la quantité du sang est diminuée directement ou indirectement, il en résulte une accumulation d'excitabilité, et la faiblesse qui en est la suite. Les personnes qui ont éprouvé souvent des hémorragies, soit naturelles, soit artificielles, ont une sensibilité extrême, et elles ne peuvent recevoir le moindre stimulus, sans éprouver des accidens

accidens terribles, et de nouvelles hémorragies. La perte totale du sang fait périr les animaux, et l'homme lui-même, dans des convulsions terribles, précédées d'un grand nombre de symptômes qu'on attribue à la pléthore dans les *Pathologies*.

Une personne jeune et robuste, qui use d'une nourriture très-succulente, et mène en même temps une vie sédentaire, sera exposée à la pléthore. Cet état pléthorique peut, dans la vigueur de l'âge, produire les maladies sthéniques, et la prédisposition aux maladies qui dépendent de la faiblesse indirecte; mais une suite nombreuse de phénomènes prouvent que la pléthore ne peut exister lorsque cette espèce de faiblesse a lieu dans un âge avancé. La pléthore peut donc subsister chez les sujets qui sont robustes, bien nourris et à la fleur de l'âge, mais Brown et Weikard me paraissent avoir démontré, jusqu'à la dernière évidence, qu'elle ne joue aucun rôle dans les maladies qu'on lui attribue ordinairement. Qui peut nier que la pléthore ne puisse causer la synoque, la frénésie, la péripneumonie, et l'esquinancie, puisque ces maladies se guérissent par des saignées abondantes et par d'autres moyens débilitans? Mais doit-on regarder la surabondance de sang comme cause de l'épilepsie, de l'apoplexie, des vertiges et de la goutte, tandis qu'au contraire tout porte à croire qu'il y a, en général, défaut de sang dans ces maladies, comme le prouvent les suites funestes des saignées et des autres moyens antiphlogistiques? Ce n'est pas ici le lieu d'examiner si l'apoplexie n'est pas quelquefois produite par la pléthore: je n'ai pas encore fait moi-même un assez grand nombre d'observations pour décider une question aussi importante. Les raisonnemens de Weikard et de Brown, l'examen de toutes les circonstances qui précèdent et accompagnent l'apoplexie, et enfin le

danger de la méthode antiphlogistique, qui produit, il est vrai, un soulagement passager, mais qui finit par aggraver la maladie, en disposant aux rechûtes ; tout enfin me persuade que l'apoplexie n'est point produite par la pléthore, mais par une cause toute opposée. En analysant les effets du sang, nous verrons que, quoique l'excès ou la trop petite quantité de ce fluide se fasse sentir dans le corps, il agit cependant plus spécialement sur les vaisseaux qui le contiennent.

Des Humeurs séparées du Sang.

Quoique les humeurs qui se séparent du sang soient le produit des forces excitantes externes, elles agissent à leur tour de nouveau sur l'excitabilité. Le défaut de ces humeurs affaiblit considérablement, comme on l'observe journellement chez ceux qui abusent des plaisirs vénériens. Si elles se trouvent en assez grande quantité, elles maintiennent la santé ; elles produisent, au contraire, les maladies sthéniques, et enfin la faiblesse indirecte, quand elles sont excessives. L'examen séparé de chacune de ces humeurs peut nous convaincre de cette vérité.

Le docteur Brown, ayant observé que les puissances excitantes produisaient des effets semblables, en a conclu que leur manière d'agir était la même. En effet, l'air trop peu oxygéné, le froid, la mauvaise nourriture, le défaut de sang et des humeurs qui en sont séparées, ne produisent-ils pas le même effet, c'est-à-dire un excitement trop faible ? Et quand ces forces, plus ou moins excitantes, agissent à un degré convenable, ne déterminent-elles pas constamment la santé ? Leur action trop énergique ne fait-elle pas naître un état sthénique ? Enfin, l'état de langueur que Brown appelle *faiblesse indirecte*, n'est-il pas le résultat constant de ces forces portées au dernier degré d'intensité ?

Brown a donné le nom de *stimulus* au mode d'action de ces puissances sur les êtres vivans.

Après avoir prouvé que l'air, la lumière, le sang, et les humeurs qui en sont séparées, agissent en stimulant, Brown passe à l'examen de plusieurs autres forces dont la manière d'agir n'est pas aussi évidente ; il analyse l'action des sens, de la pensée, des passions, et du mouvement. Ces forces ne peuvent pas, il est vrai, subsister sans le concours des autres puissances externes ; mais elles n'en produisent pas moins des phénomènes particuliers.

De l'action des Sens.

Locke et d'autres philosophes célèbres ont prouvé que nous n'avons point d'idées innées, et qu'elles sont toutes produites par l'action des objets externes sur nos sens. Cela confirme le principe fondamental de la nouvelle doctrine. Si les objets qui affectent l'ame par le moyen des sens, excitent un degré modéré de plaisir, on se trouve alors dans un état de bien-être. Si ces objets excitent des sensations très-vives et très-agréables, *summopere totum corpus excitant, motusque cient, qui, ut inter bibendum, saltandum, et in gratis conviviis strictâ lancium, convivarum, et omnium circùm circa, splendore oculorum acie, facilè cum suprà relatis noxis ad diathesim phlogisticam accendendam, operam conferunt.* (*Elem. Brun.* §. CXLIII). Les guérisons surprenantes que la musique a opérées dans différentes maladies asthéniques, et le courage qu'inspire aux soldats une musique guerrière, prouvent la force excitante des sensations agréables. On ne peut douter qu'un son trop fort ne puisse consumer l'excitabilité de l'organe de l'ouie, en excitant d'une manière trop violente. C'est ainsi que le bruit du canon cause une surdité qui, comme on sait,

peut être dissipée par le bruit d'une nouvelle canonnade. Les odeurs agréables sont aussi très-excitantes. Les femmes asiatiques n'ignorent point que l'influence des parfums sur leurs maris s'étend au-delà de l'organe de l'ouie. L'odeur des alimens agit comme le mercure sur les glandes de la bouche, et peut exciter une salivation abondante. On rapporte quelques exemples de personnes qui ont vécu pendant long-temps sans prendre d'alimens, et qui ne se soutenaient que par l'odeur du pain récemment cuit. Peut-on douter que les odeurs fortes puissent consumer l'excitabilité, d'après l'exemple de personnes qui ont perdu l'odorat, et de plusieurs autres qui ont été attaquées d'apoplexie, et ont péri par l'action d'une odeur trop pénétrante? J'ai parlé ailleurs de l'action de la lumière. Les sensations agréables et énergiques sont donc excitantes; mais si leur effet est trop violent, elles causent la faiblesse indirecte. La faiblesse directe est produite, au contraire, par des sensations désagréables, ou trop faibles. *Contrà, ubi sensus aut partim delentur, partim obscurantur, aut ingratis rebus contristantur, animus dejicitur, et totum corpus languens rectam subit debilitatem.* (*Elem. Brun.* §. CXLIV.)

De l'action de Penser.

L'APPLICATION modérée de l'esprit excite convenablement le système, et contribue à la santé. L'inaction de l'esprit affaiblit et dispose aux maladies. Une trop forte contention d'esprit peut produire un état sthénique, sur-tout chez les jeunes gens qui s'appliquent à des études agréables. L'enthousiasme poétique fait souvent perdre la raison. Éléonore, sœur du duc de Ferrare, ayant loué quelques vers que le Tasse récitait un jour devant elle, il fut tellement transporté de joie, qu'il donna un baiser à cette princesse; il

fut mis en prison, et il devint fou en travaillant à ses plus beaux ouvrages de poésie. L'exercice excessif de l'esprit finit par causer la faiblesse indirecte. Zimmermann observe que l'application excessive de l'esprit peut altérer les facultés intellectuelles, et nous conduire à la folie. Boerhaave observe que « les personnes les plus distinguées par leur esprit, qui » se livrent à des réflexions trop profondes et à des mé» ditations trop long-temps continuées, tombent, à mesure » qu'elles avancent en âge, dans une espèce de marasme » et de desséchement du cerveau; l'organe de la vue et » celui de l'ouie s'affaiblissent insensiblement, et ces per» sonnes finissent par tomber dans un état de stupidité. » Les effets de la pensée sont donc semblables à ceux des autres puissances excitantes; l'action de penser est donc un stimulus.

Des Passions.

Les passions ne semblent différer entre elles que par leur degré de force. La joie et l'espérance sont de puissans excitans. La tristesse, la crainte, et la terreur, ne doivent être regardées que comme des degrés plus faibles de la gaîté, de l'espérance, et comme des passions négatives qui doivent affaiblir directement en n'excitant pas suffisamment. Qui peut ignorer les effets débilitans de la crainte et de la tristesse? M. Tissot cite l'exemple d'un père de famille qui fut si sensible à la mort de sa femme, qu'il fut attaqué subitement de l'asthme.

On sait que la *maladie du pays* (*nostalgia*) fait naître la mélancolie, les tremblemens, et plusieurs autres accidens qui, quoique légers en apparence, conduisent souvent à la mort. La crainte d'un mal inévitable diminue la force du cœur, excite une sensation universelle de froid, ralentit la circulation, affaiblit le pouls, rend la respiration difficile, supprime les règles, et quelquefois la

transpiration. Dans d'autres circonstances, dit Zimmermann, la frayeur excite la sueur, le dévoiement, et enfin la mort. Un grand nombre de phénomènes prouve que la crainte accumule l'excitabilité. Une heureuse nouvelle fait une impression bien plus vive sur une personne affaiblie par la tristesse. Les effets de la terreur sont trop connus, pour qu'il soit nécessaire de prouver qu'ils dépendent de la faiblesse. Une terreur violente ne produit-elle pas l'épilepsie, le délire, et la mort?

Quoiqu'on ne puisse pas démontrer, par des expériences directes, qu'une joie très-vive, sans être excessive, ait causé des maladies sthéniques, l'analogie doit nous porter à croire qu'elle pourrait en produire, d'après le grand avantage qu'on en retire dans le traitement des maladies asthéniques. Mais quand la joie est excessive, loin d'être excitante, elle produit la faiblesse indirecte. Le Spartiate Chilon meurt de plaisir en embrassant son fils vainqueur aux jeux olympiques. Deux dames romaines meurent subitement en voyant, contre toute espérance, revenir leurs fils après la bataille de Cannes et celle de Thrasymène, etc. La colère excite le corps, quand elle n'est pas trop violente: le pouls devient alors plus fréquent et plus plein que dans l'état naturel, le visage devient rouge, les yeux sont menaçans, les muscles acquièrent une vigueur considérable, etc. Enfin il y a des personnes qui ne se trouvent jamais si bien portantes qu'après un accès de colère. Mais lorsque la colère est trop violente, elle peut, au contraire, faire tomber dans une faiblesse extrême, et produire une mort prompte. Quel est le médecin qui n'a pas observé, dans ces cas, des coliques, des convulsions, des épilepsies, des hémorragies?

Les passions agissent donc, comme les autres forces, en

stimulant; mais on ne peut pas toujours reconnaître la même simplicité dans leurs effets, parce qu'elles sont souvent compliquées de manière à produire des phénomènes en apparence contradictoires, comme on peut le voir dans les ouvrages de Gaubius et de Falconer.

Du Mouvement.

Un mouvement modéré contribue à la santé. « Le défaut » d'exercice produit la faiblesse, et un état de torpeur qui » engourdit, et appesantit l'esprit et le corps; d'où » résultent les hémorroïdes, l'apoplexie, le catarre » suffoquant, différentes espèces d'hydropisie, et la mort. » (Zimmerman, *liv. premier*).

Un mouvement violent excite d'une manière très-sensible, et prédispose aux maladies sthéniques. Les médecins savent même qu'un exercice immodéré suffit pour produire ces maladies. On doit donc placer le mouvement au nombre des puissances stimulantes.

Après avoir établi que toutes les puissances agissent en stimulant, le docteur Brown se trouve très-embarrassé pour expliquer le mode d'action des remèdes appelés *sédatifs*, des *antispasmodiques*, des *poisons*, et de la *contagion*.

Quant aux *sédatifs*, il n'était pas difficile de prouver que leur action, loin d'être affaiblissante, est très-excitante. Il suffisait, pour s'en convaincre, d'observer l'utilité de ces remèdes dans les maladies asthéniques, et leurs mauvais effets dans les maladies sthéniques. On ne disputerait que sur des mots, si l'on regardait comme sédatifs la saignée, les purgatifs, le froid, etc., parce que ces moyens peuvent réellement affaiblir ou calmer. Cependant ils ne produisent pas cet effet, parce qu'ils possèdent une propriété positivement débilitante, mais en privant le corps

des stimulus, tels que le sang, les humeurs qui en sont séparées, le calorique, etc. Comment peut-on regarder comme sédatifs les différens éthers, le musc, le camphre, l'opium, l'huile animale de Dippel, etc., tandis qu'on observe journellement, dans la pratique, que ces remèdes sont très-propres à soutenir la vie? Et si ces médicamens affaiblissent réellement, pourquoi sont-ils regardés comme dangereux dans les maladies sthéniques? Il est vrai que l'usage excessif ou long-temps continué de ces remèdes est suivi d'un état de faiblesse; mais n'en est-il pas de même de l'action excessive des autres forces stimulantes?

J'ai tâché de prouver que tous les stimulus consument l'excitabilité en raison directe de la force avec laquelle ils agissent. Cette propriété réside, à un degré considérable, dans les remèdes appelés sédatifs; ils agissent donc en stimulant. Les adversaires de la nouvelle doctrine devraient concevoir, d'après cela, comment l'opium, et les autres remèdes analogues, peuvent calmer les douleurs qui ne dépendent que d'une cause locale. En effet, je suppose qu'un calcul du rein produise de grandes douleurs: n'est-il pas incontestable que l'opium doit soulager en raison de la force stimulante avec laquelle il détruit l'excitabilité, quoique la cause locale continue d'agir? Ces phénomènes, et une infinité d'autres qu'il serait trop long de rapporter, prouvent que ces prétendus sédatifs stimulent fortement, puisque les effets qu'ils produisent sont absolument semblables à ceux des autres puissances excitantes. Ces principes, bien développés, pourront amener une utile réforme dans la matière médicale, et détruire enfin.....

L'explication de la manière dont les poisons et les différens venins agissent sur le corps, a présenté de grandes difficultés au docteur Brown. Il a jugé à propos de dis-

tinguer les poisons en ceux qui donnent la mort en corrodant méchaniquement les parties, et ceux qui tuent en agissant d'abord sur tout le systême. Les premiers produisent des maladies locales : les seconds, au contraire, agissent sur l'excitabilité de tout le systême, et ils la consument avec une force et une promptitude extrêmes; leur manière d'agir est donc conforme aux principes que nous avons exposés. Les expériences lumineuses de Fontana et de plusieurs autres physiologistes prouvent évidemment cette vérité. Le venin de la *vipère*, celui du *laurier cèrise*, du *lolium temulentum, etc.*, détruisent subitement l'excitabilité, et donnent par conséquent la mort, en causant la faiblesse indirecte. Cette doctrine ouvre un vaste champ au médecin philosophe ; elle lui facilite l'explication d'un grand nombre de phénomènes dont on n'avait pu rendre raison jusqu'ici. Plus l'excitabilité est détruite, plus elle supporte l'action excessivement excitante des poisons, *et vice versâ*. C'est pour cette raison que l'on peut s'habituer aux poisons, et en faire usage impunément. On connaît l'exemple de Mithridate. Au contraire, plus l'excitabilité est accumulée, plus les poisons sont dangereux. Les expériences de l'illustre Fontana nous apprennent que les animaux timides meurent très-promptement à la suite de la morsure de la vipère. Les poisons détruisent aussi l'excitabilité des plantes.

Le docteur Priestley a observé qu'en exposant les plantes à une atmosphère où il se trouve des substances animales en putréfaction, ces plantes croissaient rapidement, si elles étaient assez vigoureuses pour supporter l'action des miasmes putrides; mais que, dans le cas contraire, leur excitabilité se détruisait, leurs feuilles se gangrénaient, et qu'elles périssaient. Enfin ces expériences, et un grand nombre

d'autres, démontrent que les poisons détruisent l'excitabilité, comme les autres forces excitantes : on doit donc en conclure qu'ils agissent aussi en stimulant Leur utilité, dans plusieurs maladies sthéniques, lorsqu'ils sont donnés à une petite dose, confirme leur propriété stimulante. L'avantage que produit le laurier cerise dans les fièvres intermittentes, et l'utilité du cuivre ammoniacal et de la ciguë dans quelques maladies spasmodiques, prouvent encore cette action. Les différentes maladies universelles, causées par le poison, ne font que confirmer de plus en plus son action stimulante. Lorsque les poisons produisent des coliques, des hémorragies, la paralysie, etc., n'agissent-ils pas comme toutes les autres forces excitantes portées à un très-haut degré de violence? Enfin, ces maladies ne se guérissent-elles pas par les mêmes remèdes, soit qu'elles soient produites par les poisons, soit qu'elles le soient par les autres puissances excitantes ? L'alkali volatil n'est-il pas aussi avantageux contre les maladies causées par le venin de la vipère, que contre celles qui dépendent de la faiblesse indirecte? Le peuple même compare l'effet des remèdes dont le stimulus est très-énergique, à celui des poisons. Un paysan à qui j'avais prescrit deux grains d'opium dissous dans de la gomme arabique, à prendre en quatre fois, ayant pris le tout en deux seules fois, se plaignit le matin de vertiges et d'étourdissemens, et me demanda si je lui avais prescrit de l'ivraie (*lolium*). Je rapporterai ailleurs l'observation d'une personne qui, après avoir mangé des champignons, éprouva les accidens que l'opium pris en trop grande quantité a coutume de produire. Les effets salutaires et nuisibles des poisons prouvent donc qu'ils agissent en stimulant.

De la Contagion.

On peut appliquer aux poisons subtils répandus dans l'atmosphère, auxquels on donne le nom de *miasmes contagieux*, le même raisonnement que nous avons fait sur l'action des poisons en général, et sur celle des autres forces excitantes. Il est incontestable que la contagion de la petite-vérole et de la rougeole exerce une action stimulante, lorsque ces maladies ne sont pas très-violentes, et qu'il y a un état de pyrexie. La question se réduit à la propriété qu'ont les miasmes contagieux de produire les maladies asthéniques. Une suite de raisonnemens fondés sur un grand nombre de faits prouve que la contagion produit les maladies asthéniques par un excès de stimulus. Pour concevoir, par exemple, comment la contagion variolique peut stimuler dans la petite-vérole sthénique et asthénique, il suffit de considérer que les personnes qui sont les plus sujettes à la petite-vérole maligne, sont celles qui sont faibles, épuisées, et très-sensibles, et chez lesquelles l'excitabilité est trop abondante pour que les stimulus de la contagion puissent produire un état sthénique, qui ne peut avoir lieu que lorsque la force stimulante n'agit pas avec trop de violence, et que l'excitabilité est consumée à certain degré. Si l'on admet ce raisonnement, on doit en conclure que le danger que l'on court en s'exposant à l'action de toute espèce de miasmes contagieux, est proportionné à la faiblesse produite par l'abondance de l'excitabilité. Les personnes les plus mal nourries et qui s'effrayent le plus, ne courent-elles pas le plus de risques dans les épidémies de fièvres nerveuses ? L'expérience nous apprend que les personnes qui usent d'une bonne nourriture, et qui ne craignent point la contagion,

peuvent s'y exposer avec moins de danger. Il paraît aussi que les personnes attaquées de maladies qui dépendent de la faiblesse indirecte, courent moins de risques que les autres dans les épidémies pestilentielles. On a vu des hypocondriaques, etc., exempts de ces maladies épidémiques. L'illustre Oreo, et l'ingénieux docteur Valli, dans la description que le premier a faite de la peste qui régna en Russie, et dans celle que le second a donnée de la peste de Smyrne, observent que ceux qui avaient été antérieurement attaqués de la petite-vérole, étaient exempts de la peste. Ne pourrait-on pas expliquer cet effet, en disant que leur excitabilité, déja épuisée par le miasme variolique, n'était plus susceptible de ressentir la contagion de la peste ? Si l'on considère attentivement les symptômes produits par les miasmes contagieux, et sur-tout par ceux qui donnent naissance aux fièvres nerveuses, on verra que ces symptômes sont absolument semblables à ceux qui se manifestent chez les personnes qui fument du tabac sans y être accoutumées. Ne doit-on pas en conclure que les miasmes contagieux agissent en stimulant, puisqu'ils produisent les mêmes effets que le tabac, dont la force stimulante est incontestable ? M. Peyssonnel parle, dans les *Transactions philosophiques*, d'une espèce de lèpre que les nègres de la Guinée avaient apportée dans les îles de la Guadeloupe. Cette lèpre était évidemment contagieuse, puisqu'on la contractait en couchant avec les personnes qui en étaient attaquées. Cependant on observait souvent que des hommes vivaient avec des femmes lépreuses, sans gagner cette cruelle maladie. M. Peyssonnel en conclut, avec raison, qu'il est possible de s'accoutumer à la contagion, quand elle n'est pas très-violente, comme on s'habitue aux poisons. La force stimulante des miasmes

contagieux est encore prouvée par les maladies inflammatoires pestilentielles qui ont lieu quelquefois. Il est incontestable que la contagion de la fièvre nerveuse produit, lorsqu'elle attaque des sujets jeunes et robustes, un état de vigueur excessive qui rend la saignée nécessaire. Il suit de tout ce que nous avons dit, que les miasmes contagieux agissent en stimulant; qu'ils peuvent, comme toutes les autres forces excitantes, produire des maladies sthéniques, quand ils n'agissent pas avec trop de force sur une excitabilité modérée; que si ces maladies sont mal traitées, elles peuvent, au bout d'un certain temps, être suivies de faiblesse indirecte; et qu'enfin si ces miasmes agissent avec quelque force sur une excitabilité accumulée, ils peuvent, comme toutes les autres puissances excitantes appliquées au système, causer la faiblesse indirecte.

Le résultat des recherches auxquelles je me suis livré dans cette note est que *toutes les puissances excitantes agissent de la même manière; que leur mode d'action ne consiste que dans le stimulus; et qu'il n'existe point, dans la nature, de force qu'on puisse appeler positivement sédative.* Je terminerai cette note en citant les expressions de Brown. « Je ne crois pas qu'on doive admettre » une force positivement sédative, parce que le plus grand » nombre des forces connues, et toutes celles qui agissent » le plus ordinairement sur les corps vivans, sont évidem- » ment stimulantes; parce qu'une analogie aussi étendue doit » être d'un grand poids, dans le cas où cette action sti- » mulante n'est pas aussi sensible; parce que, lorsqu'il n'y » a pas de preuve positive de cette propriété stimulante, » les raisons qu'on peut alléguer en faveur d'une force » sédative ne se réduisent qu'à la possibilité de son exis- » tence dans la nature; parce qu'enfin, si cette puissance

» sédative existait réellement, elle ne nuirait, ni au prin-
» cipe fondamental de cette doctrine, ni à aucune de ses
» applications. Cela ne ferait qu'ajouter une faiblesse posi-
» tive à la faiblesse négative déja connue. Je crois devoir,
» d'après tous ces motifs, insister sur le principe fonda-
» mental de ma doctrine, jusqu'à ce que j'apperçoive
» des preuves évidentes de cette force, dont l'existence
» m'a paru jusqu'à présent très-douteuse. » (*Compend.*
» page 98).

(1) Ayant observé que la théorie de la faiblesse indirecte présentait quelques difficultés à ceux qui étudient la doctrine de Brown, et qu'on regardait cette question comme très-intéressante, je me suis déterminé à donner quelques observations sur cet objet.

La vie, ou l'excitement, est, d'après les principes de Brown, le résultat de l'action que certaines forces externes exercent sur une propriété qui distingue tous les êtres vivans de ceux qui sont privés de la vie, et de toute matière inanimée, et les rend susceptibles de sentir l'action de ces forces et de produire par leur moyen les phénomènes de la vie. Cette définition embrasse le règne animal et végétal, et elle peut influer sur d'autres sciences.

On appelle *excitabilité* la propriété qui caractérise les corps organiques. On donne le nom de *forces excitantes* aux différentes forces qui, en agissant sur l'excitabilité, produisent les phénomènes de la vie. On appelle *excitement* le résultat de cette action réciproque. Les *forces excitantes* externes sont spécialement l'air, la chaleur, les alimens, le sang, et les humeurs qui s'en séparent.

L'excitabilité sans les forces excitantes, et réciproque-

(1) Voyez la note de la page 83 de ce volume.

ment les forces excitantes sans l'excitabilité, ne pourraient pas produire l'excitement ou la vie. On peut se convaincre de la vérité de la première proposition, en observant que nul être vivant ne peut exister sans air, sans chaleur et sans nourriture, etc.; et de celle de la seconde, si l'on réfléchit que l'air, la chaleur, les alimens, et le sang, ne peuvent exercer aucune action sur un cadavre.

Les forces excitantes consument l'excitabilité en produisant l'excitement.

Si les forces excitantes agissent donc avec une énergie suffisante, elles produisent une diminution d'excitabilité et un degré d'énergie convenables, ou, en d'autres termes, l'état de santé.

Si les puissances excitantes agissent trop faiblement, l'excitabilité n'est pas suffisamment consumée, d'où résulte une diminution proportionnée d'excitement, ou un état de prédisposition ou de maladie causée par la *faiblesse directe*. Enfin, si ces mêmes forces excitantes agissent avec une faiblesse extrême, ou si leur action cesse tout-à-fait, il en résulte un défaut absolu d'excitement, ou la mort.

Lorsque l'action des forces excitantes est violente, sans être cependant excessive, l'excitabilité est un peu trop consumée, et l'excitement se trouve augmenté en proportion, ou le corps passe à l'état de prédisposition ou de maladie sthénique déclarée. Si les forces excitantes agissent avec un degré extrême d'intensité, ou si leur action, sans être aussi violente, se fait sentir pendant long-temps, l'excitabilité se détruit. La violence excessive du stimulus, loin de produire, alors, un excès de forces, donne naissance à une diminution d'excitement, et détermine la maladie ou la mort, en causant la *faiblesse indirecte*. Dans le premier cas, au contraire, le stimulus n'agit pas avec

assez de violence, pour que l'excitabilité ne puisse pas le supporter et produire un grand excitement, d'où résulteront les maladies sthéniques qui finiront par dégénérer en faiblesse indirecte, et pourront causer la mort, si l'on n'emploie promptement la méthode affaiblissante.

On pourrait éclaircir ce que nous avons dit par la comparaison de la flamme d'une chandelle avec la vie des animaux, comparaison déja faite par le célèbre Lavoisier et par Monteggia. Cette comparaison, quoique grossière, peut donner une idée assez juste de ce point de doctrine. L'excitabilité pourrait être représentée par la chandelle, les forces excitantes par l'air, et l'excitement par la flamme. Quand l'air sera suffisamment oxygéné, la flamme aura une vivacité convenable, et la chandelle ne se consumera que peu à peu. Cet état représente celui de la santé, et la nécessité de mourir tôt ou tard. Si l'air, au contraire, est vicié, ou trop peu oxygéné, la flamme sera plus languissante, mais la chandelle durera plus long-temps. Enfin, si l'air est entièrement privé d'oxygène, la chandelle s'éteindra : tel est l'état de la maladie et de la mort, produit par la *faiblesse directe*. L'air plus pur augmentera la vivacité de la flamme, et accélérera la combustion de la chandelle; c'est ce qui arrive dans les maladies sthéniques. Enfin, le gaz oxygène pur déterminera une flamme excessive, mais la chandelle ne durera que quelques instans : tel est le cas de la maladie et de la mort par faiblesse indirecte, avec la différence que le stimulus, porté au plus haut degré d'intensité, ne produit pas un excès de vigueur, mais au contraire la faiblesse, tandis que l'air, porté au dernier degré de pureté, rend la flamme plus vive. Ainsi la comparaison est défectueuse sous ce dernier rapport.

Ce que nous venons de dire explique la nécessité de mourir

mourir à laquelle sont condamnés tous les êtres vivans : *Quo die comederis, eo profectò morieris.*

Après avoir exposé ces notions principales, dont je donnerai le développement et les preuves dans cette note, je vais faire, en peu de mots, quelques observations sur la faiblesse directe ; j'entrerai ensuite dans de plus grands détails sur la faiblesse indirecte.

La faiblesse directe consiste dans un défaut d'excitement, produit par un stimulus trop faible qui, ne consumant pas l'excitabilité à un degré suffisant, en provoque l'accumulation, et rend ainsi le corps plus excitable, ou, selon le langage ordinaire, plus irritable et plus sensible. Plus l'excitabilité est abondante, moins elle peut supporter l'action des stimulus qui produisent alors des effets plus violents. Il résulte de ce fait qu'on peut observer dans tous les corps organiques, un précepte très-important dans la pratique ; savoir, qu'il faut commencer le traitement de la faiblesse directe par des stimulus légers, et en augmenter par degrés la dose, afin qu'ils consument l'excitabilité dans la même proportion.

Un grand nombre de phénomènes prouve que l'excitabilité trop abondante ne peut pas supporter des stimulus énergiques. Nous en avons un exemple dans les personnes long-temps tourmentées par la faim, auxquelles il ne faut donner d'abord qu'une petite quantité de nourriture. Les enfans, dont l'excitabilité est abondante, parce qu'elle n'a pas encore été consumée par l'action d'une grande quantité de stimulus, nous en donnent un autre exemple : ils ne peuvent supporter les boissons spiritueuses et les autres substances stimulantes; elles produisent chez eux les maladies sthéniques, et la faiblesse indirecte lorsque leur action est très-violente. Les personnes affectées de consomp-

tion dorsale ne peuvent sentir l'application des plus légers excitans sans éprouver des pollutions. Cette difficulté de soutenir le moindre stimulus est si grande dans la chlorose, que le médecin est obligé de diminuer la force des remèdes stimulans. C'est ainsi que, dans l'*élixir acide d'Haller*, la propriété excitante de l'esprit-de-vin est affaiblie par l'acide vitriolique qu'on y joint, et que, dans la *tinctura Martis pomata*, la force stimulante du fer est diminuée par l'action de l'acide des pommes (*acide malique*). La perte fréquente du sang produit, chez les personnes sujettes aux hémorragies, une accumulation d'excitabilité, et les rend incapables de supporter les stimulus énergiques: d'où il résulte que dès qu'il se forme, chez ces personnes, une plus grande quantité de sang qu'à l'ordinaire, il se manifeste dans tout le système des symptômes d'irritation, qui ne cessent que par une nouvelle hémorragie; mais elle ne procure qu'un soulagement momentané, et elle augmente réellement la cause de la maladie. J'ai connu une femme chlorotique, à qui l'on avait fait cent saignées (exemple étrange, mais qui n'est pas le seul qu'on puisse citer); elle était habituée, chaque mois, à une saignée de neuf onces de sang. Si elle négligeait, pendant quelques jours, cette évacuation artificielle, elle se trouvait dans un état de mal-aise considérable, et cet état ne cessait qu'après une nouvelle saignée. J'eus beaucoup de peine à persuader à cette malade que la saignée ne lui procurait qu'un soulagement momentané, qu'elle payait trop cher. Je la décidai enfin à suivre par degrés un traitement excitant, qui parvint à la guérir.

On pourrait peut-être, d'après ces principes, expliquer d'une manière plus satisfaisante ce que les pathologistes entendent par *plethora ad vasa*. Cette pléthore, loin de dépendre du diamètre diminué des vaisseaux, semble être

causée par l'augmentation de l'excitabilité, produite par la diminution de la quantité du sang.

Il faut donc, comme je l'ai déja dit, commencer le traitement de la faiblesse directe par de petites doses d'excitans, et s'élever insensiblement à de plus fortes. Je crois m'être conduit d'après ce précepte (que les médecins suivaient depuis long-temps, sans pouvoir l'expliquer d'une manière aussi plausible) dans le traitement de la maladie dont je vais donner l'histoire.

Une jeune fille de dix-sept ans vint à l'hôpital, au mois de juin 1794; elle était attaquée, depuis plus d'un an, de fréquens accès de fièvre intermittente, avec suppression du flux menstruel. Elle éprouvait aussi, depuis ce temps, les symptômes ordinaires à la chlorose. Cette jeune personne s'était livrée aux travaux de la culture du riz, travaux dont on connaît l'influence délétère; elle ne s'était nourrie que d'alimens végétaux, et était attaquée, depuis trois jours, d'une fièvre continue très-violente. La malade n'avait éprouvé aucune sensation de froid; mais elle avait un mal de tête très-violent, de la soif, la bouche amère, des douleurs très-vives aux lombes et au ventre, et une diarrhée très-violente qui s'était arrêtée depuis quelques momens. La face était rouge et enflammée, la respiration fréquente; l'anxiété était extrême; le météorisme commençait à se manifester; le pouls était fréquent, sans être très-faible. La malade éprouvait sur la peau une sensation de chaleur brûlante. Enfin elle se plaignait d'une faiblesse extrême, et d'un bourdonnement dans les oreilles.

La considération de l'état où se trouvait la malade avant d'être attaquée de cette maladie, et des causes qui y avaient donné lieu, causes qui étaient toutes directement débilitantes, et tous les symptômes réunis, me firent regarder la

maladie comme une fièvre nerveuse très-violente, ou comme une fièvre putride, pour me servir de l'expression ordinaire.

Je prescrivis la formule suivante :

R. Pulv. rad. valerian. sylv. drach. duas.
Infund. cum q. s. decoct. chinae. (1)
Fervid. colat. unc. novem.
Adde
Syrup. papaver. albi unc. unam.
Misce. Cap. omni quartâ horae parte unciam dimid. (2)
Potus excitans.

Je fis prendre de temps en temps à la malade du bouillon, des œufs, et une livre de vin.

Le 28, quatrième jour de la maladie, la malade fut assoupie une partie de la nuit, et agitée pendant l'autre partie. Les glandes du cou et celles de l'aîne étaient enflammées et très-douloureuses. On n'observait aucune rémission dans les symptômes.

R. Decoct. chin. unc. nov.
Camphor. rasae mucilag. arab. sol. drachm. dimid.
Syrop. papaver. alb. unc. un.
Misc. Cap. ut suprà.

---

(1) La décoction de quinquina se prépare, dans notre hôpital, de la manière suivante :

R. Pulv. cort. Peruvian. drach. sex.
Aquae communis libram unam.
Coque ad unc. novem. Colatura detur.

(2) Je pense qu'on doit prescrire à petites doses les médicamens diffusibles; mais il ne faut pas les faire prendre à des intervalles trop éloignés, comme le font plusieurs médecins.

L'inflammation qui se manifesta aux glandes, comme dans la peste, ne m'empêcha point de continuer l'usage des excitans. J'étais même tellement convaincu que cette inflammation était, comme tous les autres symptômes, produite par la faiblesse, que j'ordonnai sur-le-champ le *liniment volatil* (1), et je continuai à prescrire le même régime.

La fièvre devint plus violente vers le soir, et la malade se plaignit de douleurs très-aiguës à la tête.

Repetat. Medic. cui adde
Laud. liquid. Sydenh. gutt. quindecim.
Continuet in cœteris.

Le 29, cinquième jour de la maladie, la malade avait dormi toute la nuit, et la douleur de tête était calmée. Le volume et l'inflammation des glandes diminuèrent, mais la fièvre augmenta.

R. Decoct. chinae unc. novem.
Camph. rasae muc. ar. sol. drach. unam.
Laud. liquid. Sydenh. gutt. viginti.
Cap. ut suprà.
R. Vini Malvatici unc. sex.
Capiat paulatim.

On continua l'usage du vin et la nourriture prescrite ci-dessus.

Le soir, la fièvre était diminuée; la malade avait vomi la potion.

Repetat singula.

---

(1) Voici la préparation de ce liniment:
Olei olivarum drach. sex.
Spirit. sal. ammoniac. drach. duas.
Misce.

Le 30, sixième jour de la maladie, la nuit fut tranquille; la malade avait une meilleure figure, et la fièvre était moins violente. Le gonflement des glandes avait disparu entièrement; la malade ne se plaignait plus d'amertume à la bouche; on n'observait plus aucune apparence de météorisme, et les évacuations alvines avaient produit d'heureux effets. Il se manifesta une petite hémorragie du nez.

Repetat omnia.

R. Vini Malvatici unc. novem.

Le soir, la fièvre était moins sensible; mais la malade perdit une grande quantité de sang par le nez.

Repet. omnia.

Le 30, septième jour de la maladie, elle dormit très-bien. Elle ne sentait presque plus de douleurs à la tête; la langue était humide, et la malade avait rendu deux selles.

Repet. omnia.

Je prescrivis alors, outre la nourriture ordinaire, la moitié d'un poulet.

Le soir, la malade refusa de prendre la potion ordinaire. Elle se trouvait du reste dans le même état que le matin.

R. Pulv. rad. valer. drach. duas.
Inf. in dec. chin. s. q. col. unc. nov.
Adde.
Aquae cinnamom. spirit. uncias duas.
Syrup. papav. unc. unam.
Misce. Cap. more solito.
Repet. vin. Malvat.

Le premier d'août. Huitième jour de la maladie.

Je trouvai tout le corps de la malade couvert d'un exanthême pourpré, accompagné d'un sentiment de prurit.

Le pouls était plus plein que fréquent ; elle avait encore éprouvé une hémorragie du nez. Du reste elle se trouvait mieux. Voyant que la faiblesse était moindre, et qu'elle exigeait par conséquent des stimulus moins énergiques, je prescrivis la mixture suivante.

R. Pulv. rad. valer. sylv. drach. duas.
Inf. c. decoct. chin. s. q. col. unc. nov.
Adde
Elixir. vitriol. drach. duas.
Cap. more solito.

Le soir, la malade se trouvait beaucoup mieux, elle n'avait point eu d'hémorragie.

Repet. singul.

Le 2, neuvième jour de la maladie, elle avait passé une nuit très-agitée ; il y avait encore eu une hémorragie très-légère. La fièvre me parut un peu plus violente.

Repet. singul.

Le soir, la malade était parfaitement bien.

Repet. singul.

Elle resta dans cet état jusqu'au 6 du mois, jour auquel la convalescence se déclara. L'exanthême avait disparu peu à peu ; je prescrivis alors

R. Decoct. chin. unc. novem
Extract. cort. ejusd. unc. dimid.
Elixir. vitriol. drach. unam.
Cap. omni horâ cochl. duo.
R. Vini Malvat. unc. quatuor.

Je prescrivis alors un régime animal plus succulent, comme du potage, du pain, et du veau.

Je continuai ce traitement jusqu'au 10 du mois, et je prescrivis alors une simple décoction de *trifolium fibrinum*, avec l'élixir de vitriol. Je retranchai à la malade le vin

étranger, afin d'habituer peu à peu la malade à sa manière de vivre ordinaire. Je lui permis du mouton et du pain à discrétion. Ses règles parurent quelques jours après; elle sortit parfaitement guérie, et elle reprit son travail ordinaire.

La faiblesse *indirecte* consiste dans un défaut d'excitement, ainsi que la faiblesse *directe*; elles ne diffèrent que par les causes qui les produisent. La première est produite par l'excès, et la seconde par le défaut des forces excitantes. On peut s'affaiblir par l'abstinence et par l'abus des alimens. Quelque différentes que soient ces causes, elles n'en produisent pas moins la faiblesse. Le défaut d'exercice affaiblit, mais l'exercice excessif produit le même effet. La faiblesse, dans ces deux cas, est intrinséquement la même; elle doit être constamment traitée par la méthode excitante. C'est une grande erreur de supposer, comme quelques médecins l'ont fait, que la faiblesse indirecte n'est qu'une faiblesse apparente, et qu'elle doit être traitée par la méthode antiphlogistique. On ne doit point confondre la faiblesse que le docteur Brown appelle *indirecte*, avec la faiblesse apparente causée par la pléthore (*debilitas ex plethora*) dont parlent les pathologistes. Cette faiblesse, loin d'être produite par un état de langueur, dépend d'un excès de force. Un malade attaqué de péripneumonie est-il réellement faible parce qu'il ne peut pas se mouvoir? S'il éprouvait une faiblesse réelle, pourrait-on rétablir ses forces par le moyen des remèdes débilitans? Il en est de même des rhumatismes aigus. Les causes de ces maladies sont toutes excitantes, elles se guérissent par les moyens débilitans.

Les stimulus les plus légers suffisent pour produire de l'excitement, quand l'excitabilité est abondante; mais ils doivent être très-énergiques quand elle est consumée. Les

alimens qui suffiraient pour entretenir la santé d'un enfant et d'une personne sobre, ne suffiraient pas pour soutenir les forces d'un vieillard, ou d'un homme livré à la bonne chère. Une personne habituée à une bonne nourriture ne tomberait-elle pas dans une faiblesse extrême, si elle était obligée de se nourrir comme la plupart de nos paysans, avec de la farine de maïs cuite dans l'eau, sans aucun assaisonnement? Cependant cette nourriture les soutient dans leurs travaux pénibles. On doit en conclure que quand l'excitabilité n'est consumée qu'à un degré modéré, l'application d'un stimulus médiocre peut produire un grand excitement; et que lorsqu'elle est épuisée, elle exige des stimulus très-énergiques pour produire le même effet.

Cette observation est plus intéressante dans la pratique qu'on ne pourrait le penser d'abord. Il en résulte que toutes les fois que la faiblesse est produite par l'action excessive des puissances excitantes, il faut la traiter par des excitans donnés à grandes doses. En effet, si un buveur éprouve le matin une extrême prostration de forces, des tremblemens, etc., quel sera le remède propre à lui donner une nouvelle vigueur? Une petite quantité de vin suffirait-elle? N'est-on pas obligé, au contraire, de lui faire prendre l'esprit-de-vin le plus fort? Son excitabilité épuisée exige alors les stimulus les plus énergiques. Aussi un buveur est-il dans la triste nécessité d'augmenter, pour entretenir ses forces, la cause de la faiblesse où il se trouve. Un vin généreux lui suffira pendant quelques années; il faudra ensuite qu'il ait recours à l'eau-de-vie, qui, au bout d'un certain temps, sera même insuffisante; il sera alors obligé, pour soutenir le peu de forces qui lui reste de prendre de l'alkali volatil; enfin ne trouvant plus de stimulus assez

énergiques pour le fortifier, une mort prématurée viendra terminer son existence malheureuse.

On voit, d'après ces observations, que le traitement de la faiblesse indirecte doit présenter de grandes difficultés. Si l'on privait, en effet, le corps de quelques-uns des stimulus, comme cela paraît nécessaire au premier coup-d'œil, on augmenterait la maladie et la faiblesse qui en est la cause; et si l'on prescrivait des substances trop excitantes, on rendrait le mal encore plus dangereux, en épuisant de plus en plus l'excitabilité. Quelle méthode faudra-t-il donc suivre dans ces circonstances? Le docteur Brown nous apprend qu'il faut d'abord employer des stimulus énergiques, parce qu'ils ne produiraient aucun effet s'ils étaient faibles; et en prescrire ensuite par degrés de moins forts, jusqu'à ce que l'excitabilité s'accumule, et devienne ainsi plus susceptible de produire de l'excitement par l'action des stimulus modérés. L'expérience prouve la vérité de ce précepte. Quand on veut ramener à la sobriété un homme habitué à boire avec excès, on se gardera bien de lui prescrire subitement du vin mêlé avec de l'eau : cette méthode pourrait devenir funeste. Il faut commencer par diminuer la quantité de vin qu'il a coutume de prendre, lui prescrire ensuite un vin moins généreux, et le mêler enfin avec de l'eau.

On doit suivre la même méthode dans les maladies qui dépendent de faiblesse indirecte. J'ai dit que cette faiblesse pouvait être produite immédiatement par l'excès des stimulus, et que dans le cas où le stimulus n'est pas excessif, elle peut être précédée d'un excès de forces. La mort peut être aussi produite sur-le-champ par un stimulus excessif, tel que la foudre, un coup de soleil, un violent accès de

colère, etc. Je vais confirmer, par les observations suivantes, la théorie de la faiblesse indirecte.

On transporta dans notre hôpital le cuisinier de l'auberge de la Lombardie, à Pavie. Cet homme, âgé de trente ans, était attaqué d'une fièvre nerveuse très-grave, accompagnée d'un délire furieux et de violentes convulsions. D'après les renseignemens que je pris sur les causes de sa maladie, je ne pus l'attribuer qu'à l'excès du vin, à des veilles trop prolongées, et à l'action du feu auquel il était exposé. Un habile médecin lui avait prescrit, dès le premier instant de sa maladie, la décoction de quinquina unie à l'extrait de cette substance, la serpentaire de Virginie, l'éther vitriolique et trois livres de vin par jour. Le malade confié à mes soins le troisième jour de sa maladie, se trouvait déja beaucoup mieux. Je continuai le même traitement; les convulsions et le délire se calmèrent, et la fièvre devint moins violente. Je crus devoir alors rendre la potion moins active en retranchant l'éther, et, deux jours après, la serpentaire, et j'augmentai alors peu à peu la nourriture, qui consistait en du bouillon, des œufs et du poulet; voyant que le malade allait de mieux en mieux, je diminuai de moitié la quantité de vin prescrite; enfin, lorsque le malade approcha de la convalescence, je supprimai le quinquina, et je bornai le malade à un bon régime. Il se rétablit au bout de quelques jours, contre toute espérance.

Cette observation présente un exemple de maladie de faiblesse indirecte produite par l'action trop énergique des causes excitantes, et qui n'a manifesté d'abord aucun symptôme de vigueur excessive. On a commencé le traitement de cette maladie, d'après les principes de Brown, par de forts excitans qu'on a diminués ensuite par degrés, jusqu'à ce que le malade ait été en état de supporter des stimulus

plus modérés et plus naturels. Je vais maintenant rapporter quelques cas de faiblesse indirecte précédée de maladies sthéniques. Il n'est aucun médecin qui n'ait été à portée d'observer des maladies inflammatoires dégénérées en fièvres nerveuses.

Un jeune homme attaqué d'une péripneumonie violente négligée, fut transporté dans notre *clinique* au plus fort de l'hiver. Il avait, outre tous les symptômes de la péripneumonie, le pouls fréquent, petit, des soubresauts dans les tendons, et des nausées fréquentes; il vomissait même quelquefois. Mon père, persuadé que la période inflammatoire de la maladie était déja passée, et qu'une fièvre nerveuse, produite par la violence de l'inflammation (*ex vi inflammationis*), lui avoit succédé, prescrivit le camphre, le quinquina et les vésicatoires comme rubéfians, le vin et la nourriture animale. Ce traitement rétablit en peu de temps la santé du malade.

On apporta à l'hôpital, le 26 septembre 1794, une femme âgée de 29 ans; elle était attaquée, depuis 6 jours, d'une péripneumonie très-violente. Elle avait déja éprouvé plusieurs fois cette maladie; elle ressentait, depuis ce temps-là, une douleur continuelle au côté gauche de la poitrine; toussait fréquemment, et ses crachats étaient d'un mauvais caractère. Le pouls était très-fréquent, la respiration difficile et *plaintive* (*gemebunda*), la toux était séche et fréquente, et la malade pouvait à peine parler. Ayant examiné avec exactitude toutes les circonstances qui pouvaient diriger mon diagnostique, je reconnus que la maladie n'était plus inflammatoire, mais qu'elle s'était changée en fièvre nerveuse. J'adoptai, par conséquent, la méthode excitante, et je prescrivis la potion suivante :

R. Emulsion. arab. unc. septem.
Camph. rasae drach. unam.
Laudan. liquid. Sydenh. scrupul. un.
Misc. Capiat omni horâ vascul. dimid.

Je prescrivis, pour nourriture, du bouillon, des œufs, et une livre de bon vin.

Je trouvai la malade un peu soulagée le matin ; la toux n'était pas aussi sèche, l'expectoration était muqueuse et sanguinolente ; le pouls était élevé, et la respiration moins difficile. Je prescrivis alors la formule suivante :

R. Emuls. arab. unc. septem.
Haustus narcot. unc. tres.
Cap. omni horâ cochl. duo.
R. Aq. cinnamom. spirit. unc. quat.
Extract. cort. peruvian.
Misc. Cap. omni. 2. hor. cochl. duo.

La malade se trouva beaucoup mieux au bout de trois jours. Je prescrivis alors des remèdes stimulans, moins énergiques ; j'ordonnai une simple décoction de quinquina avec la gomme arabique, et j'augmentai la dose des alimens. La malade fut délivrée de sa maladie ; mais les symptômes de l'affection du poumon continuèrent à se manifester, et je ne puis me flatter que d'avoir prolongé, pendant quelque temps, l'existence de cette malade.

On pourrait me demander si je suis capable d'indiquer des signes qui puissent faire connaître si une maladie inflammatoire conserve encore ce caractère, ou si elle n'est pas déja changée en faiblesse indirecte : question importante, dont on ne s'est point encore occupé jusqu'ici, et sur laquelle je m'estimerais trop heureux de répandre quelque lumière. Le docteur Brown est disposé à regarder la grande fréquence du pouls comme un signe d'asthénie

déclarée; je ne suis pas de son avis. J'ai observé le contraire au lit du malade. J'ai compté cent quarante-cinq pulsations dans une minute chez une dame attaquée de péripneumonie. Cependant cette maladie était encore sthénique, puisqu'elle fut guérie par la méthode débilitante, quoique la malade eût cette respiration *plaintive* que Stoll regarde comme un signe mortel dans les péripneumonies. Lorsque les nausées, le vomissement et la diarrhée se manifestent dans les maladies sthéniques, Brown présume que la maladie est sur le point de se changer en faiblesse indirecte. Il fait, à cette occasion, une distinction qui annonce une grande sagacité. Il observe que les symptômes dont nous venons de faire mention, n'annoncent pas encore la faiblesse, mais qu'ils indiquent que le changement d'un état inflammatoire à celui de la faiblesse n'est pas éloigné. La méthode excitante serait dangereuse dans ce cas, et ne ferait qu'accélérer le passage de la maladie à la faiblesse indirecte, tandis que la méthode antiphlogistique, en diminuant le stimulus dont l'excès menaçait le malade de faiblesse indirecte, fait cesser en même temps les autres symptômes, comme la nausée, le vomissement et la diarrhée. J'ai eu de fréquentes occasions d'observer ces symptômes, lorsque la péripneumonie était dans toute sa force, et de me convaincre des avantages du traitement *antiphlogistique* dans ces cas. En voici un exemple entre autres que je pourrais citer. On conduisit dans notre hôpital une femme d'un âge moyen, attaquée d'une violente péripneumonie accompagnée de nausées et de vomissemens fréquens. Mon père, ayant observé que ces symptômes ne dépendaient pas de la saburre, mais de la violence de l'inflammation, prescrivit une saignée abondante qui fit cesser les nausées et les autres symptômes; ce qui prouve combien les signes qu'on appelle gastriques sont trompeurs.

Ne pourrait-on pas regarder les frissons qui se font sentir au bout d'un certain temps dans les maladies inflammatoires, et sur-tout dans les péripneumonies, comme un symptôme propre à indiquer le changement de la maladie ? Il me paraît du moins que cette sensation de froid annonce le moment où la péripneumonie se change en hydropisie de poitrine. Je n'oserais cependant pas assurer que l'hydropisie qui succède à la péripneumonie, soit un signe constant de faiblesse, et doive être par conséquent toujours traitée par les excitans. Les bornes d'une note ne me permettent pas de m'étendre sur ce point ; mais je crois du moins en avoir dit assez pour exhorter les jeunes médecins à ne pas se laisser séduire, dans ces circonstances, par les apparences trompeuses de la faiblesse, et les engager à employer la méthode stimulante, quand la maladie inflammatoire se change en faiblesse indirecte.

Cùm nausea et vomitus (*in morbo sthenico*) *urgent, instant, jamque etiam paulò pervicatiores esse paulò diutiùs permanere incipiunt, eos tamen adhuc citra indirectam debilitatem esse scire licet, si pulsus modicam celeritatem adhuc servant, nec multùm de plenitate* (CLV), *multùm de vi remittunt, si vomitus arte motus morbosum, si alvi purgatio, minuunt, unoque verbo si curatio antiphlogistica respondet. Verùm commutatus prorsùs morbus, causâ in contrarium conversâ, tum demùm intelligitur, cùm hæc symptomata de die in diem augescunt, cùm pulsus magis usque debilitantur, cùm tormina in intestinis et dejectiones liquidae ventriculi turbis superadduntur, et antiphlogistica curatio jam manifesto detrimento est.* (*Elem. Med.* §. CLXVI.)

J'ai de plus souvent observé que si l'on employait des excitans trop énergiques dans le traitement des maladies de fai-

blesse indirecte, qui étaient d'abord inflammatoires, on produisait très-facilement une nouvelle maladie sthénique, à laquelle il fallait remédier par un traitement débilitant. Ces observations, que j'ai faites dans un grand nombre de cas, méritent toute l'attention des médecins.

Il est aussi très-important de considérer les mauvais effets d'un traitement trop affaiblissant dans les maladies inflammatoires. On observe souvent, dans le cours des maladies sthéniques, des symptômes nerveux qui ne dépendent ni de la violence de l'inflammation, ni de la faiblesse indirecte qui en est souvent l'effet, mais de la faiblesse directe produite par l'abus des remèdes débilitans. Tout médecin de bonne foi avouera, avec moi, qu'il est très-difficile de n'affaiblir le malade dans les affections inflammatoires qu'au degré convenable, de manière qu'on ne soit pas ensuite obligé de recourir au traitement excitant.

J'ai déja dit, en exposant les principes de la nouvelle doctrine, que le corps est d'autant moins capable de supporter l'action des puissances excitantes, que l'excitabilité est plus accumulée, c'est-à-dire que la faiblesse indirecte se produit d'autant plus facilement; que l'excitabilité est plus abondante. On peut concevoir, d'après cela, que des causes directement et indirectement débilitantes, peuvent concourir à produire une maladie asthénique qui dépendra alors des deux espèces de faiblesse réunies et combinées ensemble. L'expérience confirme journellement cette combinaison, et on la concevra facilement, si l'on se rappelle que la faiblesse directe et celle qui est indirecte produisent toutes les deux un défaut d'excitement. L'histoire d'une maladie, dont j'ai été attaqué l'été dernier, peut fournir une exemple de cette combinaison.

Le

Le 16 juin 1794, je commençai à me trouver dans un état d'abattement et de dégoût, et à éprouver des sensations successives de chaleur et de froid. Ces symptômes continuèrent pendant trois jours. J'étais dans une grande incertitude sur les causes de cette indisposition. Quelques-unes me semblaient de nature à occasionner la faiblesse directe, comme des passions affaiblissantes qui m'avaient ôté l'appétit. Les autres causes, à l'action desquelles j'avais été exposé, me paraissaient plus propres à produire une maladie sthénique; je plaçais parmi ces dernières l'usage des boissons spiritueuses, l'excès d'exercice pendant la plus vive chaleur, etc. Ces causes peuvent, en effet, comme on le sait, produire des maladies inflammatoires, quand leur action est renfermée dans certaines bornes : mais si elle est excessive, elle affaiblit; et c'était le cas où je me trouvais. Cependant je me croyais d'autant plus fondé à me regarder dans un état sthénique, que je ne me ressouvenais pas d'avoir jamais éprouvé de maladies d'un autre caractère. Je me décidai donc à employer les débilitans, et je pris, en conséquence, une once et demie de crême de tartre, qui produisit un effet modéré; mais j'éprouvai, le même jour beaucoup de fièvre, et un grand mal de tête. Mon pouls était fréquent, plein et dur: ces symptômes me confirmèrent, de plus en plus, dans mon premier diagnostique; je m'abstins donc de toute espèce d'échauffant, et j'eus recours à tous les moyens débilitans.

Les symptômes devenus plus graves le 19, vers le soir, on me fit une saignée, que je desirais ardemment: à peine avais-je perdu quatre onces de sang, que je tombai dans une lipothymie, que j'attribuai à la crainte des suites d'une ecchymose que j'avais apperçue auprès de la piquure de la saignée.

Le 20, je me sentis mieux, le matin; le soir, le pouls

devint, de nouveau, plein et dur; la douleur de tête augmenta; la face devint rouge et enflammée, et j'éprouvai une disposition au sommeil. On répéta la saignée, à la dose de dix onces de sang, qui parut me soulager. J'eus une légère hémorragie du nez.

Le 21, voyant que la maladie allait en augmentant, et qu'il se manifestait plusieurs symptômes de faiblesse, je commençai à douter du diagnostique que j'avais porté d'abord.

Cependant je pris encore une demi-once de crême de tartre : elle me causa beaucoup de flatuosités, et une grande oppresion d'estomac, qui étaient peut-être dus au régime débilitant que j'avais suivi.

Le 22, j'éprouvai une insomnie considérable, à laquelle succéda un sommeil très-agité. Les symptômes les plus violens parurent alors. La langue devint sale et la bouche amère.

R. Haustus salin. (1) *unc. sept.*
Cap. omni 2. hor. cochl. 2.

Je fus attaqué de délire vers le soir. Les selles furent fréquentes.

Le 23, j'éprouvai alternativement un délire furieux et un état de stupeur; je profitai d'un moment où je me trouvai seul, pour chercher à m'enfuir; mais je tombai dans une lipothymie effrayante accompagnée d'excrétions alvines involontaires. Le pouls battait cent fois dans une minute. La respiration, sans être très-difficile, annonçait une anxiété considérable.

---

(1) *Spirit. Minderer.*
Infus Sambuc, â â unc. tres.
Oxymel. simpl. unc. unam.
Misce.

R. Pulv. cort. Peruvian. unc. unam.
Coq. c. aq. lib. un. colat. unc. novem.
Extract. cort. ejusd. drach. duas.
Syrup. cort. chin. unc. unam.
Cap. omni 2. hor. vascul. dimid.

On me prescrivit un régime animal, qui consistait dans du bouillon pris à des intervalles très-rapprochés.

Je ressentis beaucoup de soulagement vers le soir.

Le 24, le délire se manifesta encore pendant la nuit. Il survint une diarrhée excessive; le pouls battait quatre-vingt-quinze fois par minute: mais, excepté un état soporeux assez léger, tous les symptômes s'étaient calmés.

Repet. medic.

La fièvre redoubla le soir. Une quantité assez considérable d'un vin très-cordial prévint l'extrême prostration de forces dont j'étais menacé.

Le 25, j'essayai de nouveau de m'enfuir Comme la diarrhée continuait toujours, on joignit à la potion déja prescrite, une once de potion narcotique, *haustus narcoticus.* La moitié de ce remède me procura un sommeil de quelques heures. On suspendit l'opium.

J'éprouvai de nouveau du soulagement; l'après-midi la diarrhée avait cessé, mais les symptômes augmentèrent vers le soir, et le délire se renouvela.

Le 26, je me trouvai dans un état soporeux; les vents me tourmentaient vivement; je me plaignais d'une grande faiblesse, d'une mélancolie sombre; l'urine se supprima. On continua le même traitement, et l'on me donna de plus de l'eau de cannelle avec la liqueur anodyne d'Hofman, qui me procura beaucoup de soulagement.

Les symptômes étaient considérablement diminués vers le soir.

Le 27, je ne fus pas aussi inquiet pendant la nuit. La fièvre se calma, et j'urinai facilement.

Vers le soir, les pulsations du pouls de la main gauche étaient quelquefois suspendues pendant quinze secondes.

Le 28, je fus presque sans fièvre pendant la nuit, mais elle revint vers les neuf heures du matin; je me trouvai beaucoup mieux le soir.

Le 29, je n'eus plus de fièvre, et je passai une très-bonne nuit.

Ma santé se rétablit de jour en jour. Mais malgré la bonne nourriture dont je fis usage, ma convalescence fut longue, et proportionnée à la violence de cette maladie, dont je ne puis terminer l'histoire sans rendre publiquement hommage aux professeurs *Nessi*, *Rezzia*, *Scarpa*, *Brusati*, et *Raggi*, qui réunirent tous leurs efforts à ceux de mon père pour me sauver la vie.

D'après la description que j'ai faite de ma maladie, on voit qu'elle fut produite en partie par défaut, et en partie par excès de stimulus. Si j'avais corrigé, par un usage modéré des liqueurs spiritueuses, et par un peu d'exercice les mauvais effets produits par des causes directement débilitantes, j'aurais peut-être prévenu cette maladie : mais l'action excessive des causes excitantes auxquelles j'avais été exposé, loin de me donner des forces, avait accru la faiblesse directe, en y joignant, pour ainsi dire, l'indirecte.

Telles sont les réflexions que j'ai cru à propos de faire pour éclaircir un des points les plus difficiles de la doctrine qui seront dignes d'être approfondis par un homme de génie.

De la secte des Méthodistes.

(1) Asclépiade, fondateur de la *secte des méthodistes*, mérite d'autant plus de fixer notre attention, que sa doctrine paraît avoir quelque ressemblance avec celle de Brown. Quoique je n'apperçoive aucune ressemblance entre ces deux doctrines, je laisserai au lecteur à décider la question, et je me bornerai à présenter un apperçu de cet ancien système.

Asclépiade jeta les fondemens de la doctrine des méthodistes. Thémison en développa les principes; mais Thessalus de Tralles doit en être considéré comme le vrai fondateur. (*Sprengel. etc. tom.* 2.)

Asclépiade suivait à peu près la philosophie de Démocrite, et sur-tout celle d'Épicure, dont il fit une application très-ingénieuse à la médecine. Il faisait consister la santé dans la symmétrie (*symmetria*), et la maladie dans le défaut de symmétrie (*ametria*), ou dans la disproportion des pores avec les parties qui y sont renfermées. (*Werlhofii Diss. de Medic. sect. method. p. 11 et seq.*) Il attribuait la fièvre à la transpiration immodérée des atomes, la frénésie à leur stagnation dans les membranes du cerveau, et le type varié des maladies, à la grandeur de ces mêmes atomes, etc. Il prescrivait dans le catharre, une grande quantité de vin, et condamnait la saignée dans la péripneumonie. (*Cael. Aurel. acut. lib. 1, cap. 1 et seq.*) Asclépiade rejetait la force médicatrice de la nature; il appelait la doctrine d'Hippocrate, l'étude de la mort, *studium mortis*. (*Galen. de venæ sect. adv. Erasist. p. 3. Cael. Aurel. acut. lib. 1. c. 16, p. 62.*)

Thémison fit, après la mort de son maître, des changemens à cette doctrine. (*Institutiones histor. med. an. cl. 1. c. g. Ackermann. cap. 16, §. 204.*) Guidé par les prin-

(1) Voyez la note de la page 64 de ce Volume.

cipes de la philosophie corpusculaire, il faisait dépendre toutes les maladies du resserrement (*strictum*), du relâchement (*laxum*), et d'un état qui tenait de l'un et de l'autre (*mixtum*). Il regardait comme inutile la recherche des causes des maladies, et il prétendait qu'il suffisait de connaître quelques généralités (*alcune comunità.*) Il se flattait de guérir les péripneumonies par l'usage des bains et des huiles, et il permettait aux malades attaqués de pleurésie de boire du vin et de l'eau de mer. Il recommandait enfin la saignée dans l'apoplexie et le trépan. (*Cael. Aurel.*)

Thessalus avait l'impudence de se nommer le vainqueur des médecins, *medicorum victor;* il se vantait d'enseigner la médecine dans l'espace de six mois. (*Galen. meth. med. lib. 1. 3& de sectis, ad introduc. p. 12 et seq.*) Il supposait une certaine proportion entre les atomes et les pores. Cette idée lui donnait lieu d'établir une nouvelle indication, quand il ne s'agissait ni de relâcher ni de resserrer; il appelait cette nouvelle indication *metasyncrisis*, c'est-à-dire un changement total dans la proportion entre les atomes et leurs pores respectifs. (*Sprengel, op. cit. tom. 11, p. 16.*) Thessalus méprisait aussi les recherches sur les causes des maladies; il ne croyait pas que les remèdes pussent agir spécialement sur une partie du corps, sans exciter l'évacuation d'une humeur particulière, et il ne faisait dépendre leur action que d'une propriété astringente et relâchante. (*Galen. de facult. simpl. med. lib. 6, p. 61.*)

Nous ne nous occuperons pas des autres méthodistes, *Menemachus, Olympicus, Apollonides, Mnaseas* et *Philomenes;* nous distinguerons *Soranus*, qui porta l'école des méthodistes à son plus haut degré de splendeur: il enseignait et exerçait la médecine à Rome, avec un grand succès, sous

le règne de Trajan et d'Adrien. Il ne méprisait point les anciens, mais il cherchait à réfuter leur doctrine par des raisonnemens solides. Il fit valoir le premier des raisons plausibles contre l'usage des purgatifs, qu'il regardait comme propres à évacuer les bonnes et les mauvaises humeurs ; (*Cael. Aurel. lib.* 2, *cap.* 9.)

Cælius Aurelianus, un des derniers sectateurs de cette école, et qui est le seul des méthodistes dont nous ayons encore un ouvrage complet, est aussi le seul qui puisse nous donner une idée claire de cette doctrine. On peut, en effet, soupçonner Galien de partialité dans l'histoire qu'il donna de ce système. (*Sprengel*, *tom.* 11, *p.* 24.) Il prétend, par exemple, que les méthodistes avaient entièrement abandonné l'étude de l'anatomie (*Galen. de sectis, ad introduct. p.* 13): ce qui n'est pas généralement vrai; car Soranus et Cælius Aurelianus ont décrit la structure des différentes parties du corps plus exactement que leurs prédécesseurs. (*Sprengel, lib. cit. p.* 26.)

On ne peut refuser aux méthodistes le mérite d'avoir infiniment contribué au perfectionnement de la thérapeutique générale. (*Sprengel. lib. cit. p.* 29.) Ils ne faisaient pas dépendre les maladies des alterations des humeurs ; ils négligeaient, par conséquent, leur évacuation, et ils ne s'occupaient que des indications universelles ; ils prescrivaient, dans les maladies qu'ils attribuaient au resserrement (*strictum*), la saignée, les huiles, les narcotiques, et un air pur et modérément chaud. Si par ce traitement ils n'obtenaient pas l'effet qu'ils attendaient, ils cherchaient à produire une *diversion*, afin d'établir rapidement une autre proportion entre les pores et leurs espaces respectifs. (*Sprengel, p.* 31.)

La secte des méthodistes fleurit pendant plus de 300 ans, à Rome, à Alexandrie, et dans les autres provinces. Galien

et les autres dogmatiques eurent même beaucoup de peine à la détruire.

Cette doctrine était entièrement oubliée dans les écoles, quand Prosper Alpin, professeur de médecine à Padoue, commença à l'enseigner de nouveau, et à la soutenir. Il a composé un ouvrage intitulé *De Medicina methodica*, dans lequel il admet les principes des méthodistes, et il les confirme par des observations très-ingénieuses. Mais tous les efforts que fit ce professeur pour faire adopter cette doctrine furent inutiles. (*Werlhofii op. cit. sect.* § *8.*)

Fin du premier volume.

DOCTRINE MÉDICALE

SIMPLIFIÉE,

OU

ÉCLAIRCISSEMENT ET CONFIRMATION

DU

NOUVEAU SYSTÊME DE MÉDECINE

DE BROWN;

Par le Docteur WEIKARD, *Conseiller de Sa Majesté l'Impératrice de Russie, etc.*

Avec les Notes de JOSEPH FRANK, *premier Médecin de l'Hôpital civil de Vienne, etc.*

Ouvrage traduit de l'italien par RENÉ-JOSEPH BERTIN, Docteur en Médecine de la ci-devant Faculté de Montpellier, ancien Médecin de l'Hôpital militaire de Morlaix, Médecin à l'armée d'Italie, et Membre de la Société de Médecine de Paris.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez THÉOPHILE BARROIS, Libraire, rue Hautefeuille, n°. 22.

AN VI. — 1798.

TABLE

DU SECOND VOLUME.

CHAPITRE XI. *Des Remèdes excitans et de leur manière d'agir.* . . . . . page 1

1°. *De la Chaleur.* 7
2°. *Air pur (gaz oxygène).* 15
3°. *Du Sang et des Humeurs qui en sont séparées.* . . . 19
4°. *Contraction musculaire.* 21
5°. *Des Sensations.* 25
6°. *De la force du Cerveau.* 28
7°. *Des Alimens, des Boissons et des Médicamens.* . . 30
Du Vin. 44
Quinquina. 49
Limaille de fer 51
Vitriol de Mars (sulfate de fer). 56
Scille. . . . . . ib.
Des Gommes et des Gommes résines. 59
Mercure. 60
Aloès. 68
Safran. 70
Musc, Ambre et Castoréum. . . . . . ib.
Le Camphre, la Menthe ordinaire et la Menthe poivrée. 71
Alkali volatil. 72
Ether. 73
Opium. . . . . . ib.

CHAP. XII. *Des Remèdes débilitans et de leur manière d'agir* . . . . . page 92
1°. *Du Froid.* 100
2°. *De l'Air impur.* 103
3°. *Diminution du Sang et des Humeurs.* 105
4°. *Inertie et défaut de contraction des fibres musculaires.* 107
5°. *Sensations désagréables ou faibles.* 109
6°. *Alimens, Boissons et Médicamens* 110
CHAP. XIII. *Division des Maladies sthéniques.* 118
CHAP. XIV. *Division des Maladies asthéniques.* 132
CHAP. XV. *Thérapeutique générale des Maladies sthéniques.* 140
CHAP. XVI. *Thérapeutique générale des Maladies asthéniques* 176
CHAP. XVII. *Des Maladies locales.* 198
Recette pour faire la poudre de Dover. 207
Notes de Frank sur l'Ouvrage de R. Jones. . . . . . 208 et suiv.
Des Maladies universelles et locales . . . . . ib.
Des Émétiques et des Purgatifs. 224
Des Fièvres intermittentes. 230
De l'effet des Remèdes débilitans dans les Maladies asthéniques 248
Combien il est utile de connaître les causes des Maladies. 254

Fin de la Table du second volume.

DOCTRINE MÉDICALE

SIMPLIFIÉE,

OU

ÉCLAIRCISSEMENT ET CONFIRMATION

DU

NOUVEAU SYSTÊME DE MEDECINE

DE BROWN.

CHAPITRE XI.

Des Remèdes excitans et de leur manière d'agir.

Nous avons expliqué, d'après des principes simples et évidens, en quoi consiste l'état de santé et celui de maladie; nous avons démontré que les différentes modifications qu'éprouvent les êtres vivans dépendent de l'énergie plus ou moins grande des forces excitantes : il sera donc facile de prévoir que la matière médicale fondée sur cette théorie ne doit pas être fort étendue (1).

(1) On a supposé que la matière médicale fondée sur le système de Brown ne devait consister qu'en deux remèdes, puisque cet auteur n'admet que deux classes de maladies,

Nous parlerons d'abord des remèdes propres à augmenter l'excitement, et nous nous occuperons, dans le chapitre suivant, de l'examen des

---

les *sthéniques* et les *asthéniques*. M. Girtanner nous a fait espérer que désormais l'opium et l'esprit-de-vin suffiraient pour guérir toutes les maladies (*Journal de Rozier, 1790*). Des idées aussi extravagantes ne méritent aucune réfutation. Une matière médicale fondée sur les principes de Brown n'exige pas un grand nombre de volumes; mais elle ne doit pas être aussi bornée qu'on cherche à le faire croire. Il est très-avantageux d'adopter un certain nombre de remèdes doués de la même propriété, et de pouvoir substituer l'un à l'autre. L'auteur des excellentes remarques faites sur la nouvelle Pharmacopée militaire d'Autriche (*Erlaüterungen der neuen oest. feld. Pharm.*) observe très-bien que, si les médecins étaient forcés d'avoir recours aux mêmes médicamens sans pouvoir les varier, il en résulterait que ces remèdes s'éleveraient à un prix excessif, et que s'ils étaient tirés du règne végétal, ils deviendraient bientôt si rares qu'il ne serait plus possible de se les procurer, comme l'expérience l'a prouvé à l'égard de certaines racines. Ces remèdes d'ailleurs seraient bientôt falsifiés : il est donc utile d'adopter un certain nombre de médicamens, quoiqu'ils aient à peu près la même propriété. Dans certains cas de faiblesse, par exemple, un seul remède excitant ne suffirait pas, parce que la maladie exige quelquefois un stimulus plus faible, et quelquefois un stimulus plus énergique. Ce stimulus doit exercer tantôt une action prompte, mais passagère, et tantôt une action plus tardive, mais plus durable. J'ai traité une jeune fille attaquée d'un hoquet chronique, dont j'ai rapporté l'observation dans

moyens qu'il faut employer pour diminuer l'excès de force vitale, de tension et de chaleur.

On doit se rappeler que nous avons trouvé

---

un autre ouvrage (*Ratio instituti clinici, cap. 20*). L'opium, le musc et les différens éthers, employés à grande dose, furent absolument inutiles. Je prescrivis quelques grains de fleurs de zinc avec un tel succès, que le hoquet se calma bientôt, et que la malade se rétablit parfaitement en très-peu de temps. Si je n'avais connu d'autres remèdes excitans que ceux dont j'ai d'abord fait mention, et si je n'avais pas eu recours aux fleurs de zinc, aurais-je pu obtenir une guérison aussi surprenante? Le médecin qui veut traiter avec succès la plupart des maladies chroniques doit varier ses remèdes, pourvu toutefois qu'ils remplissent la même indication. J'ai observé, dans certains cas d'hydropisie, que la digitale pourprée, continuée pendant quelques jours, ne produisait plus l'effet que j'en obtenais d'abord, quoique j'en augmentasse la dose; mais que si, après lui avoir substitué pendant un certain temps quelque autre remède excitant, j'y avais ensuite recours, elle agissait avec un nouveau degré de force. Ce qui nous oblige encore à ne pas trop diminuer le nombre des médicamens, c'est que certains remèdes, comme l'on sait, agissent plus sur une partie que sur une autre, quoique leur action s'étende à tout le système. Il faut donc, lorsque dans une maladie universelle, outre l'affection générale, quelque organe se trouve plus spécialement attaqué, préférer les remèdes qui exercent aussi une action spéciale sur la partie qui est attaquée avec le plus de violence. C'est ainsi que l'on doit employer de préférence la scille dans les hydropisies, et les cantharides dans les cas d'impuissance produite par la faiblesse.

dans les forces excitantes les causes des maladies et les remèdes qui leur conviennent. Ces forces excitantes sont, comme nous l'avons déja dit, la chaleur, les alimens, le sang et les humeurs qui s'en séparent (et peut-être les miasmes contagieux et les poisons), la contraction musculaire, l'énergie du cerveau dans la production de la pensée et les affections de l'ame. L'action salutaire ou nuisible de ces forces dépend uniquement de leur degré d'énergie plus ou moins considérable. Ainsi une chaleur modérée stimule et fortifie; mais elle affaiblit lorsqu'elle est portée à un degré trop violent ou trop faible. Les alimens bien nourrissans stimulent avec énergie, et fortifient en augmentant la masse du sang. Une mauvaise nourriture, ou un régime végétal peu nourrissant, produit la faiblesse directe, et l'excès des meilleurs alimens cause la faiblesse indirecte. Il en est de même des boissons et de toutes les autres forces excitantes.

On peut, généralement parlant, assurer que les remèdes n'agissent qu'en stimulant. Ceux qui conviennent dans les maladies asthéniques, dont nous nous occupons maintenant, peuvent se diviser en deux classes : quelques-uns exercent une action plus durable, et augmentent l'excitement d'une manière plus lente; d'autres, au contraire, agissent avec la plus grande promp-

titude, et portent dans le corps un stimulus violent, *diffusible* et peu durable. Nous placerons dans la première classe la nourriture animale, le vin, l'air pur (gaz oxygène), le mouvement, l'application de l'esprit, les sensations agréables, le calorique, le quinquina, la moutarde, la limaille de fer, la scille, la gomme ammoniaque, le mercure, l'aloès, les substances aromatiques, le thé et le café. Nous rangerons dans la seconde les vins les plus spiritueux, tels que ceux de Madère, de Canarie, le rum, l'esprit-de-vin rectifié, le musc, le camphre, les différentes préparations d'opium, l'alkali volatil et l'éther.

Le catalogue monstrueux des médicamens employés jusqu'ici en médecine offre un vaste champ à celui qui ne se contenterait pas de ceux que nous avons indiqués. Pour moi, je puis assurer que ceux dont je viens de faire mention, sont plus que suffisans dans le traitement des maladies asthéniques, lorsqu'il est dirigé d'après les principes d'une pratique raisonnable : le nombre des remèdes affaiblissans indiqués dans les maladies sthéniques sera encore moins considérable.

Je parlerai, à la fin de cet ouvrage, des remèdes indiqués dans les maladies locales.

On doit regarder comme presque généralement inutiles, et bannir même entièrement de la matière médicale, les remèdes stimulans tirés des

poisons végétaux ou minéraux, si vantés de nos jours. Loin de posséder les propriétés qu'on leur attribuait, ils peuvent être très-dangereux. On doit peut-être attribuer à des causes bien différentes les effets salutaires que leur usage a paru quelquefois produire. Nous devons du moins regarder comme une vérité généralement reconnue, que la plupart des observations faites en faveur de plantes vénéneuses sont erronées et mensongères : *les poisons seront toujours des poisons.* L'arsenic donné à petites doses ne tue pas à l'instant; mais on assure, d'après l'expérience, qu'une petite quantité prise chaque jour conduit lentement à la mort (1).

---

(1) M. Weikard voudrait bannir presque entièrement de la pratique l'usage des poisons; je suis, comme lui, convaincu qu'on en fait un grand abus, et qu'il est essentiel d'avertir les jeunes médecins de ne les prescrire qu'avec la plus grande réserve. Il faut cependant convenir qu'ils peuvent produire un avantage réel dans certains cas, et sur-tout dans les affections asthéniques; le succès de ces sortes de remèdes, dans ces derniers cas, confirme d'une manière évidente l'opinion de la plupart des partisans de la doctrine de Brown, qui pensent que les poisons ne causent la mort que par un stimulus excessif.

On prescrit avec succès le laurier-cerise dans les fièvres intermittentes et dans les affections hypocondriaques. M. Fowler emploie l'arsenic dans les fièvres intermittentes (*Medical Reports of the effects of arsenic on the cure of agues*, &c.

1°. De la Chaleur.

La chaleur est le soutien le plus puissant de la vie des animaux et des plantes ; elle stimule et fortifie, elle est enfin un des moyens les plus salutaires dans les maladies asthéniques. Les Grecs et les Romains faisaient laver leurs morts avec de l'eau chaude, qu'ils regardaient comme le meilleur moyen de les rappeler à la vie. Cependant une chaleur considérable peut causer une maladie sthénique ; et enfin, si elle est portée à un trop haut degré, elle peut, comme nous l'avons déja observé, produire un état de langueur et d'atonie, que nous avons appelé *faiblesse indirecte.*

London, 1786). Quelques-uns même prétendent que ce poison terrible est propre à guérir les maladies vénériennes. Tout le monde connaît l'efficacité de la *bella-dona*, et celle du cuivre ammoniacal, dans les épilepsies qui ne dépendent pas d'un vice organique. Le sublimé corrosif, proscrit par l'ignorance, a souvent guéri des affections vénériennes qui avaient résisté à toutes les autres préparations mercurielles. Je puis citer en faveur de ce remède ma propre expérience, et l'efficacité du cuivre ammoniacal est confirmée par la pratique de M. Scarpa et de mon père. L'observation ne m'ayant rien appris sur la propriété des autres poisons, je suis fort éloigné d'en prescrire aucun, et ma répugnance ne s'étend pas seulement à ces remèdes, mais encore à tous les médicamens nouveaux. Si l'on réfléchit, en effet, aux succès éphémères de la plupart de ceux qu'on a proposés dans

On peut observer en général, en médecine comme en politique, que les hommes sont, malgré l'expérience et la raison, constamment esclaves des préjugés et des opinions erronées. Les dyssenteries épidémiques et les fièvres nerveuses règnent plus universellement pendant l'hiver que pendant l'été. La peste et les maladies pestilentielles diminuent, et disparaissent même tout-à-fait, à l'approche de cette dernière saison. N'a-t-on pas vu la fièvre nerveuse qui a régné aux environs du Rhin l'automne et l'hiver derniers, disparaître au printemps? On entend néanmoins dire à chaque instant que la chaleur est une des principales causes de la peste, et l'on craint sur-tout l'approche de l'été dans les épidémies d'hiver. La théorie fondée sur la putri-

---

notre siècle, tels que les savons acides, &c.; si l'on considère que le grand nombre des remèdes découverts dans tous les temps n'a pas affaibli la confiance que nous avons, avec raison, dans le quinquina, dans l'opium et dans le musc; et que la plupart des observations qui confirment l'efficacité des remèdes sont inventées par le desir de se faire une réputation; quand on examine enfin toutes les circonstances qui peuvent en imposer au médecin le plus honnête dans les expériences faites sur l'efficacité des remèdes nouveaux; on verra que ce n'est pas sans raison que je regarde comme une maxime très-importante en médecine, *de ne jamais prescrire un médicament, à moins que des médecins qui ne jouissent pas d'une trop grande célébrité, n'en aient confirmé le succès pendant dix années.*

dité des humeurs, sur l'action débilitante de la chaleur et l'action fortifiante du froid, sans aucune distinction des cas et des circonstances, aura probablement donné naissance à ces préjugés; mais l'on oppose inutilement les raisonnemens contre les préjugés des médecins (1).

Le stimulus de la chaleur produit des effets plus sensibles sur la surface externe du corps que sur l'interne, et il devient bien plus actif quand il a été précédé du froid. Il peut causer, comme je l'ai déja dit, des maladies sthéniques; mais il peut être très-avantageux dans plusieurs autres affections d'une nature différente. C'est ainsi qu'il est très-utile dans les maladies asthéniques, où la transpiration est supprimée, de laver le corps avec de l'eau froide, et de l'exposer ensuite

(1) Il régna en 1789, à *Rovelasco*, bourg considérable de la province de *Côme*, une épidémie terrible de fièvres appelées *putrides;* cette cruelle maladie en désola les habitans pendant deux ans entiers : elle diminuait ses ravages pendant l'été, et elle les recommençait à l'approche du froid. Volney raconte qu'en Egypte la peste règne l'hiver, et disparaît l'été *(Voyage en Syrie et en Egypte. Paris, 1784)*. On ne doit pas cependant, à mon avis, attribuer cet effet à la seule force débilitante du froid; la nécessité où se trouvent les personnes indigentes d'habiter pendant l'hiver des appartemens bas et humides, et dans lesquels l'air devient promptement funeste et souvent mortel, y contribue pour quelque chose.

au stimulus de la chaleur : on augmente par ce moyen l'excitabilité dans les vaisseaux cutanés, et on les rend plus susceptibles d'un plus grand excitement. On a employé cette méthode avec succès dans le rachitis, l'atrophie des enfans, et la gale (1).

Le stimulus de la chaleur agit toujours d'autant plus promptement, que l'excitabilité est plus accumulée. C'est par cette raison que la chaleur exerce souvent sur les enfans une action excessive, et que lorsqu'ils jouissent d'une bonne santé, ils se trouvent très-bien d'un air frais, s'ils peuvent se livrer à l'exercice. Une nourriture douce et modérée leur est aussi très-convenable, pourvu qu'ils n'éprouvent aucune affection asthénique.

La chaleur augmente le ton des fibres musculaires et l'activité du système, et facilite ainsi la

---

(1) Ce procédé peut être très-avantageux dans la tendance à la faiblesse indirecte; mais il serait nuisible dans les affections qui dépendent de la faiblesse directe. Aussi Brown (*Elem. med.* XLVI) conseille-t-il, dans les cas de faiblesse directe, de ne jamais priver le corps de quelques-unes de ces forces stimulantes, dans l'espoir d'obtenir un plus grand effet par l'application successive des stimulus qui agiraient sur l'excitabilité devenue plus abondante. Voici ce que dit Brown à ce sujet : *Quoties enim id fit, vitiatus status augetur; et si magna fortè debilitas est augmen ejus (incitabilitatis), mortem adducere, non vires augere, periclitatur.*

transpiration ; mais elle peut aussi la supprimer, si elle est portée à un degré trop violent. L'excitement, devenu alors trop énergique, accroît la densité de la fibre, et diminue le diamètre des vaisseaux cutanés. On observe ce phénomène dans la petite vérole et dans la rougeole ; maladies dans lesquelles l'excitement est déja par lui-même considérable à la surface du corps, et où la chaleur peut être plus dangereuse que les médicamens stimulans, ordinairement si nuisibles en pareil cas. C'est par la même raison que, pendant les grandes chaleurs qui règnent en été dans les pays méridionaux, on se trouve si bien de tout ce qui peut tempérer cette chaleur excessive, et diminuer l'énergie de l'excitement : les fruits, les végétaux acidulés, les limonades et toutes les substances qui pourraient être nuisibles dans une saison froide, sont alors très-utiles.

Ainsi, dans le traitement des maladies asthéniques, sur-tout lorsqu'on se propose de produire un plus grand excitement sur la surface du corps, on ne doit pas négliger d'unir le stimulus d'une chaleur modérée à celui des médicamens stimulans et toniques. On doit regarder comme un remède tonique et fortifiant, la chaleur portée au degré suffisant pour exciter un sentiment de plaisir : telle est celle que procure le bain chaud, dans lequel on ne reste qu'autant qu'il est néces-

saire pour que le malade éprouve une sensation agréable.

Je connais un homme de lettres, doué d'une grande sagacité, mais dont le tempérament est faible, qui a réussi à arrêter par les bains chauds des sueurs fétides auxquelles il était sujet. Thierry guérit un ambassadeur français résidant à Madrid d'une colique goutteuse, accompagnée de constipation et des symptômes les plus terribles, en le plongeant à plusieurs reprises dans un bain très-chaud.

Dans toutes les maladies sthéniques qui touchent à leur fin, dans celles qui, dès leur commencement, ne présentent aucun symptôme alarmant, en un mot dans toutes celles qui n'attaquent aucun organe essentiel à la vie, la chaleur, appliquée à propos et à un degré modéré, peut être fort utile si le malade est disposé à la sueur, ainsi que nous le ferons voir dans la suite.

Une sueur égale diminue, dans ces cas, la trop grande quantité des humeurs, évacue les matières superflues et nuisibles, affaiblit l'excitement, et peut hâter la guérison de plusieurs maladies.

L'infusion de thé produit, avec une grande promptitude, une augmentation d'excitement, et favorise la transpiration et l'expectoration; ce qu'on doit attribuer presque entièrement à la chaleur de l'eau. Cette boisson pourrait être regardée

comme tonique, si elle présentait une masse capable de distendre l'estomac et d'agir comme un *stimulus indirect.*

Le préjugé en faveur des boissons froides et contre les boissons chaudes, est si général, qu'il n'y a pas un médecin qui ne cherche à persuader aux femmes que le thé est relâchant et nuisible; mais les femmes ne continuent pas moins l'usage de cette boisson. Il est vraisemblable que le thé jouit d'une propriété particulière capable de stimuler les nerfs; on prétend même que cette substance peut, lorsqu'elle est encore fraîche, produire de mauvais effets. Quoi qu'il en soit, le thé chaud excite la gaîté, élève le pouls, calme la sensibilité excessive de plusieurs personnes, produit chez d'autres des tremblemens, et paraît en général augmenter l'appétit : sa propriété relâchante ne paraît donc exister que dans les préjugés des médecins. On recommande même cette substance quand on se propose d'éloigner le sommeil. Olearius lui attribue cette propriété. Le thé est utile contre l'ivresse, en produisant une irritation nouvelle et d'une espèce différente. Les Chinois sont spirituels, fourbes et rusés *(emunctæ naris)* : ils sont exempts de la goutte; ils ne connaissent ni ophtalmies, ni hémorragies, ni difficultés de respirer, ni dérangemens d'estomac, ni coliques.

Quand même cette nation ne devrait pas à la grande quantité de thé qu'elle consomme l'avantage d'être exempte de ces maladies, il n'en serait pas moins vrai que le thé n'est pas aussi relâchant que le prétendent les médecins allemands. Les Chinois prennent, avant de se mettre à table, un verre de liqueur spiritueuse, qu'ils ont soin de faire chauffer; et, en général, ils donnent à leurs alimens un degré de chaleur considérable. On a vu des coliques spasmodiques guéries par l'eau élevée à un degré de chaleur aussi violent qu'il était possible de le supporter : cependant l'excès ou l'abus des boissons chaudes peut devenir aussi nuisible que celui de tout autre stimulant. On peut, au reste, permettre l'usage de toutes ces décoctions si vantées, pourvu qu'on les prenne froides dans les maladies sthéniques, et chaudes dans les affections asthéniques. Enfin, si l'on se propose d'augmenter l'excitement, de ranimer l'activité des vaisseaux et les sécrétions, on doit prescrire des boissons chaudes : on en prescrira de froides si l'on veut produire un effet contraire. Thierry a observé en Espagne que les accès fébriles étaient plus opiniâtres chez les malades qui prenaient beaucoup de tisanes, que chez ceux qui n'en faisaient point usage. Je pense que ce phénomène doit être attribué à l'usage où l'on est de donner des

boissons froides aux malades. Il est facile maintenant de concevoir les mauvais effets des boissons chaudes dans les maladies phlogistiques, telles que le rhumatisme aigu, et les avantages de l'eau froide dans le même cas.

2°. *Air pur (gaz oxygène).*

Les expériences nombreuses faites sur l'air pur (gaz oxygène) n'ont pas encore fourni des résultats décisifs. Je suis persuadé que ce gaz, administré mal-à-propos, a été souvent nuisible (1).

Il est incontestable que le gaz oxygène est un stimulant nécessaire à la conservation de notre vie. L'expérience nous apprend aussi que plus l'air contient d'oxygène, plus il est fortifiant et tonique. Une atmosphère pure anime, ranime les facultés physiques et morales. Un séjour de quelques semaines dans les montagnes augmente l'appétit et la vivacité du teint. Cela prouve combien il est nécessaire aux convalescens d'habiter les pays où l'on respire un air pur, et combien

(1) Un médecin allemand, dirigé par un aveugle empirisme, a essayé l'efficacité de l'air vital dans différentes maladies, et même dans la péripneumonie inflammatoire. Il nous avoue qu'il fut nuisible dans ce dernier cas, ce qui ne surprendra personne.

cet air convient aux maladies de faiblesse (1).

On conçoit par-là l'utilité de l'exercice en plein air.

La grande quantité de matières hétérogènes qui s'unissent à l'air, peut diminuer sa force stimulante, et le rendre même incapable de soutenir la santé et la vie.

Nous ne vivons cependant jamais dans un air entièrement, absolument pur, et l'on pourrait mettre en question s'il ne serait pas alors un

---

(1) Les malades dont le poumon est faible et peu excitable, ne peuvent supporter un air trop pur. Nous en avons un exemple dans les phthisiques, qui préfèrent l'air de la Lombardie à l'air vif de Gênes. Il est très-imprudent de faire respirer aux asthmatiques et aux phthisiques le gaz oxygène pur, parce qu'ils ne peuvent pas supporter un stimulus d'une si grande activité : c'est ainsi qu'un homme affamé, ou engourdi par le froid, ne peut pas supporter une trop grande quantité d'alimens succulens ou une chaleur considérable. Il conviendrait de commencer par faire respirer aux malades attaqués d'asthme et de phthisie un air un peu plus pur que celui de l'atmosphère, et d'augmenter par degrés la quantité de gaz oxygène, jusqu'à ce qu'ils fussent en état de le respirer pur. Au reste, je ne vois pas qu'il soit en général bien utile de faire respirer aux malades le gaz oxygène pur. Ne pourrait-on pas en effet comparer le médecin qui le fait respirer une heure par jour à un malade, à celui qui permettrait l'usage du vin pendant une heure, après l'avoir défendu pendant vingt-trois ? N'est-ce pas afficher en médecine un luxe déplacé, que de

stimulant

stimulant excessif, et s'il ne pourrait pas produire une disposition phlogistique (1). Il serait certainement alors très-dangereux dans les maladies sthéniques, et spécialement dans les péripneumonies. Si le froid n'affaiblissait pas dans les régions élevées de l'atmosphère la force stimulante de l'air pur, les ballons aérostatiques nous auraient fourni un très-bon moyen pour nous assurer de sa puissance excitante (2). Thierry attribue à la

---

faire construire des chambres et de les remplir de gaz oxygène, comme Beddoes vient de le faire en Angleterre, à l'aide de nombreux souscripteurs ? Tant qu'il existera un nombre infini de malades privés de toute ressource, je ne solliciterai jamais la générosité des amis de l'humanité pour l'exécution d'entreprises aussi dispendieuses et qui ne sont pas d'une nécessité immédiate. Ces dépenses ne seraient-elles pas mieux employées à procurer du bouillon et du vin à tant de malades attaqués de fièvres putrides, qui, dénués de toute ressource, languissent dans leurs chaumières au milieu des généreux Anglais ? Mais cet acte de bienfaisance ne procurerait pas autant de célébrité, unique but de tant de médecins et de tant d'autres hommes de lettres.

(1) Les expériences de Fourcroy répondent affirmativement à cette question, comme on peut s'en assurer en consultant un mémoire inséré dans le quatrième tome des *Annales de Chimie*, et une note (*a*) que j'ai ajoutée à l'ouvrage de *Jones*, tome 1er, note 13.

(2) Plusieurs observations physiques prouvent que l'air est plus oxygéné sur les montagnes qui ont un certain degré

(*a*) *Voyez* tome 1er, page 120 de cet ouvrage.

pureté de l'air la tranquillité d'ame, la gaîté, et le développement prompt et facile des facultés intellectuelles des habitans de la Castille, et la fraîcheur que les vieillards conservent dans ce pays; du reste, il pense que cet air, qui peut devenir un remède dans certains cas, peut aussi, dans d'autres circonstances, être nuisible à la santé. On pourrait, dit-il, en respirant continuellement cet air, vivre avec trop de rapidité, s'affaiblir trop tôt, et vieillir avant le temps. Il conseilla dans ce cas de rendre l'air plus humide en plantant des arbres et en arrosant le terrain. Les catarres violens, les péripneumonies et les phthisies, sont plus fréquens et plus dangereux dans

d'élévation; tandis qu'au contraire, sur les Alpes et sur d'autres montagnes très-élevées, l'atmosphère n'est pas suffisamment oxygénée. C'est en partie à cette cause, et non uniquement à la diminution du poids de l'atmosphère, qu'on doit attribuer l'état de mal-aise et la difficulté de respirer qu'on éprouve en s'élevant au sommet des Alpes. C'est peut-être aussi ce défaut de gaz oxygène qui est la cause du scorbut qu'on observe assez souvent sur les montagnes très-élevées. Un médecin, qui demeure sur le mont Saint-Gothard, m'a assuré, dans le voyage que j'ai fait en Suisse, que le scorbut était très-commun parmi les habitans de cette montagne. Cependant il me semble qu'on doit moins attribuer cette maladie au défaut d'oxygène, qu'aux marais que produit sur le mont Saint-Gothard la source du Tésino, et à la nécessité où sont les habitans de cette partie des Alpes, inaccessibles pendant l'hiver, de se nourrir de viandes salées.

la Castille que dans les autres pays; ce qui prouve évidemment que l'air fortement oxygéné possède une vertu sthénique.

L'expérience a prouvé que les habitans des pays maritimes parviennent à un âge plus avancé que ceux qui vivent dans des contrées sèches et éloignées de la mer.

On sait aussi par expérience que l'air pur contribue beaucoup à la guérison de la plupart des maladies chroniques. Il est utile dans la paralysie, lorsqu'on emploie en même temps la chaleur, les frictions et le mouvement, dans la gale, dans la maladie hypocondriaque, dans l'anasarque, dans la goutte, et dans les maladies asthéniques des enfans, dans le rachitis, l'atrophie, &c.

3°. Du Sang et des Humeurs qui en sont séparées.

Nos humeurs doivent être aussi mises au nombre des forces excitantes. Elles stimulent avec trop d'énergie, et produisent une prédisposition phlogistique, quand elles sont trop abondantes. Les femmes qui nourrissent éprouvent vivement l'irritation que produit le lait quand il s'accumule dans leur sein; il le distend excessivement s'il n'est évacué, et il y détermine une disposition inflammatoire : cela prouve la nécessité de prescrire un traitement antiphlogistique aux femmes

qui viennent de sevrer leurs enfans, et de leur interdire la viande, le vin et tout autre stimulant, ou du moins de ne leur en accorder qu'une très-petite quantité.

L'abondance du sang stimule tout le système vasculaire, produit la plénitude, l'élévation et la force du pouls, et détermine la diathèse sthénique; ces phénomènes ne dépendent point de la qualité du sang, mais de sa quantité. La pléthore, si fameuse en médecine, ne se trouve que dans la diathèse sthénique; elle n'a jamais lieu dans la diathèse opposée, c'est-à-dire chez les personnes faibles. Une quantité excessive de liqueur spermatique stimule vivement les testicules et les vésicules séminales, y produit un sentiment douloureux de tension et de compression, et excite dans tout le corps de l'inquiétude et de l'agitation. Les marins, qui ont été privés de cette évacuation pendant long-temps, à peine arrivés au port, se précipitent avec une espèce de fureur dans les lieux de débauche, et se trouvent ensuite dans un état de calme et de tranquillité.

La matière de la transpiration, retenue sous la peau, produit un sentiment de prurit, de chaleur, &c.

Dans les cas où le sang, le lait et la semence, sont en trop petite quantité, le meilleur remède est une bonne nourriture animale; il faudra éviter

toutes les évacuations qui ne sont pas absolument nécessaires. La saignée et le coït réitérés seraient alors nuisibles. Dans la constitution sthénique, au contraire, ou dans les maladies produites par un excès de vigueur, et où il y a abondance d'humeurs, on diminuera avec succès la chaleur et la force excessives par la saignée, le coït, l'évacuation du lait, les sudorifiques et les purgatifs.

C'est pour cette raison que le coït est très-avantageux dans les catarres sthéniques et dans la prédisposition aux maladies sthéniques, et qu'il ne convient pas aux personnes qui viennent d'éprouver des maladies asthéniques violentes.

4°. Contraction musculaire.

La force de contraction dont jouissent les fibres musculaires est proportionnée à l'excitement, et elle en dépend absolument. C'est l'excitement qui, dans certaines maladies, produit un excès de force dans les muscles, sur-tout lorsqu'il est augmenté par le stimulus du vin, de la chaleur, de la colère, &c.

Les fibres musculaires, considérées isolément comme des parties solides, acquièrent plus de densité quand l'excitement, devenu plus énergique, augmente leur contraction. Le diamètre des vaisseaux éprouve alors une diminution qui, lorsqu'elle n'est pas trop considérable, provoque

la circulation des humeurs. La faiblesse, au contraire, ou le défaut d'excitement, relâche les vaisseaux, augmente leur diamètre, retarde la circulation des fluides, et produit ainsi le plus grand désordre dans les sécrétions et les excrétions. Telle est la source des sueurs, des hémorragies et des infiltrations asthéniques. La contraction musculaire, portée à un trop haut degré, peut aussi resserrer les orifices des vaisseaux, et s'opposer aux excrétions, comme je l'ai déja dit en parlant de la transpiration.

Il résulte de tout ce que nous avons dit, que la contraction musculaire agit comme stimulant sur les vaisseaux et sur les humeurs, et que l'on doit considérer comme puissance excitante tout ce qui peut favoriser et provoquer cette contraction. C'est sur ce principe qu'est fondée l'utilité de l'exercice et des différentes espèces de mouvemens, comme l'équitation, la promenade, les frictions, &c. C'est par la même raison que l'humeur de la transpiration, devenue trop abondante, ou retenue sous la peau, nous excite au mouvement qui nous devient alors nécessaire, pour nous délivrer du sentiment de pesanteur qu'elle a coutume de produire. Aussi la nécessité de faire de l'exercice ne se fait-elle pas autant sentir dans les pays chauds, où la transpiration est constamment libre et facile.

On conçoit facilement que les convulsions et les spasmes ne doivent pas être regardés comme des contractions musculaires avantageuses. Ces affections, loin de dépendre d'un excès de force, sont produites par la faiblesse, comme le prouve clairement l'utilité des stimulans qu'on emploie dans ces cas. Il est avantageux d'agiter doucement, de conduire en voiture les enfans tombés dans le marasme et l'atrophie, et de faire des frictions dans les parties où ils se plaignent d'éprouver un sentiment de prurit. C'est sur-tout dans la paralysie qu'il est avantageux de ranimer l'énergie musculaire, par un exercice proportionné aux forces du malade, par les frictions, &c. Les frictions sont presque indispensables dans l'anasarque. On conseille avec succès aux hypocondriaques d'aller à cheval, et de conduire eux-mêmes leur voiture, afin qu'ils puissent se récréer et se distraire davantage. Toute espèce de mouvement est utile dans les fièvres, pourvu qu'il n'excite pas la sueur, et qu'il ne soit pas fatigant; il est également avantageux dans le rhumatisme asthénique et dans le diabetès. On doit éviter dans le marasme tout exercice violent et tout excès de travail; mais les frictions, l'exercice dans une litière, et quelquefois les rubéfians, sont très-utiles.

Je ne m'occuperai pas plus long-temps des

avantages du mouvement musculaire et des différens exercices du corps; je me suis suffisamment étendu sur cet objet dans mes autres ouvrages (1): mais il est essentiel d'observer qu'il serait inutile de chercher à ranimer par le mouvement un malade affaibli, si l'on n'avait soin de lui prescrire en même temps une bonne nourriture.

Le mouvement du corps peut être produit, ou par les organes qui lui sont propres, ou par des forces qui lui sont étrangères. On appelle exercice *(exercitatio)* la première espèce de mouvement, et la seconde espèce se nomme gestation *(gestatio)*.

Les remèdes stimulans donnés à l'intérieur ont la propriété de ranimer l'action du cœur, et de faciliter ainsi la circulation du sang et le mouvement des autres humeurs; mais la contraction musculaire sert principalement à pousser vers le cœur les fluides qui circulent dans les vaisseaux de la surface externe du corps. Lorsque l'état d'inertie et de vacuité des vaisseaux, et l'appau-

(1) Ceux qui desireraient acquérir une connaissance plus étendue et plus exacte des différentes espèces de mouvemens, des exercices gymnastiques, et de leur influence avantageuse sur le corps, peuvent consulter le *Traité d'hygiène* du docteur Carminati, qui a traité cette matière avec beaucoup de sagacité, et d'une manière très-intéressante sous tous les rapports.

vrissement des humeurs, sont portés à un certain point, la force interne, qui pousse les fluides du centre à la circonférence, n'a pas assez d'énergie pour favoriser leur retour vers le cœur. Le mouvement supplée avantageusement à ce défaut de force; mais pour que l'exercice soit utile, il faut que le malade fasse usage d'alimens nourrissans. Ce n'est que par ce moyen que la contraction musculaire produit un excitement égal et une distribution régulière des humeurs dans toutes les parties du corps.

On complète donc le traitement, en rétablissant par les remèdes excitans l'activité des fibres musculaires et des vaisseaux internes, en fortifiant par le mouvement les vaisseaux externes du corps, et en réparant les humeurs par une nourriture convenable; en un mot, on guérit une maladie asthénique en combinant l'action salutaire des différentes puissances excitantes.

5°. *Des Sensations* (1).

On doit mettre au nombre des puissances excitantes les sensations agréables, quelle que soit

(1) Le célèbre Érasme Darwin, dont le génie est au-dessus de tout éloge, fait dépendre l'action des sens d'un mouvement organique qui leur est particulier. Il prouve, par des expériences décisives et des raisonnemens sans réplique, que la rétine possède des fibres musculaires, et que

leur origine ; elles excitent et soutiennent les fonctions animales. Ainsi une musique agréable, les spectacles, les conversations enjouées, les beautés de la nature et de l'art, les divertissemens, les nouvelles heureuses, produisent des sensations agréables qui peuvent infiniment contribuer à rétablir l'activité des fibres musculaires et à favoriser la circulation des humeurs ; elles doivent être par conséquent prescrites aux hypocondriaques et aux personnes faibles et mélancoliques. Lorsque les sensations agréables sont portées à un trop haut degré, elles peuvent produire un état sthénique ; lorsqu'on se trouve dans une société agréable, et qu'on se livre aux jeux et à la danse, les yeux étincèlent, le pouls s'élève, la force musculaire s'accroît, on supporte alors impatiemment la moindre offense, on est prompt à s'en venger, et l'on est disposé à se livrer à toute sorte d'excès.

---

la vue ne dépend ni de l'impression mécanique des rayons de la lumière sur cette membrane, ni d'une combinaison chimique, mais uniquement d'une activité animale inhérente à la rétine elle-même. Aussi pouvons-nous, pour ainsi dire, voir sans lumière, en excitant dans la rétine un mouvement déterminé ; tel est celui qu'on produit en comprimant l'œil avec le doigt dans un lieu obscur. On peut consulter sur cet objet l'ouvrage de Darwin, intitulé : *Zoonomia, ossia leggi della natura organica.*

L'action trop violente ou trop long-temps prolongée des sensations agréables produit la faiblesse indirecte : les sensations désagréables produisent la faiblesse directe.

Un médecin prudent saura donc, auprès de ses malades, mettre à profit les différentes sensations : il les rendra plus ou moins énergiques, plus ou moins faibles, selon les différentes circonstances ; il tâchera de les modérer si leur influence devient trop forte, et de les augmenter par degrés lorsqu'il s'agit de ranimer la force vitale. Il aura soin de prescrire dans ces circonstances les autres stimulus, tels que le vin, la chaleur, l'opium, et les autres remèdes stimulans, qu'il administrera de manière à ne procurer que des sensations agréables. Que penser de cette misérable méthode qui consiste à entretenir, chez les malades attaqués d'affections asthéniques, des nausées continuelles pendant des mois entiers?

La sensibilité est le principe de la vie. Nous avons besoin de sensations variées et réitérées, pour nous rappeler en quelque sorte notre existence, et la rendre agréable. Nous cherchons à éviter la monotonie d'une vie uniforme et tranquille, en nous procurant des stimulus externes et internes. Telle est la source de l'habitude du tabac, du thé, du café ; telle est la cause de notre goût pour les plaisirs de la société, &c. Les

hommes seraient heureux, si les princes et les sujets, les malades et les médecins, savaient mettre à profit tous ces besoins. On peut diviser les inclinations des hommes en morales et en physiques, en naturelles et en artificielles. La différence des sensations que les mêmes objets produisent sur les différens individus, dépend de la diversité d'organisation et des divers degrés de sensibilité physique et morale. Vivre, c'est sentir; et celui qui sent le plus vivement, est celui qui jouit du degré de vie le plus énergique. Le défaut de sensations assez vives pour nous intéresser produit l'ennui. Une vie trop active s'use et se consume plus promptement.

6°. De la Force du Cerveau.

L'ACTION de penser est au cerveau ce que les alimens et la masse du sang sont à l'estomac et au systême vasculaire; elle produit dans le cerveau une augmentation d'excitement qui, en vertu des loix de l'excitabilité, se répand dans tout le systême. Une forte application d'esprit, ou une application moins vive, mais souvent réitérée, stimule énergiquement, et peut nuire en augmentant la fréquence et la plénitude du pouls.

Si le travail d'esprit est excessif et trop long-temps continué, il consume l'excitabilité du cerveau, et fait tomber cet organe dans une faiblesse

indirecte qui se communique ensuite à tout le corps. La faiblesse directe survient quand les facultés intellectuelles ne sont pas assez exercées pour soutenir et exciter la force du cerveau. On prétend que l'inaction d'esprit affaiblit un plus grand nombre d'hommes que le défaut d'exercice du corps. Les premiers se rendent incapables de cette attention soutenue qui perfectionne l'intelligence, et qui est la source des connaissances et des lumières; les seconds privent la société du travail qu'elle a droit d'en attendre, et tous enfin disposent leur corps aux maladies qui dépendent de la faiblesse directe.

Les passions de l'ame, soit par leur force, soit par leur durée, produisent les mêmes effets que l'application trop forte de l'esprit : il faut compter parmi les passions excitantes, la colère, que les philosophes ont appelée *le délire de l'orgueil offensé*, l'action d'une douleur très-vive, et celle d'un plaisir excessif. Toutes ces affections stimulent, échauffent, augmentent la plénitude et la dureté du pouls, et peuvent, soit par leur violence, soit par leur durée, épuiser l'excitabilité et produire la faiblesse indirecte. C'est ainsi que des passions trop violentes peuvent causer l'épilepsie, l'apoplexie et la mort.

Le défaut de passions peut, ainsi que celui de chaleur, donner lieu à la faiblesse directe.

Le froid n'est autre chose que l'absence de la chaleur, comme la tristesse, le chagrin, l'abattement, la pusillanimité, la terreur et le désespoir, ne sont qu'une diminution ou une privation totale des passions excitantes de l'ame, telles que la gaîté, l'espoir, la confiance, &c. C'est ainsi que la pauvreté n'est qu'une privation plus ou moins grande de richesses, et que la stupidité n'est qu'un défaut d'idées.

L'action diminuée ou la cessation totale des affections de l'ame peut produire un dégoût pour tous les alimens, des nausées, des vomissemens, des douleurs d'estomac, des diarrhées avec ou sans tranchées, des indigestions, des coliques, la goutte, la fièvre, et plusieurs autres accidens.

7°. Des Alimens, des Boissons et des Médicamens.

Les alimens solides ou liquides agissent de préférence sur l'estomac, et produisent sur l'excitabilité, qui est plus accumulée dans ce viscère que dans les autres parties du corps, une impression plus directe et plus énergique. Ils ne peuvent pas agir, par exemple, avec la même activité sur les intestins et sur les vaisseaux lactés, puisqu'ils ne parviennent aux premiers qu'après avoir été soumis à l'action des forces digestives de l'estomac, et qu'ils ne sont absorbés par les seconds

pour être portés dans la masse du sang, qu'après avoir éprouvé une extrême division et une digestion plus complète ; et enfin, quand ces substances sont parvenues dans le cœur, dans les artères et dans les plus petits vaisseaux, elles ont subi une altération trop grande par la digestion et la circulation, pour qu'elles puissent agir sur ces organes avec la même énergie que sur l'estomac. Leur impression sera encore plus faible sur les glandes, les vaisseaux sécrétoires et lymphatiques, et sur-tout sur la substance médullaire du cerveau et sur les fibres musculaires. Au reste, quoique les substances alimentaires et médicamenteuses agissent d'abord sur l'estomac, l'impression qu'elles y produisent se communiquera bientôt à tout le corps, d'après les loix de l'excitabilité, et le systême sera fortifié ou affaibli en raison de la propriété excitante ou débilitante des alimens, des boissons et des médicamens.

Tout ce que les alimens contiennent de fortifiant, d'irritant et de volatil, agit immédiatement sur le systême nerveux, et l'excite directement ; c'est ce que Brown appelle *stimulus direct.* La masse et le volume des alimens agissent sur les fibres musculaires ; ils les distendent, et produisent ainsi cette espèce de stimulus auquel on donne le nom de *stimulus indirect.* On ne doit donc regarder que comme un stimulus indirect

cette grande quantié d'alimens végétaux privés de toute propriété volatile et fortifiante. Ainsi, dans le traitement des maladies sthéniques, on doit prescrire les alimens sous le moindre volume possible. L'homme affaibli et tourmenté par la faim pourra être stimulé par la plus mauvaise nourriture; il suffit alors qu'elle remplisse l'estomac.

Le chyle et le sang produits par des alimens de bonne qualité stimulent les vaisseaux, et déterminent dans tout le système une contraction plus énergique. Dans le cas où il existe déja une prédisposition aux maladies sthéniques, l'usage abondant d'une nourriture animale ne tardera pas à produire la plénitude et la dureté du pouls. Tous les autres stimulus, soit physiques, soit moraux, augmentent sa force et sa fréquence.

Lorsqu'il s'agit de fortifier, on doit préférer la nourriture animale, dont on augmente la propriété tonique en y ajoutant des substances aromatiques; j'ai vu cette espèce de nourriture produire des effets surprenans dans les maladies asthéniques, et je l'ai souvent conseillée dans mes ouvrages de médecine et dans le cours de ma pratique (1).

---

(1) Je crois avoir rendu justice sur cet objet à M. Weikard, dans la préface que j'ai ajoutée au premier volume de cet ouvrage. Je vais rapporter, en peu de mots, une anecdote

On

On a peine à concevoir que tant de médecins, d'ailleurs très-instruits, soient si peu raisonnables sur cet objet. La fréquence du pouls, qu'ils regardent comme un signe de force et de diathèse phlogistique, et comme le symptôme caractéristique de ce qu'ils appellent la fièvre, leur en impose souvent, et plus particulièrement dans les maladies chroniques. Mais quelle contradiction de défendre le bouillon aux personnes attaquées de maladies chroniques, et de leur prescrire en

---

très-singulière, qu'il rapporte dans un de ses ouvrages de médecine, relativement au préjugé des médecins qui interdisent à leurs malades toute espèce de nourriture animale. « Les médecins sont bien inconséquens », disait un jour à M. Weikard un ministre du culte catholique : « lorsque leurs malades ont l'estomac affaibli, ils leur recommandent la nourriture animale le vendredi et le samedi; et s'ils tombent dans une faiblesse plus considérable, si la fièvre survient, ils interdisent alors sérieusement l'usage de cette nourriture, et ils prescrivent les alimens tirés des végétaux, qu'ils regardaient d'abord comme nuisibles. Si la nourriture animale est utile dans les maladies qui dépendent de faiblesse, pourquoi l'interdire dans ces cas? et si la nourriture végétale convient dans la faiblesse, pourquoi en défendre l'usage aux personnes faibles, auxquelles la religion la prescrit dans certains jours »? M. Weikard fut obligé d'avouer, pour toute réponse, que des personnes étrangères à la médecine raisonnaient souvent mieux sur plusieurs objets relatifs à l'exercice de cet art, que les médecins eux-mêmes.

même temps du quinquina, des essences et des extraits !

La nourriture animale est nécessaire dans toutes les maladies accompagnées d'atonie, de maigreur, de faiblesse d'estomac, où il existe des acides dans les premières voies; dans tous les cas où la circulation est ralentie ou accélérée par l'atonie et le défaut de sang, et où toutes les fonctions sont affaiblies : mais il faut que cette nourriture soit proportionnée aux forces digestives du malade, et qu'elle soit donnée sous forme fluide, lorsque la faiblesse est extrême (1). Le défaut de

(1) Je desirerais que ces préceptes restassent profondément gravés dans l'esprit de quelques médecins partisans du nouveau système, qui, en obligeant les malades à prendre des alimens contre leur volonté, s'imaginent suivre les principes de Brown et de plusieurs médecins distingués, qui recommandent de bien nourrir les malades dans les affections qui dépendent de faiblesse. Il est évident qu'un malade ne pourra être fortifié par les alimens, qu'autant qu'il aura la force de les digérer et de les convertir en un bon chyle; dans le cas contraire, les alimens les plus nourrissans ne serviront qu'à surcharger l'estomac et à produire de nouveaux accidens. Ce serait donc une absurdité de vouloir obliger un malade attaqué de fièvre putride ou de quelque autre maladie, à manger de la viande, lorsque le défaut absolu d'appétit indique la faiblesse des forces digestives. Je me conduis de la manière suivante dans le traitement des maladies asthéniques. Lorsque les malades éprouvent une faiblesse considérable et

nourriture animale affaiblit les facultés morales et physiques des bramines ; l'exemple de ces Indiens prouve que les substances aromatiques ne suffisent pas pour fortifier le corps, lorsqu'elles ne sont pas jointes aux alimens tirés du règne

---

une grande répugnance pour les alimens, je ne permets que des bouillons bien chauds, auxquels j'unis quelquefois du vin, quand il ne répugne pas au malade. Les gelées et les œufs étant d'une digestion difficile, comme l'observe, entre autres médecins, le célèbre Zuckert, dans son *Traité d'hygiène*, conviendraient peu dans ces cas, et pourraient exciter facilement des nausées, et même le vomissement. Quand les bouillons chauds et les autres remèdes excitans ont commencé à rétablir les forces du malade, je prescris des œufs frais dissous dans du bouillon ou préparés de toute autre manière. Deux œufs préparés avec du vin blanc de notre pays ou étranger, et auxquels on unit du sucre et de la cannelle, forment un aliment tout-à-la-fois agréable et cordial. Lorsque M. Weikard veut remplir la même indication, il fait délayer deux œufs dans une certaine quantité d'eau, et y ajoute une dose convenable d'alkohol ou de rum. Cette boisson soutient le malade, et peut tenir lieu d'alimens ; je ne permets du poulet ou du veau que lorsque les forces du malade sont rétablies, et qu'il desire des alimens plus nourrissans et plus solides. Cette nourriture devient un excellent *antiseptique* dans les maladies appelées *putrides ;* c'est-à-dire, qu'elle peut contribuer au rétablissement de la santé, en remédiant à la faiblesse qui disposait le corps à la putridité. La nourriture végétale, au contraire, loin d'être un antiseptique, favorise la putridité en augmentant la faiblesse.

animal. Par la même raison, les remèdes excitans ne produiront point l'effet qu'on s'en promet, si leur action n'est pas soutenue par une nourriture animale proportionnée aux forces digestives, et capable d'augmenter la masse des humeurs; cependant elle peut devenir nuisible dans les cas où il existe un excès de vigueur, une trop grande quantité de sang, et une disposition aux maladies sthéniques.

Les viandes perdent beaucoup de leur qualité nourrissante et fortifiante, quand elles sont salées. Le scorbut de mer est produit par le froid et par plusieurs autres causes débilitantes; le défaut de viandes fraîches en rend la guérison très-difficile sur la mer. Les viandes salées ne suffisent pas alors pour réparer le mal qui résulte des autres causes affaiblissantes. Les acides et les végétaux ne servent qu'à corriger la mauvaise qualité des alimens. Quoiqu'on ait beaucoup vanté leur efficacité, ils sont incapables de guérir le scorbut, et ils pourront même être nuisibles, si l'on n'a recours en même temps aux viandes fraîches, au vin, à une chaleur convenable, s'il n'est pas possible de faire respirer au malade un air pur (1), et si l'on n'emploie enfin les

(1) C'est avancer un paradoxe que de nier l'utilité des acides et des alimens végétaux dans le scorbut, lorsqu'une infinité d'observations semblent confirmer l'avantage de ces

autres remèdes excitans. Plus la faiblesse de l'estomac est grande, plus il faut être réservé au commencement du traitement dans l'usage de la

---

substances contre cette maladie. Quelqu'exactes que puissent être ces observations, je crois avoir des raisons suffisantes pour démontrer que ce n'est point aux végétaux qu'il faut attribuer les succès que quelques médecins ont obtenus dans le traitement de cette maladie. Les causes qui produisent le scorbut sont toutes débilitantes : les principales se réduisent à l'air impur, aux alimens peu nourrissans, tels que les viandes salées et les substances végétales, à l'excès ou au défaut d'exercice, à l'action des différentes passions débilitantes, &c.... Ces causes produisent dans toute l'étendue du corps une faiblesse extraordinaire, qui se manifeste sur-tout dans le système vasculaire et dans les os, comme l'a très-bien prouvé C. F. Hoffman *(Uber den scorbut)*. Les vaisseaux n'agissant plus avec assez de force sur le sang, ce fluide précieux perd bientôt sa consistance, se dissout, passe à travers les membranes des vaisseaux trop faibles pour le retenir, s'infiltre dans le tissu cellulaire, et produit ainsi les ecchymoses et les hémorragies. Cette dissolution n'est pas la cause, mais l'effet de la maladie ; elle indique une tendance du sang à la putréfaction, et non pas une putréfaction réelle. La carie des os, les douleurs des articulations, les douleurs pungitives de la poitrine, que des ignorans regardent comme des symptômes de pleurésie, tout enfin indique un état de faiblesse ; l'indication sera donc alors de fortifier. Je laisse maintenant à décider à qui que ce soit si les acides et les végétaux remplissent ce but, ou si l'usage d'une nourriture animale et des autres excitans connus n'est pas plus avantageux. Le lecteur impartial, et exempt de tout préjugé, donnera sans

nourriture animale. On doit commencer d'abord par des bouillons, donner ensuite des gelées, et il ne faut passer à l'usage des viandes que lorsque

---

doute la préférence à ces derniers moyens. En effet, si Lindet et les autres médecins n'avaient pas éloigné de leurs malades attaqués de scorbut les causes qui produisent et entretiennent cette maladie; si, outre le suc de limon, ils n'avaient pas ordonné du vin; si, parmi les végétaux, ils n'avaient pas choisi les plus aromatiques, comme les plantes de la *tétradynamie* qui sont toutes plus ou moins irritantes; s'ils n'avaient pas enfin accordé de temps en temps un peu de viande fraîche à leurs malades, le régime végétal aurait été plus nuisible qu'utile. Si le célèbre Cook préserva du scorbut son équipage, on doit plutôt attribuer cet avantage à la sage prévoyance et à la sagacité de ce capitaine qu'aux choux *acescens (sauer kraut)*, dont il avait prescrit l'usage dans son vaisseau. Tous ces alimens et ces acides végétaux furent prescrits dans l'intention de s'opposer à la corruption des humeurs qu'on supposait avoir lieu dans le scorbut. Les médecins qui ont existé avant que la découverte de la funeste théorie de la putridité fût aussi généralement adoptée, guérissaient le scorbut avec des remèdes toniques; et plusieurs avaient même entièrement banni de leur pratique l'usage des acides, qu'ils regardaient comme dangereux *(Giornale del signor Brugnatelli, mese di settembre 1794, lettera di G. F.)*. J'ai guéri en peu de temps une personne attaquée de scorbut, par le moyen des remèdes excitans, de la viande, &c. sans avoir employé aucune substance végétale, comme le prouvera l'observation suivante.

Ange-Marie Liprini de S. Lanfranco, âgée de onze ans, entra dans l'hôpital de Pavie au commencement de septembre

les stimulus diffusibles auront déja commencé à rétablir les forces. On donnera aux enfans et aux autres malades très-affaiblis, du bouillon pur ou

---

1794; elle avait tous les symptômes du scorbut le plus grave : son corps était tout couvert de taches livides; et dès qu'on la touchait, il se manifestait à l'instant une ecchymose. Elle perdait journellement du sang par le nez; et s'il faut en croire ses parens, elle en vomissait aussi souvent. Je passe sous silence les autres symptômes communs à cette maladie. D'après les renseignemens que la malade donna sur les causes morbifiques à l'action desquelles elle avait été exposée, il parut qu'on devait attribuer cette maladie au régime végétal auquel son indigence la condamnait, et au pays humide et marécageux qu'elle habitait. Je prescrivis du quinquina et de la serpentaire de Virginie, du vin, des substances animales faciles à digérer, et pour boisson ordinaire, de l'hydromel, auquel on ajoutait un peu d'eau-de-vie. La malade refusa cette boisson, et elle desirait avec la plus vive impatience de l'eau froide; je m'y opposai, mais inutilement; elle trouva le moyen d'en boire à discrétion : les nausées et le vomissement survinrent bientôt; elle éprouvait de la répugnance pour toute espèce d'alimens, et elle ne voulait prendre qu'un peu de vin. J'ordonnai la décoction et l'extrait de quinquina mêlés ensemble. — On continua ce traitement pendant quelques jours sans en éprouver aucun avantage sensible. Sur ces entrefaites, cette jeune fille chercha à s'enfuir pour retourner chez ses parens; mais à peine était-elle dans la cour de l'hôpital, qu'elle tomba en faiblesse. Elle fut portée de nouveau dans son lit; mais lorsqu'elle fut revenue à elle-même, elle éprouva une prostration de forces inexprimable. Le pouls était à peine sensible, et donnait cent soixante pulsations

mêlé avec du lait, de la soupe ou des bouillies légères. On prescrit le bouillon en lavemens dans les coliques et les constipations opiniâtres qui dépendent de la faiblesse. Le bouillon et le vin réparent avantageusement le sang qu'on a perdu à la suite d'une hémorragie. Enfin leur usage, joint à quelques autres remèdes diffusibles, suffit le plus souvent pour guérir un grand nombre de

---

par minute. La malade se plaignait d'une soif inextinguible, et ne voulait pour boisson que l'eau froide, qui excitait constamment des vomissemens. Je prescrivis des lavemens faits avec la décoction de quinquina et le camphre ; mais au bout de quelque temps elle s'y refusa également : elle resta dans cette situation affreuse pendant quarante-huit heures, sans prendre aucun remède. Irrité de l'opiniâtreté de cette jeune personne, je crus devoir essayer si la sévérité ne produirait pas un meilleur effet que la douceur. Je m'opposai donc sérieusement à ce qu'elle prît de l'eau froide ; et outre les lavemens de camphre et de quinquina, je prescrivis la formule suivante :

℥ Musc. . . . . un scrupule.
Eau de cannelle spiritueuse. . . . . deux onces.
A prendre, par cuiller à café, toutes les huit minutes.

La malade prit ce remède dans l'espace de trois heures ; elle le répéta ensuite, et il fut encore réitéré quatre heures après. Trois scrupules de musc et six onces d'eau de cannelle rappelèrent la malade à la vie. La première potion fit cesser en peu de temps le vomissement, et l on réussit à lui faire prendre du vin et du bouillon. On continual usage du remède

maladies asthéniques, et sur-tout celles qu'on appelle fièvres nerveuses ou malignes.

La nourriture animale convient dans toutes les maladies de faiblesse, soit qu'il n'y ait encore qu'une prédisposition, soit que l'affection asthénique existe déja : elle est utile dans la goutte, dans la dyspepsie, dans les dérangemens d'estomac causés par la débauche, dans l'asthme,

---

précédent, auquel on ajouta un gros d'extrait de quinquina. Douze heures après, la malade commença à se plaindre de la faim; on lui permit de manger du poulet. Je regardai alors le musc comme superflu, et je prescrivis la formule suivante :

℔ Décoction de quinquina.	six onces.
Extrait de quinquina	six gros.
Eau de cannelle spiritueuse	deux onces.
Sirop de pavot blanc	une once.

A prendre par cuillerée de demi-heure en demi-heure.

La malade continua ce médicament pendant huit jours. Les taches et les autres symptômes du scorbut disparurent entièrement. J'eus alors l'imprudence de suspendre subitement ce remède et d'ordonner des préparations martiales, dont l'usage fut à l'instant suivi d'une hémorragie du nez qui fit perdre à la malade plus de deux livres de sang. Je fus donc obligé d'avoir recours de nouveau à la première formule, de laquelle je retranchai, au bout de quelques jours, l'eau de cannelle, et ensuite l'extrait de quinquina. La malade se rétablit ainsi peu à peu, et elle sortit de l'hôpital parfaitement guérie.

l'épilepsie, l'hydropisie, le rhumatisme chronique *(rheumatalgia)*, les maladies pituiteuses, les flux de sang asthéniques, &c.

Les alimens nourrissans, le mouvement souvent répété, l'usage modéré du vin, et les frictions, ont en général la plus grande part à la guérison des maladies dont nous venons de parler. C'est sur-tout quand on prend une grande quantité d'alimens, qu'il est le plus nécessaire d'exciter la transpiration. Les femmes hystériques se trouvent bien d'une bonne nourriture dans l'intervalle de leurs paroxysmes; cependant un grand nombre de personnes, aveuglées par les préjugés, suivent un régime opposé.

Les substances aromatiques augmentent la propriété tonique des alimens tirés du règne animal; mais comme leur stimulus est très-énergique, il ne faut les donner qu'à petites doses. Leur propriété stimulante et échauffante consiste dans le principe résineux et l'huile essentielle qui s'y trouvent contenus. Les substances aromatiques les plus piquantes sont le poivre, le clou de girofle, la noix muscade, &c. Nous comptons de plus parmi les aromates la cannelle, le cardamome, le cumin, la moutarde, le *calamus aromaticus*, l'anis, et plusieurs autres plantes employées dans nos cuisines, comme le thym, la marjolaine, le basilic, &c. Les habitans des pays

chauds font un grand usage des épiceries : comme ils mangent peu, ils suppléent peut-être par ces moyens au stimulus que fournirait une plus grande quantité d'alimens. En effet, une trop petite quantité de nourriture ne stimule pas suffisamment les intestins, d'où résulte l'affaiblissement du mouvement péristaltique et la constipation. Les substances aromatiques peuvent suppléer à ce défaut de stimulus dans les intestins, et s'opposer à la faiblesse indirecte produite par une chaleur excessive.

On se trouve quelquefois mieux, dans les pays chauds, d'un régime végétal, que d'une nourriture animale. Les végétaux contiennent dans ces climats plus de substance nutritive ; ils peuvent de plus s'opposer au stimulus excessif de la chaleur et des autres puissances excitantes.

Il est nécessaire, quand on se trouve dans l'état d'équilibre qui constitue la santé, de tenir le milieu entre la diathèse sthénique et la diathèse asthénique, en prenant une nourriture composée de légumes et de viandes, dont on aura soin de varier la proportion suivant la prédisposition vers l'une ou l'autre diathèse. Quand il y a une abondance réelle de sang, et que la diathèse phlogistique domine, il faut s'abstenir entièrement, pendant quelque temps, de nourriture animale ; et dans le cas contraire, c'est-à-dire dans la

diathèse asthénique, on doit renoncer au régime végétal.

Du Vin.

Le vin mérite, sans contredit, la préférence sur tous les remèdes excitans, par la saveur agréable et les propriétés dont il jouit. Les médecins grecs et arabes avaient parfaitement reconnu cette vérité. Nestor, qui survécut à trois générations, fut ami du vin, comme nous l'apprend Homère. Cornaro, parvenu à une extrême vieillesse, avoue lui-même qu'il ne pouvait plus soutenir ses forces que par le vin. Mais il en a été du vin comme de la nourriture animale : les médecins l'ont défendu indistinctement à leurs malades dans les maladies de faiblesse, et souvent sans aucun autre motif que celui d'interdire quelque chose.

Le vin excite le courage et la gaîté ; il donne de la chaleur et de la force ; il augmente la vivacité de l'esprit ; il anime, il échauffe l'enthousiasme poétique. Homère et Ennius composaient leurs poèmes le verre en main. C'est à l'usage du vin qu'on doit attribuer en partie l'urbanité et le goût pour les arts qui distinguaient les Grecs de tous les autres peuples ; et si depuis ils se sont abrutis sous le gouvernement des Turcs, c'est parce que ces derniers ont proscrit l'usage de cette précieuse boisson, et qu'ils ont fait arra-

cher les vignes. Frédéric Hoffman prétend avoir changé et en quelque sorte renouvelé des tempéramens et augmenté l'énergie de toutes les fonctions, sans avoir recours à d'autres moyens qu'au vin du Rhin long-temps continué, et en suspendant en même temps l'usage de toute autre boisson. Whitacker se servait du vin pour rétablir l'embonpoint, tandis que d'autres qui, en pareilles circonstances, ne buvaient que de l'eau ou de mauvaise bière, étaient réduits à une maigreur extrême. Les médecins feraient bien mieux de donner à leurs malades une certaine quantité de bon vin, remède tout-à-la-fois agréable et tonique, que toutes ces poudres dégoûtantes, ces extraits, et ces teintures, qu'ils prescrivent dans un si grand nombre de maladies.

Camper prétend que les vins de France et d'Allemagne ne parviennent point à une maturité suffisante; mais cette opinion doit, selon moi, souffrir beaucoup d'exceptions. Cependant, quand on se propose d'employer le vin comme tonique, il faut choisir parmi les vins français et allemands ceux qui ont été recueillis dans les meilleures années, et dans les vignobles situés le plus heureusement. Ces vins, unis à l'eau, sont plus propres à rafraîchir et à désaltérer qu'à fortifier; ils peuvent même produire des aigreurs et plusieurs autres inconvéniens chez les personnes faibles,

et ils doivent être peu avantageux dans les maladies asthéniques.

L'eau-de-vie, mêlée avec de l'eau, peut suppléer au vin; cette boisson sera très-avantageuse pour les hôpitaux situés dans les pays où l'on ne peut se procurer de vin.

Les vins les plus forts sont ceux qui contiennent le plus d'alkohol : tels sont, selon moi, parmi les vins ordinaires, les vins rouges de Portugal. On ne buvait en Russie que des vins étrangers et un peu de vin rouge d'Espagne, avant que les puissances de l'Europe eussent déclaré comme contrebande toutes les marchandises de France. On retirait, par la distillation, du vin de Portugal, qu'on ne trouvait pas aussi agréable que le vin français, une grande quantité d'alkohol; l'on remplaçait l'eau-de-vie de France par cet alkohol pour faire des liqueurs : ce qui prouve que le vin de Portugal est plus spiritueux que les autres vins ordinaires.

Cependant les vins de France, tels que ceux de Bourgogne et de Bordeaux, et le bon vin du Rhin, sont des remèdes très-puissans dans les maladies asthéniques.

On observe que les vins qui ont moins de force agissent spécialement sur les voies urinaires. Les vins plus généreux et d'une meilleure qualité ont la propriété d'exciter la transpiration; ce qui prouve qu'ils agissent sur tout le corps. On peut

boire une grande quantité de ces vins sans se sentir le lendemain la tête embarrassée. Le vin, loin de nous appesantir, doit nous rendre plus actifs et plus gais. Les vins choisis de Hongrie favorisent la transpiration, inspirent de l'enjouement, et facilitent le mouvement de tous les organes. Les vins doux et spiritueux, comme ceux d'Italie, de Grèce et d'Espagne, produisent en général le même effet. Lorsque le médecin se propose de fortifier l'estomac, il doit préférer le vin de Chypre, de Canarie et de Madère.

Il y a des vins qui, quoique doux, se conservent pendant long-temps; ce sont les plus spiritueux et les plus purs. Ceux que l'on fait cuire pour prévenir la fermentation et conserver leur saveur douce, sont plus faibles que les premiers.

Tout ce qu'on a dit des autres remèdes stimulans est applicable au vin. Il sera peu avantageux dans les sujets jeunes et robustes; il excitera d'abord une diathèse sthénique, et pourra produire à la fin la faiblesse indirecte. Le vin convient en général aux personnes déja avancées en âge, aux sujets affaiblis, et à ceux qui sont accoutumés à en faire usage.

Les vins spiritueux stimulent en raison de la quantité plus ou moins grande d'alkohol qu'ils contiennent; leur action est plus prompte et plus énergique que celle des alimens les plus épicés:

c'est une négligence impardonnable, de la part des magistrats, de ne pas punir sévèrement ceux qui altèrent et falsifient de la manière la plus dangereuse un médicament aussi précieux.

L'esprit-de-vin possède à un degré éminent les propriétés que nous avons attribuées au vin. Il est préférable à celui que fournissent les autres substances fermentées; il faut peut-être en excepter le rum et l'eau-de-vie de sucre. L'eau-de-vie de France, et sur-tout celle de Cognac, est communément plus agréable que celle qu'on retire en Allemagne du bled et de la lie de vin. L'alkohol exerce une action prompte et subite dans les cas de lipothymie et de faiblesse accompagnées de mauvaises digestions et de flatuosités. On peut alors l'employer pur ou mêlé avec de l'eau chaude : ce mélange a produit des effets très-prompts et très-heureux dans la goutte, maladie très-analogue à la dyspepsie. L'esprit-de-vin employé extérieurement est très-utile pour fortifier les vaisseaux du corps vivant, et pour préserver de la putridité les corps privés de vie; il sera d'autant plus fort et plus pur, qu'il aura perdu par la distillation, une plus grande quantité de parties aqueuses.

On ne doit, au reste, jamais perdre de vue que les personnes attaquées de faiblesse indirecte peuvent supporter une plus grande quantité de liqueurs

liqueurs spiritueuses et des stimulans plus énergiques, que celles qui éprouvent une faiblesse directe; la plus petite quantité, dans cette dernière espèce de faiblesse, est plus que suffisante pour produire des douleurs de tête et les autres symptômes causés par un excès de stimulus. Du reste, l'habitude des liqueurs spiritueuses peut produire de grandes variétés dans leurs effets.

Quinquina.

Le quinquina, ainsi que beaucoup d'autres substances, nous parvient souvent falsifié. On communique une saveur amère, par le moyen du suc d'aloès, à des écorces d'arbres communs, qui se vendent ensuite pour du quinquina; il y a des apothicaires qui y mêlent la poudre de gentiane. Malheureusement on ne trouve que fourberie chez les hommes; ils se croient plus éclairés, parce qu'ils sont plus adroits et plus habiles à tromper. On falsifie les médicamens comme on falsifie le vin. Il se trouve des pharmaciens qui ne se font aucun scrupule de tromper le public, dès qu'ils ont acquis une certaine réputation; tant est grande l'immoralité d'un siècle dont on vante les lumières (1)!

(1) Les apothicaires font souvent bouillir le quinquina pour en retirer l'extrait, et le dessèchent ensuite de nouveau

Le quinquina contient un principe astringent uni à un principe amer (1) : on ne doit le prescrire que dans les cas où l'on se propose de fortifier ; car il ne possède aucune des propriétés spécifiques qu'on lui a attribuées si gratuitement (2). Sa propriété tonique le rend très-utile dans l'anasarque et dans les fièvres intermittentes ; il s'oppose à la dégénération des humeurs, en augmentant la force vitale des organes ; enfin il est avantageux dans toutes les maladies vraiment asthéniques, telles que le typhus. Il doit être par la même raison dangereux dans les maladies sthéniques. Il y a eu des médecins assez imprudens pour le recommander dans les inflammations sthéniques et dans les maladies inflammatoires de

---

pour le vendre. Lorsqu'ils le réduisent en poudre, ils ajoutent assez fréquemment des amandes amères, pour empêcher d'abord qu'il ne se volatilise, et ensuite pour en augmenter le poids.

(1) J'invite ceux qui desireraient connaître une analyse exacte du quinquina, à consulter l'excellent *Traité* de M. Mirabelli, connu avantageusement par plusieurs autres analyses intéressantes. On trouvera de plus dans ce *Traité* plusieurs réflexions précieuses sur l'emploi de cette substance dans la médecine.

(2) Demandez si le quinquina est un spécifique, aux malades qui prennent inutilement plusieurs livres de cette substance.

la poitrine (1). Si ce remède a jamais produit quelque avantage dans ces maladies, c'est une preuve qu'elles n'étaient point inflammatoires, mais asthéniques. Si les remèdes qu'on administre avec tant d'imprudence dans certains cas, ne sont pas toujours mortels, c'est sans doute un bienfait de la providence (2).

Limaille de Fer.

Un médecin d'une profonde érudition a prétendu que, pendant l'usage des remèdes ferrugineux, il était indispensable de faire de l'exercice; il n'en a pas fallu davantage pour qu'un grand

(1) Strack prescrit le quinquina dans les péripneumonies. Cette pratique est louable, lorsqu'elles sont nerveuses; mais le sort des malades est à plaindre, lorsqu'on emploie cette substance dans les péripneumonies inflammatoires.

(2) On ne doit jamais, dans les cas où il existe une grande faiblesse, prescrire le quinquina en substance, parce que l'estomac ne pourrait pas le supporter; il produirait alors des pesanteurs dans ce viscère, des anxiétés, et un état d'irritation dans tout le corps. La décoction plus ou moins forte de cette substance convient mieux dans ce cas. L'extrait de quinquina est presque un remède de luxe : je m'en servais autrefois assez souvent, mais j'en ai abandonné l'usage. Si la faiblesse est excessive, il produit presque autant d'inconvéniens que le quinquina en poudre; et si l'estomac est assez fort pour supporter cet extrait, il vaut mieux alors le donner en substance; on en obtiendra plus d'effet, et il sera moins dispendieux.

nombre de médecins aient répété cette assertion sans y réfléchir. On se refusait à prescrire les préparations martiales, parce que quelques circonstances, ou des affaires domestiques, ne permettaient pas aux malades de faire de l'exercice. Lorsqu'il s'agit de fortifier, l'exercice est sans doute nécessaire. Ainsi, lorsque dans les maladies asthéniques on prescrit le vin, la viande, le quinquina, le fer, ou d'autres substances excitantes, il sera avantageux de recommander en même temps l'exercice. On regarde le mouvement comme indispensable pendant l'usage du fer, pour prévenir chez les malades ces flatuosités et ces rapports produits par un gaz qui exhale une odeur d'œufs pourris; mais des frictions faites sur le ventre, et l'union de quelques substances aromatiques à la limaille de fer, suffiront pour diminuer cet état de flatulence. Il sera encore plus facile de prévenir ces inconvéniens, en prescrivant le fer dans un état oxygéné. Au reste, ces symptômes ne se manifestent que chez quelques malades, et j'ai employé souvent la limaille de fer sans les observer; je la prescrivais sous forme de pilules, ou unie à la cannelle et au sucre, qui peuvent en favoriser la division dans le mortier (1).

(1) L'union de la magnésie avec le fer prévient les rots et les rapports nidoreux. Cette substance absorbe les acides des premières voies. Le fer ne pouvant plus alors être attaqué

En prescrivant le fer sous forme de pilules, on peut en retarder la dissolution, et le rendre ainsi plus susceptible de l'action du suc gastrique. Carminati prétend avoir observé que la limaille de fer produisait des anxiétés quand il existait des acides dans les premières voies. Ces accidens étaient peut-être causés par l'oxidation trop rapide du fer.

Tous les acides peuvent dissoudre le fer, mais son oxide n'est dissoluble que dans l'acide muriatique. Le fer dans l'état métallique est donc préférable à son oxide, quand il s'agit de le prescrire à l'intérieur. M. Gren préfère l'éthiops martial à toutes les préparations de fer; l'éthiops martial n'est que légèrement oxygéné, mais il l'est au degré nécessaire pour qu'il ne puisse produire aucun des inconvéniens dont nous avons déja fait mention. On peut préparer ce remède en prenant de l'oxide de fer, auquel on mêle une petite quantité d'huile fixe; on expose ensuite le tout à un feu doux dans un vaisseau fermé. Ce mélange ne doit pas se fondre, parce que l'oxide passerait alors à l'état métallique; il suffit qu'il éprouve le degré de chaleur nécessaire pour que l'huile prive

---

par les acides, il ne s'y développe aucun gaz. Les medecins ont souvent observé de mauvais effets du fer, parce qu'ils le donnaient à trop grandes doses. Je n'en prescris que six grains en commençant, et jamais plus de quinze.

l'oxide de la portion d'oxygène qu'il faut lui enlever pour le faire passer à l'état d'éthiops. On peut aussi suivre dans cette préparation la méthode de Lemery; mais elle exige beaucoup de temps et de patience.

Il est vraisemblable que les molécules du fer passent dans les vaisseaux avant d'être entièrement dissoutes, qu'elles les stimulent et les fortifient, et qu'elles produisent peut-être ainsi le changement favorable qui se fait dans le coloris du malade et dans ses humeurs (1).

Le fer est un remède tonique très-favorable à l'estomac; mais lorsque ce viscère est faible et très-sensible, il faut donner d'abord cette substance à petites doses. Le fer détruit les acides des premières voies; il ranime les sécrétions et

(1) Je vais rapporter un fait très-singulier, qui prouve évidemment que le fer est porté dans la masse du sang sans éprouver une altération complète. Une dame de P.... prit pour diverses incommodités de la limaille de fer, d'après l'avis d'un habile médecin. Elle se vit forcée, après avoir pris une petite quantité de ce remède, de changer tous les jours de bas, parce qu'ils se noircissaient dans le soulier. Ce phénomène devint plus sensible à mesure qu'elle continua l'usage du fer : de sorte qu'elle fut toujours obligée de changer de bas de temps en temps. Le médecin, à qui la malade fit part de ce qui lui était arrivé, s'assura, par les moyens connus, que la couleur noire dont se teignaient les bas était due au fer.

les excrétions; il arrête, au contraire, par sa propriété tonique, les excrétions causées par la faiblesse, telles que les hémorragies, les pertes involontaires de semence, &c. Il est donc utile dans les affections asthéniques, et nuisible dans les maladies sthéniques. C'est une erreur de croire que le fer soit dangereux aux phthisiques. J'ai prescrit, il y a plus de vingt ans, la limaille de fer à une femme attaquée de phthisie confirmée, avec un succès si étonnant, que son médecin ordinaire, qui l'avait jugée au troisième degré de cette maladie, desira savoir quel remède avait pu produire cet effet aussi prodigieux : mais on ne continua point l'usage de ce remède; et cette femme, qui au reste était peut-être dans un état incurable, mourut quatre ou cinq ans après.

J'ai souvent prescrit avec succès la limaille de fer dans des hémorragies utérines; pourquoi ne la prescrirait-on pas de même dans les autres hémorragies produites par la faiblesse? Le préjugé qui proscrit l'usage du fer dans la phthisie, vient peut-être de ce qu'on regarde comme un signe constant de la diathèse phlogistique la fréquence du pouls et la chaleur fébrile qu'on observe dans cette maladie, ou peut-être encore de la répugnance qu'inspire le fer, parce qu'on fabrique avec ce métal des instrumens piquans et tranchans, dont l'action sur le corps humain produit

nécessairement l'effusion du sang. Salvadori prescrit dans la phthisie des exercices violens et une nourriture succulente. Je conseille aussi le mouvement en plein air, mais jamais un exercice violent et capable de fatiguer. On a vivement combattu la doctrine de Salvadori, et sur-tout en Italie. Cependant voici un exemple qui lui est favorable. Un médecin allemand qui se trouvait dans un état de faiblesse et de maigreur considérable, et était sujet à un crachement de sang, s'efforça de parcourir à pied un espace peu considérable (deux milles); il fit le lendemain une marche plus longue; il l'augmenta ensuite successivement: il parvint par ce moyen à rétablir sa santé, et n'éprouva plus aucun symptôme d'hémoptisie.

Vitriol de Mars (sulfate de fer).

Le sulfate de fer est beaucoup plus astringent que le fer lui-même; il est très-avantageux lorsqu'on se propose de modérer les excrétions et de fortifier les organes trop relâchés. Le fer et le vitriol de Mars sont aussi employés utilement comme toniques contre les vers. Je me suis servi avec avantage du vitriol de zinc pour remédier à l'excessive mobilité des fibres.

Scille.

La scille contient un principe âcre qui la rend très-stimulante: ce principe perd de sa force par

une dessiccation trop considérable, et, sous ce rapport, il a de l'analogie avec la racine d'*arum (arum maculatum)*. Les propriétés de la scille n'avaient point échappé à Dioscoride : cette substance, prise en petite quantité, stimule spécialement les glandes muqueuses de la poitrine et les voies urinaires; ce qui lui a mérité la préférence dans les maladies asthéniques et pituiteuses qui affectent la poitrine, et dans l'hydropisie. Elle excite aussi souvent une transpiration abondante; elle irrite l'estomac et les intestins, et fait naître le vomissement et la diarrhée quand elle est donnée à grandes doses : c'est pourquoi, lorsqu'on veut qu'elle agisse comme diurétique et incisive, il faut la prescrire à petites doses, commencer par un grain, puis un grain et demi, et s'élever ensuite à des doses plus considérables; on doit en diminuer la quantité aussitôt qu'elle devient purgative, parce qu'elle agit moins alors sur les voies urinaires, et qu'elle peut affaiblir. J'ai coutume de l'unir au gingembre, au safran, et quelquefois à l'opium. On ne doit jamais la prescrire avec les sels neutres.

La scille en substance est préférable à son extrait. Depuis plusieurs années, j'ai banni tous les extraits de ma pratique; je ne m'en sers que pour former des pilules, et les sirops peuvent remplir le même objet. Les extraits préparés de

la manière ordinaire ont peu de propriété : le médecin n'est jamais assuré si l'apothicaire les a préparés à la manière de la Garaie ou au bain-marie ; je préfère donc les médicamens en substance.

On trouve dans les Pharmacopées la manière de préparer le vin, le miel et le vinaigre scillitiques.

Il y a un préjugé répandu dans les écoles contre la scille ; on cherche à persuader aux étudians que son usage long-temps continué peut produire la dissolution et la putréfaction des humeurs. Un médecin éclairé saura prévenir ces inconvéniens réels ou imaginaires. La scille n'est pas, strictement parlant, un remède résolutif et dissolvant ; elle n'agit que comme stimulant. Son usage trop long-temps continué peut occasionner la faiblesse indirecte, comme l'abus du vin cause le tremblement et l'atonie, quoique cette liqueur n'ait pas la propriété de produire ces effets. L'usage immodéré de la scille épuise l'excitabilité ; et dans ce cas cette substance, quoique donnée à grandes doses, n'exercera qu'une action faible ou presque nulle. Si la maladie compliquée d'une nouvelle faiblesse continue son cours, s'il survient une dissolution et une extravasation des humeurs : on ne manque pas alors de regarder comme l'effet ordinaire de la scille, ce qui n'est que celui

d'une irritation trop violente et d'un stimulus excessif. Le médecin philosophe qui administrera ces remèdes avec prudence, qui saura en diminuer à propos la dose, en suspendre l'usage, leur en substituer d'autres, et revenir ensuite aux premiers, n'aura point à se plaindre de leurs mauvais effets.

Des Gommes et des Gommes résines.

Comme la gomme ammoniaque, le galbanum et la myrrhe contiennent un principe huileux et résineux qu'il est facile de reconnaître à leur odeur, ces substances stimulent avec une grande activité; ce n'est même que par leur propriété stimulante et échauffante qu'ils agissent comme résolutifs, antispasmodiques, diurétiques, sudorifiques et emménagogues. On recommande extérieurement la gomme ammoniaque pour favoriser la suppuration et la résolution des tumeurs : on la conseille contre les fongus des articulations, &c. Quant à l'usage interne, cette gomme peut suppléer à toutes les autres. Il est sans doute inutile d'observer que ces remèdes ne doivent être employés que dans les maladies asthéniques, et qu'on pourrait même s'en abstenir dans ces cas (1).

(1) J'ai souvent prescrit avec succès la myrrhe dans la chlorose, lorsque l'excitabilité n'est pas excessive, et que

Mercure.

Le mercure guérit les maladies vénériennes, comme le quinquina guérit les fièvres intermittentes. Il y a des symptômes vénériens qui résistent à toute espèce de préparations mercurielles, comme il y a des fièvres intermittentes qui résistent au quinquina. Hunter a vu des ulcères vénériens guéris par une bonne nourriture, un air pur et l'exercice (1). D'autres médecins ont guéri par l'opium et les remèdes excitans, des maladies vénériennes rebelles au mercure (2).

---

les malades supportent facilement ce remède. Il est tout-à-la-fois *permanent* et *diffusible*, et il devrait être moins négligé dans la pratique.

(1) On peut ajouter aux observations d'Hunter celles de notre célèbre professeur Nessi, qui, par la seule application externe de l'opium, a guéri un nombre infini d'ulcères vénériens.

(2) M. Michaelis (*Medical Communications*, vol. 1) cite un grand nombre de maladies vénériennes parfaitement guéries par l'opium. J'ai moi-même guéri, l'année dernière, dans mon hôpital, une femme attaquée d'une maladie vénérienne, par le moyen des excitans, et sur-tout de l'opium. Son mari était attaqué de la même maladie. La malade avait d'abord éprouvé des ulcères aux parties génitales; et comme elle n'avait jamais pris de mercure, on peut assurer qu'elle ne fut guérie que par les excitans. Cette observation est rapportée dans mon ouvrage intitulé, *Ratio instituti clinici*, *cap. II.*

L'opium, le bon vin, un bon air, et d'autres fortifians, ont aussi guéri des fièvres intermittentes, contre lesquelles le quinquina avait été employé inutilement. Ainsi le mercure n'est pas un remède plus spécifique contre la maladie vénérienne, que le quinquina contre les fièvres intermittentes.

Les ouvriers qui travaillent aux mines de mercure, à Almada en Espagne, sont attaqués très-fréquemment de maladies vénériennes et verminеuses, quoique ces hommes, et sur-tout les fondeurs, avalent une si grande quantité de mercure, qu'il s'en trouve des globules dans leurs excrémens. Ambroise Morales prétend avoir vu du mercure sortir des os qu'on avait cassés à l'ouverture des tombeaux. Il est à présumer que le mercure est légèrement oxygéné, lorsqu'il produit des effets nuisibles; en effet, il est presque sans action tant qu'il reste dans l'état métallique. Jussieu, étant allé visiter ces mines de mercure, fut attaqué, ainsi qu'un prêtre qui l'accompagnait, d'aphtes à la bouche et de salivation. Le directeur de ces mines leur assura que les personnes qui passaient quelque temps dans les magasins de mercure éprouvaient le même effet. Je suis persuadé que l'usage externe et interne du mercure ne préserve point de la maladie vénérienne; ce qui devrait cependant avoir lieu, si ce remède était un antidote contre cette maladie.

Le mercure crud n'exerce sur notre corps d'autre action irritante que celle qui résulte de son poids et de son mouvement. Pour qu'il agisse comme stimulant, il faut qu'il soit réduit à l'état d'oxide ou de sel. Si l'absorption du mercure occasionne, dans les mines, des aphtes, la salivation, un état de phlogose et des ulcères dans la bouche, on doit attribuer ces inconvéniens à un oxide léger de mercure qui se manifeste sous la forme d'une poudre noirâtre, et qui est produit par la chaleur et le frottement qu'éprouve ce métal. Peut-être aussi que l'action du feu et de l'air produit un oxide mercuriel plus parfait, d'un rouge vif, et dont l'énergie est plus considérable. Il est encore possible que le mercure crud puisse devenir corrosif, et produire tous ces mauvais effets, quand il est absorbé par des sujets cachectiques, et dont les humeurs sont *acescentes*.

Le mercure ne produit souvent, chez d'autres ouvriers, que des tremblemens qui ne sont peut-être causés que par le mouvement continuel de ces globules, et la compression qu'il exerce sur quelques parties très-sensibles. Cette conjecture semblerait appuyée par la disparition de ces tremblemens, lorsque les ouvriers qui en sont affectés s'éloignent pendant quelques jours des mines et des fourneaux qui s'y trouvent, et qu'ils évacuent ces globules par les selles et les autres excrétions.

Les ouvriers des mines de l'Istrie perdent, par les sueurs qu'ils éprouvent en passant dans des souterrains plus chauds, le mercure qu'ils ont absorbé.

Le mercure très-divisé, très-oxidé, et réduit à l'état de sel, exerce sur le corps une action fortement stimulante; il augmente la force du pouls, et il excite les excrétions et les sécrétions; il produit, d'après la manière dont il est préparé, un stimulus plus énergique sur certains vaisseaux et certains organes que sur d'autres parties, et tend en général à irriter les organes salivaires et à en exciter les sécrétions; il produit sur-tout cet effet quand il est sous la forme d'oxide imparfait, ou réduit en poudre très-fine, comme le *mercure soluble*, *cendré*, *alkalisé*, *l'éthiops minéral*, *l'onguent mercuriel*, et même le *mercure doux*.

Quand il est parfaitement oxidé, comme le *mercure précipité* et le *turbith minéral*, il affecte plus particulièrement l'estomac et les intestins, et produit le vomissement et la diarrhée : réduit à l'état de sel, il agit spécialement sur les vaisseaux destinés à la sécrétion de l'urine. Les sels qui résultent de son union avec les acides végétaux, ne produisent pas de violens effets. Il n'en est pas de même quand il est combiné avec des acides minéraux; il acquiert alors l'énergie

la plus violente, et il peut, donné à grandes doses, agir comme un poison local, ou du moins porter sur l'estomac un stimulus violent et immédiat, et exciter le vomissement et la diarrhée ; tel est le *mercure sublimé* et *nitré*.

Ces préparations mercurielles agissent sans doute sur tout le système ; mais elles affectent cependant plutôt un organe que l'autre : on peut diminuer cette espèce d'affinité en dirigeant leur action vers d'autres parties ou sur tout le système. Le camphre et l'opium s'opposent à la salivation, en déterminant vers la peau l'action du mercure ; la chaleur et les boissons sudorifiques produisent le même effet. Le mercure légèrement oxidé sera peut-être plus avantageux chez les jeunes gens, dans les climats chauds, et lorsque la maladie est récente : il est plus utile aux vieillards et dans les pays froids, quand il a éprouvé une oxidation parfaite.

D'après les observations de Torrez de Moncada, le mercure excite d'autant plus difficilement la salivation, qu'il est appliqué sur une surface plus étendue ; il est donc nécessaire d'étendre le plus qu'il est possible les frictions mercurielles.

Le mercure guérit mieux les maladies vénériennes que tous les autres remèdes, parce que son action s'étend plus généralement sur tout le corps, et spécialement sur les vaisseaux sécrétoires

toires et excrétoires. On pourrait donc essayer l'utilité de la scille dans ces maladies, puisque cette substance semble jouir aussi de la propriété d'exciter les sécrétions et les excrétions.

Hunter prescrivait l'usage du vin et une bonne nourriture, afin de seconder l'action du mercure. Moscati assure pareillement qu'on guérit plus facilement les maladies vénériennes en prescrivant chaque jour au malade une légère friction d'onguent mercuriel, et en recommandant en même temps une bonne nourriture. Cette méthode prouve qu'on regarde la vérole comme une maladie asthénique.

On a reconnu l'efficacité du mercure dans l'asthme, dans les fleurs blanches, dans les fièvres intermittentes, et en général sa propriété stimulante le rend utile dans toutes les maladies de faiblesse. Il exerce contre les vers à peu près la même action que le fer et le vitriol de Mars (sulfate de fer), qui, comme tous les autres toniques, sont presque tous anthelmintiques. Le mercure ne produit aucun avantage chez les personnes attaquées d'affections vermineuses, qui prennent une mauvaise nourriture pendant son usage, comme on l'observe chez les forçats d'Almada. Il en est de même de beaucoup d'autres remèdes qu'on prescrit inutilement, si leur action n'est pas secondée et soutenue par les autres

forces excitantes. Les médecins, voyant l'effet inégal des remèdes les plus accrédités, ont multiplié à l'infini les causes des maladies. Tel remède, disent-ils, est utile dans les maladies produites par la cause *a*, et tel autre dans celles qui viennent de la cause *b*, et ainsi de suite jusqu'à la lettre *z*; mais l'incertitude des remèdes et des théories reste toujours la même, et les malades sont traités aussi mal qu'auparavant.

La vérole est une maladie asthénique qui ne peut être avantageusement combattue que par un remède universellement stimulant. La gonorrhée peut avoir dans le principe un caractère inflammatoire, si sur-tout elle attaque un sujet qui se trouve dans une disposition sthénique; cela est du moins vraisemblable, puisqu'elle produit d'abord une inflammation locale : mais il y a une grande différence entre la vérole et la gonorrhée.

L'effet stimulant du mercure porté trop loin peut exciter dans le corps un état phlogistique, et produire une inflammation; enfin son action excessive, ou trop long-temps continuée, peut occasionner une faiblesse indirecte qui se portera spécialement sur les vaisseaux sécrétoires: de là l'engorgement, la stagnation et l'altération des humeurs, les inflammations locales asthéniques; en un mot, tous les effets qu'on attribue

au mercure. Le malade souffre beaucoup dans ces circonstances, et ne fait aucun pas vers sa guérison. La salivation n'est peut-être elle-même qu'un effet de la faiblesse indirecte des glandes et des vaisseaux salivaires : elle est, en effet, constamment précédée de symptômes d'irritation et de diathèse inflammatoire.

Il faut, dans ce cas, varier les préparations mercurielles et recourir à d'autres remèdes ; c'est-à-dire, appliquer un stimulus moins actif que celui qui a donné lieu à la faiblesse indirecte, et passer ensuite à l'usage des autres remèdes excitans et toniques. Les purgatifs et les autres remèdes affaiblissans seront indiqués dans les cas où le malade n'éprouve encore qu'une tendance à la faiblesse indirecte, qu'on prévient alors en modérant l'excitement excessif.

On pourra facilement, d'après tout ce qui a été dit jusqu'ici, déterminer soi-même les cas où il convient de faire précéder par des saignées et des purgatifs l'usage du mercure. Ces derniers moyens ne sont indiqués qu'au commencement de la maladie, quand le malade se trouve dans une prédisposition phlogistique, et pour empêcher que le mercure ne produise alors une maladie sthénique ou la faiblesse indirecte. Une affection vénérienne profondément enracinée dans tout le système présentera les symptômes non équi-

voques d'une maladie asthénique. J'ai vu souvent des maladies vénériennes rebelles à tous les remèdes, parce que les malades qui en étaient attaqués respiraient habituellement un mauvais air, se nourrissaient mal, et enfin parce qu'ils n'employaient aucun des moyens propres à combattre l'affection asthénique.

Aloès.

J'ai déja, dans mes autres ouvrages, parlé avec avantage de ce suc amer et échauffant. L'aloès stimule spécialement le tube intestinal et les vaisseaux abdominaux : donné à petites doses, il stimule doucement les intestins, et il les débarrasse des matières qu'ils contiennent. Il faut en suspendre l'usage lorsqu'il excite des tranchées ou des ardeurs d'urine. Les préparations aloétiques excitent les évacuations alvines, et remédient à la constipation produite par la faiblesse du tube intestinal. L'aloès peut encore être employé extérieurement comme stimulant.

Le maréchal de Turenne raconte dans ses Mémoires, qu'il avait rétabli, par l'usage des aloétiques, ses forces épuisées. Après avoir consulté inutilement plusieurs médecins, et avoir pris vainement différentes eaux minérales, il commença à faire usage d'une préparation aloétique, appelée communément *élixir de Garus.*

Cet élixir a une saveur agréable ; il possède une propriété tonique, et il provoque les selles. J'en ai fréquemment substitué l'usage en Russie à celui de la liqueur de Dantzic, que les Russes ont coutume de prendre avant le repas ; mais j'étais obligé d'y ajouter une quantité d'esprit-de-vin plus considérable que celle qui est prescrite dans les Pharmacopées, parce que les liqueurs spiritueuses de France et d'Italie paraissent trop faibles aux habitans de Pétersbourg.

L'aloès étant un remède stimulant et échauffant, ne doit être prescrit que dans les affections vraiment asthéniques. On l'emploie avec succès dans les cas d'atonie du tube intestinal et de constipation, et il provoque les évacuations alvines sans affaiblir comme les autres purgatifs. Les succès que Frédéric Hoffman nous assure en avoir éprouvés dans les crachemens de sang et dans les hémorroïdes, prouvent que ces affections dépendaient de la faiblesse. Je l'ai prescrit moi-même assez souvent dans plusieurs asthénies, et dans certaines phthisies et hémoptysies, lorsqu'il y avait constipation.

On remarque parmi les remèdes stimulans certaines substances, auxquelles on attribue la propriété d'exciter plus spécialement l'estomac et le système nerveux. Les plus usitées sont *la valériane, la serpentaire, la zédoaire,*

le galega, le costus, l'angélique, l'impératoire, le calamus aromaticus, le helenium, le quassia, la cannelle, la noix muscade, les semences carminatives, &c. Celui qui desire varier ses prescriptions, peut choisir parmi ces remèdes ceux qui lui conviennent le plus.

Safran.

Le safran est un léger stimulant qui mérite une attention particulière. On peut le prendre en infusion ou en poudre. Il contient une huile essentielle; il stimule doucement sans produire la constipation : quant à son extrait, je le mets au nombre des remèdes inutiles.

Musc, Ambre et Castoréum.

Ces substances contiennent une huile essentielle très-pénétrante; elles sont volatiles, amies des nerfs, et elles excitent très-promptement: mais plusieurs femmes hystériques n'en peuvent supporter l'odeur, sur-tout celle du musc (1).

(1) Parmi les excitans les plus usités, le musc est celui que je préfère. Cet excellent remède, prescrit à une dose convenable, a guéri des fièvres nerveuses qui avaient résisté à tous les autres excitans. Quarin recommande sur-tout le musc quand le pouls est petit et serré. J'ai cependant reconnu son utilité dans quelques circonstances où le pouls était mou et plein. Nous sommes malheureusement obligés de nous servir souvent d'un musc falsifié et de mauvaise qua-

Le Camphre, la Menthe ordinaire et la Menthe poivrée.

Ces médicamens produisent d'abord, comme on le sait, un sentiment de froid, et excitent ensuite la transpiration. On a cru que le camphre, uni avec le nitre, était un remède rafraîchissant; cette idée vient sans doute de l'opinion qu'on s'était formée sur l'inflammation qu'on attribuait à l'obstruction des vaisseaux. La propriété antiseptique qu'on a supposée au camphre, l'a fait adopter généralement dans la pratique; il est difficile à digérer, et il produit souvent des rapports : je ne le conseille que très-rarement, soit à l'extérieur, soit à l'intérieur. Quelques médecins, et entre autres Cullen, lui attribuent des effets peu certains (1).

---

lité. M. Gren, en comparant la cherté de ce remède dans la Chine avec le prix qu'il coûte en Europe, n'est pas éloigné de croire que tout le musc qui se vend en Europe est falsifié (Gren, *Pharmacologie*, tome 1er, page 164). Le musc se vend en Chine au poids de l'or. (Hammann, *Kenzeichen der güte und verfalschung der arzneimittel*).

(1) On a disputé avec beaucoup de chaleur sur la propriété du camphre : les uns l'ont regardé comme un excitant; d'autres comme un sédatif. On a adopté cette dernière opinion, parce qu'on a observé qu'il rafraîchit et qu'il diminue la fréquence du pouls. Si l'on réfléchit que la fréquence du pouls et l'augmentation de la chaleur de la peau sont sou-

Alkali volatil.

L'ALKALI volatil est un remède qui stimule avec une grande rapidité; il ranime avec une grande efficacité la force vitale, et il peut produire d'heureux effets dans les asphyxies, les spasmes, la léthargie, dans la paralysie, et dans le typhus porté à un grand degré de malignité. Le stimulus diffusible de l'alkali le rend aussi très-utile dans les affections vénériennes; je puis

---

vent des symptômes de faiblesse, on concevra facilement comment le camphre agit en calmant ces symptômes. Certes, il ne produit pas de tels effets par une propriété sédative. Le vin peut aussi diminuer, dans certains cas, la fréquence du pouls : dirons-nous pour cela qu'il est un sédatif? Les personnes sensibles ont de la peine à supporter le camphre : cependant, lorsqu'il est donné à petites doses et à des intervalles rapprochés, il ne produit aucun des inconvéniens qu'on lui attribue. Je le prescris souvent à la dose de deux gros en vingt-quatre heures, je vais même quelquefois jusqu'à une demi-once. J'ai coutume de le diviser dans la gomme arabique et dans une décoction de quinquina. Le camphre est utile dans toutes les affections asthéniques, et par conséquent nuisible dans les maladies sthéniques, quoi qu'en dise Werlhoff. Les péripneumonies guéries par le camphre étaient nerveuses et malignes, comme on peut s'en assurer en consultant les ouvrages de Baglivi. Il y a des médecins qui prescrivent le camphre et la saignée tout-à-la-fois : c'est d'un côté affaiblir le malade, et de l'autre le fortifier.

du moins assurer que je l'ai employé avec succès dans ces cas (1).

Éther.

L'ÉTHER est un stimulant agréable, efficace et très-volatil; c'est avec le sucre que je l'administre le plus fréquemment. Comme les substances qui s'évaporent promptement produisent du froid, on s'est imaginé que l'éther, qui est très-volatil, pouvait être un tonique très-rafraîchissant, appliqué sur des parties enflammées: quelle bizarre théorie!

Les huiles essentielles sont regardées comme des remèdes volatils très-stimulans, et elles peuvent agir avec beaucoup de rapidité dans les maladies asthéniques. Les principales sont les huiles essentielles de cannelle, d'absinthe, d'anis, de citron et de cajeput.

L'Opium.

L'OPIUM est ce remède puissant par lequel Brown s'est le plus particulièrement distingué,

(1) J'emploie rarement le sel de corne de cerf, à cause de la répugnance et du dégoût qu'il inspire. Cependant je le prescris à des doses assez considérables dans certaines fièvres nerveuses, et j'en ai observé dans ces cas des effets surprenans. L'usage de l'alkali volatil caustique est sujet à des inconvéniens; il perd de son activité quand il est délayé dans une trop grande quantité d'eau; et s'il est trop peu délayé, il peut enflammer la gorge.

et sur l'action duquel on ne sera pas d'accord d'ici à long-temps. On sait que ce médecin, loin de le considérer comme un sédatif, le regardait comme un puissant stimulant. Le collége de médecine d'Edimbourg a fait placer à l'université la statue de Brown avec son épigraphe favorite: *Opium me hercle non sedat.* Cette inscription fut critiquée dans quelques journaux, et par plusieurs médecins allemands, qui la regardèrent comme une preuve de l'ignorance de ce collége (1).

Un des argumens les plus forts que Brown emploie pour prouver la vertu excitante de l'opium, est tiré de l'usage qu'en font les Turcs pour exciter leur courage et leur gaîté : le vin, ou toute autre liqueur spiritueuse, peut produire le même effet.

Je vais maintenant rapporter quelques observations que j'ai eu lieu de faire sur l'usage de l'opium. Il y a environ douze ans que j'en fis prendre à deux personnes en même temps pendant deux mois : l'une d'elles éprouva de la démangeaison et une légère éruption cutanée : l'autre fut exempte de ces inconvéniens ; mais elle

(1) Je puis annoncer aux adversaires de Brown, comme une nouvelle très-satisfaisante pour eux, que l'on n'a point élevé à Brown le monument dont parle notre auteur, et qu'il en est de même de celui qu'on voulait ériger en l'honneur de Cullen vis-à-vis celui de Brown.

me disait souvent qu'elle se sentait un courage et une vigueur extraordinaires.

Plusieurs phthisiques, et d'autres malades très-affaiblis, ne pouvaient assez me remercier de la nuit agréable que je leur avais procurée avec l'opium; ils croyaient avoir *goûté les délices du paradis* (1) : d'autres se plaignaient, pendant l'usage de ce remède, d'un assoupissement pénible et inquiet. Il inspirait de la gaîté à un certain nombre, et il leur faisait perdre quelquefois entièrement le sommeil. Quelques-uns souffraient des maux de tête, et étaient altérés après avoir pris de l'opium : un grand nombre se plaignaient de constipation et de sueurs nocturnes. Je l'ai vu aussi faire perdre l'appétit, et produire une atonie considérable et la faiblesse indirecte, qui est l'effet de l'excès des excitans. J'ai observé que le laudanum occasionnait au même malade un grand abattement, ou qu'il excitait la gaîté et un état de veille agréable, suivant qu'il avait été fourni par tel ou tel pharmacien. Cette différence d'effets était

(1) Cette expression est commune à plusieurs personnes de différentes nations : il serait à desirer que les médecins rapportassent fidèlement les expressions dont se servent leurs malades; expressions qui, quoique souvent grossières, sont plus exactes et plus justes que celles qui se trouvent dans les ouvrages de médecine.

peut-être produite par l'altération de l'opium; je l'ai vu arrêter l'expectoration chez quelques phthisiques, et la rendre plus facile chez d'autres.

Un homme de lettres, réduit à un état de consomption, m'a assuré que sans opium il n'était pas susceptible d'application : il était en même temps phthisique et hypocondriaque. J'ai eu un ami très-vif et très-enjoué, qui prenait chaque jour de l'opium. J'ai prescrit avec succès le laudanum liquide, uni à la liqueur anodyne d'Hoffman, à un jeune homme affecté de palpitation et d'hémorragie du nez, qu'on avait essayé de guérir par de fréquentes saignées; j'ai guéri avec l'opium une femme en couche, attaquée d'un tétanos produit par le froid; enfin j'ai administré le laudanum liquide avec succès dans des cas d'hystérisme.

J'ai guéri souvent en très-peu de temps, avec l'opium, des fièvres intermittentes rebelles aux moyens ordinaires : je prescrivais dans ces cas le vin, une nourriture animale, et un bon air; je faisais prendre au malade, avant le paroxysme, vingt gouttes de laudanum liquide, et je lui ordonnais de se mettre au lit. L'accès était constamment plus court, et se terminait par des sueurs abondantes. A l'approche du second accès, je faisais répéter la même dose de laudanum, et j'ai été rarement forcé d'en user plus de deux fois.

J'ai guéri de cette manière un grand nombre de fièvres intermittentes récentes (1). Un prince de Géorgie, jeune et livré à la débauche, parut faire exception. Il était attaqué d'une fièvre très-violente, qui l'avait réduit à une faiblesse considérable. L'opium, loin de le fortifier, parut augmenter l'abattement; cependant les accès diminuèrent, mais ils ne cessèrent entièrement qu'après l'usage des autres remèdes excitans.

J'ai connu un Anglais attaqué de spasmes, de goutte et de paralysie, qui prenait à-la-fois deux à trois cents gouttes de laudanum liquide (2). Une aussi grande dose de ce remède ne lui causait ni assoupissement ni mal de tête. Une femme qui éprouvait de violentes douleurs de dents, commença à faire usage de laudanum liquide, et finit par en prendre une once par jour sans en être incommodée.

Je ne me suis apperçu que fort tard que

(1) Si quelque remède méritait le nom de spécifique dans les fièvres intermittentes, ce serait certainement l'opium. Si l'on veut s'en convaincre, on peut consulter une note que j'ai ajoutée au second tome de l'ouvrage de Jones, et une dissertation que j'ai publiée sous le titre de *Lettera ad un amico sopra alcuni punti di medicina.*

(2) L'illustre Moscati traite présentement, à Milan, une femme attaquée d'un cancer à la matrice, et il lui fait prendre une once d'opium par jour, en deux doses.

l'opium donné à petites doses dans la faiblesse directe agissait avec une grande violence, mais qu'on peut en prendre sans inconvénient une plus grande quantité dans la faiblesse indirecte (1).

(1) Cette observation est bien juste et bien intéressante; en effet, l'opium est souvent très-nuisible dans les cas de faiblesse indirecte, où l'excitabilité trop abondante ne peut pas supporter l'action d'un stimulus aussi énergique. C'est pourquoi je compte peu sur ce remède dans les fièvres nerveuses produites par un défaut de stimulus. J'ai vu dans ces cas l'opium donné à petites doses augmenter tous les symptômes, et produire un état soporeux. Les différens éthers, le camphre, le musc et le vin, sont alors plus convenables. Quand, par le moyen de ces remèdes, l'excitabilité excessive est un peu diminuée, et qu'elle est ainsi devenue susceptible de recevoir des stimulus plus actifs, l'opium devient alors très-avantageux : aussi les médecins en approuvent-ils l'usage dans les fièvres nerveuses, lorsque le malade est un peu fortifié, et qu'il est tourmenté par l'insomnie. Dans les maladies, au contraire, qui dépendent de faiblesse indirecte, on peut ordonner une dose plus considérable des remèdes dont on vient de faire mention; cependant on doit toujours être réservé dans leur usage. J'ai observé que les malades supportaient très-bien l'opium, et qu'ils en éprouvaient les plus grands avantages dans les fièvres nerveuses causées par l'abus du vin ou de tout autre stimulus; on peut aussi employer l'opium à grandes doses dans les affections convulsives produites par des stimulus trop énergiques; j'en ai prescrit une quantité considérable dans une affection hystérique occasionnée par une colère violente, avant de pouvoir en obtenir l'effet que je desirais. On peut sans danger employer l'opium

J'ai prescrit avec succès à des personnes menacées d'hydropisie ou de phthisie pulmonaire, de spasmes ou de quelque autre affection asthénique, huit à dix gouttes de laudanum liquide, que le malade prenait de quart-d'heure en quart-d'heure; si cette dose paraissait trop forte, si elle portait à la tête, je remédiais à ces accidens par le café, quelquefois par le vin, et même par les acides (1).

à des doses énormes dans l'espèce de tétanos qui survient aux blessures des habitans des pays chauds, où le malade est ordinairement affaibli par la douleur, les veilles, &c. L'opium est un remède très-puissant, et peut être donné impunément à une dose très-considérable, dans la faiblesse indirecte qui est l'effet de quelque poison. J'ai cité un fait qui confirme cette assertion, dans la dernière note que j'ai ajoutée au premier tome de l'ouvrage de Jones. On doit conclure de tout ce que nous avons dit, qu'il faut prescrire avec une grande réserve l'opium dans la faiblesse directe, qu'il faut dans ces cas le donner d'abord à très-petites doses, ou s'en abstenir tout-à-fait, tandis que dans la faiblesse indirecte il faudra préférer l'opium à tous les autres remèdes excitans, et le prescrire à des doses beaucoup plus fortes.

(1) Quoique je prescrive l'opium à un grand nombre de malades, je le vois rarement produire un état soporeux; cet effet n'a lieu que lorsqu'on en donne en une seule fois une dose trop considérable. J'ai souvent observé que certains malades pouvaient supporter six grains d'opium dans une nuit, lorsqu'ils n'en prenaient à chaque fois qu'une petite quantité; tandis qu'un grain pris en une seule fois produisait

Il est très-fâcheux, comme l'a observé Reineggs, que l'opium soit déja falsifié quand on l'apporte en Europe (1).

J'ai déja parlé ailleurs des succès que j'ai obtenus, en différentes circonstances, des pilules composées de kermès, d'opium et de mercure doux. Je vais en donner la formule :

---

des vertiges et un état de somnolence : mais il est facile de remédier à cet inconvénient par un autre stimulus, et sur-tout par l'éther vitriolique.

(1) Depuis que la doctrine de Brown est connue en Italie, il est survenu une révolution très-sensible dans l'art de guérir. Les médecins qui ont adopté cette doctrine, comme ceux qui en ont été en apparence les adversaires, ont changé de méthode. On peut s'en assurer en consultant les formules déposées chez les pharmaciens, et sur-tout chez ceux qui fournissent des remèdes aux hôpitaux. On consomme maintenant plusieurs onces de laudanum liquide dans un hôpital, où presque aucun des médecins ne s'est ouvertement déclaré partisan de cette nouvelle doctrine ; tandis qu'il y a six ans on en employait à peine deux ou trois gros.... Il en est de même du camphre, des éthers, &c. Les sels neutres, et sur-tout la fameuse crême de tartre, sont tombés dans un grand discrédit. Ce changement a produit une augmentation sensible dans le prix de quelques remèdes, et entre autres de l'opium, qui est devenu très-cher depuis un petit nombre d'années ; mais il est à craindre que les droguistes ne le falsifient encore plus qu'ils ne l'ont fait jusqu'à présent. On reconnaît facilement la bouse de vache et la gomme arabique, dont on se sert pour falsifier l'opium.

℔ Kermès

℔ Kermès minéral. . . . . quinze grains.
Opium pur.
Mercure doux, ana. . . dix grains.
Baume du Pérou, q. s. pour faire des pilules d'un grain.

Prenez une ou deux de ces pilules le matin, et autant le soir.

Ce remède ne produit ni salivation ni constipation; je n'en ai observé qu'une seule fois de mauvais effets chez une dame attaquée de faiblesse directe.

J'ai vu cinq gouttes de laudanum liquide plonger dans un état soporeux une jeune Italienne délicate et cacochyme, et dont la mère avait elle-même une faible complexion. Je fus heureux d'avoir commencé par une petite dose chez une personne aussi faible.

On regarde l'opium comme un puissant aphrodisiaque; on l'unit aussi avantageusement aux purgatifs (1).

On connaît généralement la préparation de la poudre de Dower et la propriété dont elle jouit (2); ce remède convient toutes les fois que le médecin

(1) Il m'est impossible de confirmer par l'expérience l'utilité de cette méthode, car je ne prescris jamais les purgatifs dans les maladies asthéniques.

(2) Je donnerai à la fin du volume la formule de cette poudre. *(Note du trad.)*

se propose de seconder ou d'exciter la sueur; mais il est sur-tout indiqué lorsque la sueur, excitée par des boissons chaudes, est sur le point de s'arrêter. Je puis assurer que j'ai prévenu et même *suffoqué* dès leur naissance plusieurs typhus par le moyen de cette poudre. Combien de maladies ne deviennent dangereuses que parce qu'on a employé d'abord un mauvais traitement (1)!

Brown regarde comme un préjugé l'opinion que les médecins se sont formée sur la propriété sédative de l'opium. Il prétend que ce remède

(1) Cette réflexion est très-juste. J'ai souvent entendu faire l'éloge de plusieurs médecins, parce qu'ils avaient guéri des maladies très-graves; mais j'ai souvent aussi reconnu, d'après des informations ultérieures, qu'ils avaient eux-mêmes produit, ou du moins augmenté ces maladies par un mauvais traitement. Une femme fut attaquée d'une indigestion; un médecin ignorant lui prescrivit un purgatif; on appela un second médecin, qui purgea encore; enfin, à force de purgatifs, on conduisait la malade au tombeau, lorsqu'on se décida à lui prescrire des remèdes excitans qui la rétablirent. Cette guérison fut citée comme un chef-d'œuvre d'habileté. Une autre femme éprouva la même indisposition, accompagnée de diarrhée; elle prit aussitôt, par le conseil d'un médecin peu renommé, une décoction de quinquina et du vin, et elle fut rétablie en peu de temps. Cette guérison ne valut aucun éloge au médecin. Ce n'est pas en s'opposant aux progrès des maladies graves que les médecins s'enrichissent; leur opulence est en raison inverse de la santé des hommes.

ne possède aucune propriété particulière, et qu'il n'agit point d'une manière différente des autres stimulus, mais seulement avec un degré de force plus considérable.

L'abus de l'opium peut porter à la tête, causer l'atonie et la faiblesse indirecte, comme celui du vin et des autres stimulus, ainsi que je l'ai observé en parlant des Asiatiques. Je me contenterai de rapporter les raisonnemens de Brown, et je laisserai à mes lecteurs le soin de les approfondir, de les confirmer, et de les comparer avec leurs propres observations.

La mort, ou l'anéantissement des fonctions vitales, a lieu lorsque l'excitement cesse, soit par l'abondance excessive de l'excitabilité, soit par son épuisement. Mais si, ou par excès d'excitabilité, c'est-à-dire par faiblesse directe, ou par son épuisement, c'est-à-dire par faiblesse indirecte, l'excitement est suspendu pendant quelque temps *(pro tempore)*, de manière que l'excitabilité excessive ou accumulée, comme dans le premier cas, ou trop faible et épuisée, comme dans le second, puisse être ramenée à son état naturel au bout d'un certain temps, alors le sommeil a lieu; il vient terminer nos occupations journalières : mais il est bon d'avertir que l'excitabilité ne doit être modifiée dans ces cas, *soit en plus, soit en moins*, que jusqu'à un certain point,

et qu'elle ne doit être portée, sous l'un et l'autre rapport, qu'au degré nécessaire à la production du sommeil. Ainsi un certain degré de faiblesse directe ou indirecte, ou *mixte*, c'est-à-dire qui tient de l'une et de l'autre, produit en nous ce qu'on appelle *sommeil :* un degré plus considérable de force ou de faiblesse produirait l'insomnie. Il faut donc, pour causer le sommeil, un certain degré de stimulus et d'excitement qui tienne le milieu entre la force et la faiblesse excessives, qui produisent l'insomnie. Une chaleur modérée dont l'action sera d'autant plus énergique qu'elle aura été précédée du froid, les alimens, les boissons, les travaux du corps et de l'esprit, produisent le sommeil quand leur stimulus n'est pas assez violent pour causer la faiblesse indirecte et l'insomnie qui en est la suite; comme on l'observe dans l'ivresse, à la suite des travaux excessifs du corps et de l'esprit, et après l'action trop énergique des passions de l'ame.

Les autres causes d'insomnie sont le froid, qui n'est pas porté à un degré assez violent pour devenir mortel, la faim, les alimens peu nourrissans et qui ne distendent pas assez les fibres de l'estomac, le thé, le café, les boissons aqueuses, quand on a l'habitude de boire du vin, l'interruption des travaux ordinaires du corps et de l'esprit, la crainte, le chagrin, &c.

La diathèse sthénique, accompagnée de douleur, produit un état d'insomnie qui ne cesse que lorsque l'excès de la douleur a produit la faiblesse indirecte, ou lorsqu'on fait un usage convenable de la méthode antiphlogistique.

Dans les maladies asthéniques, la faiblesse est ordinairement plus considérable qu'il ne faut pour produire le sommeil : l'insomnie dépend presque toujours alors de faiblesse directe. Ainsi tout moyen capable de remonter l'excitement au degré qui constitue le sommeil, produira cet état par une action stimulante, et non par une propriété narcotique et sédative. Si la faiblesse n'est pas considérable, et si elle est peu éloignée du degré qui constitue le sommeil, des stimulus légers, tels que quelques substances animales bien préparées, une dose modérée de vin, une nouvelle consolante, la chaleur qui succède au froid, un exercice modéré du corps et de l'esprit, suffiront pour produire un doux sommeil; mais lorsque la faiblesse est considérable, elle exige des stimulus plus énergiques, parmi lesquels il faut sur-tout compter l'opium, qui peut alors agir comme narcotique.

L'opium peut faire succéder un sommeil agréable à une insomnie douloureuse dans les cas de faiblesse extrême, comme dans les fièvres intermittentes, dans les accès de goutte, et dans

plusieurs affections asthéniques, où le malade éprouve périodiquement de violentes agitations intérieures.

Il faut prescrire l'opium à petite dose dans les cas de faiblesse directe, parce qu'une grande dose agirait avec trop de force sur l'excitabilité, qui, comme nous l'avons déja dit, est toujours très-abondante dans cette espèce de faiblesse. On continuera de suivre cette méthode jusqu'à ce que la faiblesse soit réduite au point où le sommeil peut avoir lieu.

Lorsque l'insomnie est causée par la faiblesse indirecte, les stimulus les plus pénétrans et les plus actifs sont les moyens les plus capables de procurer le sommeil et de rétablir la santé; et, sous ce rapport, l'opium mérite encore la préférence.

Ce n'est que dans les circonstances dont nous venons de faire mention que l'opium procure le sommeil. Prescrit dans des cas différens, soit dans l'état de santé, soit dans celui de maladie, il ranime toutes les fonctions, il excite la vivacité et la gaîté; il donne du courage à l'homme le plus pusillanime, et de la loquacité aux personnes taciturnes. L'opium détournerait du suicide celui qui y serait disposé par l'ennui et le dégoût de la vie; c'est, en un mot, le remède le plus efficace dans les maladies de faiblesse

directe et indirecte ; il est, par la même raison, très-dangereux dans les maladies sthéniques, parce qu'il ajoute son énergie à celle des autres puissances nuisibles qui ont produit la pyrexie, et qu'il change enfin l'état phlogistique en une faiblesse indirecte dont les suites peuvent être mortelles.

On doit toujours attribuer à la faiblesse la disposition morbifique au sommeil (1). Comme l'insomnie morbifique annonce un degré de faiblesse plus considérable que celui qui est nécessaire pour produire le sommeil, de même la disposition excessive au sommeil, ou la léthargie, paraît indiquer une faiblesse moins grande que celle qui cause l'insomnie. C'est pourquoi il sera plus facile de guérir avec des stimulus diffusibles une affection léthargique que l'insomnie asthénique : cependant il faut administrer des secours

(1) Je ne pense pas qu'on doive attribuer à la faiblesse toute espèce de sommeil ; je suis même persuadé que ce symptôme dépend souvent de la diathèse sthénique. Les enfans attaqués de petite vérole bénigne éprouvent souvent un état soporeux, auquel la saignée ou tout autre moyen débilitant peut seul remédier. J'ai vu un jeune homme attaqué d'une synoque, accompagnée d'un état de somnolence, qui fut guéri par la saignée et l'application de l'eau froide sur la tête.

très-prompts dans la léthargie ; car si cette maladie était abandonnée trop long-temps à elle-même, elle produirait la faiblesse indirecte, qui est toujours l'effet d'un sommeil trop prolongé. Le vin et l'opium donneront bientôt les forces nécessaires pour bannir l'assoupissement. Le musc, le castoréum et l'alkali volatil, peuvent souvent produire le même effet.

Le médecin suivra la même méthode dans les affections asthéniques, où les malades ressentent une grande disposition au sommeil, sans qu'ils puissent réparer leurs forces. Ce symptôme est causé par la faiblesse directe et indirecte ; c'est par l'opium et par les autres stimulans diffusibles qu'on pourra y remédier avec le plus d'efficacité : ces moyens accroîtront l'excitement, et le porteront au degré qui constitue le sommeil. Si l'excitement reste stationnaire, et prolonge trop long-temps le sommeil, on aura recours à un nouveau stimulus capable d'augmenter l'excitement, et par conséquent de procurer un état de veille. Une des causes de l'opinion erronée que l'opium était sédatif, venait, selon Brown, de ce qu'on avait observé qu'il avait la propriété de guérir les affections spasmodiques, les coliques, les accès hystériques, &c. On croyait faussement que ces affections dépendaient de l'augmentation de la force vitale, de l'influence du fluide nerveux,

de l'énergie excessive de l'excitement, &c. tandis qu'elles dépendent plutôt du désordre des fonctions et du défaut d'excitement, comme le prouve l'efficacité des remèdes stimulans employés dans ces cas.

L'utilité de l'opium dans les affections spasmodiques et convulsives ne doit pas le faire regarder comme un remède sédatif, mais au contraire comme un des plus forts stimulans. L'opium remplit la même indication que le vin, l'eau-de-vie, l'esprit de corne de cerf, et tous les autres stimulans qui, dans ces cas, ont souvent procuré un grand soulagement. C'est ce qui a fait dire à Brown : *Opium me hercle non sedat.*

Le vin calme le chagrin; l'appellera-t-on pour cela un sédatif? Combien de fois un malade ne tombe-t-il pas dans un profond sommeil, lorsqu'il est délivré d'une douleur violente! Un homme attaqué d'un panaris qui lui causait des douleurs insupportables, commença à dormir après l'application de l'onguent mercuriel. Un jeune Anglais tomba avec des bateliers dans la Neva; il eut seul le bonheur de se sauver; il était engourdi par le froid lorsqu'on le porta dans une maison voisine : on le plaça dans un lit bien échauffé; on lui fit prendre du vin chaud, et on le laissa reposer. Il dormit continuellement pendant vingt-

quatre heures, et il se réveilla jouissant d'une aussi bonne santé qu'avant l'accident qu'il venait d'éprouver. Faudra-t-il pour cela regarder l'onguent mercuriel et le vin comme des remèdes narcotiques? Brown réclame la même impartialité en faveur de l'opium.

On donne avec succès l'opium à petites doses, et à des intervalles très-rapprochés, dans les paroxysmes hystériques : il serait dangereux dans les plaies récentes; il n'est indiqué dans ces cas que lorsque l'excès de la douleur a produit la faiblesse indirecte, ce qui arrive assez souvent au bout de quelques jours. L'opium diminue le diamètre des vaisseaux dans les hémorragies. Il faut le prescrire à grandes doses, et en diminuer ensuite peu à peu la quantité dans le typhus, dans la peste, dans la petite vérole confluente, et en général dans les maladies asthéniques très-dangereuses : on doit, au contraire, le donner à petites doses, et les augmenter ensuite graduellement, dans la faiblesse directe. On le donne en grande quantité dans le tétanos, et on le combine alors avec d'autres excitans. Enfin il est très-utile dans la paralysie, dans les cas de faiblesse extrême, dans la gangrène sèche (1); il agit comme

(1) Personne n'ignore que c'est M. Pott qui a conseillé le premier de se servir d'opium dans la gangrène sèche. Ce remède guérit souvent la gangrène sèche, qui résistait à tous

détersif dans les ulcères accompagnés de carie, et il en fait disparaître la mauvaise odeur. J'ai fait faire des frictions aux mains avec le laudanum liquide, dans quelques douleurs asthéniques (1). Thierry éprouva des douleurs très-violentes à l'estomac, après avoir pris de l'opium. Il eut occasion d'observer le même effet chez une dame avancée en âge. Ils avaient tous les deux les veines fort grosses et le sang épais; ce qui fit supposer à ce médecin que l'opium avait produit une raré-

---

les autres moyens curatifs. Cependant j'ai vu mon père employer inutilement l'opium à la dose de quinze grains par jour, dans un cas de gangrène sèche, qu'il guérit bientôt ensuite, en unissant deux grains de cette substance avec le musc. M. White a employé avec succès, dans cette espèce de gangrène, le sel de corne de cerf uni au musc; il prescrivait d'abord chacune de ces substances à la dose de dix grains, et allait en augmentant jusqu'à cent vingt. (Charles White, *Observations on Gangrenes and Mortifications accompanied with, or occasioned by convulsive spasms, or arising from local injure. 1790.)* On ne doit pas être surpris de ces observations : puisque l'opium, le musc, et l'esprit de corne de cerf, sont excitans, ils doivent être avantageux dans la gangrène sèche, qui dépend de la faiblesse. Le quinquina n'est pas dangereux dans ces cas, comme on l'a prétendu; mais il est insuffisant : la gangrène sèche exige un stimulus plus prompt et plus diffusible que celui du quinquina.

(1) Mon père a guéri, par l'application externe du laudanum liquide, un rhumatisme asthénique très-violent, fixé sur l'articulation du genou.

faction du sang et la dilatation des vaisseaux de l'estomac. Il me paraîtrait plus raisonnable d'attribuer cet effet à l'altération de l'opium ou à une constitution sthénique.

CHAPITRE XII.

Des Remèdes débilitans et de leur manière d'agir.

Toutes les maladies phlogistiques ou sthéniques sont caractérisées par une augmentation constante d'excitement dans toute l'étendue du corps. Cet état se fait connaître dans la prédisposition sthénique par un degré d'énergie extraordinaire des fonctions de l'esprit et du corps, et, lorsque la maladie sthénique est déclarée, par l'augmentation de certaines fonctions animales, la diminution de quelques-unes et le dérangement de quelques autres. On doit attribuer tous ces effets à l'action d'une ou de plusieurs forces excitantes nuisibles.

Tous les moyens capables de diminuer l'excitement, et qui par cela même pourraient, dans l'état de santé, causer une maladie asthénique, seront avantageux dans les maladies sthéniques.

Nous avons déja fait observer que les remèdes

excitans et affaiblissans dérivent de la même source, et qu'ils ne diffèrent que *du plus au moins* dans leur manière d'agir.

Nous avons observé précédemment que l'excitabilité étant une et indivisible, il ne pouvait pas exister à-la-fois dans le même sujet deux affections générales opposées entre elles. Si l'excitement devient plus énergique dans une partie, sa force augmentera aussi dans tout le système; et s'il est diminué dans un organe, il s'affaiblira de même dans le reste du corps.

On expliquait autrefois ces phénomènes par la sympathie qui règne entre les différens organes, par l'*antagonisme* des parties, et par d'autres théories plus ou moins ridicules. L'alternative du froid et de la chaleur peut, par exemple, exciter sur la peau certains mouvemens convulsifs qui dépendent d'une succession rapide de relâchement et de contraction, causée par les changemens qu'éprouve alors l'excitement. On a observé que ces révolutions subites de la surface du corps se communiquent facilement aux intestins. L'observation est juste; mais on a cherché à expliquer ce phénomène par des idées très-vagues et très-confuses sur la sympathie de la peau et du bas-ventre. Un grand médecin a même prétendu que ces parties étaient antagonistes, et que les vaisseaux de la peau se dilataient quand

ceux des intestins se resserraient, *et vice versâ.*

Cette sympathie est fondée sur un principe bien simple, c'est-à-dire sur l'unité de l'excitabilité (1). Il est cependant certain qu'il existe

---

(1) Un certain nombre de physiologistes, qui pensent que la physiologie ne peut être éclairée que par l'anatomie, expliquent souvent, avec une complaisance et une satisfaction inexprimables, l'origine de la sympathie qui règne entre les différens organes, en l'attribuant aux anastomoses et à la distribution des nerfs. Ils disent, par exemple, qu'il existe une grande sympathie entre l'œil et l'oreille, parce que ces deux organes reçoivent des nerfs de la cinquième paire; ils font sur-tout jouer un grand rôle à la paire vague, qui communique avec tant de nerfs. Mais ces explications me paraissent bien éloignées de la vérité, et ne servent qu'à faire parade d'anatomie fine. Les loix de la sympathie reconnaissent des causes bien différentes, comme l'a observé le célèbre professeur Reil, qui, depuis un très-petit nombre d'années, a répandu sur la physiologie de si grandes lumières. Ce grand physiologiste assigne aux sympathies plusieurs causes, parmi lesquelles la *ressemblance d'organisation dans les différens organes* me paraît mériter une attention particulière. Cette dernière cause nous fait expliquer, par des principes très-simples, plusieurs phénomènes physiologiques et pathologiques. Les pupilles se contractent en même temps, quoique la lumière n'agisse que sur une d'elles. Si l'œil gauche est enflammé, il faut non-seulement couvrir l'œil malade, mais même l'œil droit, comme l'enseigne Richter, pour éviter le danger du stimulus de la lumière. Si l'on néglige cette précaution, l'irritation que produit sur l'œil sain l'action de la

une grande analogie entre la structure des viscères et celle de la peau. Lorsqu'on ouvre un animal qu'on vient de tuer, il se lève de ses intestins une vapeur semblable à celle qui s'exhale de la peau.

---

lumière, se propage bientôt à l'œil enflammé. Le cerveau et le foie ont une structure très-analogue, et plusieurs célèbres physiologistes les ont regardés comme des glandes. Cette analogie d'organisation peut servir à expliquer la sympathie des affections de la tête avec celles du foie, et réciproquement. On peut encore expliquer différens phénomènes de la sympathie, par l'*habitude qu'ont certaines parties d'agir ensemble et de concert.* Les organes qui agissent communément ensemble contractent bientôt une dépendance réciproque; de manière que le même stimulus qui affecte l'un et l'excite à se mouvoir, agit en même temps sur l'autre, ranime son activité et détermine ses mouvemens. Cette loi de la nature organique a été parfaitement développée par Darwin; il l'appelle *loi d'association.* Telle est la source des loix de l'habitude, dont tout le monde connaît la puissance. Lorsqu'on mâche un aliment doué d'une odeur particulière, on remarque aussitôt une association et un concours simultané du mouvement des muscles qui servent à la mastication et à la déglutition, de la sécrétion de la salive, de l'odorat et de certaines idées. L'odeur d'un mets que nous desirons produit, par la loi de l'association, une abondante sécrétion de salive. Le même phénomène a lieu quand la faim nous rappelle l'idée d'un aliment agréable: l'idée d'un insecte qui excite la démangeaison est tellement associée à cette sensation et au mouvement du bras

La membrane muqueuse est aux intestins ce que l'épiderme est à la peau. Toutes deux garantissent les extrémités sensibles des nerfs, et sont lubrifiées par la vapeur dont nous venons de parler ; elles sont exposées aux mêmes désordres. On voit des morceaux considérables d'épiderme se détacher de la peau, comme il se sépare certaines parties de la tunique muqueuse des intestins. L'une et l'autre membrane peuvent se reproduire en très-peu de temps. Enfin la transpiration intestinale est souvent remplacée par celle de la peau, *et vice versâ.*

Je vais faire mention de quelques-uns des phé-

---

qu'elle détermine, que, lorsque nous voyons cet insecte sur une autre personne, nous éprouvons aussitôt un sentiment de prurit, et que nous sommes obligés de nous gratter. Je connais une personne tellement habituée à uriner avant le repas, qu'elle est forcée de satisfaire à ce besoin lorsqu'on prépare la table. Celui qui aime la danse commence à sauter sans s'en appercevoir, aussitôt qu'il entend l'air auquel il est habitué. J'ai vu un cheval, dont on s'était servi longtemps à l'armée, courir au galop dès qu'il entendait le son de la trompette. Notre habileté dans les arts mécaniques est entièrement fondée sur les loix de l'association. Celui qui commence à jouer du clavecin mesure d'abord tous les mouvemens de ses doigts ; mais à force d'exercice il en associe tellement tous les mouvemens, que celui du premier rappelle tous les autres, et qu'ils se succèdent spontanément avec une rapidité surprenante. Les mouvemens de

nomènes

nomènes les plus ordinaires, qui sembleraient indiquer que l'excitabilité est susceptible d'affections opposées entre elles.

Le froid des pieds produit un sentiment de pesanteur à la tête, l'obscurcissement de la vue, et une disposition spasmodique dans différentes parties du corps; il affaiblit principalement les pieds, sur lesquels il cause l'impression la plus sensible; cette affection asthénique se communique ensuite aux autres parties du corps, et surtout à celles qui ont déja été précédemment affaiblies, ou qui jouissent d'une plus grande excitabilité, et elle s'y fait sentir avec plus de vio-

---

nos deux bras sont tellement associés, que lorsque l'on meut un bras, l'autre en seconde l'action. C'est par cette raison que l'on éprouve de la difficulté à les mouvoir dans un sens opposé, en faisant glisser, par exemple, une main sur une table, et en frappant perpendiculairement avec l'autre. La connaissance des loix de l'association peut nous être d'un très-grand avantage dans les maladies, comme le prouve l'observation suivante. On transporta, il y a environ six ans, dans la *clinique* de mon père, une personne attaquée d'hémiplégie. Elle ne pouvait mouvoir, quelques efforts qu'elle fît, ni le bras ni la jambe du côté opposé : elle s'avisa de mouvoir le bras sain dans le même temps qu'elle faisait des efforts pour remuer le bras malade, et elle recouvra par ce moyen le mouvement du membre paralysé. J'ai fait la même expérience sur d'autres paralytiques, et j'ai quelquefois réussi.

lence. La sensation désagréable qu'excite le froid aux pieds, peut aussi agir comme une cause affaiblissante. Les accidens spasmodiques causés par le froid ne sont donc autre chose que des symptômes d'asthénie, produits par la correspondance et l'harmonie qui règnent entre les différentes parties du corps.

La peau qui revêt la surface externe du corps peut être sèche tandis que le canal intestinal sera humide ; et réciproquement, les intestins peuvent éprouver la sécheresse et la constipation, tandis que la transpiration cutanée sera libre, facile et abondante. Il n'est pas besoin d'avoir recours à des causes opposées entre elles pour expliquer ce phénomène. Par exemple, le miasme de la petite vérole et la chaleur externe peuvent exercer une action très-stimulante sur les vaisseaux exhalans, les resserrer, et produire ainsi la sécheresse de la peau, tandis que la même diathèse sthénique, en agissant avec moins d'énergie sur le canal intestinal, augmentera à un degré convenable l'activité des vaisseaux exhalans, comme cela arrive à la peau quand elle est affectée par un stimulus modéré. Il peut se faire, au contraire, que la transpiration se supprime dans le canal intestinal par relâchement et par atonie, et qu'elle continue d'avoir lieu à la peau, dont les vaisseaux auront conservé une

force et une activité plus considérables, qu'on doit peut-être attribuer à l'action de la chaleur externe. La cause affaiblissante peut alors avoir agi de préférence sur les intestins.

Les douleurs de colique s'affaiblissent dès que la sueur se manifeste sur la peau. Si l'affection des intestins est de nature sthénique, la sueur indique un relâchement et une diminution de cette diathèse, et annonce qu'elle est sur le point de dégénérer en asthénie : c'est le cas des évacuations critiques. Mais l'apparition de la sueur dans les affections asthéniques des intestins peut être l'effet des remèdes excitans qu'on a employés, ou de l'excitement augmenté par d'autres causes, qui met les vaisseaux en état de se débarrasser des humeurs qui les distendent, en leur donnant un mouvement plus énergique.

On dit que les symptômes du rhumatisme se sont fixés sur les intestins, quand cette maladie, qui n'attaquait d'abord que les parties externes, a été traitée mal-à-propos par les excitans, qui augmentent la diathèse au point de produire une maladie phlogistique très-violente. Cet effet peut encore avoir lieu, si une cause asthénique, accompagnée d'une matière expansive, produit une affection goutteuse ou un rhumatisme chronique dans les parties externes, et finit par exercer une action plus violente sur le canal intes-

tinal, soit par accident, soit à la suite d'un mauvais traitement. Le défaut de sang, ainsi que sa trop grande quantité, peuvent aussi, comme je l'ai observé ailleurs, exciter de vives douleurs dans les intestins.

On voit, d'après ce que nous venons de dire, que le froid et toutes les autres causes débilitantes produisent un effet semblable dans chaque partie du corps, avec cette seule différence, que le froid et la chaleur agissent avec plus de promptitude et d'activité sur la surface externe que dans les autres parties; cependant, comme l'excitabilité est une et indivisible, tout le corps ne tarde pas à participer à l'impression tonique ou atonique faite sur la peau.

Nous allons exposer successivement les principaux moyens débilitans dont on peut se servir avec succès dans les maladies sthéniques; nous déterminerons leur action, et nous la comparerons avec celle des puissances excitantes.

1°. *Du Froid.*

La chaleur est une force excitante, comme nous l'avons annoncé précédemment. Ce que nous entendons par *froid*, c'est-à-dire un degré de chaleur moindre que celui qui est nécessaire au maintien de la santé, doit donc être considéré comme un moyen *débilitant*.

Le froid diminue l'excitement, ou, en d'autres termes, il affaiblit. Peu nous importe que cet affaiblissement soit l'effet d'une perte considérable de la matière de la chaleur, dont la privation aura diminué le ton des fibres, ou, ce qui est plus vraisemblable, de l'atonie générale, qui est la suite nécessaire du défaut de forces excitantes, qui peuvent seules donner à tout le système l'activité dont il jouit. On entend par-là comment tous les moyens débilitans peuvent devenir rafraîchissans, en diminuant l'excitement des vaisseaux et des fibres, et en les rapprochant de l'état d'atonie qui leur est naturel. C'est ainsi que l'eau froide est un très-bon remède dans les hernies étranglées, accompagnées de tension, de gonflement et d'inflammation. Un courier qui vient de faire un violent exercice à cheval, perdra, en se plongeant dans un bain froid, la rigidité et la chaleur excessive qui l'empêchaient de se mouvoir.

Puisque la chaleur, en agissant immédiatement sur la surface de la peau, en augmente l'excitement d'une manière spéciale; le froid, qui n'est que la privation de la chaleur, doit donc évidemment produire l'atonie et la faiblesse directe: il n'est donc pas un tonique, comme on l'a cru jusqu'à présent.

Lorsque les orifices des vaisseaux sont resser-

rés par la diathèse sthénique, le froid a la propriété de rétablir la transpiration, en produisant le relâchement et l'atonie; c'est ainsi qu'il excite souvent l'éruption de la petite vérole. Quand le cœur et les artères jouissent du degré d'énergie convenable, le froid, en agissant sur la surface externe du corps, peut affaiblir les vaisseaux cutanés, et diminuer ainsi la transpiration; mais il ne la supprimera jamais entièrement. La matière de la transpiration, retenue dans les vaisseaux, produit dans tout le corps un sentiment de pesanteur; et quand on jouit d'une force interne suffisante, on se sent alors disposé au mouvement. Aussi se sent-on plus robuste à l'approche de l'hiver; on court gaîment dans les rues, on cherche toutes les occasions de s'exercer: mais cette force, cette disposition au mouvement, cette agilité, s'évanouissent bientôt, si le froid continue d'agir avec violence, et si son influence débilitante se communique aux parties internes. Mais la transpiration peut éprouver les plus grands dérangemens et se supprimer entièrement, si le froid, ou toute autre cause débilitante, affaiblit en même temps le cœur, les artères et les vaisseaux cutanés.

Un extrême degré de froid cause une extrême faiblesse; il peut, comme l'excès de la chaleur, produire la corruption des humeurs, la gan-

grène et la mort. La faiblesse directe, la diathèse sthénique et la faiblesse indirecte, portées à un plus haut degré, peuvent donc finir par produire les mêmes effets.

La sensation désagréable que produit le froid, peut aussi contribuer à affaiblir.

J'ai expliqué, dans le premier volume de cet ouvrage, comment le froid peut être employé avantageusement dans la tendance à la faiblesse indirecte. Les bains froids sont très-utiles dans ce cas.

J'ai connu des hommes qui buvaient chaque matin un verre d'eau froide, pour se préserver des affections catarrales et pituiteuses; mais lorsqu'ils furent parvenus à la vieillesse, ce moyen ne leur réussit plus. En effet, l'eau froide devait être avantageuse dans la disposition à la faiblesse indirecte qu'ils éprouvaient d'abord; mais elle ne pouvait être que nuisible lorsque la vieillesse eut produit cette espèce de faiblesse.

2°. De l'Air impur.

PUISQUE l'air est stimulant et fortifiant en raison de sa pureté, il est évident qu'il doit être d'autant plus affaiblissant qu'il est moins pur.

L'air que nous inspirons dans l'atmosphère immense qui nous entoure, est aussi digne de notre attention que les alimens et les boissons

qui servent à notre nourriture. Les différens changemens qu'éprouve l'atmosphère, font une grande impression sur nos corps. Quand l'air est plus raréfié, nous nous sentons peu disposés au mouvement; quand au contraire il est plus dense, il exerce sur nous une pression plus considérable, qui augmente la vigueur et l'élasticité de notre corps, et excite le desir de surmonter l'obstacle qu'il éprouve. Ces phénomènes sont analogues à plusieurs autres, qu'on a lieu d'observer dans différentes circonstances, où la vigueur et l'élasticité s'accroissent en proportion de la résistance ou de la compression et de la distention. Nous avons fait l'application de cette loi en parlant des stimulus causés par la masse des alimens, et en nous occupant des autres fonctions animales. C'est ainsi qu'un nageur, au milieu d'un fleuve, se sent d'autant plus vigoureux et d'autant plus disposé à vaincre tous les obstacles, que le courant lui oppose une plus grande résistance.

L'air peut perdre sa qualité stimulante et fortifiante, et être vicié par des molécules hétérogènes très-nuisibles, capables de causer la mort, comme nous l'observons dans les hôpitaux, dans les prisons et dans les marais, &c. Il est évident que l'on ne doit pas introduire un air chargé de ces miasmes, quand on se pro-

pose de diminuer dans les maladies sthéniques sa force trop stimulante. On produit ce dernier effet, en imprégnant l'atmosphère d'humeurs aqueuses; ce qu'on obtient en plein air par des plantations, par des arrosemens, et, dans les maisons, par des arbustes, par l'évaporation de l'air, &c.

On prétend avoir observé dans certains pays, que l'air a plus d'influence sur la peau, et qu'il en a très-peu sur la tête, et moins encore sur la poitrine, sur le bas-ventre et sur les pieds.

3°. Diminution du Sang et des Humeurs.

L'ABONDANCE et la vélocité du sang sont une des principales causes de la diathèse phlogistique. La trop grande quantité de lait et de semence stimule, agite et dispose à un état sthénique. Le moyen le plus facile d'affaiblir l'excitement est donc de diminuer la quantité du sang et des humeurs qui en sont séparées. Lorsque le sang et les humeurs ne sont pas en assez grande quantité, les vaisseaux et les fibres musculaires ne sont pas suffisamment distendus, et l'excitement s'affaiblit; ce qu'on reconnaît à un pouls fréquent et petit.

Tout ce qui diminue dans les maladies sthéniques, accompagnées d'un éréthisme considéra-

ble, l'abondance excessive des humeurs, peut aussi diminuer l'excitement; de là l'utilité de la saignée (1) dans ces circonstances, et l'avantage des émétiques et des purgatifs, qui non-seulement privent le corps d'un stimulus en évacuant l'estomac et les intestins, mais agissent encore en irritant les vaisseaux qui tapissent la surface interne du canal intestinal, et le débarrassent des humeurs surabondantes qui y sont contenues. On doit aussi expliquer de la même manière les effets avantageux que procurent la transpiration et la sueur, qui privent aussi le corps du stimulus et de la compression produite par une trop grande abondance d'humeurs. La faiblesse, ou la diminution d'excitement produite dans le système vasculaire par l'évacuation des grands et des petits vaisseaux, se communique à tout le corps en vertu des loix de l'excitabilité, comme l'augmentation de l'excitement produite dans une partie se propage à tout le système.

---

(1) J'ai entendu plusieurs médecins qui croyaient connaître la doctrine de Brown, parce qu'ils en avaient lu quelques extraits, accuser cet auteur de proscrire généralement la saignée. Ce reproche est bien injuste. Brown recommande la saignée dans les maladies sthéniques; mais il tient dans ces cas un juste milieu entre les partisans outrés de ce remède et ceux qui sont trop réservés dans son usage. *(Note du traducteur.)*

Les sécrétions et les excrétions trop abondantes produisent la faiblesse des vaisseaux, la stagnation et la corruption des humeurs. Cet état de faiblesse se communique à tout le systême, et il produit les maladies asthéniques quand il est joint aux autres puissances débilitantes.

On conçoit facilement, d'après cela, les suites funestes des saignées prescrites mal-à-propos, du coït immodéré, des sueurs excessives et de l'allaitement trop considérable; on déterminera de même avec facilité le régime, la prédisposition et les circonstances, dans lesquels ces évacuations seront utiles ou nuisibles.

J'ai fait observer, dans le cours de cet ouvrage, que les maladies asthéniques nous en imposent quelquefois par une fausse apparence de force. C'est dans ces cas que les saignées, qu'on prescrit si mal-à-propos, produisent un soulagement apparent, et finissent par augmenter le mal.

4°. Inertie et défaut de contraction des Fibres musculaires.

Dans les temps où les loix de Dracon punissaient de mort l'oisiveté comme un vol fait à la société, et où les Grecs se livraient avec la plus grande activité aux exercices de la gymnastique, on avait peu de motifs de se plaindre des maux

qui résultent de l'inaction ; mais depuis que l'oisiveté est en honneur chez les gens riches, on ne doit point être étonné que tant d'auteurs se soient efforcés d'en représenter les suites funestes, et de montrer les avantages de l'exercice.

La contraction des fibres musculaires augmente leur densité et leur vigueur, et elle anime la circulation des fluides. Mais une contraction excessive peut augmenter à un tel point la densité des fibres, et diminuer tellement l'orifice et le diamètre des vaisseaux, que les excrétions ordinaires se suppriment. C'est ainsi qu'un excitement trop énergique peut fermer les orifices des vaisseaux cutanés, et supprimer la transpiration.

L'inaction physique et morale dilate et relâche les vaisseaux, et produit ainsi les différentes altérations des humeurs. Le défaut d'exercice est en général la source de la faiblesse et de toutes les affections qui en dépendent. Ce n'est qu'après s'être livré au travail qu'on peut goûter les charmes du repos.

Le repos du corps ne peut qu'être avantageux dans le cas où les fibres musculaires ont acquis une densité excessive, et où le diamètre des vaisseaux a été diminué par la violence de l'excitement. On pourra déterminer, d'après ce

principe, à quels malades il faut recommander le repos, et quels sont ceux auxquels le mouvement et les frictions sont nécessaires.

5°. Sensations désagréables ou faibles.

Les sensations désagréables affaiblissent le corps, produisent l'ennui, l'abattement de l'ame, font perdre le courage et la fermeté, et prédisposent à la faiblesse directe, qui ne tarde pas à se manifester, si leur action est secondée par d'autres causes débilitantes.

On peut se servir avec succès de ces moyens dans les maladies sthéniques; c'est de là que vient la coutume de tenir dans l'obscurité les frénétiques, de les menacer, de les intimider, et de les affaiblir enfin par différentes sensations douloureuses et pénibles. Il faut en général recommander le repos et le silence dans les maladies inflammatoires.

Le sommeil, qu'on doit placer au nombre des remèdes les plus affaiblissans et les plus relâchans, peut aussi procurer dans ces cas les plus grands avantages.

Il serait à souhaiter dans bien des cas que le médecin pût indiquer les moyens de mettre l'esprit et le corps du malade dans un état d'indifférence et de tranquillité parfaite. On est quelquefois obligé d'effrayer certains malades qui

éprouvent au cerveau un excitement trop énergique, pour les affaiblir et diminuer leur activité excessive.

6°. Alimens, Boissons et Médicamens.

On a, depuis un temps immémorial, regardé l'abstinence de la nourriture animale comme un moyen propre à affaiblir l'énergie du corps et la violence des passions. Les païens s'abstenaient de plusieurs alimens à certains jours fixes, pour se rendre plus agréables à leurs divinités. Les prêtres de Cybèle jeûnaient aussi pendant certains jours, afin de manger avec plus de plaisir leurs faisans et d'autres oiseaux rares. Les Romains avaient pris dans les livres des Sibylles leurs jeûnes superstitieux, à la faveur desquels ils se flattaient d'éloigner la colère des dieux. Il y avait aussi des jeûnes prescrits en l'honneur de Cérès; les dames les observaient sur-tout avec un grand zèle, parce que cette déesse, profondément affligée de l'enlèvement de sa fille, s'était abstenue pendant quelque temps de toute nourriture. Les Pythagoriciens se privaient de toute nourriture animale, pour se livrer avec plus de calme et de tranquillité à l'étude de la philosophie. Ces usages superstitieux pouvaient, selon les circonstances, avoir une influence avantageuse ou nuisible sur la santé.

Les personnes d'une constitution vigoureuse, et qui se trouvent dans un état de prédisposition à une maladie sthénique, peuvent retirer un grand avantage de l'abstinence des viandes pendant un temps déterminé. Les prêtres de Cybèle, et en général tous ceux qu'une vie dissolue précipite vers la faiblesse indirecte, peuvent s'y soustraire en changeant de manière de vivre. Moneta, médecin polonais, prescrivait, au printemps, un régime très-sévère aux seigneurs dont la santé lui était confiée, et qui s'étaient livrés auparavant aux plaisirs de la table. Ce régime consistait particulièrement dans l'abstinence des boissons spiritueuses et des alimens trop succulens, et dans l'usage des eaux minérales et du petit-lait; et pour leur inspirer plus de confiance, il leur faisait prendre en même temps ses *pilules secrètes*. La plupart se préservaient, en suivant ce régime rafraîchissant, des maladies dont ils étaient menacés. Moneta a avoué depuis à un ami que ces pilules n'étaient faites qu'avec de la mie de pain recouverte d'une feuille d'argent. La sobriété et le régime que ces seigneurs observaient au printemps dans leurs maisons de campagne, remédiaient à la diathèse sthénique dans laquelle ils se trouvaient, ou prévenaient la faiblesse indirecte dans laquelle ils étaient sur le point de tomber.

Une nourriture mêlée de viande et de végétaux est la plus convenable à l'homme dans l'état de santé. On doit s'abstenir entièrement de viande, ou du moins être très-réservé dans son usage, quand on se trouve dans une prédisposition sthénique : il faut se borner dans ce cas à une nourriture végétale modérée. Plus la phlegmasie est violente, plus les alimens doivent être légers et fluides. En général, quand l'excitement est trop énergique, il faut, en prescrivant des alimens moins nourrissans et moins abondans, le réduire à un degré inférieur à celui qui constitue l'état de santé, ou, en d'autres termes, il faut prescrire un régime débilitant.

Les fruits sont les substances végétales les moins nutritives, et par conséquent les plus débilitantes ; viennent ensuite les légumes, les herbes, les racines et les farineux. Mais il est clair que la nourriture légère et débilitante qui est avantageuse dans les maladies sthéniques, sera nuisible dans les maladies asthéniques. Aussi les personnes dont l'estomac est faible, supporteront moins facilement l'usage des fruits que celui des légumes et des racines, et les substances farineuses leur conviendront mieux, quoiqu'elles ne soient pas sans inconvéniens.

Les viandes salées et enfumées sont, comme nous l'avons déja dit, moins fortifiantes que les viandes

viandes fraîches, quoique d'ailleurs les estomacs faibles les digèrent mieux que les végétaux. La bière ordinaire est pesante, et produit des vents; elle affaiblit sur-tout ceux qui sont habitués au stimulus du vin. Mais il y a des bières très-peu actives, et capables d'enivrer : les principales sont deux espèces de bière anglaise; on appelle *ale* la plus douce, et *porter* la plus amère. Le gouvernement permet qu'on mette une certaine quantité d'opium dans cette dernière.

L'eau fraîche est un remède vraiment débilitant. On lui donne une saveur plus agréable, et on augmente sa propriété affaiblissante, en lui ajoutant des sucs acidules, comme l'acide du limon privé de l'huile essentielle que renferme son écorce; le vin aigre qu'on n'a pas rendu stimulant en le distillant avec des substances aromatiques; le suc d'épine-vinette, de groseille et de framboise. On fait un grand usage, dans les pays septentrionaux, de certaines baies (*oxycoccus*) qu'on appelle limon du nord, et dont l'extrait est employé fréquemment dans les maladies sthéniques. Le petit-lait est aussi une boisson rafraîchissante et débilitante. L'usage où l'on est de le prescrire, au printemps, à de jeunes personnes pâles, languissantes, exténuées, et prédisposées à la faiblesse directe, ou qui en sont déja affectées, est un des *mystères* de la médecine.

Lorsqu'on se propose de fortifier, on ne doit pas compter sur le vin blanc peu spiritueux, et mêlé à l'eau. Les boissons acidulées, sans en excepter le vin blanc uni à l'eau, sont nuisibles dans les maladies asthéniques. Le vin pur, lorsqu'il est faible, ne me paraît même pas devoir être recommandé comme fortifiant.

Une diète humide et rafraîchissante, composée de raisins frais, de carottes, &c. a produit d'heureux effets chez des personnes qui, par l'abus des liqueurs spiritueuses, de la bonne chère, et à la suite d'affections phlogistiques, sont tombées dans une maladie de langueur et de consomption.

Ce régime répare la perte de l'excitabilité, en l'accumulant de nouveau, et favorise l'action des alimens et des médicamens. On met les émétiques et les purgatifs au nombre des remèdes affaiblissans les plus avantageux dans les maladies sthéniques. Il suffit d'avoir pris un seul émétique, pour être convaincu de sa propriété débilitante et relâchante. Ces remèdes diminuent l'orgasme et l'éréthisme de tout le corps, et procurent une sueur générale. Aussi les médecins qui, en prescrivant un vomitif, ne se proposent pas uniquement d'évacuer l'estomac, en obtiennent-ils, dans des cas très-graves, des effets aussi prompts que salutaires.

On doit, sous certains rapports, envisager

tous les remèdes comme stimulans, et parmi les purgatifs il y en a de plus échauffans, et qui possèdent une propriété plus stimulante ; cependant on doit les considérer comme des débilitans lorsqu'ils diminuent la quantité des humeurs par les évacuations abondantes et réitérées qu'ils occasionnent. Si l'on est obligé, dans certains cas de faiblesse (1) de prescrire des purgatifs, comme cela arrive souvent dans les maladies des enfans, le jalap et le diagrède seront préférables aux purgatifs salins. J'ai déja observé plus haut que, dans les cas de faiblesse et de sensibilité excessives, il est très-utile de joindre aux purgatifs une petite dose d'opium (2). Le sel de Glauber, certaines eaux minérales purgatives, et les sels neutres en général, sont les évacuans les

(1) M. Weikard s'écarte ici un peu des principes de la doctrine de Brown, qui exclut l'usage des purgatifs dans toutes les maladies asthéniques. Quoiqu'il nous assure dans sa préface qu'il a adopté entièrement la nouvelle doctrine, il la modifie cependant dans ce cas. J'ai cru devoir insister sur ce point, parce qu'il sera important dans la discussion du système. Voici la phrase italienne : *In certi casi in cui alcune circonstanze ci obligano a prescrivere un purgante, quando il paziente è piuttosto debole ; come accade ne' bambini.* L'expression *piuttosto debole* offrait quelques difficultés. *(Note du traducteur.)*

(2) Ne ferait-on pas mieux d'abandonner tout-à-fait, dans ces circonstances, l'usage des purgatifs ?

plus convenables quand on se propose de diminuer la chaleur et l'énergie de l'excitement. On a observé que les sels neutres purgent mieux lorsqu'ils sont dissous dans une grande quantité d'eau.

Quand il s'agit de purger quelque femme délicate et sensible, on peut préparer de la manière suivante un purgatif très-doux et très-agréable. On fait dissoudre dans dix onces d'eau une once de sel neutre préparé avec le phosphore, que les Anglais nous ont fait connaître; l'on y ajoute environ deux onces de sirop diacode, et l'on fait prendre chaque fois à la malade un verre ou un demi-verre de cette potion purgative. Après ce remède, le sel de Seignette est le purgatif le plus doux et le moins désagréable; cependant sa dissolution n'a pas une saveur aussi agréable que celle du premier. Ces deux sels purgent plus faiblement que les autres sels neutres.

On doit en général préférer les préparations aloétiques, lorsqu'on se propose de purger les personnes faibles; elles fortifient en évacuant doucement, et ne laissent pas après elles la constipation, à moins qu'elle n'existât déja auparavant.

On ne doit jamais oublier que tous les purgatifs violens agissent en privant le corps d'une grande quantité d'humeurs, et par conséquent

qu'ils affaiblissent. Les personnes robustes et pléthoriques peuvent sans doute faire une exception, mais l'usage trop répété des évacuans pourra même leur être nuisible.

Je n'ai jamais employé que des préparations aloétiques, lorsque des raisons particulières me déterminaient à entretenir chez certains malades la liberté du ventre. Ces remèdes fortifiaient l'estomac et les intestins, et évacuaient doucement sans affaiblir. L'usage trop long temps continué de la rhubarbe et de tous les autres purgatifs finit toujours par produire des inconvéniens.

Je n'ai jamais eu le bonheur ou le malheur de faire connaissance avec l'*atrabile*, qui, comme des médecins d'une grande sagacité l'assurent, passe d'une partie du corps à l'autre, et se porte tantôt dans le bas-ventre, tantôt à la tête, et tantôt aux extrémités; ainsi je n'ai jamais songé aux moyens de l'évacuer. Je ne me suis jamais occupé de ces engorgemens funestes qu'on dit exister chez les enfans et les vieillards; mais j'avais remarqué, long-temps avant que je connusse la doctrine de Brown, que les purgatifs étaient très-utiles dans les maladies inflammatoires et dans la péripneumonie : j'avais même conseillé cette méthode à un jeune médecin hongrois, qui m'avait avoué franchement qu'il ne

pouvait guérir aucun de ses malades attaqués de péripneumonie; je l'avais invité à être plus réservé sur les saignées, et à donner après la première un purgatif salin. Du reste, j'ai banni de ma pratique, dans le traitement de ces maladies, l'usage des boissons chaudes, et j'ai toujours recommandé un régime tempérant et rafraîchissant (1).

CHAPITRE XIII.

Division des Maladies sthéniques.

Les puissances excitantes nuisibles qui, pendant la prédisposition à une affection phlogistique, rendent plus actives les fonctions du cer-

(1) Un médecin justement estimé, le docteur Gilmetti de Mantoue, combat, dans un excellent mémoire inséré dans le premier volume des *Actes de l'Académie* de cette ville, l'usage des boissons chaudes dans les maladies inflammatoires, et sur-tout dans les péripneumonies, et il recommande dans ces cas les boissons froides. Cette dissertation prouve clairement que la doctrine de Brown ne consiste pas seulement dans des mots nouveaux, comme n'ont pas rougi de le dire quelques-uns de ses adversaires, puisque M. Gilmetti, en se servant de l'ancienne nomenclature médicale, explique parfaitement les nouvelles idées de Brown.

veau et de tout le système, en augmentent de plus en plus l'énergie, jusqu'à ce qu'elles parviennent à les troubler, ou même à diminuer l'activité de quelques-unes : c'est alors que la prédisposition se change en maladie sthénique.

Les maladies phlogistiques suivent toutes dans leur formation cette marche invariable ; mais elles diffèrent beaucoup entre elles par leurs degrés de force.

Quelques-unes sont accompagnées de pyrexie et d'inflammation ; d'autres de pyrexie sans inflammation ; enfin, il y en a qui ne présentent ni inflammation ni pyrexie.

Les maladies sthéniques universelles, accompagnées de pyrexie et d'inflammation, comprennent *les phlegmasies* et *les maladies exanthématiques phlogistiques*. Leur méthode curative est la même ; on doit seulement la diriger et la modifier d'après l'augmentation plus ou moins considérable des forces vitales.

Voici des symptômes qui sont communs aux phlegmasies et aux maladies exanthématiques sthéniques. Lorsque la prédisposition sthénique cesse et passe à l'état de maladie, on éprouve aussitôt des frissons et un sentiment de froid. La maladie présente une apparence trompeuse de faiblesse et d'abattement. La peau devient sèche ; il y a suppression de quelque excrétion ;

l'urine est rouge, la chaleur considérable, et la soif se manifeste assez souvent. Le pouls s'accélère : cependant sa fréquence est modérée lorsque la maladie est dans son commencement, et qu'elle n'est pas fort grave ; il acquiert ensuite de la plénitude et de la dureté.

Les différentes espèces de phlegmasies et de maladies exanthématiques ont des caractères particuliers. Les premières se distinguent par une inflammation de quelques parties externes, ou du moins par un état qui en approche. Cet état inflammatoire d'une partie est toujours précédé d'une affection de même nature qui domine dans tout le système, mais il n'en est jamais la suite. Afin de distinguer cette affection universelle de la fièvre qui est une maladie asthénique, nous la nommons *pyrexie*, et nous entendons par ce mot un état qui diffère peu par sa violence d'une diathèse inflammatoire aiguë.

Les maladies exanthématiques inflammatoires se distinguent par des éruptions cutanées qui se manifestent sous la forme de taches ou de pustules, et qui sont plus ou moins abondantes, suivant le degré de la diathèse inflammatoire. Les exanthêmes sont produits par une matière contagieuse introduite dans le corps, et qui, se trouvant retenue sous l'épiderme, s'y corrompt par son séjour, et y détermine enfin quelque éruption.

C'est une erreur de croire que le pouls est dur lorsque les membranes de quelque viscère sont enflammées, et qu'il devient plus mou lorsque l'inflammation attaque la propre substance de ce viscère ou son parenchyme. La plénitude et la dureté du pouls dépendent toujours de l'abondance du sang, qui distend les fibres vasculaires, les oblige à se contracter, et leur donne ainsi plus de densité : sa fréquence ne peut alors être fort considérable. En effet, quoique le stimulus du sang accélère un peu la circulation, la trop grande abondance de ce fluide ne permet pas qu'il soit chassé dans les vaisseaux avec autant de rapidité qu'il le serait s'il était en petite quantité. La force du pouls dépend du degré d'excitement dont jouissent les fibres motrices des vaisseaux : c'est aussi à ce degré d'excitement qu'elles doivent leur ton et leur densité. La dureté du pouls n'est donc autre chose qu'une forte contraction continuée pendant quelque temps, et qui, faisant embrasser à l'artère une grande quantité de sang, représente la vibration d'une corde tendue. On ne saurait douter que les artères n'éprouvent cette contraction dans les maladies sthéniques, si l'on fait attention que les malades ressentent pendant la prédisposition l'influence des causes excitantes capables d'augmenter la masse du sang. On desire, dans l'état de prédisposition, des

alimens stimulans et fortifians; on en prend une grande quantité. Les fonctions intellectuelles acquièrent une énergie et une vivacité extraordinaires. On excite souvent l'activité des forces digestives par des substances aromatiques et des liqueurs spiritueuses; ce qui augmente la force vitale de tout le système. L'utilité des débilitans, et de tout ce qui peut diminuer la quantité du sang, est une nouvelle preuve que les artères se trouvent dans l'état de contraction dont nous avons parlé.

Les frissons et le froid sont produits par l'aridité de la peau. La prostration des forces et l'abattement indiquent que le cerveau et les fibres musculaires éprouvent un excitement trop énergique. C'est donc à l'action excessive des stimulus, et non à celle des causes directement débilitantes, qu'on doit attribuer l'affaiblissement qu'éprouvent dans ces cas certaines fonctions.

L'aridité de la peau dépend de l'excitement et de la densité excessive des fibres qui entourent les vaisseaux. Leur diamètre, très-rétréci, ne permet que difficilement à la transpiration de les pénétrer, et s'oppose à son libre passage. La constriction qui a lieu alors ne dépend ni du spasme, ni du froid, mais uniquement de la diathèse sthénique, qui est plus considé-

rable à la peau que dans toute autre partie. En effet, quoique la chaleur se répande sur tout le corps, elle agit cependant avec plus de force sur le système cutané, sur-tout lorsqu'il vient d'être exposé à l'impression du froid.

Ce que nous venons de dire de la transpiration, peut s'appliquer en grande partie aux autres excrétions; mais la chaleur exerce sur elles une influence moins puissante. En général, les vaisseaux internes étant plus dilatés et moins tendus que ceux qui se répandent à la surface du corps, ils n'ont pas besoin d'un stimulus aussi fort pour se resserrer et se fermer; un excitement peu énergique suffit pour produire cet effet.

Les symptômes qui annoncent les maladies sthéniques et les pyrexies, ont déja été développés dans le chapitre V. Nous y avons expliqué la cause de la rougeur des urines. Lorsque la diathèse sthénique prédomine dans tout le système, elle s'oppose à l'excrétion de ce fluide; les fibres vasculaires se distendent, se contractent; et la force de cohésion de leurs parties solides venant enfin à céder à la distention trop énergique des vaisseaux, ces derniers livrent passage à des globules de sang qui donnent à l'urine une couleur rouge.

On a expliqué dans le même endroit comment la transpiration retenue produit la chaleur, la

soif, et d'autres symptômes qui accompagnent l'aridité de la peau.

Il suit de ce que nous avons dit, que l'inflammation, ou un état qui en approche, tel que le catarre, dépend de la diathèse sthénique universelle, qui affecte plus fortement une partie que le reste du système. Une preuve de la vérité de cette assertion, c'est que ces espèces de maladies sont produites par les puissances nuisibles qui agissent sur tout le corps, qu'elles sont accompagnées des symptômes propres aux maladies universelles, et que les médicamens qui exercent leur action sur tout le système, et qui sont les plus propres à diminuer l'état sthénique, sont aussi ceux qui guérissent plus sûrement l'affection partielle.

L'affection partielle est, dans ce cas, toujours précédée d'une diathèse sthénique universelle, ou du moins elles se manifestent toutes les deux en même temps.

Cette diathèse universelle n'est jamais la suite du vice local : le germe de ce vice existait déja dans la prédisposition. L'excitement, devenu alors plus énergique, le développe, mais il ne le produit pas; il détermine seulement la violence de l'affection locale, ainsi que celle de la maladie.

L'affection partielle est toujours proportionnée

aux différens degrés de la diathèse, à moins que cette dernière ne soit trop légère pour lui donner naissance. Ainsi l'inflammation du poumon et le rhumatisme aigu sont en raison directe de la diathèse et de la pyrexie. Le danger qui accompagne la rougeole dépend uniquement de la violence de la constitution sthénique ; il en est de même de la péripneumonie. La synoque n'est jamais accompagnée de délire, à moins que la violence de la diathèse ne produise dans le cerveau une inflammation, ou un état qui en approche beaucoup. L'inflammation n'est même pas dangereuse dans l'érysipèle qui affecte la face, lorsque la pyrexie est légère.

La synoque simple est une phlegmasie qui consiste dans une diathèse sthénique, ou dans une pyrexie trop légère pour exciter l'inflammation de quelque partie. Elle est produite par les mêmes causes qui donnent naissance aux autres phlegmasies, et elle exige les mêmes moyens curatifs.

C'est une erreur grossière d'avoir séparé la synoque des phlegmasies, et de l'avoir placée parmi les fièvres, qui sont des maladies de faiblesse. Quoique la diathèse ne puisse pas être portée à un très-haut degré sans que quelques parties se trouvent enflammées, ce n'est cependant point cette inflammation qui constitue

la phlegmasie; elle n'en est point la cause, ainsi qu'on l'a faussement supposé. Le rhume diffère peu des affections inflammatoires; et s'il n'est pas accompagné d'inflammation, cela vient de ce que la diathèse sthénique est ordinairement trop légère. Un mauvais traitement, ou l'action continuée des stimulans nuisibles, peut alors donner lieu à une inflammation violente de la trachée-artère, ou même des poumons.

Ce serait en vain que, pour prouver que l'inflammation produit la phlegmasie, on citerait l'exemple d'un homme qui, s'étant enfoncé une épine sous l'ongle, éprouve dans tout le bras une inflammation qui s'étend jusqu'à l'épaule, et excite un état de pyrexie dans tout le systême. En effet, à moins qu'il ne se trouve déja dans une diathèse sthénique, il n'éprouvera certainement point les symptômes propres aux phlegmasies et aux maladies inflammatoires universelles; mais si la gangrène s'empare du doigt, elle peut donner naissance à un typhus symptomatique, ou à cette espèce de fièvre qu'on nomme *gangréneuse*, et qui peut avoir une terminaison funeste.

Combien ne voit-on pas d'inflammations locales qui ne sont point suivies de phlegmasies, sur-tout lorsqu'elles attaquent un organe externe et doué de peu de sensibilité! Dans les phlegma-

sies, le vice local est donc uniquement un effet de l'affection universelle.

Toute espèce d'inflammation et d'érysipèle qui n'est point accompagnée de cette diathèse universelle qui forme le caractère distinctif des phlegmasies, ne doit être considérée que comme un vice local, ou comme un symptôme de quelque autre maladie, ou enfin comme une maladie locale qui offre l'apparence d'une phlegmasie : on ne doit point mettre au nombre des phlegmasies les inflammations, tant internes qu'externes, qui ne sont point produites par des causes qui affectent tout le système; causes qu'on ne peut détruire que par des remèdes qui agissent également sur tout le corps. La seule indication qu'il y ait alors à remplir, consiste à ôter le corps étranger ou le stimulus local, qui, en irritant ou en comprimant une partie, y a produit une inflammation.

C'est avec raison qu'on nomme *pyrexie* cette affection universelle qui règne dans les maladies exanthématiques et dans les phlegmasies; elle diffère essentiellement de la fièvre, qui est une maladie asthénique, et des inflammations locales, qui produisent dans tout le système une espèce d'irritation qu'on pourrait nommer *pyrexie symptomatique*.

Les maladies sthéniques accompagnées de

pyrexie et d'inflammation externe, sont la péripneumonie, la frénésie, la petite vérole, la rougeole, l'érysipèle grave, le rhumatisme aigu, et l'inflammation de la gorge (*cynanche tonsillaris*).

Les maladies sthéniques avec pyrexie, sans inflammation, comprennent le catarre, la synoque simple, la scarlatine, la petite vérole et la rougeole légère, dans lesquelles l'éruption est peu considérable et simplement locale.

Enfin, il y a des maladies encore moins violentes qui ne sont accompagnées ni d'inflammation ni de pyrexie; elles consistent dans une diathèse sthénique, trop légère pour exciter dans les vaisseaux le mouvement nécessaire pour produire la pyrexie ou une inflammation.

Cette classe comprend la manie, l'insomnie (*pervigilium*), et l'obésité : ce sont les maladies sthéniques sans pyrexie.

Il est important de se rappeler que, dans les maladies universelles, l'affection locale dépend toujours de l'affection générale; qu'elles sont toujours de la même nature; que, produites par les mêmes puissances nuisibles, elles exigent la même méthode curative. C'est par une erreur très-préjudiciable à l'art de guérir qu'on a fait une classe à part de ces maladies locales, et qu'on les a séparées des maladies universelles, soit

soit qu'elles affectent le cerveau, les vaisseaux, la gorge, la peau, ou toute autre partie du corps, elles ne peuvent être guéries, de même que la diathèse universelle, que par une méthode antiphlogistique.

Pour exercer avec avantage la médecine, il suffit de savoir considérer les maladies sous deux formes opposées; il est inutile de les diviser, ainsi qu'on a divisé les plantes, en genres, en espèces, en classes, &c.; ce n'est pas à leur nom qu'on doit faire attention, mais à leur degré de force. Au lieu de se guider par des symptômes trompeurs, de se livrer à des recherches inutiles sur les causes *occultes*, le médecin s'appliquera à bien connaître les causes générales qui ont donné naissance à la maladie. Je lui conseille de renoncer à toute espèce de nosologie (1) : ce

(1) Je vais opposer au jugement de Brown et de Weikard sur les nosologies, l'opinion de P. J. Frank sur le même objet :

Scientiam quidem immediatè vix augent systemata nosologica; *sed longè faciliorem reddunt; indicem morborum adcuratiorem et practicis medicis pernecessarium sistunt; in præcipua aut characteristica symptomata attentiores hos reddunt; paucissimis paginis sæculorum labores certo ordine collocatos complectuntur; nomina certa rebus certis imperiuntur; linguam medicam a polo ad polum, diversissimis gentibus intelligibilem, constituunt : a cujus tam longo ne-*

sont les nosologistes qui ont rendu la médecine si riche en mots, si vide de choses, si confuse et si difficile dans la pratique.

De l'état d'une santé parfaite à celui de la maladie sthénique la plus violente, il y a certainement une gradation successive proportionnée à l'augmentation des forces. Il semble que l'obésité forme, pour ainsi dire, la première nuance qui caractérise les maladies sthéniques les plus légères, et qu'on doit placer à l'extrémité opposée la frénésie et la péripneumonie, dans lesquelles la diathèse est élevée au plus haut degré d'inflammation dont l'économie animale soit susceptible.

On doit placer immédiatement après la frénésie et la péripneumonie, la rougeole et la petite vérole, ensuite l'érysipèle, lorsqu'elle est grave et qu'elle affecte la tête; à la suite de cette dernière maladie vient le rhumatisme, qui, quoique moins dangereux que l'érysipèle, ne présente cependant pas une diathèse moins violente. Enfin, on placera au dernier rang l'érysipèle légère, et les différentes espèces d'esquinancies.

---

glectu et confusione verè babylonicâ, *magna inter laborantes exorta est discordia, et vocum magna obscuritas.*

Je laisse au public le soin de juger ces différentes opinions. *(Note du traducteur.)*

Telle est la division des maladies accompagnées de pyrexie et d'inflammation.

Le catarre occupe le premier rang parmi celles où il y a pyrexie sans inflammation. Peut être même serait-il mieux de le placer dans la première classe, entre l'érysipèle légere et l'esquinancie. La synoque simple et la scarlatine étant de nature sthénique, appartiennent aussi aux pyrexies. On doit placer au dernier rang la petite-vérole et la rougeole légères.

La dernière classe, celle qui renferme les maladies simplement sthéniques, comprend la manie, l'insomnie et l'obésité; cette dernière maladie touche à l'état de santé parfaite (1).

---

(1) Telle est la classification des maladies sthéniques, faite d'après le système de Brown. Tout médecin éclairé conviendra avec moi qu'elle a besoin de quelques changemens, et sur-tout d'un assez grand nombre d'additions. C'est avec raison que les ennemis de la nouvelle doctrine reprochent à son fondateur de n'avoir pas compris dans la classe des maladies sthéniques un grand nombre d'affections qui devraient y être placées; mais il est facile de remédier à cette omission. Les maladies que Brown aurait dû ajouter à la classe des sthénies, sont l'ophthalmie, l'inflammation de l'oreille (*a*), de la langue, de l'estomac, des intestins, du foie, de la rate, de la matrice, de la vessie, et des reins. Il les regarde toujours comme locales. J'avoue

(*a*) *Otitis*, *glossitis*, *gastritis*, *enteritis*, *hepatitis*, *splenitis*, *metritis*, *cystitis* et *nephritis*.

CHAPITRE XIV.

Division des Maladies asthéniques.

Il est facile, d'après ce que nous avons dit jusqu'ici, de distinguer les affections asthéniques de celles qui leur sont opposées. L'asthénie est

---

qu'elles le sont le plus souvent; mais on ne pourrait, sans une erreur préjudiciable à l'art de guérir, les considérer toujours comme telles. S'il en était ainsi, les partisans aveugles de la doctrine de Brown ne prescriraient dans ces maladies que des médicamens purement locaux; ils n'auraient jamais recours à la saignée, qui souvent produit les plus heureux effets. On ne pourra douter que quelques-unes de ces maladies ne soient sthéniques universelles, si l'on fait attention qu'elles sont quelquefois précédées de prédisposition; que les causes qui les produisent n'agissent pas seulement sur l'organe affecté, mais aussi sur tout le système, et qu'enfin les médicamens qui portent leur action sur tout le corps, guérissent assez souvent l'affection locale.

Je suis bien éloigné de nier que l'ophthalmie ne soit le plus souvent une inflammation purement locale, qui ne doit être traitée que par des topiques; mais l'expérience m'a appris qu'elle est souvent produite, ainsi que la péripneumonie, par des causes qui agissent sur tout le système, et qu'alors elle ne peut être guérie que par des remèdes généraux. Combien de fois une saignée du bras ne l'a-t-elle pas fait disparaître, sans l'application d'aucun topique! Combien de

cet état du corps vivant dans lequel toutes les fonctions animales éprouvent un dérangement, une débilité plus ou moins considérables : cet

---

fois un émétique ou un purgatif n'ont-ils pas eu le même succès ! C'est à ces heureux effets qu'on doit attribuer l'opinion ridicule où l'on est, que cette maladie était souvent produite par les saburres des premières voies. Ces médicamens n'agissent alors qu'en débilitant ; ils diminuent la diathèse sthénique qui prédomine dans tout le sysême, mais qui affecte particulièrement les yeux. On doit en dire autant de l'inflammation de l'oreille ; quoiqu'elle soit ordinairement une affection locale, elle se présente cependant quelquefois avec tous les symptômes d'une maladie universelle.

Il me paraît certain que l'inflammation des viscères abdominaux peut survenir à la suite d'une affection sthénique universelle. Si l'excitement trop énergique dans tout le système affecte spécialement le poumon, il donnera lieu à la péripneumonie : pourquoi ne produirait-il pas également l'*hepatitis*, s'il se porte de préférence vers le foie ? De plus, Brown ne convient-il pas que ces viscères peuvent être attaqués d'une inflammation nerveuse ou asthénique ? pourquoi seraient-ils à l'abri de l'inflammation sthénique ?

Ces inflammations ne sont pas les seules maladies que Brown a eu tort de considérer toujours comme locales ; il aurait dû aussi placer parmi les affections sthéniques, certaines espèces de dyssenteries, d'hydropisies et d'hémorragies. La dyssenterie est ordinairement de nature asthénique, mais elle est quelquefois accompagnée d'une diathèse inflammatoire. Les excitans produiraient alors les effets les plus funestes.

On peut admettre une dyssenterie sthénique sans nuire en

état est presque toujours accompagné de la lésion de quelqu'une des fonctions animales.

Dans la classification des maladies sthéniques, nous avons commencé par les plus violentes, et nous sommes descendus peu à peu à celles qui sont les plus légères. Nous suivrons une marche contraire dans l'exposition des maladies asthéniques; nous nous occuperons d'abord de celles qui sont produites par la faiblesse la plus légère, et nous parviendrons ainsi insensiblement jusqu'à celles qui dépendent de la faiblesse portée à son dernier degré.

---

aucune manière à la nouvelle doctrine. Ne reconnaît-elle pas un catarre sthénique contre lequel elle prescrit les débilitans? Nous pensons que le catarre n'a pas seulement son siége dans la membrane pituitaire ou dans la gorge, mais qu'il peut s'étendre dans tout le canal intestinal, et c'est ainsi que nous nous formerons une idée exacte de la dysenterie inflammatoire.

L'hydropisie, lorsqu'elle ne dépend pas d'un vice local, est presque toujours produite par faiblesse; il y a cependant des hydropisies qui sont dues à un excitement trop énergique, et dans lesquelles la saignée, la crême de tartre, le nitre et l'eau, sont les meilleurs diurétiques.

Les hémorragies fréquentes sont presque toujours de nature asthénique; mais il n'en est pas de même de celles qui paraissent pour la première ou pour la seconde fois dans les sujets robustes pléthoriques, et qui usent d'une bonne nourriture. Il n'est cependant pas nécessaire de recourir à la

Les affections asthéniques offrent des symptômes très-variés qui ont été l'objet des recherches des médecins les plus célèbres ; mais tous leurs efforts n'ont servi qu'à répandre sur la pratique de la médecine plus d'incertitude et de confusion.

La classification et la distinction des maladies ne sont pas fondées, dans la nouvelle doctrine, sur l'examen minutieux des symptômes. La classification que nous allons faire des maladies asthéniques, d'après l'ordre que nous avons indiqué, prouvera que la méthode la plus simple, et dont

---

saignée dans ces espèces d'hémorragies ; il faut les abandonner à elles-mêmes, elles portent leur remède avec elles.

M. Strambio a blâmé Brown d'avoir regardé l'obésité comme une maladie constamment sthénique, tandis qu'il y a des sujets très-faibles qui ont beaucoup d'embonpoint. Strambio a confondu l'obésité avec la leuco-phlegmasie, ou les infiltrations séreuses.

On sera sans doute surpris de voir Brown mettre constamment la manie dans la classe des maladies sthéniques, tandis qu'il y a des manies asthéniques ; mais l'étonnement cessera, lorsqu'on fera attention que ce médecin donne le nom de démence *(dementia)* à cette espèce de folie qui est produite par un défaut d'excitement. Je ne puis qu'approuver cette distinction ; en effet, ces deux espèces de maladies, qui paraissent si ressemblantes, diffèrent cependant tellement entre elles, que le moyen propre à guérir l'une serait un vrai poison dans l'autre.

on bannit tout appareil d'érudition, est aussi la plus sûre.

Brown place parmi les maladies asthéniques *la maigreur*, *la mélancolie*, *la démence*, *la gale* (1), *la scarlatine asthénique*, *le diabètes léger*, *le rachitis*, *les différentes hémorragies*, telles que celles de *l'uterus*, *du nez* et *des vaisseaux hémorroïdaux*, *la cessation*, *la rétention* et *la suppression du flux menstruel*, quoique ces trois dernières maladies soient en apparence opposées aux premières.

Il considère aussi comme asthéniques, *la soif*, *le vomissement*, *l'indigestion*, *la diarrhée*, *la colique*; *les maladies des enfans*, telles que *les affections vermineuses*, *l'atrophie*, &c.; *la dyssenterie*, *le cholera morbus léger*, *l'esquinancie asthénique*, *le scorbut*, *les affections hystériques peu violentes*, *le flux de vessie* (cystirrhæa), *le rhumatisme chronique*, *la toux asthénique*, *la goutte des personnes robustes*, *l'asthme*, *le spasme*, *l'anasarque*, *les douleurs d'estomac*, *les affections hystériques graves*, *la goutte des personnes faibles*, *les affections hypocondriaques*, *l'hydropisie*, *la toux convulsive*, *l'épilepsie*, *la paralysie*, *le trismus*, *l'apoplexie*, *le tétanos*, *les fièvres intermittentes*, *quarte*,

(1) Cette maladie est locale.

tierce, quotidienne, &c.; *la dyssenterie* et *le cholera morbus graves, la synoque putride, le typhus simple, l'esquinancie gangréneuse, la petite vérole confluente, le typhus pestilentiel* et *la peste.* Toutes ces maladies, abandonnées à elles-mêmes, tendent directement à la mort (1).

---

(1) Ces maladies ne sont pas les seules qu'on aurait dû comprendre dans la classe des asthénies : je pense que Brown aurait dû y joindre la *péripneumonie nerveuse, les inflammations asthéniques du cerveau et des autres viscères, et la fièvre puerpérale.* Il est surprenant qu'il ait oublié des maladies aussi communes et aussi terribles, et qui d'ailleurs confirment de plus en plus la vérité de sa doctrine. Je desirerais aussi qu'il eût fait mention de quelques maladies cutanées, qui dépendent d'une affection universelle. Les *dartres*, sur-tout, méritaient une considération particulière; je pense qu'elles sont le plus souvent produites par la faiblesse indirecte.

La pellagre doit aussi être regardée comme une maladie asthénique : il est très-facile d'expliquer son origine d'après le système de Brown. Je suis surpris que M. Strambio soit d'un sentiment contraire : je pourrais trouver des preuves de mon opinion dans l'excellent ouvrage qu'il a écrit sur la pellagre. Cette maladie vraiment asthénique ne dépend pas d'une seule cause *spécifique;* elle est produite au contraire par une suite de causes débilitantes, auxquelles se trouvent exposées les personnes qui sont sujettes à cette maladie. Elle ne peut être guérie que par les excitans, tels que la décoction de quinquina, le camphre, l'éther, les bains chauds, une bonne nourriture, le vin, &c. Ce sont aussi ces remèdes que M. Stram-

Telle est la classification des maladies asthéniques; mais il est à remarquer que celles qu'on a placées les premières, à raison de leur peu de violence, se présentent quelquefois avec des symptômes tellement fâcheux, qu'elles sont suivies du plus grand danger; au contraire, celles qui sont ordinairement très-graves, telles que la goutte, le typhus pestilentiel et la peste elle-même, sont quelquefois sans aucun danger.

Les affections asthéniques produisent souvent, dans différentes parties du corps, des ulcères, des tumeurs, des hémorragies, des inflammations, une augmentation de quelque excrétion,

---

bio recommande à ses malades, ainsi que je l'ai observé moi-même dans sa pratique. Ils produisent un très-bon effet lorsque la maladie est récente. Les rechûtes n'ont lieu que lorsque les paysans s'exposent de nouveau aux causes qui avaient produit la *pellagre;* ce qui ne doit nullement surprendre. J'ose donc assurer que la nature de cette maladie est connue, qu'elle consiste dans la faiblesse, et que les médecins savent la guérir. Ils ont droit à la reconnaissance du public, puisqu'ils ont fait tous leurs efforts pour la combattre: mais que peut la médecine contre une maladie produite par des causes dont elle ne peut préserver les malades? S'il est vrai qu'il n'y a qu'une bonne nourriture qui puisse guérir la pellagre, pourquoi ce moyen ne suffiroit-il pas pour la prévenir? Mais je suis bien éloigné de regarder comme une bonne nourriture, de la bouillie cuite dans de l'eau, et qu'on n'assaisonne même pas avec du sel.

et d'autres symptômes locaux qui indiquent la faiblesse générale. Cependant cette faiblesse peut avoir lieu sans qu'elle soit accompagnée de ces symptômes.

Tout ce que nous avons dit des maladies asthéniques, doit nous convaincre que nous ne devons faire attention qu'au degré de la faiblesse prédominante. Il y a des maladies, telles que les affections hystériques et les spasmes, qui ne présentent point les symptômes ordinaires aux maladies asthéniques : l'hydropisie peut être accompagnée de spasmes et de convulsions. On doit alors négliger tous ces symptômes, et faire uniquement attention au degré de faiblesse.

Les fièvres s'annoncent ordinairement par un grand accablement d'esprit et par un mal de tête : cependant elles sont quelquefois accompagnées d'un cholera morbus très-violent, quoique le degré de faiblesse qui constitue les fièvres reste le même. Dans tous ces cas, la force de la maladie consiste uniquement dans l'affection générale.

Ce ne sera donc pas en dirigeant le traitement sur une partie isolée, mais sur la diathèse universelle, qu'on parviendra à rétablir la santé.

CHAPITRE XV.

Thérapeutique générale des Maladies sthéniques.

La mort n'est autre chose qu'une entière privation d'excitement et d'excitabilité. Ce sont sur-tout les maladies qui la précèdent qui nous tourmentent douloureusement : elles répandent la terreur et l'effroi sur les derniers instans de notre vie. Quelques médecins ont encore le talent de rendre ce passage plus terrible (1). Quand la nouvelle doctrine n'aurait d'autres avantages que celui de ne point tourmenter les malades par des médicamens dégoûtans, par des sensations violentes et pénibles, de ne traiter que par des moyens doux et agréables ceux qui sont attaqués de maladies incurables, et de les laisser descendre tranquillement dans le tombeau, cela

(1) L'auteur veut s'élever vraisemblablement contre l'usage où l'on est de couvrir les malades de vésicatoires, et de les placer sur des parties auxquelles on a déja appliqué des ventouses scarifiées, et contre plusieurs autres moyens que des médecins sans expérience emploient pour tourmenter les hommes.

seul ne devrait-il pas suffire pour lui faire donner la préférence ?

La simplicité du traitement des maladies sthéniques dont nous nous occupons maintenant, et sur-tout la méthode fortifiante et tonique que nous exposerons en parlant des maladies asthéniques, sont une preuve évidente que le traitement adopté par Brown est le plus agréable et le plus efficace dans toute espèce de maladies, même dans celles qui sont incurables.

Depuis que j'exerce la médecine, j'ai toujours regardé comme un point essentiel, de ne jamais prescrire à mes malades des remèdes qui leur fussent désagréables : j'ai toujours eu soin de ménager leur sensibilité, de leur procurer du repos, et de consulter leur goût. Je suis persuadé que tous ces remèdes dégoûtans, que les malades ne peuvent prendre qu'avec la plus grande répugnance, et que la méthode d'exciter les nausées pendant un temps plus ou moins long, loin d'être de quelque utilité, sont au contraire le plus souvent nuisibles.

Le médecin qui pourrait trouver un moyen d'adoucir les douleurs des malheureux attaqués de maladies incurables, rendrait certainement un grand service à l'humanité. Peut-être proposerons-nous dans la suite quelques vues relatives à cet objet. En attendant, tâchons de rendre

moins pénibles les derniers momens de la vie.

Dans le traitement des maladies sthéniques, on doit se proposer de diminuer l'excitement, et de le réduire au degré qui constitue l'état de santé. On parviendra à ce but par le moyen des remèdes qu'on appelle debilitans, parce que leur stimulus est moins énergique que celui qui est nécessaire à l'état de santé.

Les remèdes doivent être proportionnés à la violence de la maladie. Dans les affections sthéniques très-violentes, dans lesquelles l'excitement est porté au dernier degré, telles que la péripneumonie, la frénésie, certaines espèces de rougeoles violentes, et l'érysipèle, il faut aussitôt avoir recours à une saignée abondante. Elle affaiblit promptement l'excès de stimulus produit par la trop grande quantité de sang, et elle agit spécialement sur les vaisseaux sanguins.

On ne doit être ni trop hardi ni trop réservé dans la prescription de la saignée. Ce remède n'est pas le seul indiqué dans le traitement des maladies sthéniques. Il n'est pas nécessaire d'y avoir recours dans la simple prédisposition à ces maladies. On ne doit tirer que peu de sang dans les légères affections sthéniques; peut-être même ferait-on mieux de n'en pas tirer du tout, et de donner la préférence aux autres moyens débilitans.

La saignée doit être proportionnée à l'âge, au sexe, au tempérament, et à l'énergie des causes qui ont donné naissance à la maladie. La petite-vérole et la rougeole sont les seules maladies particulières aux enfans dans lesquelles la saignée soit indiquée. En général, on ne doit prescrire la saignée aux enfans et aux vieillards qu'avec beaucoup de réserve. Chez les premiers l'accumulation de l'excitabilité, son épuisement chez les seconds, ne produisent qu'un excitement modéré, à moins que les stimulus ne soient très-énergiques.

Lorsque la violence des symptômes diminue ou qu'ils disparaissent totalement pendant quelque temps, c'est un signe certain qu'on a assez tiré de sang. Ainsi, lorsqu'on voit le pouls perdre de sa fréquence et de sa dureté, et prendre de la mollesse; lorsque la chaleur et l'excitement diminuent; que la peau, moins sèche et moins brûlante, commence à s'humecter; lorsque le mal de tête et la douleur de poitrine se calment, que la respiration devient plus libre, et que le délire se dissipe; en un mot, lorsque la diathèse devient moins violente, on ne doit plus prescrire de nouvelles saignées.

Une saignée de dix à douze onces est ordinairement suffisante pour des personnes adultes et

vigoureuses (1); elle doit être moins forte chez les enfans et les vieillards. Au reste, on ne peut établir de règles générales sur ce point : la diminution des symptômes doit seule diriger le médecin. Comme le vice local dans les maladies universelles dépend uniquement de l'affection générale, il n'exige aucun traitement particulier.

Lorsqu'on est parvenu par le moyen de la saignée à diminuer la violence de la maladie, il est bon de prescrire un purgatif salin. Les drastiques

(1) M. Gelmetti pense qu'il vaudrait mieux ne faire, dans les maladies sthéniques, que des saignées légères, mais souvent répétées. J'ai suivi quelquefois son avis, et alors je faisais tirer, de deux heures en deux heures, trois onces de sang, jusqu'à ce qu'on fût parvenu à douze onces. Mes observations ne sont pas assez nombreuses pour que je puisse garantir l'efficacité de cette méthode : cependant je n'ai pas eu jusqu'ici à m'en plaindre. Il est certain qu'on affaiblit davantage par une forte saignée, qu'en tirant la même quantité de sang à plusieurs reprises : mais la question est de savoir s'il est avantageux de produire un affaiblissement considérable, en diminuant tout-à-coup l'énergie puissante d'un seul stimulus, et si un tel moyen ne pourrait pas déranger l'équilibre qui doit exister entre l'excitement du système sanguin, et celui des autres parties du corps. Il n'appartient qu'à l'expérience de résoudre ce problême. M. Moscati, dans un ouvrage qui est au-dessus de l'éloge que l'on en pourrait faire, recommande de suivre cette nouvelle méthode dans les saignées que l'on fait aux chevaux. (*Compendio di cognizioni veterinarie*, &c. Milan. p. 59.)

ne

ne peuvent être que nuisibles ; on donnera la préférence aux doux cathartiques salins, et surtout au sel de Glauber ; ils affaiblissent beaucoup en débarrassant les vaisseaux d'une grande quantité d'humeurs. Sydenham était dans l'usage de traiter les maladies sthéniques par des saignées et des purgatifs qu'il prescrivait alternativement chaque jour. On peut donner les cathartiques le jour même où la maladie a commencé à se manifester.

Un purgatif salin donné à la suite d'une saignée modérée, diminue plus puissamment la diathèse sthénique, qu'une saignée beaucoup plus forte sans purgatif. Lorsque la diathèse est légère, un purgatif peut souvent suppléer à la saignée.

Tout médicament, soit excitant, soit débilitant, agit avec plus de force sur la partie où il est appliqué. Par la même raison, si nous appliquons en même temps sur plusieurs endroits du corps un grand nombre de débilitans, ils agiront tous à leur manière, et ils concourront ensemble à combattre la maladie. Ainsi la saignée affaiblit particulièrement les grands vaisseaux sanguins : les purgatifs, lorsqu'ils procurent des évacuations abondantes, portent surtout leur action sur les petits vaisseaux. L'émétique débarrasse l'estomac du stimulus qui irritait ce viscère : il est, par conséquent, aussi

utile dans les maladies sthéniques, qu'il est nuisible dans celles qui sont asthéniques. Afin d'agir sur l'excitabilité par un plus grand nombre de moyens, et de diminuer plus puissamment l'excitement, on unit à la saignée et aux purgatifs un régime rafraîchissant et peu nourrissant; on fait boire au malade une grande quantité d'eau froide. On voit par-là combien il est utile d'employer en même temps plusieurs moyens débilitans; on ne doit pas même compter uniquement sur la saignée dans la péripneumonie, quoique ce remède soit le plus utile et le plus nécessaire. Lorsque la diathèse sthénique est modérée, les purgatifs et les émétiques peuvent suppléer à la saignée, qui produit si souvent de mauvais effets; mais, dans les maladies sthéniques très-violentes, on doit avoir recours à des saignées abondantes, et s'abstenir même entièrement des purgatifs. En effet, tout médicament étant irritant, il est possible, lorsque la diathèse inflammatoire et l'excitement sont portés à leur dernier degré, que le stimulus d'un purgatif uni à celui des puissances nuisibles qui ont produit la maladie, soit porté au point de consumer entièrement l'excitabilité, et de causer ainsi la mort.

Nous devons tenir un juste milieu entre ceux qui répandent le sang sans aucune mesure, et ceux qui en sont trop avares. Nous pouvons

ménager ce fluide précieux plus que ne le font ces médecins, qui ne savent combattre les maladies sthéniques que par la saignée. On fera attention à l'âge du malade, à son genre de vie; on examinera si depuis peu de temps il a été exposé à l'action de quelques stimulus énergiques, s'il a fait usage d'une nourriture animale et très-assaisonnée; en un mot, on comparera la force de son tempérament à la violence de la maladie, et aux effets qu'auront produits les médicamens qui ont déja été employés. En général, nous devons être d'autant plus réservés dans l'usage d'un remède débilitant, que les autres moyens débilitans prescrits au malade sont plus nombreux et plus énergiques.

On devrait toujours avoir soin, lorsqu'on fait une saignée, de choisir une veine d'un diamètre un peu considérable. Lorsqu'on ouvre un petit vaisseau, la saignée ne procure pas le même avantage. L'ouverture de toute espèce d'artères est toujours accompagnée de quelques dangers. Lorsqu'on fait en même temps usage des autres moyens débilitans, il suffit ordinairement, pour guérir un adulte attaqué d'une maladie sthénique, de lui ôter deux livres de sang dans l'espace de trois à quatre jours (1).

(1) Il ne sera pas hors de propos de dire un mot de l'abus que l'on fait de la saignée. Il y a des médecins qui croient

Tant que la diathèse sthénique conserve un certain degré de force, on devrait, à la suite de chaque saignée, prescrire un purgatif, sans

---

qu'on peut saigner, dans les maladies sthéniques, jusqu'à ce qu'elles se terminent par la santé ou par la mort : il n'y a rien de plus pernicieux que cette pratique. Il est certain qu'on ne peut pas tirer plusieurs livres de sang dans une affection sthénique, sans diminuer sa violence. Cependant on a observé qu'après quatre ou cinq fortes saignées, le mal augmente sensiblement, le pouls devient de plus en plus dur ; preuve évidente que ni la maladie, ni la dureté du pouls, ne dépendent d'un excès de vigueur. Ce n'est qu'en observant les progrès du mal qu'on peut juger de la quantité de sang qu'il convient d'ôter ; il me semble qu'on ne doit pas en tirer plus de six livres dans une maladie sthénique. Cependant j'ai vu des médecins en faire tirer en peu de jours douze, dix-huit livres, et même davantage. Je dois avouer que quelques malades se sont rétablis ; c'est-à-dire, qu'ils n'ont pas été victimes de ce traitement : mais leur nombre est si petit, en comparaison de ceux qui en sont morts, ou qui sont devenus asthmatiques, phthisiques ou hydropiques, que je ne puis m'empêcher de regarder cette méthode avec horreur. Quiconque, après des saignées aussi multipliées, est assez heureux pour recouvrer enfin la santé au bout d'un temps plus ou moins éloigné, doit cet avantage à la force de son tempérament, et non au traitement qu'on a suivi ; pour s'en convaincre, il suffit de faire attention à la convalescence longue et pénible qu'éprouvent ces malades.

C'est ordinairement la dureté du pouls qui engage les médecins à prescrire tant de saignées ; quoiqu'ils conviennent tous que le pouls est un signe trompeur, ils ne laissent pas

négliger les autres moyens débilitans. Guidés par une fausse théorie, les médecins recommandent les purgatifs dans les maladies asthéniques; mais ces médicamens deviennent alors aussi pernicieux qu'ils sont utiles dans les affections sthéniques. Ils font reparaître sur-le-champ les accès

---

de lui obéir servilement lorsqu'ils sont au lit du malade. Le pouls est-il dur? c'est en vain que d'autres symptômes indiquent une grande faiblesse, on ne prescrira aucun excitant. Je l'ai déja dit, la saignée donne quelquefois de la dureté au pouls; n'est-ce pas une preuve évidente que ce symptôme n'est pas produit par l'abondance du sang? Il peut se faire qu'une saignée développe le pouls, et lui donne de la dureté en rendant la circulation plus libre; mais elle ne produira certainement point cet effet, lorsque le malade est très-affaibli: je pense que la dureté du pouls doit être alors attribuée à la contraction spasmodique de l'artère. Je me suis, en effet, apperçu très-souvent que les saignées et les autres débilitans rendaient le pouls plein et dur; mais qu'il reprenait son état naturel, et devenait même faible, aussitôt que je prescrivais les excitans. Je suis donc très-réservé dans la prescription des saignées. Je ne me rappelle pas d'avoir jamais fait tirer plus de cinq livres de sang dans une maladie sthénique; aussi ceux que je traite de ces maladies, ont-ils une convalescence très-courte.

Les médecins qui ne connaissent d'autres débilitans que la saignée, qui même prescrivent avec elle des excitans, tels que les vésicatoires, sont forcés de tirer une plus grande quantité de sang dans les maladies sthéniques; mais leur erreur ne peut leur servir d'excuse.

de goutte; ils reproduisent les fièvres intermittentes qui étaient déja guéries; ils sont suivis des plus funestes effets dans l'asthme, dans la dyspepsie, et généralement dans toute espèce de maladies de faiblesse, soit directe, soit indirecte. Ils doivent par conséquent produire un effet tout contraire dans les maladies sthéniques, souvent même ils rendent la saignée inutile. Cependant, dans les maladies sthéniques très-violentes, et dans lesquelles il faut recourir aux fortes saignées, on ne doit pas toujours prescrire les purgatifs, de peur que leur stimulus n'augmente l'excitement.

Le régime mérite la plus grande attention dans le traitement des maladies sthéniques. Les médecins ne s'en occupent pas assez. Les alimens stimulent par leur propre masse; ceux sur-tout qui sont tirés du règne animal, sont doués d'un stimulus très-énergique, qui ne peut être que très-nuisible dans les maladies sthéniques. Ce serait en vain qu'on diminuerait, par le moyen des saignées et des purgatifs, la masse du sang et des humeurs, si l'on permettait au malade de réparer ces pertes, en se remplissant l'estomac d'une grande quantité de nourriture. On lui interdira donc l'usage de la viande et de tout autre aliment solide : ses alimens seront tirés du règne végétal, et donnés sous forme fluide, afin qu'ils

parviennent plus facilement jusqu'aux extrémités des petits vaisseaux, et qu'ils s'évacuent plus promptement. Par la même raison, on ne permettra au malade d'autre boisson que celle d'eau fraîche, qu'on rendra plus agréable en y mêlant quelque acide. Les acides rafraîchissent, affaiblissent, appaisent la soif, et sont par conséquent très-utiles lorsqu'ils n'excitent pas la toux, inconvénient qu'ils produisent souvent dans les maladies de poitrine.

Le médecin ne se bornera pas à prescrire ces différentes espèces de débilitans : il fera de plus attention à la température du malade. J'ai déja démontré fort au long, que le froid a la propriété constante d'affaiblir directement, et qu'il suffit le plus souvent pour guérir la petite vérole, en diminuant la diathèse inflammatoire. Il est aussi très-utile dans le rhume. Pourquoi n'exercerait-il pas son influence salutaire sur les autres maladies sthéniques? Mais on ne doit pas perdre de vue un principe sur lequel j'ai souvent insisté; savoir, que le froid peut devenir un stimulant lorsqu'il est suivi de l'action de la chaleur, qu'il lui donne alors plus d'énergie, ainsi qu'à tous les autres excitans.

Ces observations peuvent nous servir à établir quelques règles qui nous dirigeront dans l'application du froid. En premier lieu, on ne doit

jamais exposer le malade à un froid violent : il ne pourrait pas le supporter. D'ailleurs, comme il n'est pas toujours en notre pouvoir d'entretenir constamment ce même degré de froid, la chaleur qui lui succéderait, fût-elle très-modérée, agirait alors avec beaucoup de force, et produirait un excitement très-considérable.

En second lieu, lorsqu'on fait usage du froid, il est essentiel que le malade ne soit exposé ni à l'action de la chaleur, ni à celle des autres excitans. C'est faute d'avoir observé cette règle, qu'il est survenu si souvent dans la petite-vérole des accidens très-funestes, qu'on a attribués mal-à-propos à l'action du froid. Un froid modéré et continué pendant long-temps produira le même effet qu'un froid plus violent, mais de courte durée, et il n'exposera le malade à aucun inconvénient.

Nous avons dit, en parlant du traitement de la petite-vérole, qu'un des principaux avantages que le froid procure dans cette maladie, vient de ce qu'il ouvre les vaisseaux transpiratoires fermés par la diathèse sthénique, et qu'il facilite la sortie de la matière variolique retenue sous la peau. Pourquoi ne produirait-il pas le même effet dans la rougeole ? La chaleur n'est pas moins nuisible dans cette maladie que dans le rhume (1).

(1) Je puis assurer, d'après ma propre expérience, que

Il est donc essentiel, dans les maladies sthéniques, de ne couvrir que légèrement les malades, de rafraîchir leur chambre, de l'arroser, ainsi que le lit, avec de l'eau fraîche, et de ne point les exposer à l'activité de la chaleur. En un mot, il faut suppléer, par l'application longtemps continuée d'un froid modéré, à l'action plus énergique, mais nécessairement plus courte, d'un froid violent. C'est à la doctrine des alexipharmaques qu'on doit attribuer le préjugé où l'on était que la chaleur et les autres excitans pouvaient seuls favoriser l'éruption dans les maladies exanthématiques, et qu'elle était arrêtée par la prétendue force astringente du froid. Quelquefois une saignée, un purgatif, le froid, un régime convenable, semblent avoir diminué la violence de la maladie, lorsqu'elle recommence bientôt avec une nouvelle force. On doit alors recourir de nouveau à la méthode débilitante, et on ne l'abandonnera que lorsque les symptômes les plus urgens se seront calmés. S'ils reparaissent trois à quatre fois dans le cours de la même maladie, on les combattra par les mêmes moyens (1).

---

le régime rafraîchissant produit le même avantage dans la rougeole et la scarlatine sthéniques que dans la petite-vérole.

(1) Toutes les fois qu'une maladie présente une succession

Si la diathèse sthénique est considérablement diminuée, si la douleur de tête, l'affection de poitrine et tous les autres symptômes se sont appaisés ou ont disparu entièrement, et qu'on craigne cependant que la maladie ne reparaisse, on prescrira de légers débilitans : on retirerait alors peu d'utilité de la saignée et des purgatifs. On doit plutôt songer à exciter la transpiration : le corps est très-disposé à cette espèce d'évacuation. En effet, la diathèse étant considérablement diminuée, on peut employer, sans aucun inconvénient, le degré de chaleur nécessaire pour exciter la sueur. On ne s'est formé

---

de force et de faiblesse, sans qu'on puisse soupçonner la cause de ces changemens, on doit craindre qu'elle ne soit plus sthénique. J'ai traité cette année, à l'école clinique, un jeune homme attaqué d'une péripneumonie inflammatoire; deux saignées et les autres moyens débilitans diminuèrent la violence de la diathèse, et le malade paraissait sur le point de passer à l'état de convalescence. Je crus qu'il y avait indication de prescrire un purgatif, et je lui fis donner une once et demie de sel cathartique amer, qui lui procura environ dix-huit selles. Quelque temps après je trouvai que tous les symptômes de la péripneumonie avaient reparu avec une nouvelle force. Après m'être assuré que le malade n'avait pris ni vin ni aucune nourriture, et qu'il ne s'était point exposé à la chaleur, je regardai cette rechûte comme asthénique, et je le guéris parfaitement par le moyen du *polygala seneka* et de l'opium.

jusqu'ici que des idées très-confuses sur l'action des sudorifiques. Quelquefois on les prescrit lorsqu'ils sont très-nuisibles, et on les rejette lorsqu'ils pourraient être de la plus grande utilité.

Les médecins conviennent que la poudre de Dower et les autres diaphorétiques peuvent guérir le rhumatisme. Tout le monde sait qu'on a souvent guéri l'esquinancie gutturale, l'érysipèle et la synoque simple, en excitant la sueur. Pourquoi donc n'aurions-nous pas recours à ce moyen toutes les fois que les affections sthéniques, quelque graves qu'elles aient été, se trouvent réduites, par le moyen des saignées, des purgatifs et des autres débilitans, à ce degré qui constitue ces légères maladies dont nous venons de parler, et dans lesquelles la méthode diaphorétique est si utile ?

On m'objectera peut-être que toutes les fois qu'on traite une maladie sthénique, la chaleur qu'on est obligé d'employer pour exciter la sueur, doit être nécessairement plus ou moins nuisible. Cette objection aurait quelque fondement, si la diathèse était encore assez violente pour menacer de faiblesse indirecte : mais on n'aura pas à craindre cet inconvénient, lorsque la diathèse est peu exaltée ; ce qui arrive pendant tout le cours des maladies sthéniques légères, et même dans celles qui, étant d'abord

très-violentes, ont été combattues par de puissans débilitans. La chaleur modérée, nécessaire pour exciter la transpiration, n'est qu'un léger inconvénient qui ne contre-balance nullement l'avantage produit par une sueur abondante, qui débarrasse le système vasculaire et tout le corps du stimulus qui accroissait l'excitement. Les émétiques et les purgatifs diminuent la diathèse sthénique, en excitant les évacuations des vaisseaux du canal intestinal. La sueur produit le même effet, en débarrassant le système cutané de la matière de la transpiration.

Aussitôt que les signes qui annoncent la sueur paraîtront, on tiendra le malade chaudement; on lui fera prendre des boissons tièdes; on éloignera de lui tout courant d'air, de manière qu'il puisse suer dix à douze heures. Lorsque la sueur paraît d'elle-même, il est inutile de recourir à aucun remède. Si la sueur, après avoir déja soulagé le malade, est sur le point de se supprimer, il est utile de la soutenir avec la poudre de Dower, jusqu'à ce qu'on ait obtenu l'effet qu'on en desire. On a observé que l'eau froide excitait une sueur abondante, lorsque le corps était bien couvert. Dans d'autres circonstances, la bière et le lait tiède sont de très-bons diaphorétiques.

La sueur est sur-tout utile lorsque la maladie,

déja calmée par les moyens débilitans, est sur son déclin. On ne doit donc recourir aux sudorifiques, dans le traitement de la rougeole, que lorsque l'éruption a paru, et qu'elle commence à diminuer. Si l'on observe que ces moyens deviennent nuisibles, on cessera d'en faire usage, et on aura recours aux débilitans, qu'on emploiera de manière qu'ils se soutiennent mutuellement. En un mot, il ne faut jamais oublier, dans le traitement des maladies sthéniques, qu'on doit uniquement se proposer de diminuer également l'excitement dans tout le système. On écartera donc toute espèce de médicamens qui n'est pas propre à produire cet effet, ou qui en produit un tout opposé.

L'énergie, la quantité et la durée des moyens débilitans, doivent être proportionnées à la violence de la maladie sthénique, et aux symptômes plus ou moins urgens qui l'accompagnent. On est dans l'usage de se servir, dans le traitement des maladies sthéniques, de certains médicamens dont la propriété débilitante n'est nullement prouvée : tels sont le sel de nitre et les acides (1).

(1) Si le nitre ne produit aucune évacuation alvine, s'il n'augmente point l'excrétion de l'urine, il est évident qu'on doit le regarder comme irritant, et non comme rafraîchissant. Il me semble que si ce remède jouit d'une propriété rafraîchissante, elle n'est pas supérieure à celle des autres sels

On est même dans l'usage de prescrire, dans ces maladies, des scarifications, et d'appliquer des vésicatoires (1).

Les acides méritent la préférence parmi les débilitans subalternes. Ils sont d'assez bons rafraîchissans, et rendent les boissons plus agréables; ils conviennent sur-tout dans les maladies de poitrine, lorsqu'ils n'excitent pas la toux. Le sel de nitre ne rafraîchit pas autant qu'on l'a cru jusqu'ici. Les sang-sues et les scarifications doivent être considérées comme des remèdes locaux. Le premier effet des vésicatoires est de

---

neutres. Je ne m'en sers jamais dans le traitement des maladies sthéniques : lorsque je veux purger mes malades, je donne la préférence au sel cathartique amer, ou à la crême de tartre. Je n'approuve nullement l'usage où l'on est de mettre du sel de nitre dans les différentes boissons; il les rend désagréables, et empêche les malades d'en boire en quantité suffisante. Lorsqu'on le donne à grandes doses, il peut, suivant Alexander, produire des inconvéniens très-graves, et même causer la mort.

(1) Je me suis déja élevé bien des fois contre l'usage où l'on est de faire appliquer des vésicatoires dans les maladies sthéniques. L'immortel Tralles avait déja proscrit cette absurde méthode, dans son ouvrage *de usu vesicantium;* cependant quelques médecins continuent encore de la suivre; j'en connais même qui prescrivent en même temps des saignées et des vésicatoires. Je crois avoir démontré, par des raisons assez fortes, que cette pratique est déraisonnable.

stimuler : ils n'affaiblissent que consécutivement, et en raison des évacuations séreuses qu'ils produisent. J'ai déja parlé de ce médicament, en traitant des différens topiques dérivatifs, qui ne servent dans un grand nombre de maladies qu'à tourmenter excessivement les malades. Je me suis même élevé, dans mes opuscules de médecine, contre l'usage où l'on est de mettre, pour ainsi dire, les malades à une longue torture, en entretenant les vésicatoires pendant des mois entiers par des moyens irritans. Il ne faut pas beaucoup affaiblir, dans la petite-vérole, la rougeole et la scarlatine légères, et généralement dans toutes les phlegmasies et les maladies sthéniques peu violentes. On n'emploiera pas alors ces puissans débilitans que nous avons conseillés dans le traitement des affections sthéniques du premier ordre.

Le rhumatisme est de toutes les maladies sthéniques du second ordre, celle dans laquelle la diathèse inflammatoire est élevée au plus haut degré. Cependant la saignée est rarement nécessaire dans cette maladie, et elle est nuisible dans toutes les autres du même ordre. N'est-il pas contre toutes les règles d'une saine pratique, d'employer les plus forts débilitans dans des cas où l'excitement est peu considérable, et où il ne surpasse pas celui qui a lieu dans une simple

prédisposition à une maladie sthénique violente? Le but qu'on doit se proposer en prescrivant la saignée, est d'empêcher que l'excitement, porté à un trop haut degré, ne se consume par sa violence, et ne produise ainsi la mort; mais on n'a point à craindre ce malheur dans les maladies légères. On doit donc alors s'abstenir totalement de la saignée, ou du moins ne la prescrire qu'avec beaucoup de réserve.

Ce n'est donc pas seulement dans les maladies asthéniques qu'on fait un abus pernicieux de la saignée; elle peut aussi être nuisible dans les maladies sthéniques qui ne sont pas très-violentes.

Voici, selon moi, la raison qui doit nous engager à ne pas ordonner de fréquentes saignées dans le rhumatisme, quoique la diathèse soit assez exaltée dans cette maladie. On sait qu'une diathèse, de quelque nature qu'elle soit, affecte plus grièvement certaines parties que le reste du système. C'est la surface du corps qui est la plus affectée dans le rhumatisme : comme elle est spécialement exposée aux alternatives du froid et du chaud, ce dernier stimulus agit sur elle avec plus de force. D'un autre côté, c'est sur-tout sur les grands vaisseaux que la saignée exerce son action débilitante : elle n'agit que faiblement sur les petits vaisseaux, et sur ceux qui,

qui, à raison de leur éloignement, ne sont pas soumis aux différentes contractions musculaires. Il peut même se faire que le degré modéré de faiblesse et de relâchement produit par la saignée sur la surface externe du corps, soit puissamment contre-balancé par le stimulus de la chaleur. Nous ne devons donc pas être surpris de voir qu'une saignée abondante ne fasse souvent que donner de nouvelles forces au rhumatisme, et d'entendre les médecins se plaindre si souvent que ce remède favori n'a pas produit dans cette maladie les effets merveilleux qu'ils en attendaient.

Il s'ensuit de-là qu'il est souvent très-avantageux d'exciter la sueur dans le rhumatisme. Si cependant la diathèse est violente, si le malade éprouve beaucoup de chaleur, si les douleurs deviennent plus aiguës vers le soir, et que le pouls offre de la force et de la dureté, on commencera par tirer douze onces de sang au malade, et on le traitera par la méthode rafraîchissante.

On ne doit lui permettre de s'exposer à la chaleur que lorsqu'on a dessein d'exciter la sueur. Afin que cette excrétion soit plus abondante, et qu'elle produise un effet plus sûr, il est bon de prescrire la poudre de Dower.

On peut, dans le rhumatisme, faire suer le

malade pendant douze heures. Il gardera de plus le lit pendant quelques heures, et il restera exposé à l'humidité et à la chaleur ambiante jusqu'à ce qu'on observe une diminution dans la diathèse. Si elle reprenait une nouvelle force, on retournerait à la méthode diaphorétique. Le reste du traitement est le même que celui des maladies sthéniques; on aura sur-tout soin de tenir le malade à une diète légère, et de ne pas l'exposer à une atmosphère trop échauffée.

Dans quelques autres maladies, telles que la synoque simple, la scarlatine, l'angine tonsillaire, le rhume, l'érysipèle, la petite vérole et la rougeole bénignes, lorsque la diathèse est plus forte qu'à l'ordinaire, on peut prescrire avec avantage une petite saignée et quelque purgatif. Ces moyens permettront au médecin de faire suer le malade plus promptement et plus facilement. Il entretiendra la sueur pendant huit à dix heures.

Une nourriture légère, des boissons rafraîchissantes, la tranquillité de l'esprit et de l'ame, et un régime réfrigérant, conviennent pendant tout le cours de la maladie, excepté le cas où la sueur se déclare, parce qu'une chaleur modérée est alors nécessaire pour compléter la guérison de la manière la plus douce.

La maladie est quelquefois si légère, qu'on n'a

pas besoin de recourir aux débilitans dont nous venons de parler. Si les frissons paraissent dès le commencement de la maladie, s'ils sont suivis d'un mal-aise et d'une chaleur peu considérables, c'est une preuve que la diathèse est légère, sur-tout à la surface du corps. On regardera encore la maladie comme peu violente, si le malade ne se sent ni fatigué ni abattu, ce qui indique que la diathèse n'affecte que très-légèrement les organes destinés aux mouvemens volontaires; si l'estomac remplit bien ses fonctions, et jouit par conséquent d'un excitement convenable, et si enfin les fonctions animales n'éprouvent aucun dérangement, excepté dans la partie spécialement affectée : l'usage réitéré d'un seul débilitant est souvent suffisant dans ces circonstances.

On ne doit donc faire aucune attention, dans le traitement des maladies sthéniques, aux noms qu'elles portent, mais uniquement à l'augmentation et au degré d'excitement. Ne voyons-nous pas des synoques simples très-légères, tandis que la synoque frénétique est très-violente? Combien les érysipèles ne diffèrent-elles pas entre elles par leur degré de force? Un simple rhume peut devenir tellement violent, qu'il fera craindre ou même qu'il produira une péripneumonie, tandis que cette dernière maladie peut être très-légère.

Il faut beaucoup de prudence dans l'application des principes que nous venons d'exposer. On examinera la force du pouls, la température de la peau. J'ai déja dit que, dans les maladies sthéniques, le pouls avait peu de fréquence; qu'il était au contraire dur et plein. Ainsi, lorsqu'on observe qu'il devient très-fréquent, on doit en conclure que la diminution d'excitement fait passer la maladie à l'état asthénique, ou qu'elle était asthénique dès son commencement. Pour découvrir la vérité dans ces cas difficiles, on examinera avec attention la nature des causes qui ont donné lieu à la maladie, ainsi que l'âge et le tempérament du malade; on lui demandera s'il n'a pas été exposé à l'action de quelques miasmes contagieux : la chaleur de la peau est alors un signe équivoque; elle est produite par la matière de la transpiration, imprégnée de calorique et retenue sous l'épiderme. Mais ce phénomène peut résulter de deux causes opposées; l'aridité de la peau peut également être produite par une diathèse sthénique ou asthénique : ainsi, pour reconnaître si l'excitement est trop ou trop peu considérable, on ne doit pas perdre de vue l'ensemble des symptômes, ni la nature des causes qui ont produit la maladie.

Les maladies sthéniques du premier ordre ont des symptômes trop sensibles pour qu'on puisse

les confondre avec les maladies asthéniques ; mais il n'en est pas de même de celles où la diathèse inflammatoire est légère (1). Toutes les fois cependant qu'on ne sera pas certain si une maladie est sthénique ou asthénique, on se donnera bien de garde de recourir au remède débilitant le plus énergique, c'est-à-dire à la saignée : elle est souvent inutile, ou même nuisible, dans les sthénies légères ; et dans les maladies asthéniques, elle cause une mort presque certaine.

Une saignée change souvent une sthénie légère en une asthénie. Si la maladie qu'on a crue d'abord sthénique était déja passée à l'état d'asthénie, la saignée doit nécessairement l'aggraver. Cette méthode funeste cause tous les jours la perte d'un grand nombre de malades, ou du moins ruine la santé.

La diète, le froid, les purgatifs, sont des moyens suffisans pour prévenir la terminaison fâcheuse de la petite-vérole ; mais si l'on n'avait

(1) Je suis d'un sentiment différent ; je pense que les maladies sthéniques violentes sont celles qu'il est le plus facile de confondre avec les maladies asthéniques. En effet, comme elles passent facilement, et d'une manière presque insensible, à l'état de faiblesse indirecte, elles arrivent à un point où il est souvent impossible de décider si ce passage s'est effectué ou non ; le médecin peut tuer son malade dans ces circonstances, en ne prescrivant pas une saignée.

pas employé un traitement convenable, et qu'il survînt une éruption très-abondante, on aurait recours à tous les moyens débilitans, excepté à la méthode diaphorétique. On ordonnera même une saignée, si la diathèse est portée à un très-haut degré : on doit bien se garder alors d'exciter la sueur, parce qu'on ne pourrait tenter ce moyen sans employer un degré de chaleur dont le stimulus pourrait augmenter la diathèse sthénique du système cutané, retenir sous l'épiderme la matière variolique unie à celle de la transpiration, et donner lieu à une pyrexie symptomatique inflammatoire, qu'on a coutume de nommer fièvre secondaire de la petite-vérole. Au reste, la petite-vérole bénigne doit être traitée de la même manière que les autres maladies sthéniques; elle ne diffère même des affections sthéniques accompagnées de pyrexie, que par l'éruption de l'exanthème qui lui est particulier. Cette éruption ayant une marche déterminée, ne peut être guérie qu'au bout d'un certain temps.

Lorsque la diathèse sthénique est portée au dernier degré de violence, on voit paraître un état de langueur et les signes avant-coureurs d'une faiblesse indirecte qui peut devenir mortelle. Il ne faut pas attendre que ces symptômes se manifestent de plus en plus, dans l'espoir de combattre avec plus de succès la faiblesse indi-

recte successive : on doit, au contraire, chercher à prévenir le passage de la maladie à la faiblesse indirecte, par tous les moyens indiqués jusqu'ici. Mais lorsqu'il n'est plus temps de s'y opposer, la maladie doit être regardée comme asthénique.

Lorsqu'un malade éprouve une affection qui, quoiqu'elle présente l'apparence de pyrexie, est réellement produite par la lésion locale de quelque partie interne, par un stimulus irritant, par la compression de quelque substance dure et nuisible introduite dans l'estomac ou appliquée à quelque autre partie du corps, cette affection locale, si elle se trouve unie à une diathèse sthénique universelle, lui donnera de nouvelles forces, à moins qu'on n'ait recours aux débilitans : c'est ce qu'on voit évidemment dans les inflammations *de l'estomac*, *des intestins*, *des reins*, *de la vessie*, *de la matrice* et *du foie*; maladies qu'on doit regarder comme des affections locales des parties internes.

Si ces affections locales attaquent des sujets qui n'éprouvent aucune prédisposition aux maladies sthéniques ou asthéniques, il ne faudra pas diriger les remèdes sur tout le système; on ne traitera que le vice local, et on enlèvera, s'il se peut, la cause irritante; on diminuera la trop grande sensibilité de la partie affectée, par

des injections douces et mucilagineuses, ou bien on tâchera d'abord d'affaiblir l'action de la matière nuisible par des boissons délayantes.

En général, l'inflammation suit une marche réglée qu'on doit respecter. Mais si, dans ces circonstances, il se manifeste (comme cela arrive souvent) une diathèse asthénique, on doit alors avoir recours aux remèdes excitans, afin de prévenir une seconde maladie plus grave que la première. Cependant, comme les remèdes propres à guérir la diathèse universelle ne détruisent pas la cause du mal, mais seulement un de ses effets, il est évident que les affections dont nous parlons doivent être placées parmi les maladies locales, et qu'elles exigent le même traitement.

La tranquillité de l'esprit et de l'ame est utile dans toute espèce de maladies sthéniques, sur-tout si la diathèse est portée à un très-haut degré, et si quelque passion violente et l'inquiétude de l'esprit ont contribué à produire la maladie. Ce précepte est de la plus grande importance dans la *manie* et l'*insomnie* (*mania et pervigilium*). La moindre application d'esprit, tout ce qui peut porter dans l'ame le trouble le plus léger, suffisent souvent pour chasser le sommeil.

La lecture de quelque livre ennuyeux peut,

dans ces circonstances, être d'une grande utilité. Un homme d'un grand mérite était tourmenté d'une insomnie continuelle; je lui fis lire une viéille légende : ce remède fut pour lui un excellent soporifique. Il est également nécessaire que le malade renonce à tout desir de vengeance, qu'il oublie les injures qu'il a reçues, et tout ce qui pourrait l'affecter désagréablement.

Au reste, on aura recours aux différens stimulus, qui, en diminuant l'excitabilité, la réduisent au degré de faiblesse indirecte qui constitue le sommeil. Un exercice modéré, les boissons spiritueuses ordinaires, une bonne nourriture et la chaleur, sont sur-tout propres à produire cet effet.

Si la *manie* et l'*insomnie* acquièrent un grand degré de violence, on les traitera comme les autres maladies sthéniques graves, suivant la méthode que nous avons exposée. Il n'est pas toujours possible alors de procurer au malade le repos et la tranquillité qui lui conviennent; d'ailleurs ces moyens sont insuffisans. On aura donc recours à ceux qui sont directement opposés aux causes de la maladie; et comme elles consistent principalement dans une trop forte contention d'esprit, dans de trop vives affections de l'ame, on doit inspirer de la frayeur au malade. On cherche à calmer la fureur du maniaque en le

réduisant au désespoir. On lui impose des travaux au-dessus de ses forces, afin de diminuer l'excitement dans les organes destinés aux mouvemens volontaires : c'est ainsi qu'on parvient à domter les chevaux les plus fougueux. On ne permettra au malade qu'une nourriture légère, et on lui donnera de l'eau pour boisson. On le précipitera souvent dans un bain d'eau froide, et on l'y retiendra pendant quelque temps.

Nous avons vu que la diathèse sthénique agissait spécialement sur les poumons dans la péripneumonie, sur les articulations dans le rhumatisme, sur le cerveau dans la frénésie. C'est encore ce viscère qui, dans la manie et l'insomnie morbifique, se trouve spécialement lésé. En effet, la pensée et les affections de l'ame, qui sont les causes principales de ces maladies, agissent sur-tout sur le cerveau. Les débilitans qui agissent d'abord sur d'autres parties du corps, sur l'estomac, sur la peau, &c. peuvent être très-utiles dans ces maladies; ce qui prouve que l'excitabilité est indivisible, ainsi que nous l'avons déja dit; qu'il ne suffit pas dans les maladies universelles de s'occuper uniquement de la partie spécialement attaquée, mais que l'affection générale doit sur-tout fixer notre attention, et qu'enfin, dans ces maladies, la diathèse s'étend à tout le corps, quoiqu'elle se fasse ressentir plus

vivement dans quelques-unes de ses parties.

Nous venons de voir que, dans la manie et l'insomnie, le cerveau était spécialement affecté, ou que les fonctions de ce viscère, lorsqu'elles éprouvent quelque dérangement, devaient être considérées comme les causes principales de ces maladies. Nous pouvons de même regarder une nourriture animale, et le repos comme les causes les plus capables de produire l'obésité.

Le repos, d'après l'idée que nous attachons à ce mot, n'est autre chose que l'absence du stimulus produit par l'exercice, stimulus très-capable de fatiguer le corps, et de le faire tomber dans la faiblesse indirecte.

On observe que parmi les personnes qui usent des mêmes alimens, et qui en prennent une quantité à peu près égale, il y en a qui acquièrent de l'embonpoint, tandis que d'autres restent dans un état de maigreur. On doit, pour expliquer cet effet, avoir recours à d'autres puissances nuisibles, sans négliger cependant la considération des forces digestives. On peut aussi regarder comme cause de l'obésité, le stimulus agréable que produisent la gaîté, la légèreté de l'esprit, et le contentement de l'ame. L'énergie de l'ame livrée à des méditations profondes, l'inquiétude et l'agitation de l'esprit, des passions fortes et réitérées telles que la colère, ne

s'opposent pas moins à l'obésité que l'exercice du corps, qui diminue l'abondance des humeurs, et produit, lorsqu'il est trop violent, la lassitude ou la faiblesse.

L'abus des liqueurs spiritueuses s'oppose aussi à l'obésité : leur stimulus énergique, sur-tout lorsqu'il est long-temps continué, diminue et consume l'excitabilité. Au contraire, les doux stimulans qui n'ont pas assez de force pour produire la faiblesse indirecte, les sensations agréables, tout ce qui excite une transpiration égale dans tout le corps, sans trop augmenter l'excitement, ce qu'on obtient en évitant un exercice trop violent; en un mot, un mouvement trop faible pour chasser des vaisseaux les humeurs qu'ils contiennent, et qui les laisse s'accumuler dans les cellules de la membrane adipeuse, favorise l'obésité.

Nous avons déja dit que l'abondance du sang peut devenir un stimulus très-énergique. Cependant, lorsqu'elle n'est pas unie à d'autres stimulus, sur-tout à celui qui résulte du mouvement musculaire, elle peut subsister long-temps sans produire une maladie sthénique, mais elle prédispose toujours à cette espèce de maladie.

Le traitement de l'obésité, ainsi que celui des autres maladies, doit toujours être proportionné aux causes qui l'ont produite. Comme la maladie

dont nous parlons est principalement due à l'abus des alimens, on prescrira une nourriture légère et peu abondante. On fera faire de l'exercice au malade. Ce traitement suffira pour diminuer l'excès d'excitement, et le ramener à cet état qui constitue la santé.

Il est possible de prévenir ou de guérir l'obésité par une méthode contraire. Elle consiste à augmenter l'excitement, à le porter au-delà du degré qui est favorable à l'obésité, et à le rapprocher de celui qui tend à la faiblesse indirecte. On peut par-là produire cette espèce de maigreur qui accompagne la faiblesse.

Le meilleur moyen de diminuer l'action des alimens consiste à joindre à ceux qui sont tirés du règne animal, une quantité convenable de végétaux. Mais quand on veut combattre avec succès l'obésité, on réduira le malade à un régime purement végétal. La nourriture animale est la plus convenable aux personnes qui sont dans une prédisposition à une maladie asthénique, à ceux qui, à la suite de la débauche et de la bonne chère, sont attaqués de goutte et de dyspepsie, aux asthmatiques, aux épileptiques, &c. Le régime végétal n'est utile qu'à ceux qu'un excès de forces prédispose aux maladies sthéniques. Ces maladies se manifestent sur-tout dans la fleur de l'âge. On ne doit pas même alors ré-

duire le malade à une nourriture purement végétale. Quoique ce régime soit très-propre à guérir l'obésité, sur-tout si on y joint l'exercice du corps, il peut affaiblir le malade au point de produire une diathèse asthénique, et les maladies qui l'accompagnent.

Dans le traitement des maladies asthéniques générales, il faut avoir soin, dans les cas graves, de réunir en même temps l'action de plusieurs médicamens, afin d'obtenir un effet plus sensible dans tout le systême. Comme quelques puissances nuisibles affectent plus spécialement certaines parties du corps, quoiqu'elles attaquent tout le systême, nous devons préférer les remèdes qui agissent plus spécialement sur une partie que sur une autre. Tout remède appliqué séparément dans les maladies graves, ne produira qu'un effet incomplet. La saignée désemplit les grands vaisseaux et diminue leur excitement; mais il s'en faut de beaucoup qu'elle agisse de même sur les petits vaisseaux.

Ce serait en vain qu'on diminuerait la masse du sang et des humeurs, si on permettait au malade de faire usage d'une nourriture animale.

Les émétiques et les purgatifs débarrassent l'estomac et les intestins des matières qui y sont contenues, et provoquent une excrétion abondante des humeurs renfermées dans les pe-

tits vaisseaux qui tapissent ces organes. Mais, malgré l'action de ces remèdes, les vaisseaux destinés à la transpiration peuvent conserver encore un excitement très-énergique, qu'on affaiblit promptement en provoquant la sueur.

Ce serait en vain qu'on tenterait de diminuer l'excès des forces vitales par le moyen des débilitans dont nous venons de parler, si l'on permettait aux malades de s'exposer au stimulus de la chaleur, dont l'action produirait à la surface du corps une augmentation d'excitement. Ceci nous fait comprendre quel avantage on peut retirer de la vertu débilitante du froid. Enfin, pour obtenir une guérison parfaite, il faut avoir soin d'éloigner du malade tout ce qui exigerait de lui une trop forte contention d'esprit, tout ce qui est capable de lui causer quelque agitation violente. C'est ainsi que, dans le traitement d'une maladie, tout doit être lié, et se correspondre mutuellement (1).

(1) Ce chapitre mérite la plus grande attention. C'est sur-tout par leur thérapeutique qu'on doit apprécier ceux qui proposent de nouveaux systèmes en médecine. Les médecins-praticiens jugeront si ce que Brown dit de la saignée, de l'action débilitante des purgatifs, de l'utilité d'un froid modéré dans les maladies sthéniques, &c. est fondé, ou s'il a inventé tout ce plan de traitement dans son cabinet, ainsi que le lui ont reproché quelques-uns de ses ennemis. *(Note du traducteur.)*

CHAPITRE XVI.

Thérapeutique générale des Maladies asthéniques.

Les forces excitantes, tant internes qu'externes, qui entretiennent la vie des animaux et des végétaux, portées à un degré d'énergie plus considérable que ne l'exige la conservation de la santé, constituent les remèdes propres aux maladies asthéniques. Nous les appellerons *remèdes excitans*, pour éviter toute obscurité.

Lorsqu'une maladie asthénique est produite par le défaut d'un seul stimulus, on peut la guérir en appliquant, au degré convenable, le stimulus dont la privation a causé la faiblesse. Si la maladie est due au défaut de plusieurs stimulus, on aura recours à un plus grand nombre de forces excitantes. On voit par là que le passage de l'état de maladie à celui de santé se fait d'une manière naturelle et simple.

Dans le traitement de la faiblesse directe, on commence par appliquer un stimulus très-faible; on en augmente peu à peu l'énergie, jusqu'à ce qu'on soit parvenu à détruire l'excès d'excitabilité et à rétablir la santé.

C'est

C'est aussi aux remèdes stimulans qu'on doit avoir recours dans le traitement de la faiblesse indirecte. On ne peut remédier à la faiblesse directe par la faiblesse indirecte, *et vice versâ.* Les moyens directement débilitans peuvent arrêter la tendance à la faiblesse indirecte, mais ils ne guériront jamais cette faiblesse lorsqu'elle est confirmée. Si la vigueur excessive est sur le point de s'éteindre et de produire la faiblesse indirecte, les bains froids, une nourriture peu abondante, des boissons légères et délayantes, en un mot tout ce qui peut diminuer l'énergie des stimulus peut être de la plus grande utilité.

Il ne faut jamais, dans le traitement de la faiblesse directe ou indirecte, employer des remèdes plus énergiques que ne l'exige l'état de la maladie. Un stimulus trop violent peut, dans ces circonstances, changer une diathèse asthénique en une maladie sthénique, et faire dégénérer celle-ci en maladie asthénique par faiblesse indirecte. Ce passage d'une diathèse dans celle qui lui est opposée arrive assez fréquemment, à moins que le médecin ne soit continuellement sur ses gardes (1).

(1) On apporta, l'hiver dernier, à notre école clinique, un homme d'environ trente-six ans, qui avait tous les symptômes d'une fièvre nerveuse, accompagnée d'un vomissement des

L'indication principale dans la diathèse asthénique, et dans toutes les affections qui en dépendent, consiste à augmenter, autant que les forces digestives peuvent le permettre, la quantité du sang, qui alors n'est pas assez abondant. Le stimulus du sang est d'autant plus énergique, qu'il se répand avec plus de force dans toutes les parties du corps. Ce sont les alimens qui contribuent presque uniquement à la formation de ce fluide. Cependant, dans les maladies asthéniques, plus la faiblesse est grande, moins le malade a d'appétit, plus il digère difficilement. Il faut donc que la quantité de ses alimens et la

---

plus terribles : l'usage des pilules de camphre et d'opium fit bientôt disparaître ce vomissement, et guérit presque entièrement la fièvre. Ayant trouvé un matin le malade presque sans fièvre, je jugeai à propos de prescrire du vin et du quinquina en substance, pour prévenir l'exacerbation qui avait coutume de se manifester vers le soir. Après qu'il eut pris une certaine quantité de ce dernier remède, la fièvre devint plus violente ; il se déclara une toux, accompagnée de crachats sanguinolens et de douleur de poitrine. Je passai ensuite à l'usage de la simple décoction de quinquina, mais le mal allait toujours en augmentant. Enfin, après avoir examiné toutes les circonstances de la maladie, je m'apperçus que d'asthénique qu'elle était d'abord, elle avait été changée en sthénique par l'action trop puissante des excitans : je prescrivis donc deux saignées et un purgatif, et je défendis le vin au malade. Cette méthode le guérit en trois jours.

manière dont on les prépare soient proportionnées à ses forces digestives. Si le malade est trop faible pour qu'on puisse lui permettre l'usage de la viande, on y suppléera par des bouillons nourrissans ; mais si la faiblesse est peu considérable, on doit donner la préférence à la viande. Le malade en prendra souvent, mais en petite quantité chaque fois. Afin de réveiller l'énergie de l'estomac, d'aiguiser l'appétit, et de ranimer les forces digestives, il convient de prescrire en même temps des vins spiritueux, des préparations d'opium, ou les autres stimulans que Brown appelle *diffusibles*.

Dans la faiblesse directe, on commencera par donner ces remèdes à petites doses. On les augmentera peu à peu, jusqu'à ce qu'on puisse en cesser entièrement l'usage, lorsque les forces du malade permettront de prescrire les toniques ordinaires, et dont l'effet est plus durable.

Dans la faiblesse indirecte, la dose des stimulans diffusibles doit être d'abord très-forte ; on la diminue ensuite peu à peu. On suit une marche inverse dans l'usage des toniques permanens : ainsi on commence par prescrire à petites doses les alimens tirés du règne animal, et on en augmente peu à peu la quantité. Lorsque le malade conserve encore un certain degré de force, et qu'il est seulement dans la prédisposition à

une maladie asthénique, le meilleur préservatif est d'augmenter la quantité du sang. Quoiqu'il ait de l'aversion pour toute espèce de nourriture, on lui en donnera cependant une quantité proportionnée à ses forces.

La chaleur est très-propre à seconder l'action stimulante du sang : elle ranime, vivifie, fait croître les êtres organisés ; et dans ceux même qui touchent à leur dissolution, elle conserve le principe vital jusqu'à ce que l'excitement soit entièrement consumé. Nous entendons par *chaleur*, cette sensation douce et agréable qui tient le milieu entre un froid rigoureux et une chaleur excessive. C'est cette température modérée qui ranime et soutient nos fonctions. Elle n'affaiblit point le corps comme le froid ; elle n'excite point, comme une chaleur trop grande, ces sueurs abondantes qui produisent la faiblesse indirecte. Les autres stimulans, lorsque leur action n'est pas soutenue par la chaleur, produisent très-peu d'effet, ou même n'en produisent point du tout.

Une chaleur modérée est toujours utile, dans quelque état que se trouve le corps ; mais elle est sur-tout nécessaire lorsqu'il y a défaut d'excitement, dans toute espèce de faiblesse directe ou indirecte, dans toutes les affections fébriles ou non fébriles, qui sont produites en partie par le froid.

Au contraire, comme le froid produit la fai-

blesse directe, on l'évitera avec le plus grand soin dans toute espèce de faiblesse; mais il peut être très-utile dans les affections sthéniques, et dans celles qui tendent à la faiblesse indirecte. Quel que soit le degré de faiblesse dans les maladies asthéniques, on doit s'opposer à l'action d'une chaleur trop forte.

L'excès de chaleur débilite et relâche comme le froid; il produit la gangrène, l'inertie des vaisseaux, la stagnation et la corruption des humeurs.

Nous avons regardé comme le stimulus le plus énergique, celui que fournit un sang abondant, qui remplit également les vaisseaux, et dont l'action se porte sur tout le système. On placera immédiatement après ce stimulus, celui qui est produit par la chaleur, qui, en agissant sur la surface externe du corps, affecte aussi tout le système.

Les purgatifs, les émétiques et les sudorifiques, sont tellemen[illegible]bilitans, par les évacuations abondantes qu[illegible]procurent, qu'on leur a assigné le troisième rang parmi les remèdes indiqués dans le traitement des maladies sthéniques: ils ne peuvent donc qu'être très-pernicieux dans les affections asthéniques. Tous les moyens, au contraire, qui suppriment ces évacuations, tels que les stimulus diffusibles, seront alors très-avantageux.

Nous allons analyser les stimulus propres à supprimer les différentes évacuations dont nous venons de parler. Nous commencerons d'abord par celles qui sont les moins considérables, pour passer ensuite aux plus graves, et nous examinerons les suites funestes qui en résultent.

Dans les diarrhées légères, qui sont souvent produites par une prédisposition asthénique ou même par une maladie asthénique peu violente, le malade doit s'abstenir de nourriture végétale, de boissons aqueuses et fermentées, telles que la bière. Il fera usage d'alimens tirés du règne animal; il choisira ceux qui ne sont pas trop gras, et il les assaisonnera avec des substances aromatiques agréables. Il boira de bon vin, des liqueurs spiritueuses, et il aura soin en même temps de faire un exercice modéré. Ces moyens suffisent le plus souvent pour guérir les diarrhées légères, que les purgatifs rendent ordinairement plus graves et plus opiniâtres.

Si, au contraire, le flux de ventre augmente; s'il est accompagné de tranchées, comme cela arrive dans les diarrhées graves et dans la dysenterie; si à la suite de ces symptômes, ou même sans qu'ils aient paru, il survient un vomissement et des sueurs abondantes qui épuisent les forces du malade, ce ne sera que par le moyen des stimulus diffusibles qu'on pourra

combattre avec succès une maladie qui dépend d'une faiblesse aussi grande. Il est alors essentiel de s'opposer efficacement au mal, dès qu'il commence à paraître.

Il est d'autant plus nécessaire de recourir à des stimulans énergiques, lorsque ces évacuations deviennent très-abondantes, qu'elles produisent souvent les effets les plus fâcheux, tels que des douleurs très-violentes, la passion iliaque, des dérangemens d'estomac, la goutte, la dyssenterie, la colique, la consomption, les spasmes, la paralysie, la gangrène et la mort. Pour nous convaincre de quel degré d'énergie sont doués les stimulans diffusibles, il suffit de faire attention aux effets surprenans qu'ils produisent souvent dans les évacuations dont nous parlons, dans les fièvres et dans toutes les autres affections asthéniques, et même dans celles qui menacent d'une mort prochaine.

L'efficacité des stimulans diffusibles se manifeste sur-tout d'une manière évidente dans les cas où le stimulus des puissances qui agissent d'une manière plus lente, mais plus durable, tel que celui des alimens, a cessé de produire quelque effet, ou même n'en a produit aucun. C'est alors qu'on obtient le plus grand succès de l'esprit de corne de cerf, de l'alkool, et surtout de l'opium. L'avantage qu'on retire de ces

remèdes, dans une infinité de cas, et sur-tout dans les convulsions, les hémorragies, les délires graves produits par faiblesse, les fièvres, les inflammations asthéniques, démontrent la vérité de cette assertion.

Nous nous servons des stimulus diffusibles dans toutes les évacuations extraordinaires produites par la sueur, la diarrhée et le vomissement, et nous en obtenons les plus heureux effets. Ils peuvent quelquefois éloigner la mort, lorsque les stimulus ordinaires qui soutiennent la vie n'agissent plus que d'une manière insensible.

J'ai déja dit que les vins ordinaires, blancs ou rouges, ainsi que l'esprit-de-vin mêlé à beaucoup d'eau, ne doivent pas être rangés parmi les stimulus diffusibles de la première classe. Les vins de Madère, de Canarie, de Porto, le rum et l'eau-de-vie, lorsqu'ils sont purs, ont plus d'énergie : ils le cèdent cependant à l'esprit-de-vin rectifié et dépouillé de ses parties aqueuses par un grand nombre de distillations. Mais l'opium, l'alkali volatil, l'éther, le musc, le camphre, l'emportent sur tous les excitans. Lorsqu'on ne conserve pas avec soin ces médicamens, ou qu'on les garde trop long-temps, ils deviennent rances, et perdent de leur énergie.

On fera, dans l'administration de ces remèdes, beaucoup d'attention au genre de vie du

malade. Si la faiblesse est grande, on lui interdira presque entièrement l'usage de la viande et de tout autre aliment solide. Sa nourriture sera cependant tirée du règne animal; mais on la lui donnera sous forme fluide, à des intervalles plus ou moins éloignés, à des doses plus ou moins fortes, suivant les différens degrés de la faiblesse. Il prendra de temps en temps quelques stimulans diffusibles. Il peut faire usage des gelées. Lorsque les excitans auront un peu relevé ses forces, il pourra manger de la viande. On lui donnera d'abord cet aliment à doses très-petites; on augmentera ensuite ces doses, et on les donnera moins fréquemment. Il faut diminuer la quantité des stimulus diffusibles dans la même proportion qu'on augmente celle des alimens.

Lorsqu'on abandonne entièrement leur usage, que l'on confie la santé du malade aux seuls agens ordinaires, et qu'on lui fait prendre le genre de vie le plus propre aux convalescens, il ne faut pas oublier que sa santé est chancelante, qu'il n'a encore que peu de forces. C'est alors qu'il retire un très-grand avantage d'un fréquent exercice, qui agit sur la surface du corps, et qui n'est pas assez violent pour le fatiguer ou pour exciter la sueur. Tel est celui qu'on se procure en allant à cheval ou en voiture. Le sommeil ne doit pas être prolongé trop long-temps; il pro-

duirait alors la faiblesse directe : mais il ne sera pas trop court, de peur qu'il ne donne lieu à la faiblesse indirecte.

On fera choix des alimens les plus nourrissans et les plus légers. Ceux qui sont trop pesans peuvent donner lieu à des accidens très-graves dans la faiblesse directe, où l'excitabilité abondante des organes digestifs ne supporte que difficilement le stimulus des alimens : on doit donner alors au malade des alimens nourrissans, à des doses très-petites, mais souvent répétées; on parvient par là à diminuer l'excès d'excitabilité, et à la réduire, par l'application d'un stimulus plus énergique, au degré dans lequel les stimulus ordinaires suffisent pour entretenir la santé. On exposera le malade au stimulus agréable d'une chaleur modérée; mais il évitera avec soin l'excès du froid ou du chaud, de peur de tomber dans la faiblesse directe ou indirecte.

Un convalescent aura soin de choisir une habitation exposée à un air pur, qui deviendra pour lui un puissant stimulus : l'air impur ne pourrait que l'affaiblir de plus en plus. Il se livrera à des occupations amusantes et variées : on réprimera, s'il se peut, ses passions, et on ne présentera à son imagination et à ses sens que des objets capables de réveiller en lui des idées satisfaisantes. Les bons repas, les sociétés brillantes et où l'on

se livre à la gaîté, les voyages dans des lieux agréables, peuvent lui être très-utiles. On ne permettra le vin qu'à ceux qui jouissent déja d'une assez bonne santé.

On conçoit que la méthode stimulante doit être employée avec beaucoup plus de soin et d'énergie dans les maladies graves que dans celles qui sont légères : il suit de là que, dans les traitemens des maladies asthéniques, nous devons nous contenter d'examiner si la faiblesse est directe ou indirecte, et à quel degré elle est portée, afin de la combattre par des excitans qui lui soient proportionnés. Toute autre considération est absolument inutile. On compte parmi les puissances nuisibles qui produisent la faiblesse indirecte, le stimulus local et énergique, provenant de l'éruption d'une petite-vérole confluente, l'ivresse, une chaleur excessive, de longues veilles, en un mot l'action trop forte et trop long-temps continuée de toute espèce de stimulans.

Il est rare que des maladies graves ne soient produites que par une espèce de faiblesse ; elles sont dues le plus souvent à la faiblesse directe et à la faiblesse indirecte.

Les puissances nuisibles qui causent la faiblesse directe, sont le froid, une nourriture peu abondante, l'appauvrissement du sang et des humeurs qui en sont séparées, l'oisiveté, l'engour-

dissement de l'esprit et de l'ame, et l'air impur.

Dans les maladies légères produites par faiblesse directe, telles que les fièvres vernales des pays froids, la synoque, le typhus simple, et même certaines espèces de pestes bénignes, on ne doit pas recourir à d'autres stimulus qu'à celui d'un vin généreux; du reste, le traitement est le même que dans les maladies asthéniques légères.

Les fièvres graves, telles que les rémittentes des pays méridionaux, le typhus malin et pestilentiel, le *cholera morbus*, et certaines dyssenteries violentes qu'on observe dans les pays où tout favorise la faiblesse directe, certaines maladies qui, quoique légères au commencement, sont devenues plus graves pour avoir été négligées ou mal traitées, et en un mot toute espèce de maladies asthéniques portées à un certain degré, exigent sur-le-champ de puissans stimulus diffusibles qu'on donnera d'abord à petites doses.

Brown donne la préférence à son remède favori. Immédiatement après l'opium, il place l'alkali volatil, le musc et l'éther.

Je pense que dans ces cas l'opium peut toujours être essayé : on en cesse l'usage s'il produit le relâchement.

Lorsque, par le moyen de ces stimulus diffusibles, on est parvenu à rétablir, d'une manière sensible, les forces du corps et sur-tout le ton

de l'estomac, on prescrit au malade le régime dont nous avons parlé, l'exercice, un air pur, la tranquillité d'esprit, et on lui fait reprendre peu à peu le genre de vie auquel il était accoutumé.

Dans les fièvres intermittentes, dans les rémittentes continues, produites par l'abus du vin, dans la petite-vérole confluente, et dans toute espèce de maladies qui ont pour cause une faiblesse indirecte plus ou moins grande, on a encore recours aux stimulus diffusibles; mais on suit, dans leur prescription, une marche toute opposée. On commence par les donner à grandes doses, qu'on diminue peu à peu jusqu'à ce qu'on soit parvenu aux stimulans ordinaires capables d'entretenir la santé. J'ai déja averti plusieurs fois que, dans les cas de faiblesse indirecte, la force des médicamens doit approcher, mais cependant être moindre que celle qui a produit la maladie : c'est ainsi qu'on en diminue par degré l'énergie. Il ne sera peut-être pas inutile de déterminer les doses qu'il convient de prescrire dans ces deux cas. Dans la faiblesse directe, où l'excitabilité trop abondante ne pourrait pas supporter un stimulus énergique, Brown conseille de donner aux malades attaqués depuis long-temps d'insomnie huit à douze gouttes de laudanum liquide : on répétera cette dose tous

les quarts d'heure, jusqu'à ce qu'elle ait amené le sommeil. Lorsque ce remède et ceux qui conviennent en pareil cas, auront un peu rétabli les forces et diminué l'excitabilité, on doublera la dose du laudanum, et on l'augmentera ainsi graduellement jusqu'à ce que le malade ait acquis assez de forces pour pouvoir entretenir sa santé par des stimulans ordinaires et moins énergiques.

Il faut commencer par une plus forte dose d'excitans dans le traitement de la faiblesse indirecte; il est très-avantageux que le médecin ait connu le malade dans l'état de santé, afin qu'il sache quelle dose d'excitans il est capable de supporter.

Brown commence d'abord par prescrire cent ou cent cinquante gouttes de laudanum liquide. Je n'oserais imiter son exemple sans avoir fait auparavant quelques essais sur le malade (1). Il

(1) Je suis persuadé que le laudanum liquide dont parle Brown n'est pas préparé de la même manière que parmi nous; autrement la dose dont nous venons de parler, et celle qu'il prescrit dans la faiblesse directe, produiraient nécessairement les effets les plus funestes. Je n'ose déterminer à quelle dose on doit donner l'opium, mais je ne saurais trop exhorter les jeunes médecins à être très-circonspects dans la prescription de ce remède. Nous avons une infinité d'autres remèdes presque aussi actifs, mais beau-

nous suffit de savoir que quel que soit le remède qu'on emploie, il faut commencer par le prescrire à très-grandes doses, qu'on diminuera ensuite peu à peu, jusqu'à ce qu'on puisse entretenir la santé par les stimulus ordinaires et naturels. On peut dire pour la justification de Brown, qu'il n'accorde de fortes doses d'opium qu'à ceux qui non-seulement ont atteint un âge mûr, mais qui de plus sont adonnés à la crapule ou à quelqu'autre excès : celles qu'il prescrit aux jeunes gens et aux vieillards sont beaucoup plus petites. De plus, il conseille d'avoir toujours égard au tempérament du malade, à son genre

---

coup moins dangereux. En restreignant l'usage de l'opium, je ne mets pas des bornes trop étroites à la méthode excitante. Ainsi ceux qui ne sont pas familiarisés avec l'opium, doivent lui préférer les autres excitans, ou du moins ne l'employer qu'avec la plus grande réserve. Il y a de jeunes médecins qui se vantent de donner l'opium à la dose d'un gros. Pour moi, quoique je ne sois nullement timide dans la prescription des remèdes, de quelque genre qu'ils soient, je suis toujours plus satisfait lorsque je parviens à rétablir la santé de mes malades par des médicamens employés à des doses modérées, que lorsque je suis obligé de recourir à des doses très-fortes. La doctrine de Brown est ennemie de tout excès; elle n'en fera jamais faire qu'à ceux qui la jugent ou qui la suivent sans l'entendre. Ces faux médecins seront toujours le fléau de l'humanité, quelle que soit la doctrine médicale que le hasard leur aura fait adopter.

de vie, à son caractère, et au climat qu'il habite.

On ne doit recourir aux stimulus diffusibles que lorsque les forces qui, dans l'état naturel, soutiennent la vie, ne sont plus suffisantes pour produire cet effet; il est alors nécessaire d'augmenter la quantité du sang et de redonner au corps les autres stimulus qui lui manquent.

Les alimens tirés du règne animal sont les plus propres à réparer la perte du sang : mais lorsque la faiblesse est considérable, le malade a du dégoût pour ceux qui sont solides, et il ne peut les digérer; il faut donc lui donner du bouillon, et de temps en temps des médicamens diffusibles. Lorsqu'en suivant cette méthode on est parvenu à rétablir un peu les forces du malade, on lui permet de manger de la viande, mais en très-petite quantité : on en augmente peu à peu la dose, et on a soin de donner de temps en temps quelques excitans jusqu'à ce que le malade puisse se passer entièrement des secours de son médecin. Si une maladie est produite par la faiblesse directe et indirecte, il faut tenir le milieu entre les méthodes qui conviennent à ces deux espèces de faiblesses, en proportionnant cependant le traitement aux différentes causes de la maladie.

La contagion ne fait qu'ajouter une nouvelle force aux puissances nuisibles ordinaires, où elle

elle agit avec elles de la même manière ; ainsi elle ne doit apporter aucun changement à la méthode curative. On doit seulement attendre que les miasmes contagieux puissent être expulsés avec la matière de la transpiration, qu'il est par conséquent utile de provoquer dans ces cas.

Au reste, que le médecin ne perde pas son temps à vouloir purifier et régénérer la masse des humeurs renfermées dans les vaisseaux cutanés, ni à tâcher de les évacuer immédiatement. Il doit se borner uniquement aux moyens capables d'agir sur l'excitabilité des solides, et d'accroître l'excitement dans tout le système, et sur-tout dans les vaisseaux cutanés qui sont spécialement affectés par les puissances nuisibles. C'est ainsi qu'on prévient toute corruption des humeurs.

Il est certain que les miasmes contagieux doivent séjourner pendant quelque temps sous l'épiderme avant que l'éruption qui leur est particulière se manifeste. C'est ce que nous voyons arriver dans la petite-vérole et dans la rougeole. Il est essentiel de laisser à ces miasmes le temps de parvenir à leur maturité, afin qu'ils puissent se développer en produisant une éruption. Je pense cependant qu'il serait possible de prévenir la maladie en excitant une abondante transpiration à l'instant où l'infection commence, et où

ne s'étant pas encore unie à nos humeurs, elle n'a pas eu le temps de les corrompre, de troubler la circulation, et d'agir avec trop de force sur les vaisseaux cutanés. On pourrait craindre, avec raison, que, dans les cas où la diathèse sthénique est très-violente, la chaleur et les autres moyens propres à exciter la sueur ne produisissent la faiblesse indirecte; cette crainte se dissipera bientôt, si l'on fait attention que la faiblesse indirecte n'est jamais produite au commencement de ces maladies, ou du moins que cela arrive très-rarement.

Je puis garantir le succès de cette méthode, sur-tout dans la maladie vénérienne. Soit que l'on considère le commencement de cette maladie, ou la marche qu'elle suit dans tout son cours, on verra qu'elle ne diffère nullement des autres affections contagieuses dont nous avons déja parlé. Lorsque le virus vénérien s'introduit dans notre corps, il s'unit à nos humeurs, et dérange plus ou moins la transpiration. Retenu avec elle sous l'épiderme, il s'y corrompt par son séjour, acquiert une force stimulante plus considérable, et produit enfin une éruption dans quelque partie du corps. Ainsi un mois ou un mois et demi après que l'infection a commencé, certains organes se trouvent affectés d'ulcères et de bubons: il se manifeste des condylomes à l'anus, des

taches à la poitrine et au front; et enfin, si le virus séjourne plus long-temps et acquiert plus d'acrimonie, le malade offre tous les symptômes d'une vérole confirmée.

J'avoue que ces symptômes sont d'abord équivoques. J'ai cependant observé qu'un ou plusieurs mois avant que l'infection générale se déclare, ou qu'il paraisse des ulcères, le malade éprouve une grande prostration de forces, des sensations désagréables aux articulations, et qu'il n'est nullement porté aux plaisirs vénériens.

La gonorrhée a une marche bien plus rapide; elle se manifeste trois à quatre jours après le coït. Elle est précédée de symptômes qui lui sont particuliers, de mal de tête, d'un ardent desir pour l'acte vénérien, etc.

Tout le monde sait qu'il est essentiel de favoriser la transpiration dans le traitement de la maladie vénérienne confirmée. Mais comme elle est de nature asthénique, il est également important de donner au malade des stimulans et une bonne nourriture; autrement la sueur aurait bientôt épuisé toutes ses forces. On conçoit, d'après cela, pourquoi cette maladie est si facile à guérir dans les climats chauds, et pourquoi l'opium est un très-bon antisyphilitique. Je pense même que le mercure doit, en grande partie,

ses succès à la propriété qu'il a d'exciter la transpiration.

J'ai rapporté dans mes opuscules de médecine l'histoire d'un homme qui se guérit d'une maladie vénérienne en s'exposant à la vapeur du soufre, qu'il prenait aussi intérieurement, et en excitant la sueur par des boissons convenables. J'ai même observé, à cette occasion, que Frédéric Hoffmann regardait le camphre comme un très-bon antisyphilitique. Tout ceci prouve évidemment qu'il est de la plus grande importance d'exciter la transpiration dans le traitement de la maladie vénérienne. Je pense même que, pour que la décoction de gaïac et des autres sudorifiques produise un effet très-sensible, il est bon que le malade garde le lit, et qu'il fasse usage en même temps de l'esprit de corne de cerf.

Si, à l'instant où l'infection a lieu, on excitait la transpiration par toutes sortes de moyens, il serait possible d'empêcher le virus de s'unir à nos humeurs, de séjourner sous l'épiderme, de s'y corrompre, de troubler la transpiration ; et peut-être pourrait-on, par ces moyens, prévenir la maladie. Dans les opuscules de médecine dont je viens de parler, j'ai déja proposé le bain chaud comme un préservatif de la maladie vénérienne. Si j'étais certain qu'une personne vînt d'être infectée du virus vénérien, j'aurais même

recours à d'autres moyens plus capables d'exciter la transpiration. Tels sont les bains de vapeurs, comme on en prend en Russie et en Asie, les différentes espèces de frictions, les rubéfians, &c. Je prescrirais à l'intérieur la poudre de Dover, le soufre, l'esprit de sel ammoniac, et d'autres moyens propres à exciter la transpiration et la sueur. Je pense qu'on pourrait, par cette méthode, prévenir la formation et l'éruption de la vérole.

Ce que nous avons dit du traitement des maladies sthéniques et asthéniques, fait voir qu'elles dépendent toutes d'un degré d'excitement plus ou moins considérable, qui doit fixer toute l'attention du médecin. Il examinera d'abord celles où l'excitement est porté à son plus haut degré, et il descendra peu à peu jusqu'à celles où il est si faible, qu'on ne peut pas le diminuer sans que la vie ne s'éteigne. Tel est celui qui a lieu dans la peste. On voit encore par-là que la faiblesse directe et la faiblesse indirecte, quoiqu'opposées dans leur marche, conduisent cependant également à la mort. Enfin l'on conçoit que la connaissance exacte de la manière d'agir des puissances excitantes et de leurs différens degrés de faiblesse rend les principes de l'art de guérir beaucoup plus simples et beaucoup plus certains.

CHAPITRE XVII.

Des Maladies locales.

Les maladies qui n'affectent pas tout le système, mais seulement une de ses parties, doivent être regardées comme locales. Elles ne sont jamais précédées de l'état de prédisposition qui caractérise les maladies universelles. Elles peuvent cependant quelquefois se changer, au bout d'un certain temps, en maladies universelles, sur-tout lorsqu'elles attaquent une partie très-sensible.

Les affections locales se divisent naturellement en cinq classes. La première renferme les vices locaux des organes doués de peu d'excitabilité et de sensibilité (*morbos instrumentales*). Dans ces maladies, le vice local est borné à la partie lésée, et il n'exerce aucune influence sympathique sur le reste du système.

Les solutions de continuité produites par des instrumens tranchans, par des érosions ou des poisons, tout ce qui peut causer quelque dérangement dans un organe, comme les contusions, les compressions, les distentions de nerfs, donnent lieu à ces maladies. Il suffit le plus souvent,

pour les guérir, de préserver la partie lésée du contact de l'air, du froid, de l'action d'une chaleur trop forte, ou de tout autre stimulus irritant, et d'y appliquer un peu de cérat. Les fomentations tièdes et le repos sont très-utiles dans les cas de contusion, de compression et de distention des nerfs. Toutes nos parties solides ont la propriété de s'unir réciproquement lorsqu'elles ont été séparées. La guérison s'opère alors spontanément, ou du moins elle exige fort peu de soin.

La seconde classe renferme les affections locales des organes tant externes qu'internes, doués d'une grande excitabilité. Le vice local se communique, dans ces cas, à tout le système, et donne lieu à un grand nombre de symptômes communs aux maladies universelles. On compte parmi ces affections l'inflammation de l'estomac (*gastritis*), celle des intestins (*enteritis*), ou de toute autre partie du corps, lorsqu'elle a pour cause une compression ou quelque vice local.

Les inflammations des parties internes, qui ne sont produites ni par des corps étrangers, avalés ou introduits dans le corps de toute autre manière, ni par une substance âcre, ni par quelque lésion, mais qui sont la suite de maladies antérieures, ne doivent point être rangées dans cette classe: mais on doit y comprendre l'inflammation de la

vessie (*cystitis*), et celle de la matrice (*metritis*), lorsque la première a pour cause une pierre, et la seconde une tumeur squirreuse, ou quelque accident arrivé pendant l'accouchement.

Des fragmens de verre, des arêtes de poisson, le *capsicum annuum*, ou tout autre corps aigu, tranchant ou corrosif, peuvent produire une inflammation de l'estomac et des intestins. Comme l'estomac est doué d'une grande sensibilité, il ne peut éprouver aucune lésion ou érosion sans que l'inflammation qui aura lieu ne se répande promptement dans tout le système, et n'y cause un grand trouble. Toute espèce d'inflammation est accompagnée de douleur et de chaleur : mais celle de l'estomac fait de plus éprouver au malade une anxiété extraordinaire; ce qui ne doit nullement surprendre, puisque cet organe est le siége commun de l'anxiété; le pouls devient par degrés petit, fréquent, et même dur, parce que tout stimulus permanent affaiblit en raison de l'excitabilité de la partie affectée.

Les inflammations des parties externes douées de peu d'excitabilité ne produisent ni la même altération dans le pouls, ni le même désordre sympathique dans le reste du corps : mais lorsque ces parties sont très-excitables, leur inflammation donne lieu à des symptômes aussi fâcheux

que celle des parties internes; c'est ce que nous pouvons observer lorsqu'une épine est enfoncée sous un ongle : ainsi plus une partie est excitable, moins elle est capable de supporter un stimulus énergique.

On doit comprendre dans cette seconde classe l'avortement, les accouchemens laborieux, et les inflammations occasionnées par des blessures profondes ou par des hémorragies, et qui portent le trouble dans tout le système.

Ainsi les blessures graves faites par une balle de fusil font éprouver de l'irritation, de la chaleur, de la douleur, et un état de mal-aise général : le pouls devient dur et plus fréquent qu'à l'ordinaire; il n'y a alors ni diathèse sthénique ni diathèse asthénique : tous les symptômes dépendent uniquement de la commotion ou du stimulus occasionné par la lésion locale; ils n'exigent aucun traitement général.

Nous ne conseillons donc pas d'avoir recours aux remèdes excitans et échauffans, avant la guérison de la blessure, à moins que sa trop longue durée n'ait produit un état de faiblesse; une conduite différente exposerait le malade à une nouvelle hémorragie. Nous condamnons également l'usage où l'on est de prescrire alors des saignées, ou de recourir à d'autres remèdes débilitans : cet usage n'est fondé que sur l'opinion

erronée, que l'on peut prévenir par ce moyen la fièvre qui survient à la suite des blessures profondes. Il est très-utile d'interdire, pendant les premiers jours, l'usage des alimens solides, afin de ne pas augmenter le mouvement des humeurs, ou plutôt pour ne pas donner à un homme obligé de rester au lit, une trop grande quantité de nourriture. Il faut lui recommander le silence, le placer dans un lieu tranquille et dans une situation commode, lui procurer tous les moyens de satisfaire à ses besoins, sans qu'il soit obligé de quitter cette situation, le nourrir avec des bouillons, et panser tous les jours la plaie en la couvrant légèrement. La douleur continuelle que ressent le malade le fait tomber, au bout de quelques jours, dans un état de langueur; il convient qu'il prenne alors un peu de vin et une nourriture animale plus fortifiante et proportionnée à ses forces.

On doit ôter la balle le plutôt possible. Cependant on peut la laisser, sur-tout si elle ne se trouve pas dans une partie essentielle à la vie, et si son extraction ne peut se faire sans danger.

Si quelque partie extérieure du corps, douée d'une grande sensibilité, éprouve une autre espèce de lésion; si, par exemple, une épine est enfoncée sous l'ongle, et que, par l'effet de cette lésion, l'inflammation se propage sympathique-

ment dans tout le corps, et y produise un désordre proportionné à l'excitabilité de la partie affectée, on doit avoir recours aux fomentations d'eau chaude, et panser la plaie avec quelque onguent adoucissant et avec de la charpie. J'ai déja recommandé ailleurs aux personnes qui se piquent le doigt, de le plonger aussitôt dans l'eau chaude.

Un symptôme qui dépendait d'abord de l'excès ou du défaut d'excitement, dans une maladie universelle, acquiert quelquefois un tel degré de violence, que la partie spécialement affectée n'est plus susceptible d'excitement, et est insensible à l'action de tout stimulus. C'est ainsi que se produisent les maladies que nous plaçons dans la troisième classe; c'est sur-tout dans ces cas que les maladies universelles se changent en affections locales, ainsi qu'on peut l'observer dans les suppurations, les pustules, les anthrax, les bubons, la gangrène, le sphacèle, les ulcères scrofuleux et les endurcissemens squirreux.

On connaît les signes qui annoncent la suppuration sur le point de paraître. Si elle a lieu dans quelque partie interne, on recommandera le repos au malade, et on aura recours à la méthode excitante; si c'est une partie externe qui est affectée de suppuration, on y fera des fomentations. Les pustules varioliques sont pro-

duites par la matière contagieuse, qui agit avec d'autant plus de force, que la diathèse est plus violente, ou que le traitement que l'on suit est moins convenable. C'est uniquement le degré de la diathèse qui doit diriger le médecin. Il aura recours aux débilitans ou aux échauffans, suivant qu'elle sera sthénique ou asthénique. La chaleur est très-utile dans ce dernier cas : elle est nuisible lorsque la constitution est sthénique, au lieu que le froid produit alors de bons effets. On peut arroser les pustules avec des liqueurs spiritueuses, ou avec l'opium : on les ouvre ensuite, et l'on y fait des fomentations.

L'anthrax, le bubon et le charbon, sont ordinairement produits par des miasmes contagieux; on les observe constamment dans la peste, et très-souvent dans le typhus. Lorsqu'ils ne cèdent pas au traitement général, on aura recours à quelque topique spiritueux et irritant, à l'opium, ou même aux différentes opérations chirurgicales indiquées.

Les stimulus très-diffusibles conviennent dans la gangrène, et sur-tout dans le sphacèle. Ils sont même souvent insuffisans dans ce dernier cas, et l'on est obligé de retrancher la partie sphacelée. Si la gangrène a son siége dans le canal intestinal, on donnera pour boisson des liqueurs spiritueuses et du laudanum. On prescrit le même

régime lorsqu'elle attaque quelque partie externe, et l'on fait de plus des fomentations avec l'esprit-de-vin et avec du laudanum. On enlève avec le bistouri tout ce qui est désorganisé, et on applique des substances irritantes sur les bords de l'ulcère qui sont doués d'une plus grande vitalité, afin d'exciter une nouvelle inflammation.

La gangrène est produite par une inflammation de mauvaise nature, qui ne passe point à l'état de suppuration. Elle s'annonce par une couleur livide, par l'indolence, et par des pustules séreuses qui recouvrent la partie affectée. Elle a souvent une terminaison funeste. Dans le cas contraire, la partie désorganisée se sépare des parties vives, et l'inflammation qui a lieu produit une espèce de *régénérescence* des chairs.

C'est sur-tout aux remèdes généraux qu'on doit recourir dans le traitement des ulcères scrofuleux. Si l'on n'en obtient aucun succès, on se contentera de tenir la partie affectée dans une grande propreté. On la lavera souvent avec quelques liqueurs fraîches, et on la garantira de l'impression de l'air. J'ai dit ailleurs que le calamus aromaticus, pris intérieurement, était utile dans les scrofules.

Il faut faire l'extirpation des tumeurs squirreuses situées aux parties externes, et fortifier en même temps les malades par un régime

tonique. Mais lorsqu'elles ont leur siége dans une partie interne, et qu'elles sont produites par un vice universel, les secours de la médecine sont peu utiles ; ils ne peuvent être que palliatifs. Le médecin se bornera alors à soutenir les forces du malade, afin de retarder par-là les progrès de la tumeur. On craignait autrefois que la méthode fortifiante ne fît dégénérer le squirre en cancer. On prescrivait en conséquence les débilitans, et on abrégeait par-là la vie des malades. Les tumeurs squirreuses ne font des progrès et ne deviennent cancéreuses que lorsqu'elles sont compliquées d'hydropisie ou de quelque autre maladie asthénique.

La quatrième classe des affections locales renferme les maladies qui ont pour cause une matière contagieuse répandue dans tout le systême. Telles sont, entre autres, la petite-vérole et la maladie vénérienne. J'ai vu un petit ulcère à la langue, survenu à la suite d'un baiser, produire une affection vénérienne universelle.

On doit ranger dans la cinquième classe les maladies produites par un venin introduit dans nos vaisseaux et mêlé à nos humeurs. Quoique les symptômes qui se manifestent d'abord paraissent sthéniques ou asthéniques, ils ne dépendent cependant que du venin, qui, se portant dans différentes parties du corps, altère le tissu de

nos organes, et trouble toutes nos fonctions. C'est ainsi que, lorsqu'un homme a été mordu par un chien enragé, nous voyons le virus affecter tantôt une partie, tantôt une autre, et causer les effets les plus terribles. Les différens poisons végétaux, animaux et minéraux, produisent à peu près les mêmes symptômes. Brown n'a point parlé de ces deux dernières maladies, sans doute parce que leur nature est encore inconnue.

Recette pour faire la poudre de Dover telle qu'elle se trouve pages 20 et 21 de la traduction française de l'ouvrage intitulé : Legs d'un ancien médecin à sa patrie, par Dover. La Haye, 1734, *in-12.*

Prenez de l'opium une once ; du salpêtre et du tartre vitriolé, de chacun quatre onces ; de l'ipécacuanha une once, et de la réglisse une once. Mettez le salpêtre et le tartre dans un mortier bien rougi au feu, les remuant avec une cuiller, jusqu'à ce qu'ils aient cessé de flamber. Ensuite mettez-les en poudre superfine ; puis répandez-la sur votre opium : broyez-les en poudre, et ensuite mettez les autres poudres avec celle-ci.

La dose est de 40, 50 à 60 grains.

NOTES DE FRANK

SUR

L'OUVRAGE DE ROBERT JONES.

Des Maladies universelles et locales.

(1) PLUSIEURS maladies qui semblent locales sont produites par une cause inhérente à tout le système ; mais il y en a un bien plus grand nombre qui présentent tous les symptômes des affections universelles, quoiqu'elles ne soient que des affections purement locales.

Il est souvent très-difficile de distinguer une maladie universelle de celle qui n'est que locale, mais cette difficulté ne peut être sentie que par un petit nombre de médecins. La plupart d'entre eux ne soupçonnent même pas que les maladies doivent être distinguées en universelles et en locales.

Tâchons d'éclaircir un point de doctrine aussi intéressant, et qui n'a point encore été traité ; et commençons par les maladies qu'on doit regarder comme universelles, quoiqu'au premier aspect elles semblent être locales.

Le squirre mérite d'abord de fixer notre attention. Souvent, sans avoir été précédé de causes locales, il attaque à une certaine époque de la vie les mamelles, l'utérus, les testicules, le cordon spermatique, quoique le vice qui y donne lieu ne soit point alors borné à la seule partie qui paraît affectée ; il s'étend à tout le système, et c'est à tort que les chirurgiens regardent cette maladie comme locale. S'ils font l'extirpation de la partie spécialement affectée, le virus ne tarde pas

(1) *Voyez* chapitre III, page 48 du premier volume.

à

à se communiquer à quelque autre partie, quoi qu'en pense un célèbre chirurgien allemand. Aussi M. Scarpa, que ses grandes connaissances en anatomie et en chirurgie ont rendu si célèbre, a-t-il le plus grand soin de recommander à ses élèves de ne jamais extirper aucune partie squirreuse, lorsque le vice est produit par une cause interne, ou par un état morbifique qui affecte tout le système. Cet homme illustre a constamment observé que, dans ces cas, le mal ne tardait pas à reparaître dans quelque autre partie.

L'exemple des scrofuleux peut répandre beaucoup de jour sur cette question. Ils sont souvent exposés à des affections qui paraissent purement locales. Telle est, entre autres, l'ophthalmie scrofuleuse. Si le chirurgien se contente d'appliquer des topiques à l'œil, c'est en vain qu'il attend la guérison ; tandis que le plus souvent les excitans qui agissent sur tout le système, sont seuls suffisans pour faire disparaître cette inflammation symptomatique.

Un enfant scrofuleux, âgé d'environ treize ans, se présenta il y a peu de jours à notre école clinique. Quelque temps avant d'entrer dans l'hospice, un chirurgien lui avait fait l'amputation d'un doigt attaqué d'un *spina ventosa*, autant qu'on en peut juger d'après le rapport du malade. Peu de temps après, le mal reparut à l'autre main : on prescrivit alors le quinquina, l'opium et le mercure. J'ignore quel effet ont produit ces médicamens.

Il n'est pas rare de voir un anevrisme qui n'a été précédé d'aucune cause locale. Qu'un chirurgien inexpérimenté ait alors recours à l'opération, bientôt il paraîtra dans quelque autre partie du corps un nouvel anevrisme qui peut être suivi d'un troisième, &c. N'est-ce pas là une preuve évidente que la maladie n'est pas locale, mais universelle, et qu'on doit la traiter par des remèdes généraux qui, en

corrigeant le vice répandu dans tout le système, guériront l'affection locale sans qu'on soit obligé d'avoir recours à aucun topique ?

Combien de fois un traitement général n'a-t-il pas fait disparaître des gouttes sereines qu'on avait inutilement tenté de guérir par des remèdes locaux !

Les anciens ulcères des jambes, sur-tout ceux qui paraissent chez les personnes avancées en âge, sans qu'elles aient reçu aucune lésion externe, nous offrent encore un exemple de maladies universelles qui ont l'apparence de maladies locales. Jamais on ne parvient à les guérir par les topiques : ce sont même les tentatives inutiles qu'on a si souvent faites sur ces maladies, qui les ont fait nommer l'écueil de la chirurgie ; cependant la méthode excitante universelle les guérit sûrement et en peu de temps. J'ai été témoin d'une infinité de guérisons semblables, lorsque je suivais les leçons de chirurgie clinique de M. Scarpa. Je puis attester que j'ai vu constamment sa méthode suivie d'un heureux succès, même dans les cas les plus difficiles. Cette méthode est celle que Underwood a proposée en Angleterre ; elle consiste dans une bonne nourriture, dans l'usage du vin, du quinquina, du camphre, &c. On fait faire de l'exercice au malade ; on lui applique aux extrémités inférieures un bandage compressif. Si les ulcères sont en bon état, on se contente de les panser avec un simple digestif ; s'ils sont de mauvaise qualité, on y applique du précipité rouge. Les succès surprenans que M. Scarpa a obtenus dans un très-grand nombre de maladies chirurgicales qu'on avait presque jugées incurables, sont une preuve des rares talens de cet illustre professeur, et de l'excellence de sa méthode, qui est aussi celle que Brown conseille dans le traitement des affections universelles.

Examinons maintenant les maladies qui paraissent uni-

verselles, quoiqu'elles ne soient réellement que des affections locales.

Tout le monde convient que la fièvre intermittente est une maladie universelle; mais il y a plusieurs affections locales qui produisent absolument les mêmes symptômes que cette espèce de fièvre, dont cependant elles diffèrent essentiellement.

Mon père rapporte un exemple de fièvre quarte produite par l'irritation que causait une dent molaire qui était sur le point de paraître. Cette fièvre résista à toutes sortes de moyens; elle ne disparut que lorsque la dent eut percé la gencive. *(Orat. Acad. de circumscribendis morborum historiis, Delect. opusc.)*

Le célèbre Rizzini de Crémone fut appelé auprès d'une vieille femme attaquée d'une fièvre qui offrait tous les symptômes de la fièvre tierce, et qui était accompagnée de vomissemens très-violens. Il prescrivit les excitans les plus énergiques que l'on connaisse en médecine; mais tous ces moyens furent inutiles, et ne purent sauver la malade. A l'ouverture du cadavre, on trouva dans l'utérus, qui était très-dilaté, un stéatome osseux que l'on conserve encore dans notre cabinet d'anatomie.

Les deux observations suivantes sont semblables à celle qu'on vient de rapporter.

Le docteur Edmond Schmuck, homme d'un grand mérite, m'en a communiqué une sur une fièvre quarte produite par un morceau de lard crud qui était resté dans l'estomac. Cette fièvre résista au quinquina, et ne cessa que lorsque le malade eut vomi ce morceau de lard. *(Riflessioni sopra alcuni punti della dottrina di Brown, del dottor Edmundo Schmuck, dirette à J. Frank.)*

J'ai observé la même chose chez un soldat qui, après avoir mangé des champignons, éprouva tous les symptômes

qui ont coutume de paraître lorsqu'on a pris quelque poison. On lui donna un émétique qui lui fit évacuer une grande quantité de champignons et de bile. La maladie parut guérie ; mais peu de temps après il survint une fièvre quarte, qu'on traita inutilement par le moyen du quinquina. On redonna l'émétique sans aucun succès. Le malade ne retira pas plus d'avantage du quinquina, qu'on lui fit prendre de nouveau pendant un temps fort considérable. Enfin le chirurgien prescrivit un troisième émétique qui procura quelques vomissemens au malade, et lui fit rejeter un champignon. La fièvre cessa aussitôt, sans qu'on ait été obligé de recourir de nouveau au quinquina.

Je remarquerai, à cette occasion, que les maladies *gastriques*, qui, de notre temps, jouent en médecine un rôle si important, doivent être regardées comme de simples affections locales, ainsi que je m'en suis convaincu par un grand nombre d'observations. Je pense qu'on ne doit compter parmi ces maladies que celles qui sont produites par des alimens de mauvaise qualité, qui, en séjournant dans les premières voies, portent le trouble dans tout le système. Ce désordre n'est jamais précédé de l'état de prédisposition qui, d'après Brown (*Elem. Med. VI*), précède les maladies universelles : il n'est point produit par une augmentation ou une diminution d'excitement, mais par une matière renfermée dans le canal intestinal, et qu'on peut y regarder comme étrangère. Enfin on ne parvient point à le guérir en augmentant ou en diminuant les forces du malade, mais seulement en enlevant la cause irritante. Tout ceci ne prouve-t-il pas que la maladie est purement locale ?

L'explication que je viens de donner ne se trouve point dans les ouvrages de Brown. Cet auteur n'a même presque rien écrit sur les maladies gastriques ; mais ce que j'en ai dit est entièrement conforme à sa doctrine. En parlant des

maladies produites par des poisons, il dit (*Elem. Med. LXXVII*) qu'on doit le plus souvent les regarder comme locales. En effet, ajoute-t-il, le poison attaque par son action mécanique l'estomac, qui est doué d'une grande excitabilité, et produit dans tout le corps une irritation qui ne dépend ni d'une diathèse sthénique, ni d'une diathèse asthénique, mais seulement d'une affection locale, ainsi qu'on peut s'en convaincre par le traitement, qui consiste uniquement à évacuer ce poison.

Mais, dira-t-on, si l'on ne range dans la classe des maladies gastriques que celles qui sont produites par des alimens de mauvaise qualité, ou par des matières que l'estomac ne peut digérer, leur nombre se trouvera considérablement diminué. Cependant rien de plus commun que ces maladies. Ne doit-on pas regarder comme gastriques, ajoutera-t-on, ces fièvres épidémiques qui causent souvent les plus grands ravages, et qui sont accompagnées d'amertume à la bouche, de saburres, de nausées, de rots, de vomissemens? Cependant elles ne sont point produites par des matières qui agissent sur l'estomac, à la manière des poisons, mais par des causes générales et souvent inconnues.

Tous ces symptômes ne prouvent nullement que ces maladies soient gastriques ou saburrales; ils ne peuvent tout au plus être considérés que comme effets, et non comme causes de la maladie. Mais ce n'est pas ici le lieu de relever une erreur d'autant plus funeste qu'elle a été presque généralement adoptée. Rapportons encore quelques exemples de maladies locales qui se cachent sous la forme de maladies universelles.

L'épilepsie est une maladie asthénique produite tantôt par la faiblesse directe, tantôt par la faiblesse indirecte. Mais il existe une affection qui, quoiqu'essentiellement différente de l'épilepsie, puisqu'elle dépend d'un vice local,

lui ressemble cependant parfaitement, si l'on ne fait attention qu'à ses symptômes extérieurs. Elle est le plus souvent incurable, tandis qu'une méthode excitante bien dirigée guérit presque toujours l'épilepsie véritable. De quelle importance n'est-il pas de ne pas confondre deux maladies aussi différentes ? Cependant les nosologistes les rangent dans le même genre, comme si elles ne différaient que par les caractères qui distinguent les espèces. Qu'ils ne disent pas qu'ils n'ont confondu ces deux maladies que pour ne pas se voir forcés d'inventer à chaque instant de nouveaux noms et de nouvelles divisions; car, pour ne pas parler de tant d'autres noms barbares, quel but utile ont-ils pu se proposer en établissant des distinctions entre le *tétanos*, l'*opisthotonos* et l'*emprosthotonos ?*

On trouve dans le Recueil des expériences et des observations médicales faites à Édimbourg (*Edenburche-Versuche*), une histoire fort intéressante d'une épilepsie produite par une maladie locale. Une dame de trente-huit ans, attaquée d'épilepsie depuis douze ans, vint consulter le docteur Short. Ses accès, qui, au commencement ne paraissaient qu'une fois par mois, se répétaient alors quatre ou cinq fois par jour : ils duraient une heure, et quelquefois une heure et demie. On avait prescrit à la malade une infinité de remèdes, qui, loin de lui être de quelque utilité, avaient au contraire rendu la maladie plus grave. Chaque attaque commençait par cette sensation qu'on nomme *aura*, qui se faisait d'abord ressentir aux muscles jumeaux, et qui se portait ensuite vers la tête. Lorsqu'elle était parvenue à cette partie, la malade tombait par terre, et rendait beaucoup d'écume. Short l'ayant trouvée dans un de ses accès, examina ses jambes; mais il n'y trouva ni tumeur, ni dureté, ni relâchement, ni rougeur. Cependant, comme il soupçonnait que c'était dans cette partie que résí-

dait la cause du mal, puisque c'était par elle que commençaient les attaques, il y fit une incision de deux pouces de profondeur. Il trouva un corps dur dont il fit l'extraction avec des pinces, après l'avoir détaché des muscles. Il était cartilagineux, de la grosseur d'un petit pois, et adhérant à un nerf qu'il coupa. Cette opération rendit sur-le-champ la connaissance à la malade, et depuis ce temps elle a joui d'une bonne santé.

Je pourrais rapporter plusieurs autres exemples d'épilepsies produites par un vice local. J'aime mieux renvoyer le lecteur aux différens ouvrages, où il trouvera des détails dans lesquels je n'ai pas le temps d'entrer.

Fernel parle de plusieurs épilepsies produites par la grossesse, et qui n'ont pu être guéries que par l'accouchement. *(Pathol. l. V, c. 3.)*

Fabrice Hildan rapporte l'histoire d'un enfant qu'un grain de verre qui lui entra dans l'oreille, rendit épileptique. *(Centur. I, observ. 4.)*

Boerhaave et Raw ont trouvé dans le cadavre d'un épileptique des os en forme de pierre renfermés dans la faux du cerveau. *(Prax. Med. tom. V, p. 36.)*

Il me serait facile de rapporter une infinité d'observations semblables, sur-tout si je voulais parler de celles qui ont rapport aux autres maladies. Mais j'en ai dit assez pour engager les médecins à examiner avec le plus grand soin si les maladies qu'ils traitent sont locales ou universelles. Cela seul leur suffira pour juger du degré de confiance qu'ils doivent avoir dans les différens médicamens. Je ne crains pas de le dire, si l'on s'est si grossièrement trompé sur leurs propriétés, c'est en grande partie parce qu'on n'a pas su distinguer les maladies locales de celles qui sont universelles. Comment peut-on juger de l'efficacité d'un remède, si l'on n'est pas certain que la maladie dans laquelle on en fait

l'essai n'est pas locale ? C'est faute d'avoir fait cette distinction, que tant de médecins méprisent les meilleurs remèdes, tandis qu'ils font le plus grand cas de ceux qui n'ont aucune efficacité. Pourrait-on révoquer en doute le succès constant qu'on obtient de l'opium dans les maladies convulsives, parce que ce remède n'aura produit aucun effet dans celles qui dépendent d'un vice organique ?

La digitale pourprée est un excellent remède dans l'hydropisie asthénique, et tout le monde convient qu'elle doit son efficacité à sa force tonique. Lorsque j'entends des médecins se plaindre de ce qu'elle ne leur a pas été constamment utile, je me contente de leur demander s'ils étaient certains que l'espèce d'hydropisie dans laquelle ce remède n'a eu aucun succès, était produite par une faiblesse générale, et qu'elle n'était pas due à quelque vice local. On ne doit pas s'étonner que, dans ce dernier cas, la digitale pourprée soit absolument inutile.

L'atropa-belladonna étant douée d'une très-grande force excitante, ainsi que le prouvent ses effets, qui sont assez semblables à ceux de l'opium, elle doit être utile dans un grand nombre de maladies, et nous voyons en effet qu'elle en guérit plusieurs, entre autres la manie. Mais que penserait-on de moi si je me plaignais que ce remède est sans effet dans la manie produite par un vice local ?

Les liqueurs spiritueuses, les alimens succulens guérissent presque infailliblement les indigestions, même celles qui sont accompagnées de nausées et de vomissemens; mais il s'en faut de beaucoup qu'ils produisent le même effet dans les indigestions causées par un vice organique de l'estomac.

Ceux de nos lecteurs qui seront convaincus qu'il est de la plus grande importance de distinguer les maladies générales de celles qui sont locales, ne manqueront sans doute pas de me demander si je pourrais leur donner quelque règle

pour les diriger lorsqu'ils sont au lit des malades, et les aider à faire cette distinction importante. Je me chargerais volontiers de satisfaire à leur desir, si je ne m'étais pas trouvé dans le plus grand embarras quand il s'agissait de prononcer sur ce point, qui malheureusement est un des plus obscurs de la nouvelle doctrine. Quoique je ne me flatte aucunement de pouvoir l'éclaircir, je vais cependant exposer un petit nombre de règles qui pourront être de quelque utilité.

On doit soupçonner qu'une maladie est locale:

1°. Lorsqu'elle dure depuis long-temps;

2°. Lorsque les débilitans et les échauffans ont été inutiles;

3°. Lorsqu'on ne découvre aucun rapport entre les symptômes d'une maladie, et les causes qui ont pu les produire;

4°. Lorsque les symptômes d'une maladie persistent, quoiqu'il ait paru une autre maladie d'un genre opposé, et qui ne pourrait pas subsister avec la première si elles étaient l'une et l'autre universelles.

Examinons en détail chacune de ces propositions.

1°. Il est inutile que je m'arrête à la première; Brown l'a développée d'une manière assez étendue pour faire voir qu'on doit soupçonner qu'une maladie est locale lorsqu'elle est d'une certaine durée.

2°. On doit porter le même jugement lorsque les excitans et les antiphlogistiques ne produisent aucun changement dans une maladie. Supposons, en effet, un mal de tête sthénique. Il est évident que la méthode antiphlogistique, sagement employée, doit le faire disparaître entièrement, ou du moins apporter un soulagement sensible.

La méthode excitante doit avoir les mêmes succès, si le mal de tête est asthénique.

Au contraire, cette dernière méthode produirait des effets funestes dans un mal de tête sthénique, et la première ne serait pas moins pernicieuse dans un mal de tête asthénique.

N'est-il donc pas évident que le mal de tête est local, lorsque ces deux méthodes employées successivement pendant un certain temps, ne sont suivies ni de bons ni de mauvais effets?

Voici un autre exemple qui pourra répandre quelque jour sur le point de pratique que nous examinons.

Je suppose qu'un médecin ait traité une épilepsie par la méthode des débilitans, et qu'il ait été assez heureux pour ne produire aucun mauvais effet; que ce médecin emploie ensuite avec aussi peu de succès la méthode excitante proposée par Brown; ne doit-il pas être convaincu que la maladie est locale, et que le traitement général, loin d'être de quelque utilité au malade, ne pourrait au contraire que lui être pernicieux?

3°. Il est facile de prouver qu'une maladie est locale, lorsqu'on ne découvre aucun rapport entre les symptômes qu'elle présente, et les causes morbifiques.

Qu'un jeune homme robuste, qui use avec modération d'une bonne nourriture, qui se livre à des exercices modérés, et qui fait usage de tout ce qui peut donner à l'esprit et au corps un excitement convenable, se trouve attaqué des symptômes que nous offrent les maladies universelles produites par faiblesse, de ceux par exemple qui sont particuliers aux indigestions chroniques, ne doit-on pas attribuer ces symptômes au vice organique de l'estomac, ou de quelque autre partie voisine? Comment en effet le régime dont nous venons de parler aurait-il pu produire, dans un sujet robuste, une maladie de faiblesse?

Nous devons, par la même raison, être presque certains qu'une épilepsie est locale, lorsqu'en examinant les causes qui ont agi sur le malade, on n'en trouve aucune qui ait pu l'affaiblir d'une manière directe ou indirecte.

Je crois cependant devoir avertir qu'on ne doit pas re-

garder cette règle comme infaillible : elle pourrait quelquefois nous induire en erreur, puisqu'il est certain que nous ignorons souvent les causes qui produisent les maladies universelles.

4°. J'ai examiné avec la plus grande attention s'il est possible que des maladies d'une nature opposée se compliquent dans le même sujet ; et après avoir pesé toutes les raisons qu'on apporte de part et d'autre, je me suis convaincu que cette complication ne peut pas avoir lieu. Comment en effet supposer que notre corps est, en même temps, affecté d'une maladie produite par faiblesse, et d'une autre qui dépend d'un excès de vigueur? Cette opinion, quoiqu'adoptée par des personnes du plus grand mérite, ne peut être soutenue par aucune raison plausible : elle peut avoir les suites les plus pernicieuses dans la pratique; elle n'est fondée que sur les symptômes qui sont des signes trompeurs. C'est elle qui a engagé les médecins à prescrire en même temps les débilitans et les excitans.

Il est certain qu'il y a des maladies qui nous offrent une réunion de symptômes sthéniques et asthéniques, mais nous ne devons pas croire pour cela que ces deux affections existent réellement dans le même sujet : pour moi, jamais je n'ai découvert une pareille complication.

Voici, selon moi, les seules raisons qui semblent favoriser l'opinion que je combats, quoique dans le fond elles confirment de plus en plus la nouvelle doctrine. J'ai déja expliqué (tome I, page 254) comment les maladies sthéniques, lorsqu'elles sont négligées ou mal soignées, dégénèrent en maladies asthéniques. J'ai fait voir que ce changement est opéré par l'excès de stimulus qui consume l'excitabilité, et produit ainsi la faiblesse indirecte. Qu'on se rappelle que j'ai dit, dans le même endroit, que plus l'excitabilité est abondante, moins elle est propre à supporter un stimulus énergique ; que quoi-

qu'elle soit une et indivisible, elle affecte cependant quelquefois plus vivement certaines parties du corps. Cela posé, n'est-il pas évident que, dans une maladie sthénique portée à son plus haut degré, tandis que presque tout le corps éprouve un excitement très-énergique, quelques-unes de ses parties douées d'une plus grande excitabilité, et par conséquent moins propres à supporter l'excès de stimulus, ont déja passé à l'état de faiblesse indirecte? Ce défaut d'équilibre ne dure cependant que quelques instans. Si le stimulus continue d'agir avec la même force, tout le corps passe promptement à l'état de faiblesse indirecte.

Qu'on ne s'imagine pas qu'on doive prescrire en même temps, dans ces circonstances, les excitans et les débilitans. Si l'on a quelque espoir que tout le système n'est pas encore passé à l'état de faiblesse indirecte, on doit diminuer l'énergie du stimulus; si au contraire ce passage s'est effectué, on prescrira de forts excitans. Mais quel rapport y a-t-il entre ce que nous venons de dire et les idées extravagantes que les médecins se forment sur les complications des maladies? Qui croirait qu'il y en a qui admettent des fièvres qu'ils regardent en même temps comme inflammatoires, nerveuses, gastriques et rhumatismales *(febris inflammatorio-nervoso-gastrico-rheumatica)*?

Je pense donc qu'on doit regarder comme locale toute maladie *dont les symptômes continuent, quoiqu'il soit survenu une autre maladie d'une forme opposée, et qui ne pourrait pas subsister avec la première si elles étaient toutes deux universelles.*

Eclaircissons encore ceci par un exemple tiré d'un épileptique. Qu'un homme sujet à l'épilepsie soit attaqué d'une péripneumonie inflammatoire sans que les accès de sa première maladie soient interrompus, il est évident que, dans ce cas, l'épilepsie est locale: en effet, si elle était universelle,

elle serait produite par faiblesse, et elle ne pourrait être guérie que par la méthode excitante. Au contraire, la péripneumonie réellement inflammatoire consiste dans une augmentation d'excitement, et exige la méthode débilitante : or, je le demande, peut-on supposer que deux maladies tellement opposées, que les mêmes moyens qui guérissent l'une donnent naissance à l'autre, et réciproquement, puissent coexister dans le même sujet ?

L'exemple suivant prouve encore la même vérité.

Les personnes sujettes aux indigestions et aux crudités d'estomac produites par faiblesse, ne sont point attaquées de maladies inflammatoires. Cette observation avait déja été faite du temps d'Hippocrate, ainsi que le prouve l'aphorisme suivant : *Qui acidum eructant, ad peripneumoniam non sunt prædispositi.*

Mais si ces indigestions et ces crudités ont pour cause un vice organique, il est très-possible que ceux qui y sont sujets soient, en même temps, attaqués d'une maladie produite par un excès de vigueur; et comme cette dernière ne peut pas exister avec une maladie asthénique, son existence est une preuve évidente que le dérangement de l'estomac doit être attribué à une lésion organique.

Ce que nous venons de dire suffit pour distinguer les maladies universelles des affections locales : mais il est utile d'observer que la plus grande partie des affections locales sont produites par des maladies universelles, négligées ou mal traitées, et que quelques-unes de ces dernières ont aussi assez souvent pour causes des affections locales. Tâchons de prouver ces deux propositions par quelques exemples.

Personne ne doutera que la péripneumonie ne soit une maladie universelle, et qu'on ne doive regarder l'inflammation du poumon qui a lieu alors, comme une suite de l'affection générale, si l'on fait attention que les causes qui produisent

cette maladie et les remèdes qui la guérissent agissent sur tout le système, et n'exercent aucune action particulière sur le poumon; et que toute la méthode curative se réduit à diminuer l'excitement dans la péripneumonie sthénique, et à l'augmenter dans la péripneumonie asthénique. Les médecins se sont donc formé des idées très-fausses sur cette maladie, lorsqu'ils ont regardé l'inflammation du poumon comme une affection primitive qui existait avant la fièvre, et qui lui a donné naissance. Ce n'est que dans les affections locales que ce phénomène a lieu.

Une substance irritante introduite dans l'estomac peut y produire une inflammation qui peut elle-même affecter sympathiquement tout le système. Mais le désordre général qui a lieu alors, et qu'on a regardé mal-à-propos comme un état *fébrile*, n'est produit ni par une affection sthénique, ni par une affection asthénique, et ne peut en aucune manière être considéré comme une maladie universelle; il n'est dû qu'à l'affection locale de l'estomac. Aussi ne doit-on pas recourir alors aux remèdes généraux, mais aux remèdes locaux capables d'évacuer la substance irritante, ou du moins de l'empêcher de nuire dans la suite. Quelle différence n'y a-t-il pas entre cette affection et la péripneumonie! L'inflammation du poumon, qui a lieu dans cette dernière maladie, n'est que secondaire; elle est constamment précédée d'une affection générale, et elle cesse lorsqu'on emploie des remèdes universels.

Ces caractères évidens n'ont cependant pas empêché les nosologistes de confondre une infinité de vices locaux avec les inflammations idiopathiques, qui toutes dépendent d'une diathèse générale, quoique ces deux espèces d'affections ne se ressemblent que par quelques symptômes trompeurs.

Quoique l'inflammation du poumon ne doive être regardée dans la péripneumonie que comme un symptôme

qui dépend de la diathèse générale, elle peut cependant être portée à un tel degré, dans le cours de la maladie, qu'elle dégénère en une affection locale; c'est ce que nous voyons arriver lorsque ce viscère tombe en suppuration. Ce serait en vain que le médecin réduirait, dans ces cas, l'excitement général à un degré convenable; le vice local persistera et excitera dans tout le système une irritation symptomatique : le traitement général devient donc inutile. La seule indication qu'il y aurait à remplir serait d'enlever le vice local; mais comme cela est impossible, la maladie est incurable.

Je donne maintenant mes soins à une malade qui nous fournit un exemple de maladie universelle changée en maladie locale; elle est attaquée d'une étisie produite par un ulcère aux intestins ou au mésentère. Des renseignemens très-exacts et très-circonstanciés m'ont appris que cette maladie doit son origine à une affection universelle provenant de faiblesse directe. La malade fut traitée dans un hôpital par toutes sortes d'évacuans. Pendant leur usage, elle éprouva des coliques qui bientôt furent accompagnées de diarrhée : le médecin, loin de renoncer à ses purgatifs, en augmenta encore la dose; aussi la malade est-elle réduite à un état de marasme qui ne lui laisse plus que quelques jours à vivre : cependant sa maladie était d'abord très-légère et facile à guérir.

La gale nous fournit des exemples d'affections locales qui peuvent se changer en maladies universelles.

Il est maintenant démontré, sur-tout depuis l'ouvrage de l'illustre Wichmann *(Eziologie del Kraetze)*, que la gale est produite par un insecte que Linné nomme *acarus exulcerans*. On doit donc la regarder comme une simple affection locale qui n'exige pour sa guérison que des remèdes locaux; et effectivement tous les médecins conviennent que

le traitement général est inutile dans cette espèce de maladie : cependant il est très-possible que, dans le cours de cette affection, l'excitement produit à la surface du corps, qu'on sait être douée d'une grande sensibilité, l'inquiétude, l'insomnie, et l'action des autres puissances débilitantes, causent un état de faiblesse qui dégénérera en maladie universelle.

Il est évident que lorsqu'une affection locale, de quelque nature qu'elle soit, se trouve unie à une maladie générale, on doit non-seulement avoir recours aux topiques, mais encore aux remèdes qui agissent sur tout le système.

Des Émétiques et des Purgatifs.

(1) Il est bien étonnant que la plupart des médecins ne prescrivent les émétiques et les purgatifs que dans les maladies qui dépendent de faiblesse, comme sont celles, par exemple, qu'ils nomment *gastriques*, et qu'ils n'emploient jamais ces médicamens dans les affections sthéniques, où ils sont si utiles.

Brown s'explique à ce sujet de la manière suivante : *Ut nihil* (degli evaranti) *in asthenicis morbis plus hactenus usitatum, nihil cum maximo damno, et sæpe præsente pernicie, est; ita ob eam ipsam causam nihil ad sthenicorum morborum curationem felicius.* (Elem. Med. CDLXXIII.)

« Les évacuans, qu'on emploie si fréquemment dans les » maladies asthéniques, produisent alors les effets les plus » funestes, et causent même souvent, sur-le-champ, la perte » du malade : mais, par la même raison, ils sont très-utiles » dans les maladies sthéniques ».

Cette erreur funeste vient de ce que les médecins, persuadés que l'action des évacuans ne s'étend pas au-delà du

(1) *Voyez* page 119 du premier volume de cet Ouvrage.

canal

canal intestinal, ne les prescrivent que lorsqu'ils croient que la maladie est produite par quelque matière corrompue retenue dans les premières voies. Ils croiraient commettre une grande faute s'ils donnaient ces remèdes dans une maladie qui n'offre point les symptômes qu'ils nomment gastriques. Ce préjugé est même tellement accrédité, qu'on regarde comme gastrique toute maladie dans laquelle les évacuans ont été utiles.

Il suffit cependant d'examiner, ainsi que nous allons le faire, la manière dont les évacuans exercent leur action, pour être convaincu qu'ils doivent être aussi avantageux dans les maladies sthéniques, qu'ils sont pernicieux dans les affections asthéniques.

Les évacuans, soit qu'ils agissent comme purgatifs ou comme émétiques, débarrassent le canal intestinal des matières qui y sont contenues. Ils privent le corps d'un stimulus qui agissait continuellement sur une surface très-étendue, et par conséquent ils doivent nécessairement affaiblir tout le système. Les évacuans, par le stimulus local qu'ils exercent sur les petits vaisseaux sanguins et sur les glandes de l'estomac et des intestins, produisent une abondante sécrétion d'humeurs, qui auparavant augmentaient l'excitement, en remplissant également leurs petits vaisseaux, et en les stimulant continuellement.

Ces médicamens enlèvent même au sang une quantité assez considérable de lymphe destinée à la nutrition, et cette perte doit nécessairement produire une grande faiblesse.

Je n'ignore pas ce qu'on a coutume d'opposer à l'explication que nous venons de donner. Ce sont sur-tout les émétiques qu'on s'efforce de regarder comme des remèdes excitans : on prétend que la secousse qu'ils donnent au corps doit le fortifier. Mais n'est-il pas tout-à-fait déraisonnable de croire qu'un choc mécanique, précédé des symptômes

les plus fâcheux, et accompagné le plus souvent de sueurs froides, qui annoncent un relâchement dans tout le système, peut augmenter les forces vitales ? Peut-on nier que les émétiques affaiblissent l'estomac, et qu'ils prédisposent aux maladies hypocondriaques et aux autres affections qui dépendent du dérangement des premières voies ? Enfin on peut s'en rapporter sur cet objet au témoignage du vulgaire lui-même : je lui laisse à décider si un homme, après avoir pris l'émétique, se sent plus de force et de vigueur.

On fait une autre objection beaucoup plus forte que la première. Nous accordons, peut-on nous dire, que les émétiques affaiblissent par les évacuations qu'ils produisent : mais, avant de produire aucune évacuation, ils stimulent le canal alimentaire ; ce qui doit les rendre dangereux dans les maladies sthéniques.

Brown a senti l'importance de cette réflexion, et c'est pour cela qu'il conseille de ne donner dans les maladies sthéniques que les purgatifs qu'on nomme antiphlogistiques, parce que ce sont eux qui stimulent le moins fortement. Ces médicamens sont beaucoup moins nuisibles par l'irritation légère qu'ils occasionnent, qu'ils ne sont avantageux par les évacuations qu'ils procurent. Le médecin ne doit pas prescrire, dans ces maladies, la rhubarbe, l'aloès, le jalap, le sel ammoniac, &c. ; leur stimulus énergique nuirait beaucoup plus au malade que les évacuations ne lui seraient utiles, par la faiblesse qu'elles produiraient. Mais on ne doit pas en dire autant du sel amer, de la crême de tartre, des tamarins, &c. Ces remèdes, en stimulant d'une manière presque insensible, produisent une abondante évacuation, qui diminue la masse des humeurs, et par conséquent l'excitement.

Il suit de ce que nous venons de dire, qu'on doit regarder comme un précepte utile, dans la pratique, de donner toujours les évacuans dans les maladies sthéniques, à des doses

suffisantes pour procurer des évacuations. En effet, si elles n'avaient pas lieu, le stimulus des médicamens ne ferait qu'augmenter la force de la diathèse.

Les effets pernicieux que produisent les évacuans dans les maladies asthéniques, prouvent encore évidemment qu'ils sont affaiblissans.

On sait que les fièvres intermittentes, guéries par le moyen du quinquina ou des autres excitans, reparaissent de nouveau lorsque le convalescent a le malheur de prendre quelqu'évacuant. Si l'action des purgatifs se bornait à évacuer les saburres, il s'ensuivrait que la santé dépend, dans ces cas, de la présence de ces saburres, puisqu'on ne peut pas les évacuer sans que la maladie ne reparaisse. Je suis surpris qu'on n'ait pas avancé un paradoxe aussi singulier : on pourrait le fonder sur un grand nombre de faits pratiques. Les évacuans reproduisent aussi les accès de goutte chez les personnes qui sont sujettes à cette affection asthénique ; cependant tous les signes qu'on nomme gastriques sont tellement évidens dans la goutte, que cette maladie mériterait d'être rangée dans la classe des *dyspepsies*.

L'utilité des évacuans, dans les maladies sthéniques, peut être prouvée par des faits de pratique connus de tout le monde.

L'illustre Stoll rapporte plusieurs observations de frénétiques parfaitement guéris par les émétiques et les purgatifs. Il en conclut que la frénésie est une maladie gastrique. J'ai déja observé qu'il s'en faut de beaucoup que cette conclusion soit juste. La méthode évacuante guérit les ophthalmies aiguës, c'est-à-dire sthéniques, toutes les fois qu'elles ne dépendent pas d'une cause locale. Cet effet, qui était connu de Galien, sans qu'il pût en rendre raison, vient d'être confirmé par Richter, dont le nom est si célèbre en chirurgie. Combien de fois les émétiques et les purgatifs n'ont-

ils pas fait disparaître l'esquinancie qui attaque les amygdales! Dira-t-on pour cela qu'elle est gastrique? J'ai vu des esquinancies légères, qui ne présentaient pas le moindre signe gastrique, guéries par les émétiques, les purgatifs, par une diète rigoureuse, &c. Les observations de Stoll et de plusieurs autres médecins ne prouvent-elles pas que la péripneumonie, lorsqu'elle est peu violente, cède à l'usage des évacuans? Ma propre expérience m'a convaincu que ces remèdes sont de la plus grande utilité dans la péripneumonie, lorsqu'ils sont précédés de la saignée. J'ai observé qu'ils pouvaient souvent épargner des saignées, et qu'ils procuraient une guérison plus prompte et plus complète. Les médecins ont donc grand tort de se fier uniquement à la saignée dans le traitement des maladies sthéniques. Ils devraient aussi avoir recours, dans ce cas, aux autres moyens débilitans, à une diète rigoureuse, au froid, aux purgatifs, &c. Voici ce que Brown pense de l'utilité de ce dernier remède : *Alvi post detractum parciùs sanguinem purgatio plus ad diathesim phlogisticam solvendam, quantâvis sanguinis fusione, valet; quia, quod supernè dictum* (CCLXXXIII), *sic debilitans potestas, quæ plus ibi semper ubi primùm admoveatur, debilitat, pluribus locis, nec solùm in vasis sanguiferis majoribus, sed et in horum plurimis finibus, admovetur, et incitabilitas latiùs eoque æqualiùs adficitur, et efficaciùs imminuitur incitatio.*

« Un purgatif donné à la suite d'une petite saignée est » plus propre à guérir une diathèse phlogistique que des sai- » gnées très-abondantes, parce que les puissances débili- » tantes, qui, ainsi qu'on l'a déja démontré, affaiblissent spé- » cialement les parties où elles exercent d'abord leur ac- » tion, étant alors appliquées sur un plus grand nombre de » points, et n'agissant pas seulement sur les gros vaisseaux » sanguins, mais aussi sur un grand nombre de leurs rami-

» fications, attaquent l'excitabilité dans une plus grande » étendue et d'une manière plus égale, et par conséquent » doivent diminuer plus efficacement l'excitement ».

Sydenham, qu'on peut regarder comme le plus grand médecin du siècle dernier, était tellement convaincu de l'utilité des purgatifs dans les maladies sthéniques, qu'il les faisait alors alterner avec la saignée.

On peut appliquer aux émétiques ce que je viens de dire des purgatifs. J'ai déja observé qu'on a guéri plusieurs péripneumonies par le moyen des émétiques. M. Dehó, un des partisans les plus éclairés de la nouvelle doctrine, ne saurait trop se louer de l'avantage qu'il a obtenu des émétiques dans toutes les maladies sthéniques, et sur-tout dans la péripneumonie. Pour moi, je n'ai jamais osé prescrire un vomitif dans cette dernière maladie. Je n'ignore pas que l'évacuation qu'il produit peut être très-utile, mais j'ai toujours craint les effets funestes qui pouvaient résulter des efforts que le malade fait pour vomir. L'inflammation du poumon, la difficulté de respirer, l'anxiété et les autres symptômes qui se manifestent dans la péripneumonie, ne nous permettent pas de donner alors l'émétique avec sécurité.

L'utilité des émétiques s'étend encore à d'autres maladies sthéniques. Mon père a guéri un maniaque en le faisant vomir une seule fois. Les émétiques font presque toujours disparaître le mal de tête sthénique, ainsi que l'a observé Galien.

Les émétiques et les purgatifs sont presque les seuls remèdes dont les médecins se servent dans le traitement de l'érysipèle ; et cette méthode est aussi utile dans l'érysipèle sthénique, qu'elle est pernicieuse dans l'érysipèle asthénique ou maligne. Comme on a vu les évacuans réussir dans le premier cas, on n'a pas manqué d'en conclure que l'érysipèle avait ordinairement son siége dans les premières voies.

Lucas Tozzi, qui vivait dans le siècle dernier, assure, dans un de ses ouvrages, qu'il a guéri en peu de temps, par la seule méthode évacuante, un nombre infini d'érysipèles, d'angines, de pleurésies, &c.

Des Fièvres intermittentes.

(1) Au lieu de s'appliquer uniquement au traitement des maladies rares, les médecins devraient plutôt faire tous leurs efforts pour perfectionner celui des maladies qui sont les plus communes.

Les fièvres intermittentes méritent, sous ce point de vue, une attention particulière : comme elles forment, dans la Lombardie, la plus grande partie des maladies régnantes, j'ai eu occasion d'en traiter un grand nombre ; et ce que je vais en dire doit être regardé comme le résultat de mes observations, et non comme de pures hypothèses.

Il n'y a pas encore long-temps qu'on trouvait, dans tous les livres de médecine pratique, un chapitre séparé pour la fièvre quotidienne, un autre pour la fièvre tierce, un troisième pour la fièvre quarte, &c. ; comme si ces fièvres étaient de nature opposée, parce qu'elles diffèrent par leur type. Tout le monde convient maintenant que le type des fièvres intermittentes n'établit entre elles aucune différence : il est donc inutile de nous arrêter à combattre une erreur qui n'existe plus.

Brown regarde la diathèse asthénique comme la cause unique des fièvres intermittentes. Il ne comprend par conséquent parmi ces fièvres, ni la fièvre gastrique, ni celle qu'on nomme intermittente inflammatoire.

Avant d'examiner si cette division est exacte, j'observerai que toute classification qui ne peut nous servir de guide dans

(1) Cette note de Frank n'est pas citée dans l'ouvrage de Weikard.

le traitement des maladies, doit être rejetée comme inutile. Il suit de cette proposition, qu'on ne doit pas ranger dans la classe des fièvres intermittentes toutes celles qui leur ressemblent en apparence, mais seulement celles qui dépendent des mêmes causes, et qui sont guéries par les mêmes moyens curatifs; et qu'au contraire on doit comprendre dans cette classe quelques affections qui, au premier aspect, sembleraient devoir en être exclues.

Mon père avait déja reconnu avant moi la vérité des différentes propositions que je viens d'exposer, ainsi qu'on en peut juger par ce passage : *Non quævis febris quæ intermittit, ideo ad intermittentes pertinet, nec omnis febris quæ non intermittit ad illas non spectat.*

On doit donc définir la fièvre intermittente une *maladie* accompagnée d'apyrexie et de paroxysmes plus ou moins forts et plus ou moins fréquens, produite par une suite de causes débilitantes, et qui ne doit être traitée que par la méthode excitante.

Cette définition ne comprend ni la fièvre intermittente inflammatoire, ni la fièvre gastrique.

La première de ces maladies, produite par des causes excitantes et par un excitement trop énergique, ne peut être guérie que par la méthode antiphlogistique. Elle est, par conséquent, diamétralement opposée aux fièvres intermittentes. Ne devait-on pas séparer des maladies aussi différentes? C'est en vain que, pour rectifier une erreur aussi préjudiciable, on dirait qu'elles présentent la même apparence extérieure : j'ai déja averti plusieurs fois que les classifications fondées sur les seuls symptômes pouvaient avoir dans la pratique les suites les plus funestes. Je pense donc que la fièvre dont nous parlons doit être placée à côté de la synoque, ou de la fièvre inflammatoire continue rémittente.

Quant à la fièvre intermittente gastrique, elle est très-rare, ainsi que je l'ai observé en parlant des maladies locales, auxquelles elle appartient. Ainsi toutes les affections qui sont produites par une mauvaise nourriture, ou par quelque substance vénéneuse qui réside dans le canal intestinal, quelque ressemblance qu'elles aient avec les fièvres intermittentes, ne doivent être regardées ni comme des fièvres intermittentes, ni même comme des maladies universelles: elles en diffèrent essentiellement.

C'est donc avec raison que Brown regarde toutes les fièvres intermittentes comme asthéniques, puisque toute affection qui n'est pas due à la faiblesse doit être exclue de la classe des fièvres intermittentes.

L'examen des causes qui produisent ces fièvres, la considération des symptômes qui les accompagnent, les succès que l'on obtient dans leur traitement par la méthode excitante, font voir jusqu'ici combien cette classification est exacte et utile.

Les causes des fièvres intermittentes peuvent affaiblir directement ou indirectement.

On compte parmi les causes débilitantes directes l'air impur et qui contient peu d'oxygène; les alimens trop peu abondans, tirés du règne végétal, et privés de sel, cet assaisonnement si utile et si nécessaire; le défaut d'exercice, l'engourdissement de l'esprit, le froid, l'humidité; les sensations trop faibles, et sur-tout celles qui sont désagréables, telles que la crainte: j'ai vu, l'automne dernier, une fièvre quotidienne doublée, produite par cette dernière cause. On ne doit pas oublier de comprendre parmi ces causes les différentes évacuations qui privent le corps d'une grande quantité de stimulus.

On doit regarder comme des causes débilitantes indirectes une grande chaleur, un travail excessif, une nourriture trop

abondante, l'ivresse, les passions trop stimulantes, sur-tout la colère, les exhalaisons des marais : ces dernières causes agissent probablement ainsi que les miasmes contagieux, en stimulant trop fortement; peut-être cependant leurs effets pernicieux pourraient-ils être attribués au défaut d'oxygène.

Les fièvres intermittentes sont produites par ces deux espèces de causes qui se combinent quelquefois ensemble, et elles sont proportionnées à leurs différens degrés de force.

Elles sont toujours précédées d'un état de prédisposition plus ou moins apparente, et dont la durée est en raison de l'énergie des forces débilitantes.

Tous les symptômes de la prédispostion asthénique *(sintomi prodromi)* annoncent l'abattement des forces tant physiques que morales.

Il faut en dire autant des symptômes qui paraissent, lorsque la maladie est déja déclarée *(sintomi constituenti)*.

Mais c'est sur-tout pendant le frisson que le peu d'énergie des différentes fonctions démontre d'une manière évidente combien l'excitement est faible. Les malades éprouvent alors un sentiment de pesanteur à la région de l'estomac, des nausées, des rapports acides ou putrides. Souvent ils sont pris de vomissement. Ils se plaignent d'une soif inextinguible, tant qu'on ne leur donne que de l'eau froide : mais on peut l'appaiser, ainsi que je l'ai observé plusieurs fois, par des boissons chaudes et spiritueuses; elles parviennent même souvent à dissiper les désordres de l'estomac. La langue devient sèche et chargée de saburre; la bouche est amère, le pouls fréquent, très-faible, resserré, inégal. La faiblesse se porte même quelquefois à un tel degré, qu'elle détruit toutes les fonctions et cause ainsi la mort.

On n'observe plus, pendant le temps de la chaleur, ces

signes évidens de faiblesse; on croiroit même, au premier aspect, que les symptômes qu'éprouve le malade sont produits par un excès de force : mais si on les examine avec attention, on verra qu'ils doivent être attribués à la faiblesse, ainsi que le pense Brown ; son opinion est fondée sur la pratique, et je l'ai confirmée par mes propres observations. J'ai toujours remarqué que les excitans diminuaient la chaleur des fièvres intermittentes.

La faiblesse est moins considérable pendant le temps de la sueur. Les malades éprouvent un grand soulagement; c'est ce qui a fait croire qu'une partie de la matière fébrile s'évacuait par le moyen des sueurs : rien de plus faux que cette opinion. En effet, tout le monde convient que la fièvre intermittente est due à un principe connu, et non à de prétendues *causes occultes*. Les matières qui sont évacuées par le moyen des sueurs ou des urines, sont un effet du dérangement que la faiblesse produit dans les sécrétions, pendant le temps du frisson et de la chaleur. La faiblesse, qui diminue pendant la sueur, permet que les sécrétions arrêtées se rétablissent, ainsi qu'on peut en juger par l'odeur et la couleur de la sueur et des urines.

La sueur est donc l'effet et non la cause du soulagement qu'éprouvent les malades. On peut consulter sur cet objet un livre intitulé, *Epitome de curandis hominum morbis*, cap. *de crisi*, tom. I.

L'apyrexie succède ordinairement à la sueur. Il s'en faut de beaucoup que le malade jouisse alors d'une santé parfaite, quoique sa maladie soit moins violente. Au reste, cet état de rémission est sujet à beaucoup de variations : il peut être interrompu ou prolongé, suivant les différens degrés d'énergie des puissances qui agissent sur le système. On ne doit pas être surpris de ces différentes variations qui se manifestent dans le cours des fièvres intermittentes; on en observe de

semblables dans les autres maladies, et même dans toutes les fonctions de l'économie animale. Il semble que la nature s'est fait une loi de ne jamais suivre un ordre constant et uniforme.

Telle est la marche que suit ordinairement la fièvre intermittente; ses symptômes sont différens lorsqu'elle est compliquée. Je parlerai seulement ici du cas où elle se cache sous la forme d'une fièvre continue, ou plutôt d'une fièvre *subcontinue.*

Plusieurs médecins traitent comme continues des fièvres qui sont réellement intermittentes. J'ai déja averti qu'on ne doit pas regarder comme continue toute espèce de fièvre dans laquelle on n'observe aucune intermittence.

On me dira qu'il est inutile de distinguer les fièvres continues asthéniques, des fièvres intermittentes, puisque les unes et les autres sont de même nature, et exigent la même méthode curative. Quoique cette assertion soit vraie sous un certain rapport, il est cependant bon d'observer que ces deux espèces de maladies diffèrent beaucoup par leur degré de faiblesse. Il ne suffit pas de pouvoir dire que telle maladie est sthénique, et telle autre asthénique; il faut que le médecin puisse juger à peu près de la force ou de la faiblesse de l'excitement, afin de pouvoir prescrire un remède proportionné au degré de la maladie.

Quelle que soit la forme sous laquelle se cache la fièvre intermittente, on peut, tant que la faiblesse n'est pas portée au dernier degré, promettre une guérison prompte et sûre. Il n'en est pas de même de la fièvre continue nerveuse, qui résiste le plus souvent aux remèdes les plus énergiques. Si donc un médecin prend pour fièvre nerveuse celle qui n'est qu'intermittente, il ne manque pas de porter un prognostic très-fâcheux; et, lorsque le malade est guéri, il pense avoir fait une cure extrêmement difficile.

On me dit l'été dernier qu'un médecin se vantait de guérir en peu de jours, par la méthode excitante, les fièvres continues nerveuses : quoique je fusse persuadé de l'efficacité de la méthode qu'il employait, je ne pouvais cependant concevoir qu'elle pût guérir en si peu de temps une maladie aussi rebelle. Tout mon étonnement cessa lorsque j'eus examiné quelques-uns de ses malades ; ils n'étaient attaqués que d'une fièvre intermittente *subcontinue*.

Comme je pense que l'erreur dont je viens de parler est assez commune, il ne sera pas inutile de donner quelques règles pour nous guider dans la distinction de ces deux espèces de maladies.

1°. Il faut faire la plus grande attention à l'espèce de constitution qui est dominante.

L'immortel Sydenham avoue qu'il a pris pour continues nerveuses des fièvres qui n'en avaient que l'apparence, et qui étaient intermittentes. On a commis la même erreur dans le duché de Mantoue : il y régnait une fièvre qu'on prenait pour putride, et qui était funeste à un grand nombre de malades. Un médecin qu'on envoya pour remédier à cette épidémie, considérant qu'il y avait alors dans ce pays un grand nombre de fièvres intermittentes, qui quelquefois devenaient continues, reconnut que cette prétendue fièvre putride n'était qu'une fièvre intermittente déguisée *(larvata)*, et il prescrivit le quinquina avec le plus grand succès.

2°. Il faut examiner si le malade n'éprouve pas des frissons à certaines heures réglées, et s'ils ne sont pas suivis d'un accès de fièvre plus violent.

Je fus voir, l'automne dernier, une dame qui se disait attaquée d'une fièvre putride. Je la trouvai le soir dans un fort accès de fièvre : elle se plaignait d'un grand mal de tête et d'un mal-aise général. Son médecin n'avait pas manqué de lui prescrire une forte saignée et un purgatif. Cette

méthode produisit l'effet qu'on devait en attendre. Je prescrivis à la malade un scrupule de laudanum liquide dans de l'eau de cannelle spiritueuse et dans une décoction de quinquina; je lui ordonnai de plus pour boisson des liqueurs spiritueuses et du vin étranger. Je la trouvai le lendemain matin dans un état qui surpassait toutes mes espérances. Elle me dit que, quoiqu'elle se trouvât un peu mieux chaque matin, elle n'avait cependant jamais éprouvé un soulagement aussi sensible. Je continuai le même traitement, et je lui permis de manger des œufs, &c.; elle éprouva après dîner un paroxysme moins violent que les autres jours. Je m'apperçus alors que cette fièvre était intermittente. Je continuai l'usage de l'opium et du quinquina, que je donnai bientôt en substance, et j'obtins une parfaite guérison dans l'espace de trois à quatre jours.

3°. On examinera si les urines déposent un sédiment *briqueté*.

Ce signe est peu certain. J'ai traité des fièvres intermittentes où l'on n'observait point ce dépôt dans les urines, et je l'ai observé dans quelques maladies qui n'étaient point des fièvres intermittentes.

4°. On demandera au malade s'il n'a pas été attaqué depuis peu de fièvre intermittente. On sait que dans cette maladie les rechûtes sont très-faciles.

Le traitement des fièvres intermittentes consiste à augmenter l'excitement. Aussi, avant la découverte du quinquina, guérissait-on ces fièvres par le moyen d'un grand nombre d'excitans. A peine pourrait-on en trouver un qui n'ait eu des succès dans ces espèces de maladies.

Cependant c'est le quinquina qui mérite la préférence après l'opium, qui a la propriété de prévenir presque toujours le paroxysme, et d'en diminuer la violence et la durée.

Je n'admets dans le quinquina aucune propriété spécifique, et je me trouve en cela d'accord avec un grand nombre d'excellens médecins. Pourquoi accorder à ce remède une propriété qu'on refuse à tant d'autres excitans qui guérissent également les fièvres intermittentes ? S'il était un spécifique, comment pourrait-il se faire que des malades en prissent plusieurs livres sans être guéris de leurs fièvres intermittentes ? Voici à cette occasion une anecdote assez singulière.

Les médecins de Pavie se plaignirent, il y a quelques années, qu'on ne leur vendait que de mauvais quinquina; le collége de médecine le fit examiner dans toutes les pharmacies, et on le trouva bon. Les médecins ne devaient donc pas se plaindre de la mauvaise qualité de ce remède, mais plutôt de son inefficacité dans le traitement des fièvres intermittentes, qui alors étaient très-graves.

Je suis bien éloigné de vouloir révoquer en doute l'utilité du quinquina; mais il n'est pas le seul remède qui mérite notre confiance. Les médecins devraient sur-tout avoir soin, lorsqu'ils en font usage, de l'unir à quelques autres excitans plus prompts et plus actifs.

L'opium est, sans contredit, le remède le plus efficace dans toutes les maladies asthéniques, et par conséquent dans les fièvres intermittentes. Cependant, comme son action est de peu de durée, il est bon d'unir à ce remède quelques excitans permanens, tels que le quinquina, les amers, les martiaux, de bons alimens, &c.

J'ai vu très-souvent l'opium prévenir le paroxysme d'une fièvre tierce, ou même d'une fièvre quarte. Le succès dépend cependant beaucoup de la manière dont on administre ce remède. Il faut le donner souvent, et à petites doses. J'ai coutume de prescrire, le jour du paroxysme, trente ou quarante gouttes de laudanum liquide dans six onces d'eau de cannelle, ou dans une égale quantité de

vin. Je fais prendre de quart d'heure en quart d'heure au malade environ une demi-once de ce remède : je lui permets en même temps l'usage du café, du vin ; ses alimens doivent être fortifians, mais faciles à digérer. Cette méthode curative empêche souvent le paroxysme de se manifester; et lorsqu'il paraît, il a peu de violence. Dans ce dernier cas, je continue le même traitement ; et lorsque le paroxysme est passé, je prescris le quinquina, la valériane ou quelque autre excitant. Je donne ces derniers remèdes aussitôt après la première potion, lorsque le paroxysme ne paraît pas. J'ai toujours guéri par cette méthode les fièvres tierces en vingt-quatre ou trente-six heures, et les fièvres quartes les plus rebelles en deux jours, ou tout au plus en quatre.

Plusieurs partisans de la nouvelle doctrine emploient ce traitement avec le même succès. Je ne citerai ici que MM. Dell'u, Fortina, Dehó et Bertelli. Ce dernier exerce la médecine à Mantoue, où les fièvres intermittentes sont très-fréquentes et très-rebelles. Voici ce qu'il me marque dans une de ses lettres :

« J'ai guéri, par la méthode de Brown, sept fièvres quartes. » J'ai arrêté sur-le-champ leurs accès, sans que les malades » aient éprouvé aucune rechûte. Quelques-uns ont vu ces » cures avec surprise ; d'autres ont soutenu qu'elles étaient » impossibles, persuadés que la fièvre quarte est l'écueil de » la médecine, et que cette maladie ne peut être guérie qu'au » printemps, et par les seules forces de la nature ».

Je suis persuadé que ce médecin, ainsi que ceux qui suivent la nouvelle doctrine, regarderont comme évidente cette proposition : *Opium in febrium intermittentium curatione princeps est remedium.* « L'opium l'emporte infiniment sur » les autres remèdes dans le traitement des fièvres inter- » mittentes ».

Son usage n'est pas nouveau dans ces espèces de fièvres.

Le célèbre Morton s'en est servi avec avantage dans une fièvre intermittente pernicieuse, accompagnée de douleurs arthritiques. (*De proteiformi febrium intermitt. genio. hist. 12-22.*)

L'illustre d'Albery recommande l'opium comme un remède qui produit les effets les plus surprenans dans le mal de tête qui survient avec la chaleur dans les fièvres intermittentes. (*Murray, med. pract. Biblioth. tom. III.*)

Mon père s'est aussi servi de ce remède dans de pareilles circonstances, et nous avons constamment observé une prompte diminution dans la chaleur fébrile et dans le mal de tête.

Le célèbre Lind recommande l'opium dans ces cas.

M. Odier fait donner à ses malades vingt-cinq gouttes de laudanum, une demi-heure après l'accès de la chaleur.

Tous les symptômes des fièvres intermittentes, sans en excepter l'assoupissement, permettent l'usage de l'opium.

Je rapporterai à cette occasion une observation qui fait honneur à l'illustre Hoffmann ; elle est consignée dans une dissertation de M. Wirtenshon. (*Dissertatio inauguralis demonstrans opium vires cordis debilitare et motum tamen sanguinis augere.* Hardevonici, 1775. *in-4°.*)

« Une dame fut attaquée de fièvre à onze heures du » soir ; elle éprouva le lendemain des nausées continuelles, » et elle vomit tout ce qu'elle prit. On lui prescrivit un émé- » tique qui lui procura quelque soulagement. Cependant » la nuit suivante le paroxysme revint à la même heure, et » elle fut privée à l'instant de la parole et de la faculté de » sentir. On appela alors M. Hoffmann. Lorsqu'il arriva, la » malade n'avait point recouvré l'usage de la parole. Elle » avait les yeux ouverts et fixes, comme si elle eût été en- » dormie ; les membres étaient roides, le pouls très-petit,

» quelquefois

» quelquefois même il disparaissait entièrement. La malade » respirait avec la plus grande difficulté; elle était plongée » dans un sommeil continuel, accompagné de ronflement » (*ronchos ducebat*), et tous les assistans désespéraient de » sa guérison. Hoffmann déclara que la maladie était une » fièvre intermittente soporeuse ; et comme il avait éprouvé » l'efficacité de l'opium dans ces maladies, et qu'il était per- » suadé que c'était le seul remède qui pût être de quelque » utilité dans des circonstances aussi difficiles, il versa » dans la bouche de la malade quatre-vingt-quinze gouttes » de laudanum, qu'elle avala au bout de quelque temps. » Quelques minutes après, son pouls devint plus fort; elle » respira plus librement. En moins d'une demi-heure, elle » se trouva hors de danger, et elle fut délivrée de ce som- » meil, qui serait devenu mortel. Le pouls battait avec force; » les membres avaient repris leur souplesse; la parole et la » connaissance étaient revenues à la malade. La chaleur » parut ensuite; elle fut suivie de sueurs peu abondantes, et » c'est ainsi que se termina cet accès.

» On prescrivit ensuite le quinquina, mais il excitait des » nausées continuelles. Ce remède, mêlé au vin de Bour- » gogne, donné ensuite en extrait, et enfin en lavement, fut » absolument inutile. La nuit suivante, le paroxysme re- » vint à la même heure avec tous les symptômes que nous » venons de décrire. Le laudanum sauva encore une fois la » vie à la malade. Le lendemain matin, les nausées qu'elle » éprouvait ne lui permettant pas d'avaler du quinquina, » sous quelque forme qu'on l'administrât, on le lui prescrivit » encore en lavement. Mais on avait déja éprouvé que ce » moyen était insuffisant pour prévenir le nouvel accès dont » elle était menacée. Le mari de la malade demanda alors si » le laudanum qui avait eu de si grands succès dans les deux » paroxysmes qui avaient paru, ne pourrait pas empêcher le

» troisième de reparaître avec la même violence. On pres-
» crivit en conséquence ce remède une heure avant l'accès,
» et il produisit un si heureux effet, que la fièvre qui sur-
» vint ensuite fut très-légère. La malade n'éprouva ni pro-
» pension au sommeil, ni aucun des autres symptômes dont
» nous avons parlé. Elle prit après l'accès une infusion de quin-
» quina dans du vin, et elle se rétablit ainsi parfaitement ».

Quoique les médecins que je viens de citer aient prescrit l'opium dans les fièvres intermittentes, aucun d'eux cependant ne l'a donné comme excitant. Brown est le premier qui ait découvert en lui cette propriété.

Il me reste à combattre un préjugé bien plus dangereux et bien plus difficile à détruire que celui qui fait regarder le quinquina comme spécifique, et négliger l'usage de l'opium dans le traitement des fièvres intermittentese : je veux parler de l'usage où l'on est de prescrire, dans cette maladie, des émétiques et des purgatifs.

On sait que l'action débilitante des évacuans les rend utiles dans les maladies sthéniques, et qu'ils reproduisent souvent des fièvres intermittentes déja guéries. Cependant on ne laisse pas de les prescrire dans ces dernières maladies. Si on demande aux médecins les motifs d'une conduite aussi bizarre, ils répondront que les malades ont, dans les fièvres intermittentes, la bouche amère, la langue chargée de saburres, qu'ils éprouvent des nausées, des rots, des vomissemens, et en un mot tous les symptômes qu'on attribue aux saburres et à la bile. Tâchons donc de leur prouver que la bile et les saburres des premières voies doivent être constamment attribuées à la faiblesse, et que par conséquent, loin de pouvoir être regardées comme la cause d'une maladie universelle, elles n'en sont jamais que l'effet ; d'où il s'ensuit que la seule indication qu'il y ait à remplir, consiste à remédier à la faiblesse d'où vient tout le mal.

Prouvons-leur, de plus, que ces prétendus signes gastriques sont le plus souvent dus à toute autre cause qu'aux saburres, et que leur présence ne doit nullement nous forcer à regarder une maladie comme gastrique.

1°. Lorsque nous jouissons d'une parfaite santé, c'est-à-dire lorsque l'excitement n'est ni trop fort ni trop faible, les fibres de l'estomac ont la contractilité qui leur est nécessaire; les différentes humeurs destinées à la digestion, telles que la salive, la bile et le suc gastrique, se séparent en quantité convenable, et ne sont nullement viciées. Les alimens excitent notre appétit, sont bien digérés, et fournissent un bon chyle; le superflu de ces alimens est poussé vers le rectum, et rejeté au dehors par le mouvement péristaltique des intestins. (*Elem. Med.* §. *CXVIII.*)

Mais aussitôt que nous avons ressenti trop énergiquement l'influence d'une puissance débilitante directe ou indirecte, la digestion ne se fait plus avec autant de facilité, de régularité et d'énergie. (*Elem. Med.* §. *CLXXXVI*, *CLXXXIX.*) Les fibres musculaires de l'estomac ne se contractent plus avec la même force. La salive, la bile, le suc gastrique, et les autres humeurs, s'altèrent; elles sont trop ou trop peu abondantes. Les alimens mal digérés forment un mauvais chyle. Le mouvement péristaltique n'ayant plus lieu, les alimens ne peuvent être poussés dans les intestins: ils séjournent dans l'estomac, et y subissent une fermentation qui leur est propre; il s'en dégage un gaz qui contribue à distendre de plus en plus l'estomac. Ce viscère est dans un trop grand état de faiblesse, pour qu'il puisse réagir sur les matières qui le distendent; et de là la douleur et les nausées. Lorsque cette distention devient trop forte, les fibres de l'estomac, ne pouvant plus supporter le stimulus local qui agit sur elles, éprouvent des contractions spasmodiques qui doivent être attribuées à un défaut d'excitement, et non à

son augmentation. Brown a prouvé que telle est la cause de tous les spasmes. *(Op. cit. §. LVII.)*

2°. Il n'est pas moins facile de faire voir que les signes gastriques ne doivent pas toujours être attribués à la saburre et à la bile.

Sur quel motif se fonde-t-on pour regarder l'amertume de la bouche comme une preuve qu'il existe de la saburre et de la bile dans les premières voies? Les médecins qui ont adopté cette opinion, la doivent à une aveugle crédulité, et non à des expériences qui leur soient propres. L'amertume de la bouche peut être produite par d'autres causes que par la bile; et quoique les purgatifs et les émétiques la fassent quelquefois disparaître, on aurait tort d'en conclure que les évacuations qu'ils produisent sont bilieuses ou saburrales.

Une langue muqueuse est encore, selon les médecins, un signe de maladie gastrique, et indique la nécessité des évacuans. Mais on pourrait leur demander si ce signe est une preuve certaine de la présence de la saburre et de la bile. Toutes les mucosités produites par quelques affections morbifiques sont-elles donc bilieuses? Regardera-t-on comme bilieuses les ecchymoses causées par une lésion externe? Les affections hystériques devraient donc être considérées comme des maladies gastriques bilieuses portées au dernier degre: cependant elles sont ordinairement produites par des spasmes. L'usage des évacuans en augmente la gravité, et c'est par les stimulans diffusibles, qu'on nomme antispasmodiques, qu'on doit les traiter. La langue est presque toujours couverte, dans l'esquinancie, d'une mucosité blanchâtre, semblable à la lymphe qui transsude des parties enflammées. Dira-t-on que cette mucosité dépend de saburre?

La crainte, le froid aux pieds, suffisent souvent pour produire la diarrhée. Cependant on la regarde comme un signe

certain qu'il existe dans l'estomac un amas de matières indigestes.

Qu'un malade éprouve des nausées et des vomissemens, son médecin lui prescrit aussitôt un émétique ou un purgatif, quelque puissant motif qu'il ait de s'abstenir de ces remèdes. Cependant personne n'ignore que les femmes sont souvent attaquées, au commencement de leur grossesse, de nausées et de vomissement : la même chose arrive à la suite des lésions de tête. Les personnes sensibles vomissent souvent lorsqu'elles regardent d'en haut un précipice, ou qu'elles fixent les yeux sur un sujet qui se meut avec rapidité. Le mouvement d'une voiture peut produire le même effet. Je connais une personne qui ne peut marcher sur la neige sans vomir. Que de nausées, que de vomissemens n'éprouvent pas ceux qui voyagent sur mer, sur-tout lorsqu'ils sont à jeun ! Un cheveu, un insecte, un objet dégoûtant, mêlés aux alimens les plus agréables, peuvent aussi exciter en nous des nausées et des vomissemens. Enfin ce phénomène peut être produit par une infinité d'autres causes sans qu'on soit obligé, pour l'expliquer, de recourir à la saburre et à la bile.

Ces faits, qu'on ne saurait révoquer en doute, démontrent avec évidence que les symptômes sont presque toujours trompeurs, lorsqu'on se repose uniquement sur eux, dans le diagnostic des maladies. Mais ce sont sur-tout les symptômes qu'on nomme gastriques, qui sont les plus capables de nous induire en erreur. Ils se manifestent dans certaines dispositions du corps absolument opposées. Ils sont quelquefois produits par la sympathie des nerfs ; souvent ils accompagnent la diathèse sthénique, et plus souvent encore la diathèse asthénique. Combien n'est-il donc pas surprenant de voir les médecins fixer presque uniquement leur attention sur ces symptômes, et ne pas manquer, aussitôt qu'ils les ont découverts, de prescrire des évacuans!

Les médecins ont observé que les malades affectés de ces fièvres qu'on nomme bilieuses, rendent quelquefois une très-grande quantité de bile. C'est sans doute cette observation qui les a, en grande partie, déterminés à prescrire les évacuans dans les maladies asthéniques et même dans les fièvres intermittentes. Ils ont cru que cette bile était la vraie cause de la fièvre, et que par conséquent on devait l'évacuer avec le plus grand soin. Pour les convaincre de la fausseté de leur raisonnement, il suffit de leur faire observer ce qui arrive lorsque les autres excrétions se trouvent considérablement augmentées par quelque affection morbifique. On sait, par exemple, qu'il se fait une sécrétion extraordinaire d'urines et de sueurs chez les malades qui sont attaqués de diabètes ou de sueurs colliquatives. Cependant le médecin, loin de chercher à augmenter ces évacuations, fait, au contraire, tous ses efforts pour les diminuer. Pourquoi se comporterait-il autrement lorsque la sécrétion de la bile est trop considérable? Il est évident que lorsque cette sécrétion extraordinaire de bile n'est point l'effet d'un vice local, elle a dû être précédée d'une affection générale de tout le système; d'où il s'ensuit que loin qu'on puisse la regarder comme la cause de la maladie universelle, elle n'en est au contraire que l'effet.

Nous voyons tous les jours des malades attaqués d'un *cholera morbus* très-violent, vomir une grande quantité de bile. Ne serait-il pas ridicule d'attribuer cette maladie à l'abondance de cette humeur, et un émétique ne pourrait-il pas produire alors les effets les plus pernicieux? Si donc la sécrétion extraordinaire de la bile, loin de pouvoir être regardée comme la cause d'une maladie universelle, n'en est jamais que l'effet, quelle utilité peut-on retirer des évacuations artificielles de cette humeur? c'est dans l'excitement que réside la cause du mal. Tout médicament

qui ne remédie pas à cette cause est absolument inutile. Aussi M. Richter (*Osservazioni medico-chirurgiche*) observe-t-il avec raison que ceux qui, dans de semblables maladies, s'amusent à évacuer la bile, sans remonter à la cause qui produit la trop grande évacuation de cette humeur, sont semblables à ce médecin qui, ayant été consulté par un homme attaqué d'une salivation extraordinaire, lui conseilla de cracher souvent.

On pourrait nous objecter que, quoique la saburre ne soit qu'un effet de la maladie, il y a cependant des circonstances où l'usage des évacuans peut être indiqué, afin de rendre l'estomac, chargé de matières indigestes, capable de sentir l'action des toniques. Cette objection ne doit pas nous arrêter. En effet, quoiqu'il soit vrai que le quinquina en substance, le fer, et plusieurs autres remèdes qui semblent avoir besoin de subir une espèce de digestion, n'agissent que faiblement sur l'estomac lorsqu'il est rempli de saburre, on ne peut pas en dire autant des médicamens diffusibles, tels que l'opium, l'éther, l'alkali volatil, l'esprit de-vin, le vin, &c. Ces remèdes redonneront au canal intestinal la force qui lui manque, et le rendront capable d'expulser, sans le secours des évacuans, les matières qui y sont contenues, ainsi que cela arrive tous les jours à ceux qui jouissent d'une bonne santé. Si, dans ce dernier cas, le mouvement péristaltique des intestins suffit pour procurer les évacuations alvines nécessaires, si on n'a pas besoin de recourir alors aux évacuans, doit-on, dans les maladies de faiblesse, employer d'autres remèdes que les excitans, qui, en redonnant du ton à tout le système, et sur-tout au canal alimentaire, rétabliront le mouvement péristaltique et produiront par-là d'abondantes évacuations ? L'expérience journalière ne prouve-t-elle pas qu'on obtient quelquefois deux selles, ou même davantage, dans des maladies où l'on emploie des

remèdes qu'on ne peut en aucune manière compter parmi les évacuans? Il n'y a peut-être même pas un médecin à qui il ne soit arrivé d'obtenir, par l'usage des excitans, des évacuations alvines qu'il avait inutilement tenté de procurer par les purgatifs. L'opium lui-même, quoiqu'il occasionne ordinairement la constipation, peut cependant produire quelquefois un effet tout contraire. Aussi Wedelius, dans son livre intitulé *Opiologia*, a-t-il fait un chapitre particulier *sur la propriété cathartique de l'opium.* Quoique Tralles, dans son ouvrage intitulé *(de usu opii, etc. t. I, c. V, §. XIX)* pense que l'opium produit ordinairement la constipation, il remarque cependant qu'il est quelquefois très-propre à la faire cesser, en rétablissant le mouvement péristaltique des intestins.

Je suis persuadé que ces réflexions engageront une grande partie de mes lecteurs à ne plus regarder comme gastriques la plupart des maladies, et sur-tout les fièvres intermittentes; et qu'au lieu de les traiter par les évacuans, on passera aussitôt à l'usage des excitans, en commençant par les plus diffusibles, et en descendant peu à peu à ceux qui ont une énergie moins prompte, mais plus durable.

De l'effet des remèdes débilitans dans les Maladies asthéniques.

(1) Il n'est pas rare de voir les remèdes débilitans procurer un soulagement momentané dans les maladies asthéniques. C'est ce qui a fait croire aux médecins qu'on pouvait guérir radicalement ces espèces de maladies par la méthode débilitante, quoiqu'elle ne puisse produire, dans ces cas, que de mauvais effets. Rendons ceci plus sensible par quelques exemples. Les évacuans produisent ordinairement quelque

(1) *Voyez* le chapitre XVI, page 176 de ce volume.

soulagement dans les dérangemens d'estomac qui ont pour cause la faiblesse : mais ce soulagement est nécessairement de courte durée, puisque ces remèdes ont augmenté la cause du mal, et exposé par conséquent le malade à une rechûte plus longue et plus grave que la première maladie. La saignée semble aussi être quelquefois utile dans l'asthme, dans l'épilepsie, dans l'hydrothorax, &c. Mais à quels dangers n'expose-t-elle pas dans la suite, sur-tout si on en fait un fréquent usage !

Le docteur Schmuck, après avoir développé avec beaucoup de clarté les différentes causes qui rendent les débilitans si nuisibles dans les maladies de faiblesse, ajoute que ces médicamens peuvent quelquefois faire disparaître un symptôme produit par une diathèse asthénique, et donner par-là plus de force à la maladie, loin de la diminuer.

Je pense également qu'on pourrait, par le moyen de la saignée et des débilitans, faire disparaître une fièvre quarte automnale, en augmentant par ces moyens la diathèse asthénique, dont les symptômes ne se manifesteraient plus ensuite sous le type de fièvre intermittente, mais sous celui d'une fièvre nerveuse, d'une hydropisie, &c. C'est ainsi, si je ne me trompe, qu'agit l'émétique, lorsqu'on le donne quelque temps avant le paroxysme d'une fièvre intermittente : il retarde le paroxysme, mais il ne guérit pas la fièvre. Elle exige la méthode excitante, à moins qu'elle ne soit produite par une cause locale, qui a son siége dans l'estomac, et qui peut être rejetée par le moyen de l'émétique.

De la force excitante de l'Opium.

(1) Voici une observation très-intéressante, et qui prouve jusqu'à la dernière évidence la force excitante de l'opium.

(1) *Voyez* la note de la page 79 de ce volume.

Je vais rapporter les propres termes de la lettre que j'écrivis à mon estimable ami *Nocetti*, pour lui faire part de cette observation, dont sa mère eut le malheur d'être l'objet.

« L'histoire de la maladie que je vous communique, mon cher ami, doit vous intéresser doublement : premièrement, parce qu'il s'agit de votre mère ; et deuxièmement, parce que cette observation offre des circonstances extraordinaires.

» Je me trouvais, le 15 octobre 1793, avec le docteur Dell'u, notre ami commun, chez le célèbre professeur Brusati : votre père vint nous prier de porter les plus prompts secours à son épouse tombée dans une profonde léthargie, dont il attribua la cause à des champignons qu'elle avait mangés avec l'abbé Giardini. La domestique en éprouva aussi de très-mauvais effets. Le mal s'était manifesté sur les deux heures de l'après-midi, c'est-à-dire peu de temps après le dîner. Elle éprouvait des frissons suivis de vertiges et d'un état de somnolence. Votre père l'ayant trouvée dans cet état, fit des efforts inutiles pour la réveiller. Il appela la domestique ; mais la même cause l'avait aussi plongée dans un état léthargique.

» Nous trouvâmes, à notre arrivée, la malade dans un sommeil profond ; elle avait les extrémités froides, et son pouls était à peine sensible. N'ayant pas à notre portée des émétiques d'une plus grande efficacité, nous prescrivîmes le tartre-émétique préparé avec la poudre d'Algaroth, à la dose de huit grains dissous dans un peu d'eau. Nous eûmes beaucoup de peine à lui ouvrir la bouche et à introduire dans l'œsophage cette potion. Cette dose ne produisit aucun effet. On la répéta plusieurs fois ; et au bout d'une demi-heure ou à peu près, elle en avait pris quarante grains. La malade n'en éprouva point le soulagement que nous en attendions, ce qui prouve que la sensibilité de l'estomac était

entièrement épuisée. On essaya l'ammoniac (alkali volatil caustique) délayé dans une certaine quantité d'eau; il produisit l'effet que nous desirions, en débarrassant la malade d'une grande quantité d'alimens et des champignons qui étaient la cause de la maladie : mais le vomissement, loin de la soulager, augmenta les symptômes de la maladie. Le froid des extrémités commençait à gagner le centre du corps; le pouls n'était plus sensible, la respiration semblait suspendue, et nous doutions si la malade était dans un état de mort ou d'asphyxie.

» L'état dans lequel elle se trouvait m'avait fait perdre toute espérance, et j'étais sur le point de réitérer l'*ammoniac*, lorsque mon ami Dell'u me fit convenir que l'opium était plus indiqué dans ces circonstances. Je regardais l'opium comme très-convenable; mais je craignais que des ignorans ne m'accusassent de la mort de la malade, dès que l'on aurait appris que j'avais donné de l'opium à une personne attaquée de léthargie. On prescrivit :

℞ *Aquæ menth. piperit. cum spiritu vin. præparat. unc. sex.*
Laudan. liquid. Sydenham. unc. semis.
Æther vitriol. drachm. sex. *Misce.*

On commença à huit heures du soir à faire prendre à la malade une cuillerée à café de cette mixture; on répétait la même dose de quart d'heure en quart d'heure. On fit faire des frictions sèches sur tout le corps.

» Le pouls devint plus sensible vers les dix heures pendant l'usage de l'opium, mais les extrémités continuaient d'être froides. La malade commençait à ouvrir les yeux de temps en temps sans donner aucun signe de connaissance : le ventre se tendit un peu; mais quelle que fût la pression, la douleur ne se faisait point sentir. On donna alors un lavement d'infusion de tabac.

» La malade éprouva un délire très-violent peu de temps après avoir pris ce lavement. A une heure et demie du matin elle ouvrit les yeux pendant quelque temps; elle semblait s'occuper des personnes qui l'entouraient. La chaleur commençait à se manifester; le pouls devenait plus fréquent et plus sensible. Je lui demandai si elle me reconnaissait; elle prononça mon nom et celui de mon ami en balbutiant: mais elle retomba dans son état soporeux, dont on la délivra par l'usage de la potion mentionnée ci-dessus. Vers les deux heures et demie, temps où la mixture était déja à moitié prise, la malade éprouva des vomissemens, auxquels on remédia par le même remède. Vers les trois heures, la chaleur se répandit sur toute la surface du corps; le pouls était presque naturel; la malade commençait à parler facilement, et même à faire quelques plaisanteries.

» Il parut, d'après les questions qu'on lui fit sur sa maladie, qu'elle ne s'en rappelait que le commencement. Elle éprouvait des douleurs à l'estomac, de la disposition au vomissement, de la faiblesse, de la chaleur à la bouche: ce dernier symptôme devait sans doute être attribué à la force du médicament et à la violence employée pour le lui faire avaler. Elle avait encore de la tendance au sommeil; mais l'usage continué du même remède réussit enfin à la réveiller parfaitement. Ses forces lui permirent de se tenir assise dans son lit, et de prendre un bon *zambajone*.

» On commença alors à donner l'opium à des intervalles plus éloignés, et à y substituer des stimulus plus faibles et plus permanens. On lui fit prendre, de demi-heure en demi-heure, une tasse de chocolat à la vanille et de bon bouillon; en ayant la précaution de lui donner auparavant une cuillerée de la mixture pour prévenir le vomissement. On fut encore obligé de prescrire la moitié de la mixture.

» Nous fûmes très-surpris de trouver la malade attaquée,

le soir, d'une fièvre très-violente et de convulsions. Nous employâmes tous les moyens possibles pour la réchauffer, et nous lui fîmes prendre en même temps le reste du remède. Les convulsions disparurent une demi-heure après, et elle fut soulagée par une selle très-abondante. On prescrivit ensuite :

℞ *Elix. stomac. visceral. Hoffman unc. tres.*
Extract. cort. peruv. unc. semis.
Laud. liquid. Sydenham. gutt. triginta. *Misce.*

» On lui fit prendre, tous les quarts d'heure, une cuillerée de cette potion, et on lui donna les boissons nourrissantes mentionnées ci-dessus. Comme elle avait encore de temps en temps quelques envies de vomir, on lui fit prendre huit à dix gouttes de laudanum : elle eut le lendemain deux selles abondantes, et elle prit, le reste de la matinée, du chocolat et du bouillon avec des œufs.

» La malade mangea à dîner un peu de poulet. Nous prescrivîmes, pour le reste de la journée, une demi-once d'éther vitriolique, délayé dans de l'eau, et de l'extrait de quinquina dans du vin. Quoique la malade se trouvât très-bien le soir, nous lui fîmes prendre un peu de laudanum : elle dormit quatre heures, et se rétablit parfaitement en peu de jours.

» Vous desirez peut-être apprendre quel fut le sort de l'abbé Giardini, et de la domestique de votre mère.

» Le premier éprouva tous les effets qu'a coutume de produire une trop forte dose d'opium; c'est-à-dire, le vertige, le tremblement, le délire, &c. Son imagination était exaltée, et il se trouvait dans une espèce d'extase; enfin, présumant quelle était la cause de la situation où il se trouvait, il eut la présence d'esprit de provoquer le vomissement en se mettant un doigt dans la bouche.

» L'évacuation qu'il se procura par le vomissement, fit

disparaître en même temps tous les symptômes. Il ne resta plus qu'une extrême prostration de forces, à laquelle l'usage du café remédia avec succès.

» Nous fîmes prendre de l'émétique à la domestique ; nous lui donnâmes ensuite une dose convenable de laudanum, et elle recouvra la santé en très-peu de temps».

Combien il est utile de connaître les causes des Maladies.

(1) L'observation suivante, qui m'a été communiquée par un de mes amis, prouvera combien il est essentiel de connaître les causes des Maladies, et donnera en même temps une idée de la manière dont certains médecins *symptomatiques* traitent leurs malades.

Un homme déja avancé en âge, après avoir pris de mauvais alimens pendant quelques jours et éprouvé beaucoup de chagrin, fut attaqué de vertiges. Le visage devint rouge, le pouls fréquent et vibrant. Son médecin attribua ces symptômes à la pléthore, qui joue un si grand rôle en médecine *(famosa)*. Il ordonna une saignée, défendit le vin, et permit cependant l'usage de la viande et des œufs. La saignée procura du soulagemeut, mais il fut de courte durée ; bientôt la bouche devint amère, la langue se chargea de saburres : le malade perdit totalement l'appétit, et fut deux jours sans aller à la selle. Ces symptômes, qui, selon le médecin, étaient dûs à un amas de matières indigestes dans le canal intestinal, l'engagèrent à ordonner un purgatif salin, et à défendre toute espèce de nourriture animale. Le purgatif opéra on ne peut mieux ; mais au lieu de saburres, le malade évacua une grande quantité de matières

(1) Cette note n'est pas citée dans l'ouvrage de Weikard.

liquides. La saburre n'est pas encore en *mouvement*, dit alors le médecin, et il prescrivit les délayans pendant deux jours entiers. Au bout de ce temps, le malade éprouva des nausées, et de temps en temps des vomissemens. Il y a ici deux indications, s'écria alors le médecin; 1°. *la matière est en mouvement*, 2°. *la force médicatrice de la nature* m'avertit, comme son ministre, qu'elle a décrété que l'évacuation se fera par la bouche; et, sans perdre de temps, il ordonna un émétique qui fit rendre au malade une grande quantité de matières bilieuses. Il triomphait alors, mais les vomissemens spontanés qui se manifestèrent ne laissèrent pas de l'inquiéter un peu. Il se consola cependant, en réfléchissant qu'il n'avait agi que suivant les règles de l'art....

Le malade se plaignit de plus d'une douleur à l'épigastre, de constipation et d'un état un peu soporeux. Le médecin forma alors le projet de combattre en même temps tous ces symptômes par des moyens qui fussent propres à agir sur chacun d'eux, et voici comme il s'y prit. Pour arrêter le vomissement, il prescrivit quelques gouttes de laudanum liquide; pour calmer la douleur qui se faisait ressentir à la région épigastrique, il y fit appliquer des ventouses scarifiées et ensuite un vésicatoire. Il ordonna des sangsues aux tempes, dans le dessein de faire cesser l'état soporeux et un lavement, afin de remédier à la constipation. Tous ces remèdes furent inutiles; on fut obligé de demander un autre médecin, qui, s'étant assuré que tous ces symptômes n'étaient produits que par une seule cause, c'est-à-dire par la diathèse asthénique, prescrivit les excitans, le vin, une nourriture animale, et guérit en peu de temps le malade, sans avoir aucun égard aux symptômes.

Fin du deuxième et dernier volume.

FAUTES A CORRIGER.

Volume premier.

Page 1, lig. 7, mais tout le, *lisez* mais si tout le
— 79, — 17, de carotides, *lisez* des carotides
— 85, — 14, plus avantageusement, *lisez* très-avantageusement
— 92, — 23, en commençant, *lisez* au commencement de la maladie
— 111, — 24, à m'expliquer, *lisez* à expliquer
— 121, — 4, indiquont, *lisez* indiquent
— 122, — 4, se guérit, *lisez* le guérit
— 129, — 25, ils avaient eu, *lisez* ils ont eu
— *Id.* — 27, *de fieber*, lisez *des fiebers*
— 131, — 15, langine polypeuse, *lisez* langine suffoquante
— 132, — 18, ranimer, *lisez* à ranimer
— 157, — 12, on doit donc, par conséquent, *lisez* on doit, par conséquent,
— 207, — 28, *to*, lisez *lo*
— 222, — 21, 5118, *lisez* §. XVIII.
— 226, — 8, *ab*, lisez *sub*
— 234, — 1, en s'oppossnt, *lisez* en s'opposant
— 251, — 9, se réduit à la, *lisez* se réduit à déterminer la
— 262, — 14, le 30, *lisez* le 31

Volume second.

— 9, — 23, 1784, *lisez* 1787
— 15, — 15, *supprimez* anime,
— 38, — 4, Lindet, *lisez* Lind.
— 58, — 3, Garaie, *lisez* Garys
— 71, — 21, Hammann, *lisez* Hanemann
— 88, — 3, indirecte, *lisez* directe
— *Id.* — 11 et 12, sans qu'ils puissent, *lisez* sans qu'il puisse